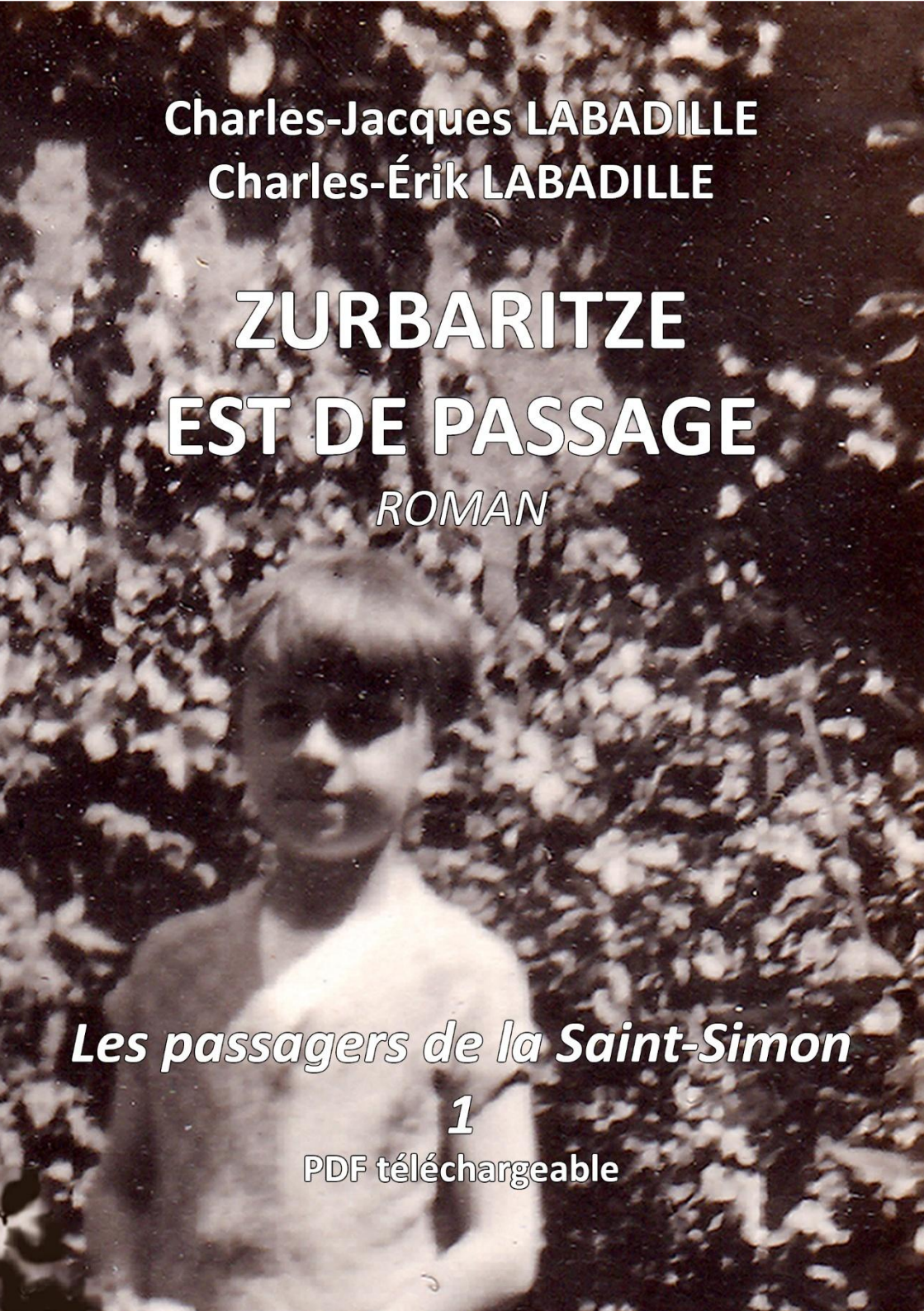
Charles-Jacques LABADILLE
Charles-Érik LABADILLE

ZURBARITZE EST DE PASSAGE

ROMAN



Les passagers de la Saint-Simon
1

PDF téléchargeable

Charles-Jacques LABADILLE
Charles-Érik LABADILLE

ZURBARITZE EST DE PASSAGE

ROMAN

LES PASSAGERS DE LA SAINT-SIMON 1

D'après les romans
« Des profondeurs Grisisgli j'ai crié » et
« Les caves de la maison Dorotte »

© Éditions le l'Inconnu 2024 – Tous droits réservés /
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal juillet 2016 ISBN 978-2-9548518-2-2
Version téléchargeable gratuite (PDF). Vente interdite

Table des matières

1 LE CALVAIRE DE SIXTE UTAH 5
2 ZURBARITZE DE LOGIDE ET GRISISGLI 19
3 UNE NOURRICE PAS COMME LES AUTRES 31
4 UNE SOIRÉE À TUE-CHIEN 40
5 CE SONT LES CHERCHEUX QUI PASSENT… 57
6 UN GALIBOLE ET DEUX FAISEUX..... 71
7 UN CARILLONNEUX ET UN VERGEUX 83
8 LA DERNIÈRE SAINT-SIMON 96
9 LA MAISON DOROTTE..... 110
10 ZURBARITZE FAIT PARLER DE LUI 124
11 LE DOCTEUR ALBIDAL S'INSTALLE 132
12 GRISISGLI FAIT UNE FUGUE 148
13 L'INCENDIE DE LA MINE 159
14 UNE SOMBRE DÉCOUVERTE..... 177
15 PARIS, LA GUERRE..... 192
16 LA FIN D'UN RÈGNE 207
17 NOUS NE SOMMES TOUJOURS PAS LIBÉRÉS..... 226
18 ON SERAIT ENFIN LIBÉRÉS !..... 242
19 RETOUR AUX SOURCES..... 252
20 KRIVAÏ ET ROTRAM SONT DE SORTIE 268
21 LE JAUNI CHERCHE SES LOUIS 285
22 CROCOTE À TUE-CHIEN 301

23 LE GRAND RETOUR DE ZURBARITZE 318
24 ROTRAM BOSSE POUR LE GAZO 330
25 LA FERRIÈRE, BLACHIS, NOTERRE… 342
26 LE NOUVEAU DOCTEUR DE LA MAISON DOROTTE .. 349
27 LES FRÈRES BOUTELOUP SONT EN VIRÉE 371
28 UNE RÉUNION AU SOMMET 384
29 LA VICOMTESSE REVIENT 396
30 PAPA SIMON EST CONFISQUÉ 412
31 SOUFFLEURS DE FEU 429
32 LA REVANCHE DES FRÈRES BOUTELOUP 445
33 LA FERRIÈRE ENTRE EN RÉSISTANCE 453
34 ROTRAM ET PAULETTE 465
35 L'AFFAIRE DU DOCTEUR LANDRETIOT 470
34 LES CIELS DE GANAGOBIE 492
DES GENS 502
DES LIEUX 509

Ctrl + clic sur le titre pour aller à la page du chapitre

1 LE CALVAIRE DE SIXTE UTAH

À la nuit franche, Sixte Utah, portant dans sa musette deux litres de fine goutte, entreprit son chemin de croix. Là-haut, en Tue-Chien, habite Zurbaritze de Logide. Pour se rendre en Tue-Chien, il faut traverser tout le bourg de La Ferrière de nord en sud, passer devant le premier lavoir municipal dont la fontaine à tête de méduse crache l'eau jour et nuit, monter la rue principale, laisser derrière soi le bistrot de Dudule, la mairie, les écoles, la direction des mines, longer les corons de la Société du Fer, jusqu'au bal public, à l'entrée de la grande route asphaltée qui conduit à La ville, abandonner sur la gauche la dernière maison de La Ferrière, la maison Dorotte, la maison hantée, la maison du drame, invraisemblable bâtisse de granit plantée au milieu d'un parc retourné à l'état sauvage, la maison Dorotte dont nul n'a franchi le seuil depuis cette nuit de Noël où les gendarmes trouvèrent assassinée la propriétaire, la vicomtesse Amélie Dorotte von Wheelinck dont c'était un pied à terre, courber la tête devant la maison Dorotte où le cadavre fut retrouvé au fond des caves interminables, fuir la maison Dorotte mise en vente depuis vingt ans par les héritiers de la vicomtesse dont le fantôme languissant avait découragé tous les acquéreurs éventuels, obliquer à droite, suivre le mur extrême du parc du château, vieux mur, rempart couvert de tessons de bouteille, prendre l'ancienne voie romaine qui elle aussi conduisait à La ville, enfiler juste au coin du jardin déserté le chemin creux qui grimpe en tortillonnant dans une mauvaise

lande d’ajoncs et de bruyère jusqu’à la grotte de Tue-Chien, près de laquelle Zurbaritze a reconstruit sa cabane entre la source Baude et un conifère gigantesque vieux de centaines et de centaines d’années.

En passant devant la maison Dorotte, Sixte Utah claquait des dents : une sorte de vent aigre sifflait en permanence dans les arbres si tordus. Même quand le temps était au plat et que, dans la plaine, le blé était bien droit, une bise pointue sursoufflait autour de la maison hantée. Sans doute était-ce dû à une orientation particulière et au fait que les collines se rétrécissaient ici dans un goulet où s'engouffraient toutes les queues de tempêtes. On ne savait. Mais le parc de la maison Dorotte était le centre d'un maelström perpétuel. Quand il fut loin de cette maudite baraque, Sixte essuya de la manche la sueur qui lui dégoulinait du front et de la nuque et s'assit sur le devers du fossé. L'herbe revêche était humide et lui mouillait les fesses. D'un geste habituel, d'une des poches de sa musette, il tira une gourde et but un coup de gnôle. C’était pas de la gnôle bénie, de la vieuille comme celle qu'il destinait au Logide, mais une goutte âpre et rêche qui pesait ses soixante-dix et ne se départissait point de ce goût de cuivre et de ce relent de vomi d'ivrogne qu'elle avait déjà au sortir de l'alambic. Le gosier de l'Utah était blindé. Il avait bu plus mauvais. Voilà donc qu'il sacrifiait sa meilleure gnôle au Logide, celle qu'on sert aux premières communions et aux enterrements, et ce vin de pierre qu'il n'aurait pas pour son mariage avec l’Évangeline. Tant pis, le Tanesrauft, ce vieux

grigou, fournirait la boisson. Les louis que Sixte avait fauchés à son valet de ferme, le Jauni, le turlupinaient un peu. C'était là toute la fortune du Jauni qui la gardait pour ses vieux jours ou son cercueil ! Baste ! Le journalier était gâteux. Suffirait de le forcer un peu sur le cidre et il ne tarderait pas à crever sans se douter du vol. Sixte Utah eut comme un hoquet. Le voilà, lui un marguillier, devenu voleur et bientôt sujet de Satan, et tout ça pour une fille qui lui échauffait le sang. À son âge ! Il tenta un bout de prière : « Sainte Marie mère de Dieu… et fit la grimace, ça ne sortait pas.

— Faut t'en retourner chez toi, Sixte, bon Guieu, faut pas monter là-haut, faut pas rester icite, faut rendre les sous au Jauni et puis te soûler la gueule, encore et encore chez Dudule, et te taper la Zonguette, et ne plus penser à l'Évangeline, c'est pas Dieu possible !

Il la revoyait toute nue sur le pré, ou presque nue dans son maillot noir, la masse de ses cheveux rouges, la pointe de ses seins ronds, son petit nombril, et le triangle de ses cuisses où il avait plongé le nez, bavant, s'étouffant, empli jusqu'au creux du ventre de la douceur, de la rondeur, de l'odeur de l'Évangeline… À nouveau, une douleur de feu lui laboura les reins. Et il se mit à gémir, et à pleurer et à hurler :

— Évangeline, viens ! Évangeline, j'te veux ! J't'aurai, garce, salope, putain, traînée, ma douce, ma colombe, ma sucrée…

Vingt Guieu de sacré… ! Où il allait chercher tout ça ? Possédé du démon, oui qu'il était, il avait franchi les portes de l'enfer, en mettant les pieds en Tue-Chien, le domaine

nocturne de Zurbaritze de Logide. Il engoula deux fois la gourde de goutte et saisi d'un courage nouveau, à demi nauséeux, à demi cauchemardant, reprit la sente qui montait, rude, à la maison du sorcier.

Évangeline Tanesrauft, fille de Tanesrauft Tête de Flammes, nièce de Tanesrauft Pinaguet et des Tanesrauft Berouette et le Sonneur, plaisait trop à cette fouine de Sixte Utah le fermier-marguillier. Les fermes de la Maladrerie, où règne Tête de Flammes, et de Chérevy, où vivote Sixte Utah, se jouxtent aux limites des éboulis rouges, dans le bocage. Sixte n'est pas plus fainéant qu'un autre, un peu moins peut-être. De matines et au-delà des vêpres, il s'échine dans ses mauvais champs. Ce n'est pas pour rien que, de mémoire d'homme, la ferme s'est appelée Chérevy. Ce n'est pas sa faute si ses terres bordent au plus près les éboulis, si la caillasse y fleurit plus que l'herbe ou l'avoine. Le filon meurt là, aux limites, et la pierre remonte sans cesse des profondeurs. Chaque année, le soc en déterre et en déterre, tant et tant que le Sixte a bâti des murets tout au long de ses champs. Il a même construit une digue aux berges de la rivière pour contenir le flot jaunâtre qui chaque printemps noie les herbages du bas. Il travaille le Sixte. Il s'en donne, les reins brisés, les mains calleuses. Baste ! Le père et la mère morts, il est resté seul sur Chérevy avec le Jauni, le valet, la soixantaine qui entend haut. À sa misère, à ses vaches maigres, à son cheval hors d'âge, il ne pensait pas trop Sixte

Utah, à sa laideur et à sa crasse pas plus. Vieilli avant l'âge, il était. À peine trente-cinq ans et déjà tordu par le travail de la terre, le cheveu rare, comme une mousse d'hiver piquée sur le crâne en pain de sucre, le sourcil ras, et malgré le travail au grand air, la peau blême comme on voit aux gens de La ville, une peau tendue sur les os du visage triangulaire, avec ces foutues pommettes mongoliennes et le menton pointu : la fouine. Pas méchant bougre, religieux comme il faut, marguillier parce que son père l'était, par tradition. Il ne demandait qu'à user sa vie, sans gros besoin. Du lard, du lapin, des haricots, du cidre assez pour lui et le Jauni, de la gnôle, distillée à la maison plus qu'il n'en fallait, un peu de vin récolté dans la méchante vigne de la côte pierreuse, des anguilles et des truites dans la rivière, et quelques sous à dépenser au bistrot le dimanche. D'illusions, il n'en avait point. Il avait gardé sa mère longtemps, gâteuse, qui bavotait jour et nuit au coin de l'âtre, les mains nouées, chiffonnant mécaniquement son caraco verdi par la vieillerie. Pauvre ancienne, abêtie, tout juste bonne à couper le pain dans la soupe. Un jour, elle était tombée le nez dans les fagots, et son fils l'avait trouvée roussie. Le Jauni, la soixantaine bien frappée et sourd comme un pot, mourrait un jour, à force de cidre et de « tites » gouttes. Et il se retrouverait encore plus seul.... encore plus seul… Pourquoi s'était-il accroché à cette putain de terre, marâtre insatisfaite ? Il haussait les épaules, buvait un coup et replongeait dans le travail quotidien. Et cela aurait pu durer jusqu'à sa mort, pas entrevue, pas souhaitée. Tout le monde meurt, quoi ! La culbute. Sixte n'avait pas

d'inquiétudes métaphysiques... Sacré non, cette saloperie de bordel de digue, après chaque inondation s'enfonçait dans le limon, et il fallait apporter de nouvelles caillasses... pour que ces bon Dieu de vaches n'aillent pas s'embourber jusqu'aux oreilles. Ce jour-là, le soleil chauffait dru. Les pierres rouges étaient brûlantes. Sixte dégoulinait de sueur. Il en était à son troisième litre de cidre. Il comblait les interstices du muret avec de la gravaille quand il entendit un bruit d'eau. Il pensa :

— Loutre ou canard ? P'tête bien un canard au Tanesrauft qui s'est perdu par là ? Je me fous à la flotte et je lui esbigne… La Tête de flammes, il se permet tout. Ses canards ont pas à divaguer, à cette saleté de boche ! Sur mes terres ! Bien du bruit pour un canard… Une carpe qui joue en surface ? Ou un galapiat qui se baigne ? Ça bon sang, je vais chercher mon fusil et je te lui cingle les fesses avec du gros sel. Il piège mes truites dans mes trous...

Sixte se dressa sur la digue et cria :

— Qui que t'es, sors de là, braconneux !

Au coude, entre deux saules, il aperçut un remous et une main qui s'agitait.

— Monsieur Sixte, je suis prise dans les herbes, je coule !

Bon sang, l'Évangeline, c'était l'Évangeline Tanesrauft qui se noyait. Tu parles d'un canard, pensa-t-il. L'Évangeline, ça l'appelait Monsieur Sixte quand ça se noyait, et ça allait à l'école en ville et ça ne disait pas bonjour quand ça ne se noyait pas ! Gueule ma belle, gueule !

— Au secours ! Au secours !

— J'arrive bon d'là ! Y'a pas le feu !

Il quitta ses lourds sabots et plongea. Il nageait bien, habitué à cueillir le poisson au gîte. Aux saules, ça ne remuait plus. Il coula, évitant les longues herbes fileuses qui le chatouillaient, agrippa un cordon qui cassa, une épaule, des cheveux, remonta en surface, cracha un coup, plongea une nouvelle fois, saisit plus fortement la chevelure mêlée d'algues. Deux brasses plus loin, il avait pied et se redressa, serrant contre lui la fille, n'importe comment, à bras le corps. Il ne savait quoi faire de cette tête qui roulait sur son épaule, de ces bras qui l'engluaient, de ces jambes qui se mêlaient à ses jambes. Il trébuchait, ahanait. Il s'acharnait comme il le pouvait, au bonheur des dames, au hasard la chance, plus difficile qu'un cochon vivant qu'on transbahute par les oreilles et les pattes d'arrière, frétillant et couinant, un mannequin mort, mou, la main où je pense, un peu partout, vaille que vaille. Il en miaulait.

— C’est pas du travail ! C'est pas du travail, à c't'heure !

D'un coup de rein, souffle coupé, il s'agenouilla sur la berge et posa le corps de l'oiselle dans l'herbe à l'abri de la diguette, se tapant sur les côtes pour retrouver son souffle...

— Vérole, dit-il, vérole si qu'elle s'était noyée ! Et le Jauni qui n'est pas là ! Où il est le Jauni ? Et si je cours chez Tête de Flammes ? Elle a le temps de passer ! Vierge Marie… Sainte Mère pleine de grâce… Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles… Sacré putain de moine, elle respire ! Elle respire ! Elle est pas morte !

Sixte Utah fit un signe de croix, rapide, et se rendit compte

qu'il voyait. Pour la première fois, il voyait. La douce, douce… Dans l'herbe encore haute de la première foulée, elle semblait dormir un peu pâlotte. Comme tous les Tanesrauft, c'était une grande bringue, prometteuse de belles courbes, mais l'adolescence la laissait encore anguleuse, la poitrine haute, le bassin large, les cuisses solides, un visage de poupon taché de taches de rousseur et couronné des cheveux royaux du père : or et rouge, braise et flamme. La bretelle de son maillot de bain était cassée, là où il l'avait empoignée, dans le dos, juste au croisillon du décolleté, et le devant avait glissé sur le nombril. Elle avait déjà de beaux seins lourds, ronds comme les pains de boulange à la maison. Il y porta une main quêteuse, joua une seconde. C'était doux et lisse. Sa main glissa sur le ventre entre peau et maillot. Il fermait les yeux. Le ventre était fleuri d'une mousse drue, et pourtant comme une soie. C'était autre chose que Marie Zonguette, la putain de chez Dudule qui était moitié chauve du bas ventre. Il ouvrit les yeux, s'agenouilla. L'Évangeline dormait encore, mais son visage était rouge, et par la bouche entrouverte, la langue pointait... D'un coup sec, il tira sur le maillot découvrant la toison blonde et riche, si opulente qu'on aurait dit une autre chevelure. Fou, il s'y enfouit, fouissant du nez. Dans son rêve, il sentit bien qu'on fermait les cuisses sur sa tête, que le ventre et les fesses de la fille se soulevaient dans l'herbe. Il entendit bien qu'elle criait, criait, et lui sentit un ruban de feu lui déchirer les reins. Il devinait que les mains d'Évangeline grattaient la terre, arrachant les herbes, qu'elle n'était pas noyée, bien sûr, qu'elle râlait, qu'elle chantait haut, et il allait

la prendre aux hanches et l'enfourcher quand un coup de genou lui brisa les couilles, un talon lui frappa le nez, ou un poing. Il roula, s'assomma moitié contre la murette. L'Évangeline était debout, rafistolant son costume de bain. Elle soufflait forge.

— Vieux goujat ! Vieux cochon ! Dégoûtant ! Profiter que je suis noyée pour m'abuser !

— Mais l'Évangeline, je t'ai sortie des herbes, je t'ai sauvé la vie…

— Je t'ai rien demandé, moi, bougre d'Utah, rien de rien, et t'as voulu me violenter, ordure !

— L'Évangeline ! L'Évangeline !

Il en avait les larmes aux yeux. Il tendait les bras, désespéré.

— Gougnafier ! Si je le dis à mon père, il te tuera, fumier !

Elle se dressa, l'Évangeline, droite sur le muret, rose de plaisir, baignée de soleil, éclata de rire et plongea, comme ces fées des eaux qui visitent les hommes pour se faire engrosser au plus fort des solstices. À genoux, dodelinant de la tête, les yeux clos, Sixte Utah pompait l'air. J'ai rêvé, pensa-t-il. C'est un foutu rêve d'insolation, la fièvre, pas possible. C'était pas l'Évangeline. Il avait sur les lèvres un goût de fille qui ne trompait pas. Il se leva, courut sur la digue, au coin du champ. C'était bien l'Évangeline qui nageait, sur le dos, battant seulement des pieds.

— Évangeline... Reviens !

Elle agita une main, se retourna sur le ventre. Utah

entrevit les fesses rondes moulées de noir, au-dessus de l'eau, quand elle plongea puis, plus rien.

Est-ce bien ce jour-là que la maladie d'amour, le mal de langueur le prit ? Est-ce bien ce jour-là, ou une semaine plus tard quand il émergea dolent et pâteux de la plus longue soûlographie de son existence ? Entre deux lundis, pas plus, Sixte dépensa trois mois de revenus. Il s'installa, déjà ivre et à demeure, chez Dudule. Il ne fit aucun bruit, aucun scandale. Attablé dans le coin le plus sombre, seul, silencieux, il buvait rouge sur rouge jusqu'à tomber. Quand il tombait, il ne pensait plus à rien. Dudule, aidé de la Zonguette, le portait dans la cour, sous le hangar. Il roulait dans la paille, et dormait d'un sommeil noir, comateux. Au réveil il retournait au bistrot et commandait un litre...

Dudule le dingue, Dudule le bègue l'apportait, traînant sa jambe de bois. Le béret vissé sur la tête, le grand tablier bleu ficelé sur la bedaine, il hochait sa vieille tête comique où les yeux sans couleur, délavés faisaient deux trous d'eau. Entre ses chiquots, il bavassait…

— Gars, gars, gars, faut min…, faut min…, faut minger !

— Tire-toi, Dudule !

— T'adé, tadé, tadé, t'as des malheurs ?

Sixte Utah ne répondait pas. Il ne répondait à personne, ni aux saluts des uns, ni aux rires des autres. Il buvait, sombrait, s'éveillait, buvait… Puis vint le dimanche, une heure avant la grand-messe. Sixte en était déjà à son quatrième litre. Les clients matinaux, quelques mineurs célibataires et la bande

habituelle des soûlauds regardaient avec une sorte de terreur sacrée le personnage blême et somnambulique, aux vêtements innommables, souillés de paille, de déjections de volaille, au masque de bois, œil mort, mâchoire pendante, bouche ouverte, aux gestes mécaniques, épouvantail pathétique qu'un claquement de porte faisait sursauter, qu'un souffle d'air pouvait briser. Dans un effort affreux qui lui gonflait les veines du cou, Sixte Utah posait sa main bien à plat sur le marbre poisseux de la table et attendait que ses doigts cessassent de trembler, petites bestioles ataxiques, souris folles, qu'aucun muscle, aucun nerf ne rattachait plus à la cervelle embrumée. Alors, la main rampait sur le marbre en direction du verre, s'étirait d'un seul coup comme un serpent qui se flèche, cramponnait le godet, le portait aux lèvres et hop ! Le corps tendu de Sixte s'affaissait d'un seul coup libéré. Le va-et-vient de la table aux lèvres reprenait mécanique, et cela durerait jusqu'au moment où le geste deviendrait plus lâche, le bras plus lourd, la main hésitante et où l'ensemble du corps basculerait sur le plancher, dans la sciure encore jaune du matin.

Ce dimanche, une heure avant la grand-messe, Sixte Utah vida son quatrième litre de rouge, se leva, émit du bout des lèvres une sorte de miaulement plaintif qui se modula dans un crissement à n'en plus finir, comme la corde aigüe d'un violon que l'on gratouille, battit l'air des bras et tomba comme une masse, au moment où, d'un grand coup de botte, le bon curé poussait la porte du bistrot.

— C'est du propre dit l'abbé, et s'adressant aux poivrots

matinaux : et vous, vous allez peut-être le laisser passer, bande de salopiauds !

Un gigantesque mineur, qu'on appelait Phalanstère, parce qu'il ne jurait que par Charles Fourier, s'approcha du prêtre et lui pointa un gros doigt sur la poitrine, tapotant de l'ongle sur la soutane, pour souligner ses paroles :

— Dis donc, Curé, c'est un lieu public ici ! Les camarades et moi, on n'a pas été te chercher ! Si ton bigot se soûle, on y est pour rien, alors pas de morale chrétienne ! Si tu viens pour boire, bois un coup ! Si tu viens pour prêcher, décampe ! Les camarades et moi, on va pas dans ton église se taper le pain béni, alors chacun chez soi Curé et bon vent !

— Écoute Phalanstère, comme tu le dis, c'est un lieu public bien que mal fréquenté, mais j'y viens pas pour le plaisir. Je viens chercher Sixte Utah qui se tue avec du mauvais vin. S'il meurt là d'un coup de sang, je jure devant le maire et le préfet que vous l'avez fait boire et que ce n'est pas autre chose qu'un assassinat prémédité. Et on verra bien si les autorités ne le ferment pas ce bistrot et si le Dudule ne se retrouve pas en prison ! Vu ? Alors, Dudule, tu attelles ta bourrique et on emporte le Sixte à Chérevy, vite dit, vite fait et, en passant, on ramasse le docteur ! Exécution !

Sixte Utah mit deux semaines bien comptées à émerger de la plus belle poivrade de sa chienne de vie. Quand il refit surface, il n'était plus le même, tourneboulé, l’œil terne et la lèvre pendante. Le prêtre, conscient qu'un mal caché rongeait son paroissien, tenta en vain de le confesser. Rien n’y fit, ni la douceur ni la promesse de l'enfer éternel où les

démons malins lui larderaient la couenne sans rémission. Le jour, Sixte Utah demeurait assis sur le muret bordant la rivière, guettant l'apparition de son improbable sirène. La nuit, il errait dans les chemins, criant misère, criant merci, se tordant les mains, fin soûl. L'ayant surpris à la lisière de la ferme Tanesrauft, Tête de Flammes le menaça de son fusil, promettant de lui cribler le cul d'autre chose que du gros sel. C'est dans cet état somnambulique, à demi délirant, que Sixte s'en remit aux soins ténébreux de Zurbaritze de Logide.

Ce matin-là, Zurbaritze de Logide, avance sans bruit, sur ses savates de corde… Il marche élastique. Il glisse et se faufile. Au commencement du monde, il parcourait les campagnes en criant : « Taupier ! Taupier ! Buses ! Buses ! Vipères ! Vipères ? ». Un peu fainéant, un peu poète, fils de notaire, il a quitté, à l'aube de ses vingt ans, l'étude paternelle, les cartons gris, les lampes à huile chapeautées de globes en opaline, les meubles vernis, pour s'engager dans l'armée coloniale. Des années à creuser des pistes, en Oubangui-Chari et au Tchad, des années, déserteur au Bechuanaland, des années de cabotage et de contrebande de Cuba à Porto-Rico, de la Jamaïque à Haïti, des années au Brésil, des années, des années, et revenu en Europe, caché dans un bananier puant, des années de taupier… de rapines et de braconnage… et de prison, et des années maintenant à La Ferrière ! Il rigole tout seul.

— Dire que je vais sur mes soixante ans et que je suis plus

solide qu'un jeunot. Le commerce du Diable, ça conserve. Taupier, dénicheur de buses, chasseur de vipères, sourcier, jeteux de sorts, diseux de maléfices, rebouteux, toucheux, cercleux, briseux de lune, guérisseux, mauvais œil, astrologue, faiseux de drogues, un petit brin avorteux, homme-médecine, vétérineux, cueilleux de simples, sorcier ! La tâche est rude ! Il n'y suffit plus.

— Pauvre Diable ! Va, Guignol va ! Et ça a fait ses humanités chez les bons pères et ça a décroché un premier prix d'apologétique et un baccalauréat avec mention… Farceur va ! pense Zurbaritze à voix basse.

Dans le chemin à noisetiers qui mène à Tue-Chien, son domaine, il croise Sixte Utah qui roule sa casquette entre ses doigts et regarde le bas de son mauvais pantalon de velours à côtes.

— Depuis hier je vous course, Maître Zurbaritze…

— Je n'ai pas le temps de t'écouter Sixte, je vais en Tue-Chien ramasser des viournes pour mes potions…

— Je vous ai porté un petit quarteau de vin de pierre, Maître…

— Je ne t'ai rien réclamé, Sixte Utah ! Un marguillier sert son curé. Porte-lui ton vin de messe…

— Peut rien pour moi, Monsieur le Curé, rapport à L'Évangéline… Elle ne me regarde pas...

— Il est riche de combien d'hectares le père à l'Évangéline ?

— Bien beaucoup qui jouxtent les pauvres miens.

— Va moins chez Dudule et lave-toi le corps. Tu sens le bouc ! Ça déplaît aux filles.

— Si z'aviez quelques enchanteries ?

— Un petit quarteau de vin de pierre… Hum ?

— Je vous porterais bien de la bonne gnôle…

— Viens donc cette nuit avec ta goutte, on demandera au Diable fourcheux !

— Oh ben le diable, Maître Zurbaritze...

— Tu la veux ton Évangéline ?

— Pour ça…

— À ce soir Sixte Utah, passe ton chemin…

Et il s'en va. Sixte pense qu'il a disparu, évaporé. Plus loin, Zurbarizte de Logide crache un bon coup.

— Ils me dégoûtent ces apôtres-là !

2 ZURBARITZE DE LOGIDE ET GRISISGLI

Le sorcier poursuit son chemin qui grimpe maintenant au travers d'une maigre et terne lande, piquées de touffes de bruyères cendrées et d'ajoncs nains défleuris. Une jeune voix l'appelle soudain :

— Logide ! Logide !

— Grisisgli ! Grisisgli ! répond l'homme. Et il se met à siffler fort, une pastourelle.

Car si les êtres de la vallée, plus que Dieu et son prêtre, craignent le Diable et son archer, l'enfant, lui, n'a qu'un ami, ce même rebouteux, ce même Zurbaritze de Logide.

— Logide ? demande l'enfant essouflé qui l'a rejoint, si j'attrape un criquet vert des étangs et que je lui casse une patte, crac ! En murmurant contre terre cinq invocations textuelles, est-ce que la vieille Krivaï-Vulgue boulera dans l'escalier de la cave et se rompra la barre du cou ?

Le vieil homme siffle entre ses dents. De sa main, il ébouriffe les cheveux bouclés d'un Grisisgli aux yeux plissés —un peu myope, un peu sournois ?—.

— Ce n'est pas très catholique, gamin, de souhaiter la mort de son prochain.

Grisisgli hausse les épaules. Têtu, il balance une pierre dans un roncier.

— Tu le fais jamais toi ?

— Des fois, quand on me le demande. Jamais pour mon usage personnel.

— Et si je t'en prie ?

— Non mon petit ! Pas pour toi, tu es mon ami.

Le gosse serre les poings. Une boule au fond de la gorge, il a envie de pleurer. Une autre pierre vole vers une mésange à tête noire.

— Et si je te le demande pour quelqu'un que tu connais pas…

Il a un peu honte d'insister mais reprend :

— Quelqu'un de très méchant qui me veut du mal, hein ?

— Si je ne le connais pas, je ne peux rien contre lui…

— Même pas lui foutre la colique ?

— Même pas, Grisisgli.

L'enfant lève ses yeux myopes vers le ciel, comme pour le

prendre à témoin de l'ignorance de ces sorciers, ou prétendus tels, qui vendent le mal à la sauvette comme ces bonshommes chétifs qu'il a vu, une fois, en ville au coin des couloirs, ou dans le renfoncement des portes cochères, sortir trois cravates multicolores… les trois pour un sou… et pfffttt… s'enfuir à l'apparition d'un képi, fût-ce celui d'un facteur.

— Tu es encore trop jeunot Grisisgli, dit Zurbarizte de Logide, tu ne sais rien des choses du monde, et tu souhaites la mort de ton prochain ?

Il y avait de la tristesse dans sa voix.

— Ce n'est pas mon prochain, vieux Logide, crie Grisisgli. Je n'ai pas de prochain, je n'aurai jamais de prochain ! Sauf toi !

— Merci fils. Mais la terre est la terre. Elle n'est pas vide. Le bon Dieu a créé les hommes. Si tu ne les aimes pas Grisis, il faudra cependant t'en accommoder, comme on tolère la pluie et la grêle. Le bon Dieu l'a voulu.

— Tu crois en Dieu toi ? doute l'enfant. Faudrait que je le tâte moi…

— Quand j'avais ton âge, sur mes dix ans, je croyais en Dieu parce que ma mère y croyait, qu'elle avait des mines tristes et des mains malades et qu'elle toussait à fendre le cœur, et que des gouttes de sang venues de très loin donnaient un peu de couleur à ses lèvres de craie ; alors, elle s'agenouillait sur le carrelage rouge de la grand-chambre devant un maigre Christ du Mexique, tordu comme un sarment de vigne, vêtu de cuivre vert-de-grisé et d'or rouge : « Prions le bon Dieu, prions le Bon Dieu, d'abréger nos

souffrances et de nous recevoir en sa Sainte Main… ». Et je voyais cette main, la main du bon Dieu comme une grande main de laine et de plume dont les doigts merveilleusement tendres se refermaient sur nous dans une caresse dernière, et maman et moi, si malheureux sur terre, sur les carreaux froids de la grand-chambre, nous pouvions enfin nous blottir dans l'éternel amour, la chaleur palpable de la Divinité.

— Je pige rien de rien, dit Grisisgli. Tu m'embrouilles, Logide, j'ai la tête qui fume. Krivaï-Vulgue raconte à tout le monde que tu es la créature du diable, de Satan le diable, alors, crois-tu en Dieu au jour d'aujourd'hui ?

Tout en devisant, ils étaient parvenus sans trop peiner au sommet pelé de la Croix Rougeaud.

— Je crois en Dieu à cause de tout cela !

Zurbaritze de Logide embrassait le paysage.

— C'est rien beau ! s'écria Grisisgli, drôlement beau !

Du haut de cette vieille montagne, la campagne offre trois visages.

De Nord en Est : les terres rouges de La Ferrière portent les chevalements de l'ancienne mine, les deux usines, toutes deux désaffectées qui servent de repaire aux rats et aux corneilles. Les ronces et la vigne vierge sont montées à l'assaut des échafaudages et leur font une tignasse hirsute, repoussante. Les chemins défoncés par les lourds chariots de minerai sont transformés en fondrières traîtres aux pieds et sont envahis par les cornouillers. On s'y aventure parfois à

l'époque de la chasse pour y tuer des lapins jaunes et cueillir les chanterelles. Quelquefois aussi, l'employé des Eaux et Forêts organise une battue lorsque les « raveux » longue queue deviennent trop nombreux et menacent les récoltes. Certaines années, les raveux sont si nombreux que l'on voit leur cohorte musquée dévaler les pentes roses des anciens crassiers et envahir les greniers de la coopérative à grains. Nul poison n'en vient à bout. Il faut les cribler de petits plombs pour qu'ils saignent et les laisser s'entre-dévorer, rendus fous par l'odeur du sang. À l'église, on offre un cierge pascal à trois têtes pour demander protection contre les raveux qui dévorent aussi bien le blé, les grappes de raisin que les jeunes oisons et les pigeonneaux. Ils naissent dans les entrailles de la mine abandonnée, et il n'y a rien de plus impressionnant et de plus horrible que ces rats efflanqués, sans pelage, à la chair rosâtre et dont la queue préhensible leur permet de s'accrocher aux branches des arbres et à la moindre aspérité, pour se laisser choir sur le sol en piaillant comme des démons écorchés. Les nuits d'hiver quand les raveux ont faim, leurs clameurs tiennent éveillés les gens de La Ferrière qui allument des bougies aux berceaux des petits enfants dans les langes.

— Tu seras mangé par les raveux ! est une menace qu'on ne fait pas en vain aux écoliers dévergondés.

Zurbaritze de Logide qui est un foutu menteur, prétend qu'il incorpore de la graisse de raveux dans les philtres destinés à ragaillardir certaines énergies défaillantes. Il est vrai que pour ce qui est de croître et de multiplier, les raveux

ont suivi les conseils du Créateur.

Aux limites des éboulis rouges, grignote le bocage. Les chemins s'enfouissent et se perdent dans des tunnels étroits, les haies jamais coupées s'embrassent en voûtes et le soleil d'août a du mal à percer ces caves naturelles qui baignent dans une lueur glauque d'aquarium où pèse une singulière touffeur presque maritime. C'est le pays verdâtre des ronces, des épines et des bouquets d'arbres longilignes dont l'écorce pèle et découvre l'aubier qui suinte. À l'été qui se meurt, on récolte les mûres et aux premières gelées les prunelles. Les enfants viennent y couper des fourches pour leur lance-pierres et des gaules pour la pêche aux grenouilles. Dans ce fouillis végétal, deux fermes, la Maladrerie et Chérevy sont si bien blotties que de la Croix Rougeaud on ne les devine qu'au filet de fumée qui perce le chignon de verdure. À la Maladrerie, Tanesrauft Tête de Flammes (pour le distinguer de ces bons à rien de frères : Tanesrauft Pinaguet, Tanesrauft Berouette et Tanesrauft le Sonneur) tient vingt hectares de pâtures et pommiers à cidre. À Chérevy, Sixte Utah : cinq hectares fendus par la rivière dont les berges sont inondées de novembre en avril. Ces « fermiers » qui élèvent quelques têtes de vaches frisonnes, des bœufs d'engrais, de la volaille et des cochons noirs d’Angleterre sont un objet de mépris constant pour les mineurs et les vignerons. On les tient pour des fronts bas et des culs-terreux, juste bons à mener les vacs aux prés et à saler le porc. Bien sûr, la fille de Tanesrauft Tête de Flammes, dit le Boche ou le Hollandais, suivant le degré de colère, bien sûr, la petite Évangeline est bien mignonne.

De nord en ouest, on domine la grande vallée du fleuve. Près du village, sur la route départementale, la nouvelle mine ouverte au début du siècle, avec ses trois chevalements, son usine de triage, ses quais de chargement et la Kasbah. C'est ainsi qu'on appelle la triste cité des mineurs, ses maisonnettes sans étage, serrées les unes contre les autres, au long d'une rue unique et étroite. Devant chaque maison, une courette et à l'arrière, un jardinet : c'est la Kasbah, presqu'entièrement habitée par des Polaks, leurs femmes fortes en gueule et leur marmaille piaillante. Il n'y a plus que 150 mineurs à La Ferrière. La nouvelle mine elle aussi s'épuise... Au loin, à l'orée du thalweg, on distingue La Ville d'où pointent les six clochers d'églises, les tours carrées de la cathédrale et les carcasses blanches des « hachélémes ». Aujourd'hui les urbains sont très fiers de leur nouvelle ville en béton et en aluminium, Casablanca incongrue, qui, la nuit prend des allures de grand transatlantique échoué dans la montagne. C'est la ZUP ! Comme ils disent. À l'époque où Grisisgli et Zurbaritze de Logide se tenaient par la main, sur l'ultime roche de la Croix Rougeaud, la ZUP n'existait pas encore.

Le fleuve s'étale paresseusement dans la plate vallée. Canalisé entre La ville et la capitale provinciale, il est remonté par des péniches qui chargent le minerai de fer au port et se traînent au pas pesant de rosses harassées. Les terres qui le bordent ne sont pas terres à blé. Les bricoleux de la plaine y sèment de la moutarde et de la luzerne et des tournesols qui

s'y plaisent. Aussi, au moment de la floraison, la terre a-t-elle une couleur de pain doré qui va du jaune de chrome acide de la moutarde aux ors des soleils. La luzerne y fait quelques taches violettes et le fleuve est d'un gris argenté toute l'année. En hiver tout est moiré, la terre et l'eau se confondent dans une immense flaque. Sur le chemin de halage, les bidets pataugent dans la rivière qui s'étale et la route est si traîtresse qu'on a vu des attelages tomber dans un trou et se noyer, prisonniers de leurs cordes. C'était avant les péniches à moteur qui laissent des voiles de mazout en surface et empuantissent jusqu'aux petits bois de bouleaux.

Mais c'est au sud, sud-est que le paysage acquiert son caractère propre, vers les terres à vigne et les cerisiers.

Zurbaritze de Logide avait beaucoup voyagé, sur toutes les mers, dans tous les continents. Il avait été de tous les trafics, de toutes les contrebandes, de tous les trocs ! Jamais il ne s'était arrêté pour regarder un paysage. Pendant près d'un demi-siècle, pour lui, la mer avait été la mer, une étendue d'eau parfois plate, parfois agitée ; un port : un port c'est-à-dire un bistrot, des bars bruyants, des putains parfois blanches, parfois jaunes ou noires ; les marais : des caïmans ; la forêt : la fièvre et les serpents, de la flotte et des arbres, et de la quinine, toujours de la quinine et de l'alcool et des filles.

Et puis un jour, Zurbaritze de Logide, criant « À la taupe ! À la taupe ! », parvint au sommet de la Croix Rougeaud et son premier regard de spectateur émerveillé se posa, sans regret,

de sud en est.

Il comprit, tout de suite, plus instinctivement qu'avec raison que, là, et pas autre part, s'arrêtait son errance. Tout de suite, il se souvint d'une poésie anglo-saxonne, lue un soir de rêverie : les « douces collines de la terre », ou les « vertes collines d'Afrique »..., (douces ou vertes, de la terre ou d'Afrique ?), étaient là, telles qu'il ne les avait jamais encore vues au cours de sa vie aventureuse, en aucun pays du monde, surtout pas en Amérique ou en Asie, continents de la démesure. Elles étaient là aimables et rondes, usées, polies, sensuelles, oui, douces, douces, douces les collines de la terre… potelées comme les seins de la terre. Il eut envie de rire et de chanter, et de manger une pomme et de se rouler dans l'herbe, et de mâcher une feuille de menthe sauvage, et de tremper son vieux visage salé dans une source d'eau fraîche et de crier : « Terre ! Terre ! », comme les compagnons de Christophe Colomb, et de gambader, et de faire l'amour et de gueuler et de prier… mince... de prier. Il ouvrit la bouche pour rire et aspirer des goulées d'air, se dépoitrailla pour sentir le vent sur la poitrine, tendit les mains pour saisir le paysage, le palper, le prendre en lui. Douces... Douces... les collines de la terre. Les vignes, les cerisiers en fleurs, les avoines, et les petits bois de sapins s'y découpaient en rectangles réguliers, bien limités, chaque rectangle d'une couleur propre : vert tendre pour les vignes encore jeunes, blanc rose pour les cerisiers, paille pour les avoines, bleu noir pour les sapins... En regardant bien, il découvrait le parme douloureux des luzernes, et quelques petits plans acides

d'asperges… Les chemins ordinaires n'étaient pas goudronnés et poussaient leur langue de plâtre à travers ce puzzle, chaque champ comme une pièce de tissu d'un habit multicolore. Zurbaritze de Logide compta ainsi neuf collines, moutonnantes, aux pieds desquelles se blottissaient des bourgs ramassés dont les toits de tuiles mauves s'alanguissaient au soleil.

— Respire ! Respire ! dit Zurbaritze de Logide, de l'air comme celui-là, il n'y en aura plus bientôt, Grisisgli, de l'air qui se promène, de vignes en cerisiers, se gonfle de fruits et de pollen, frôle le foin mouillé, caresse une grappe, palpe une pomme surette, se languit dans les sources, prend aux sapins du nord l'odeur des bonbons verts pour la toux. Ça, mon petit père, c'est tout le bon Dieu, avant que les hommes cassent la baraque, souillent leur litière, salopent les draps et les nappes, se soûlent et vomissent dans la porcelaine...

— Le bon Dieu, il les aime ces hommes-là, dégoûtants et tout, ça me ferait un peu mal que le bon Dieu il les aime, ces bons-hommes dégoûtants et ces bonnes femmes vilaines, comme Dudule le bistrot ; Peipaüss le bedeau, ou la vieille Krivaï-Vulgue, et le Sixte Utah, le bon Dieu, il l'aime le Sixte Utah, voleur et menteur…

— Ne ronchonne pas Grisisgli, le bon Dieu il t'aime bien..., TOI !

L'enfant s'arrête, fauche du pied une de ces grandes graminées à clochettes prune qui poussent de loin en loin,

maigrelettes, entre les pierres à fer ; il interroge le ciel, le nez en l'air, un œil fermé, grimace, les deux poings sur les hanches, il crie :

— Non et non ! Le bon Dieu, il m'aime pas. Personne y m'aime ! Sauf toi, personne. Je veux que tous les autres y crèvent et je ne retournerai jamais à la ville, je le jure, patte de loup, patte d'ours, que Krivaï-Vulgue crève, que le Monsieur crève…

— Quel monsieur ? demande doucement Logide, effrayé par tant de colère enfantine.

— L'autre, le Monsieur, le Docteur...

— Ton père ?

— Je ne sais pas si c'est mon père, je n'ai pas de père ! Faut lui jeter un sort à c't'enflé-là…

— Grisisgli !

— Faut qu'il crève, qu'il crache ses dents, qu'il pisse le sang, je le tuerai, je le tuerai, pattes de loup, pattes d'ours !

— Grisisgli !

La gifle est partie ! Il n'a pu la retenir. La main écartée claque rudement sur la joue de l'enfant et revient aussitôt aux lèvres de Logide qui s'arrondissent en un o de surprise.

— Oh, Grisisgli je te demande pardon !

Grisisgli tremble de la tête aux pieds, comme un bouquet de saules dans la tempête, de la pointe des cheveux aux chevilles, il tremble, les poings serrés, lancés en avant pour frapper ou se protéger.

— Tu m'as battu…

Il ne crie plus. Il constate. Cela fait un drôle d'effet à

Logide, cette voix plate, froide, qui sort de ce corps éperdu.

— Tu m'as battu ! répète Grisisgli…

Logide écarte les bras avec désespoir. Il est là ; tout bêtement dressé contre le ciel, au sommet de la Croix Rougeaud. Il ne comprend rien à ce qui lui arrive. Il écarte les bras. Il se tait. Il a honte.

— Tu m'as battu ! répète encore Grisisgli, et soudain il tourne les talons et s'enfuit en hurlant :

— Cochon ! Cochon ! Cochon !

Bientôt il a disparu entre les buissons. Logide, le vieux Zurbaritze de Logide, seul, s'assied et frotte machinalement la main qui a giflé l'enfant : « Tous les parfums de l'Arabie... » ; du bout des ongles, il se griffe la main… « Lady Macbeth… je suis... » et il éclate de rire.

— Je le tuerai aussi, pense l'enfant.

Il dégringole les chemins en poussant de la savate une pierre ronde. Il ne tremble plus. En criant, en courant, il a perdu sa colère. Il se sent tout froid à l'intérieur de la poitrine, glacé. Bien plus tard, quand il évoquera cette scène et celles, tragiques, de cette semaine, Grisisgli constatera qu'il en fut toujours ainsi aux grandes époques de sa vie : un froid glacial dans sa poitrine, un trou lisse dans la tête, un détachement, une projection hors du drame ou de la comédie.

3 UNE NOURRICE PAS COMME LES AUTRES

Grisisgli se dit calmement qu'il n'aime personne. Personne ne l'aime non plus, car il n'est pas du synclinal. Il n'appartient ni à La Ferrière ni à la vallée et à La ville proche. Il est assis là, dans le bois de pins, le visage perdu. Un moment, il a songé au couteau qu'il va voler chez Dudule le bistrotier, et aux bougies qu'il doit dérober au curé. Personne ne l'aime. On l'a envoyé là, depuis des années, chez Krivaï-Vulgue, sa nourrice.

Le père, Krivaï-Vulgue ne le connaît même pas. Elle l'a vu pour la première et dernière fois voilà des années, quand on lui a dit d'aller chercher l'enfant Grisisgli chez sa première nourrice qui venait de mourir. C'était chez Maître Narvadol, le notaire. Elle n'a pas oublié le père, ce jeune homme décharné, jaune de peau, comme brûlé par le feu, les lèvres avalées et serrées, les yeux illuminés brillant d'un éclat insupportable, sous les énormes sourcils broussailleux.

— Sa mère est morte en couches, dit le grand homme noir, enfin qu'importe… Pour le moment, je ne peux pas garder l'enfant. Maître Narvadol vous remettra vos gages tous les mois. Voici de l'argent pour votre voyage et le trousseau de l'enfant. Il payait régulièrement, mais ne donnait jamais de ses nouvelles. Un mandat à Noël pour acheter quelque chose d'utile. Il ne s'était jamais déplacé. Krivaï-Vulgue était

honnête. Elle faisait ce qu'elle pouvait. Entre temps, Maître Narvadol était mort et c'était un notaire de la Capitale, si loin, si loin, qui payait les mandats. Son père ? Grisisgli ne le connaissait pas non plus.

Il était bien petit, bien petit, lorsque la vieille nourrice, avait entrepris son long voyage, après avoir traité avec l'homme d'affaires et Monsieur, et qu'elle avait entraîné Grisisgli piaillant d'effroi vers la gare. Sa première nounou, Tata Gnèce de Houdan était morte, de cette mort étrange qu'ont les gens de la Lande, la poitrine défoncée par les sabots d'un cheval énervé par l'orage. Le mari de Tata Gnèce avait été tué par une vache vicieuse, et la grand-mère s'était noyée dans la mare aux canetons. Tata Gnèce disait que la mémé avait forcé plus que de raison sur l'eau de vie de prunes. Mais à quatre-vingt ans, faut-il vraiment abuser de l'alcool pour tomber, cul par-dessus tête entre deux nénuphars et une volée de canards aux croupions jaune d'or, et se noyer dans trente centimètres de vase ?

Il ne restait que la fille de Tata Gnèce, Vick, et elle ne voulait plus de Grisisgli.

— C'est pas que j'ai pas besoin de sous, Maître le notaire, avec l'enterrement et tous les frais, et la grêle qu'a berzillé la toiture de la Lande, Maître le notaire, comprenez-moi, je l'aime bien ce ch'ti, mais on a pas quatre bras nous autres, et cette pauvre Gnèce démolie par ce foutu cheval pas plus méchant qu'une mouche, quoi qu'y a pris ? Dieu ! Quoi qu'y a pris ? Un animal châtré ! Ouais !... Maître le notaire, j'aurai

plus le temps de m'occuper de l'infant.

Grisisgli n'aimait pas Vick, une grosse fille toute rouge, gémissante et qui sentait la paille humide et vous serrait sur ses gros tétons à vous étouffer. Elle veut m'avaler dans ses doudous, pensait Grisisgli et il hurlait à fendre les murs. Il hurlait encore, quand Krivaï-Vulgue vint l'enlever :

— Je veux Tata Gnèce ! Je veux Tata Gnèce !

— Je vais te dreffer le poil ! avait dit la nouvelle nourrice qui avait toujours eu un cheveu sur la langue, en voilà un chiot braillard. Connais-tu tes prières au moins ?

Et elle se pressait sur ses trois jambes, la béquille soulageant le pied gauche tordu par un mal d'enfance. Au retour, en passant sur le mail, à la foire de la Chandeleur de La ville, Krivaï-Vulgue qui était foncièrement bonne, offrit un roudoudou rosâtre à Grisisgli qui ne voulut pas dire merci et se roula dans la boue. La nourrice acheta une sucette et une barbe-à-papa pour le faire taire, tout en lui promettant de lui dresser le poil, à la prochaine occasion. Le nez dans la barbe-à-papa, barbouillé de larmes et de sucre, Grisisgli suivit sans plus rechigner la vieille femme dont la marche tripode les conduisait chez le plus sage des sages Hindous, Sir William Rabindranath qui tenait boutique de mage à l'enseigne du « Héron valseur ».

C'est ici, dans cette baraque branlante que s'inscrit la première rencontre de Grisisgli avec le surnaturel. C'est

certainement cette aventure, mais aussi des dispositions particulières de Krivaï Vulgue dont nous reparlerons, peut-être également l'absence d'un père qui, plus tard, incitèrent Grisisgli à se rapprocher naturellement de Zurbaritze de Logide.

Sir William Rabindranath recevait ses clients, allongé dans un hamac.

— L'enfant ne peut-il attendre dehors ? demanda le mage d'une voix de pierre ponce.

Krivaï-Vulgue hocha négativement la tête.

— Il f'en fauverait le poliffon…

— Je ne veux pas d'ennui avec la police, ma pratique est interdite aux mineurs.

— On n'est pas au Grand Six icite ! renauda la nourrice.

— Ces messieurs de la rousse ne pensent pas comme vous, ma bonne dame, mais as you like it, n'est-ce-pas ? Prenez place dans ce fauteuil et que l'enfant siège sur la peau de bête.

Du doigt il désignait une dépouille de lion-tigre qui perdait ses poils par touffes, laissant à nu un cuir gris et écailleux. Grisisgli s'assit avec répugnance. Le poil lui piquait la peau des cuisses.

— Fois fage et tu auras une grande grenadine ! promit Krivaï-Vulgue.

— Vous allez lui détraquer l'estomac !... Alors madame, vous me consultez pour la grande divination, ou la petite..., hein ? Hein ? Comme je vous vois, c'est pour la grande…, un écu payable d'avance !

Grisisgli se désintéressa de la conversation, tout à regarder l'antre du mage. Il n'avait jamais rien vu de plus beau. Le hamac était pendu au plafond de la baraque, et Grisisgli se demandait comment le bonhomme pouvait monter là-haut. Peut-être grimpait-il sur le dos du grand oiseau placé au milieu de la pièce sur une boule noire et s'envolait-il ? L'oiseau, de profil, avait un gros œil bête et rouge qui clignotait mais brillait moins que la boule de verre à facettes qui pendait à la hauteur du mage, et que les dizaines d'autres boules de couleur accrochées au hamac comme à un arbre de Noël aérien. Quand le mage remuait, les boules tournaient, réfléchissant la lumière de quatre veilleuses vertes accrochées aux quatre coins.

Mais le plus beau, n'étaient-ce point les images ? Même vingt ans après, le jeune homme évoquait encore en fermant à demi les yeux les images mentales, les étranges fresques — bleues et roses— qui ornaient la boutique de Sir William Rabindranath : femmes-fleurs, femmes-serpents, femmes-oiseaux, aux perruques cascadantes, ophidiennes aux yeux obliques, aux lèvres rondes entrouvertes sur des dents aigües, aux seins exagérément dressés, aux ventres bombés comme l'est celui de la gentille Ève de Cranach.

La première, une blonde germanique vêtue de plumes d'oiseaux du paradis, tenait, à l'envers, entre seins et pubis, une corne d'abondance à multiples voltes d'où cascadaient l'or, des colliers de perles et des bijoux barbares. Une couronne, un sceptre et un globe terrestre reposaient à ses pieds dans une herbe tendre, fleurie de pièces de monnaie.

— Gloire et fortune ! dit le Maître en la montrant du doigt.

La seconde, aux cheveux rouges, en vague, dans le vent, le nez levé pour humer l'air, la bouche ouverte pour crier, l'ensemble du corps reposant sur la jambe gauche dans la sorte de déhanchement qu'on voit aux porteuses de corbeilles pendant les vendanges, armait d'une flèche empennée un arc plus grand qu'elle. On sentait bien que son cri n'était pas celui de la chasse, mais celui de l'amour et que la flèche lancée vers la cible invisible reviendrait vers la tireuse et la transpercerait d'un doux plaisir. Cela se voyait aux yeux révulsés, au tremblement esquissé de la lèvre inférieure, au gonflement charnel du ventre.

— La volupté, l'amour...dit le Maître.

La troisième était une pâle brune au teint de chlorotique, longue et flexible comme les odalisques d'Ingres, assise près d'une source dans la position du berger d'Arcadie, androgyne équivoque, la poitrine menue. L'œil perdu, elle ne semblait pas remarquer le rouet et la quenouille placés à ses côtés, indifférente ou rassasiée peut-être. Peinte par Sir William lui-même, il en avait fait le symbole de la sagesse.

— Et voilà la mort… chuinta le Maître, en désignant la quatrième femme, Ève-Serpent aux cheveux de lin. Sur ce thème éternel, Sir William avait aussi ses idées. Les peintres et miniaturistes du Moyen Âge représentent presque toujours la mort sous l'aspect d'un squelette, ou d'un cadavre de femme à moitié dépiauté. Les os du crâne sont apparents, les yeux caves et les mâchoires crispées dans un rictus de maligne convoitise. Les accessoires ne varient guère :

manteau rapiécé, faux et fléau, lanterne borgne, rapaces nocturnes, loups et chiens sauvages hurlant à la lune. Tout ce bric-à-brac hantera la peinture et la littérature jusqu'au romantisme compris… La mort changera de visage avec Sheridan le Fanu et Edgard Allan Poe.

— Doux et timide visage de la mort ! Velours de mes rêves, givre de mon sang !

La voilà donc enfin, cette mort vêtue de blanc, aérienne et candide comme une nymphe de Botticelli, dont les lèvres mauves découvrent des dents pointues de dévoreuse de pommes, dont les mains d'infirmière veinées de bleu calment et endorment, essuient les fronts perlés d'agonie, rafraîchissent les lèvres enfiévrées, et d'un doigt délicat mettent un terme au tic tac de la vie. Le sablier est au repos. La pendule est muette. Buste offert, épaules rejetées en arrière, hanches étroites, ventre rebondi de fillette impubère, les yeux voilés par les cheveux de Suède, la mort tend les mains, paumes strictement tournées vers le ciel à la mode des pleureuses antiques et, pucelle, invite à la dernière coucherie...

Sir William Rabindranath suçote un verre de Chianti. Krivaï-Vulgue dodeline dans le fauteuil Voltaire. Grisisgli lèche un roudoudou à la pelure d'orange… Sir William remue un peu les fesses pour soulager le hamac, qui se balance pendule hypnotique, et les boules d'arbre de Noël lancent, elles aussi, des vagues de couleur. Un lumignon s'allume quelque part et frappe la grosse boule à facettes pendue au

plafond. Mille miroirs renvoient des parcelles de cristal sur les images qui s'animent de mille étoiles. Une fumée bleue s'élève d'un trépied métallique.

— Il fait chaud là-dedans et ça pue, pense Grisisgli, mais en tout cas c'est drôlement chouette !

La fête commence. Sir William Rabindranath ferme les yeux, secoue sa tête enturbannée…

— Héron ! Héron ! crie-t-il…

Il lève les bras, se secoue. Le hamac balance, balance…

— Il va se casser la gueule, se dit Grisisgli réjoui, ou alors il est drôlement fort. Tout est « drôlement » quelque chose pour Grisisgli, depuis qu'à force de taloches Tata Gnèce l'a guéri de trouver tout « foutrement » quelque chose.

— Héron ! Héron ! psalmodie le mage, cette dame nous consulte, lis dans le passé, lis dans l'avenir, je t'en conjure par Abracx, Flauros, Leschine, Astaroth et Lukobach ! Héron ! Héron !

— OH ! La ! La ! C'que ça pue ! dit Grisisgli.

— Silence ! Tonne le mage, vous coupez le fluide, petit malheureux !

— OH LA LA ! ! J'vais vomir ! pleurniche Grisisgli.

— Je vais te dreffer le poil, moi ! crie Krivaï-Vulgue.

— Mais puisque je vais vomir… sanglote Grisisgli.

— Pas sur la peau de bête, nom d'une pipe ! hurle Sir William dont le hamac oscille dangereusement.

Grisisgli n'y tient plus, gavé de candi, de roudoudou visqueux, de barbe à papa, abruti de lumières, écœuré par l'odeur d'encens, tant de chagrin amassé depuis la mort de

Tata Gnèce. Il se lève, titube, roule sur le sol au pied du héron dont il arrose le sacré socle d'un flot de bile, de salive et de sucreries. Krivaï-Vulgue le harponne, Grisisgli se cramponne aux pattes du volatile qui craquent… CRAC ! Le hamac décrit une trajectoire orbiculaire et Sir William Rabindranath atterrit sur le dos de la nouvelle nourrice qui ploie sous le choc ; la béquille filant dans la tornade fauche le trépied ; l'encens incandescent grésille sur la peau de bête —Elle flambe—. Dans un râle, Sir William se précipite, la roule en boule, la piétine. Krïvaï-Vulgue relève Grisisgli, quère sa béquille et s'en sauve. Devant la baraque, le mage tend le poing vers le ciel. Il maudit.

— Bonne femme ! Bonne femme ! C'est la mort que vous traînez par la main, C'EST LA MORT… ! !

Krivaï-Vulgue et Grisisgli s'enfuient sous la pluie, les oreilles écorchées par la malédiction hindoue.

— C'est la mooooooooooooort…

— Foutrement chouette ! pense Grisisgli, la bouche amère.

4 UNE SOIRÉE À TUE-CHIEN

Le finage de Tue-Chien doit son nom à une grotte, assez profonde et d'entrée difficile où flotte en permanence, à ras du sol, une nappe d'oxyde de carbone. Le phénomène n'a jamais été expliqué dans cette région peu volcanique. La légende dit qu'au Moyen Âge un duc d'Auxois, chassant le cerf dans la contrée, poursuivit la bête qui se réfugia dans la grotte. La meute le suivit et quand la chasse parvint à l'entrée, elle trouva le cerf, droit sur ses pattes et les chiens morts ou mourants sur le sol. Grâce à sa haute taille, le cerf avait été protégé de l'oxyde de carbone, les chiens de meute, courts sur pattes et râblés, s'étaient proprement « noyés » dans le mortel poison. Le duc fut si frappé de ce miracle qu'il interdit la chasse aux cerfs dans le finage. Depuis, les paysans y conduisaient leurs chiens malades ou trop vieux pour garder vaches et moutons. Le gaz économisait une cartouche et ça ne coûtait rien. De nombreux petits animaux y trouvaient la mort, lapins, belettes et carnassiers de toutes sortes. Enfin, dans les temps modernes, un roulier, étranger au pays s'y étant abrité lors d'un gros orage, ne se réveilla pas ; un berger qui menait son chien crever, trouva l'homme déjà à moitié décomposé. On mura l'entrée de la grotte, mais les années passant, les intempéries et sans doute quelques peigne-culs mécontents qu'on les privât de cette chambre d'exécution commode et gratuite, eurent raison du fragile mur de caillasses et tout rentra dans l'ordre de la nature. On raconte que les maîtres sorciers n'étaient pas étrangers à

cette entreprise car, parmi les animaux morts, ils faisaient provision de peau, d'os et de glandes nécessaires à leurs détestables pratiques. Cette grotte a été démolie lors des travaux préliminaires au passage de l'autoroute du Sud. Une vingtaine d'années auparavant, Grisisgli vint rejoindre Zurbaritze de Logide devant l'entrée de cette grotte, pendant que le fermier Sixte Utah, soûl de vin et de terreur, contournait la maison Dorotte pour grimper en Tue-Chien au repaire du sorcier.

L'enfant s'approcha, mains tendues, en signe d'amitié.

— Tu n'es plus fâché, Grisi ? demanda Zurbaritze. Tu n'es plus fâché au moins ?

— Jamais fâché ! Logide.

Ils s'assirent sous le conifère gigantesque.

Logide fuma plusieurs pipes en silence pendant que Grisisgli mâchouillait de tendres branches de sureau.

— Fait plus très chaud, dit Logide, on va se rentrer.

— J'ai pas froid, dit le petit garçon, on est bien sur la lune, Logide. Que lui veut-il, le Sixte Utah, à l'Évangeline de la Maladrerie ?

— Qu'est-ce qu'un homme veut à une femme, mon gamin ? L'épouser.

— Mais elle est belle, l'Évangeline et elle est jeune !

— Voilà pourquoi Sixte Utah veut la marier.

— Mais il est vieux, il est bête, il se saoule et il sent le bouc !

— Écoute-moi, Grisisgli, si le Sixte Utah était un beau jeune homme, aux cheveux frisés et aux yeux d'or, avec une

bouche faite pour mordre dans les fruits et la chair de l'épaule, s'il riait en montrant des dents blanches, s'il chantait la ritournelle, s'il ouvrait le bal dans les assemblées, s'il sentait bon le savon de Marseille et la Brillantine, crois-tu qu'il aurait recours à mes services pour ensorceler l'Évangeline ? Non, petit, il lui apporterait les premières églantines cueillies de ses mains déchirées par les ronciers, les premières jonquilles à corolles doubles que l'on trouve dans les marais visqueux, les premières fraises des bois, les premières chanterelles. La première grive de la chasse serait pour elle et la première truite aussi. Il l'inviterait à danser et lui prendrait la taille en lui soufflant dans le cou les mots qui font rougir les filles de confusion et de plaisir : qu'elles sont les plus belles, les plus jolies, les plus douces, les plus vertueuses, les plus dignes d'être aimées. Il lui donnerait un flacon d'odeur, violette, muguet ou mimosa, gagné au chamboule-tout de la Chandeleur, ou ces roses en papier ornées d'aigrettes d'argent et de mica que l'on tire à la carabine, ou ces bijoux de deux sous que l'on ramasse dans la sciure après avoir joué au billard japonais. Pour elle, il grimperait au mas de cocagne et décrocherait le jambon de Pâques, il se battrait pour elle, et le moment venu, il la cueillerait comme on cueille une pêche de vigne bien mûre qui ne demande qu'à tomber de la branche déjà trop lourde. C'est ainsi Grisisgli qu'il faut plaire aux filles. Tu es trop petit encore, Grisisgli pour comprendre mais je ne t'ennuie pas avec mon sot bavardage ?

L'enfant pensait que Logide ne l'ennuyait pas du tout,

Logide était d'une grande sagesse et connaissait les choses du monde et aussi celles de la nuit, et sans doute celles plus obscures d'en-delà les mystères nocturnes. Mais lui, Grisisgli, onze ans, savait déjà bien des choses du monde et devinait celles plus cachées que radotent en couneillant les grandes personnes. Depuis belle lurette, il avait vu la vache mener au taureau, la chèvre au bouc, le coq monter les poules, le chien grimper la chienne et à Houdan, le garçon laitier culbuter dans le foin du grenier Nick, la fille de tata Gnèce. Il n'y attachait pas plus d'importance qu'aux autres manifestations humaines bêtes et quotidiennes. Il savait que c'est ainsi que l'on fabrique les veaux, les cabris, les poussins, les chiots et les bébés. Ça ne semblait pas très beau, pas très commode. Mais ce n'était pas très beau non plus d'endormir une anguille en lui brisant la queue et de la dépiauter toute vive, alors qu'elle se tortille sanglante entre vos mains, mais comment faire autrement ? Et ce n'était pas commode de s'essuyer le derrière avec des feuilles de chou sans se merdouiller les doigts mais chez Krivaï-Vulgue le papier était sacré, car il était rare. Krivaï ne lisait que la Semaine diocésaine, distribuée tous les quinze jours pour répondre aux calomnies des rouges, et la vieille gardait précieusement les feuilles pour fabriquer des tortillons qui servaient à allumer la lampe à pétrole de la cuisine. Dans les chambres, il n'y avait que des bougies. Et la nuit, s'il lui prenait l'envie de faire pipi, Grisisgli devait pisser dans le noir et tenir le pot de faïence à la hauteur de son zizi. L'enfant avait résolu le problème en pissant par la fenêtre car, dans le noir, il était

maladroit. Cette vieille garce de Krivaï-Vulgue comptait les allumettes et mesurait la longueur des bougies. J'en ai assez de cette salopiaude ! Je vais demander à Logide de me donner une boîte de contrebande et un rat de cave, ou un lumignon. Mais il y avait plus pressant. Le petit garçon posa sa main sur le genou de son ami.

— Logide, vas-tu ensorceler l'Évangeline pour ce cochon de Sixte Utah ?

— C’est mon foutu métier, Grisisgli.

— C'est ton métier aussi de jeter un sort à ce bouseux pour qu'il fiche la paix à la demoiselle.

— Je ne jette pas un sort à qui me paie ; dans notre pratique, il faut être tout franc avec le client. J'ai connu des sorciers qui vendaient n’importe quoi à n'importe qui, fermaient et ouvraient le cercle sans discernement, jetaient et brisaient le sort au plus offrant. Écoute-bien, Grisisgli, la règle principale qu'il ne faut jamais transgresser, pour le bien ou pour le mal, le sorcier travaille pour celui qui est venu le trouver le premier. Si la fille à Tanesrauft était montée icite la première et m'avait dit : « Maître Logide, voilà cinq louis, débarrassez-moi de ce crasseux de Sixte Utah qui me poursuit de ses amours dégoûtantes », j'aurais sacrifié une poule blanche en faveur de l'Évangeline, mais voilà, l'Évangeline elle étudie à l'école de La ville, elle ne croit pas aux balivernes des anciens, elle rit au nez des sorciers. Alors que le Sixte Utah, tout chrétien qu'il est, tout marguillier qu'il soit encore, quand il a vu que son bon Dieu d'Église ne lui venait point en aide, il s'est soûlé, et après avoir cuvé son vin, il a pensé au

diable, car l'amour au ventre est rudement plus fort que la crainte de perdre son âme. Il m'a porté un quarteau de vin de pierre, le meilleur au gosier, il n'en a même plus pour ses noces, et pour ce soir il m'a promis de la bonne gnôle, et il sait bien, lui, que mon office coûte quelques louis. Alors je me dois à lui, c'est la règle. Je ne suis pas un curé qui dit la messe pour tout le monde pourvu que le quidam soit défunté nanti de l'extrême-onction... Hop ! Une petite prière de cinq sous et voilà notre agonisant entré dans le giron de ma mère l'Église et enterré en grandes pompes ! Le plus paillard, le plus voleur, le plus mécréant devient un saint homme par la grâce du corbeau. Je ne m'occupe pas de savoir si la cause est juste ou injuste.

— Tu y feras rien, dis, à l'Évangeline ?

— Non, Grisisgli, je n'y ferai rien mais je vais en donner pour son vin, sa gnôle et son argent au Sixte Utah. On va te l'y offrir le grand jeu, avec l'apparition diabolique, Asmodée le cousin de Lucifer, et je vais si bien l'emberlificoter qu'une truie n'y retrouverait plus ses faux cochons.

Grisisgli entre dans la cabane pour s'habiller. La maison du sorcier n'est pas comparable à la baraque foraine de l'illustre Sir William Rabnidranath où Kriwaï-Vulgue le traîna dans sa petite enfance.

En fait Logide n'avait fait qu'occuper en l'améliorant la cabane de son prédécesseur Urbain Vlam. La maison du sorcier, comme on l'appelle dans le pays, existe toujours,

bien après la relation de ces événements. L'ennui est qu'aujourd'hui l'autoroute du Sud passe au pied de la bicoque.

À cette époque, Logide s'éclairait à l'huile et au pétrole, comme dans la plupart des écarts. Il avait creusé et dallé de schistes une rigole qui, la pente aidant, amenait l'eau de la source dans un bassin au pied de sa demeure. Cette eau murmurante, irriguait un jardinet de terre de bruyère où Logide cultivait des pavots, des soleils et certaines fleurs étranges et belles dont il avait acheté les graines lors de ses voyages chez les infidèles. Le sorcier, comme il convient, avait hérité du bric-à-brac amassé par Urbain Vlam, le père et le grand-père d'Urbain, et perdu dans la nuit des siècles, le fondateur de la charge, un moine hérétique Jehan Manahim qui fut brûlé vif. Par un singulier hasard, si les différents sorciers qui se succédèrent dans le repaire de Tue-Chien connurent plus ou moins des destins tragiques, la cabane et le matériel infernal qu'elle abritait fut toujours épargné. Même les Allemands, des SS, qui fusillèrent en 1943 le dernier en date des rebouteux, Krugé-Bruyère, vidèrent Tue-Chien mais laissèrent l'abri debout. Simple oubli ? Ou crainte superstitieuse de ce lieu maléfique, on ne sait. Car maléfique, cette lande lunaire l'est assurément.

Lorsque Zurbaritze de Logide en prit possession, ce n'était qu'une bauge ignoble où la crasse se disputait à l'ordure. Logide, qui avait sillonné les mers sur des bricks et des caboteurs maintes fois lessivés au savon noir et lavés par les

paquets de mer, ne supportait pas la saleté. Pendant près de deux mois, il avait passé les cloisons et chaque morceau de bois apparent à la lessive Saint-Marc et à l'eau de javel. Mais le travail le plus pénible avait été de trier l'énorme bric-à-brac abracadabrant que ses prédécesseurs avaient entassé du sol en terre cuite au plafond. Sans doute à leur vocation des ténèbres, les sorciers défunts avaient-ils joint celle de ferailleux, de vide-poubelles et de marchands de peaux de lapins. Il y avait aussi un « laboratoire » : une centaine de fioles et bocaux non étiquetés contenant des poudres équivoques et des liquides nauséabonds, des mortiers encrassés, des pilons, un four à charbon de bois, des cornues et des ballons brisés. Assez loin de la cabane, Logide creusa un trou profond, y transporta les cendres des peaux de lapin, le contenu des fioles et bocaux, les oiseaux dépenaillés, les bouquins inutiles et la verrerie brisée, recouvrit l'ensemble de pierres plates, puis de terre tassée à la demoiselle.

La plus belle pièce de la collection recueillie par Logide était encore Ursule, un squelette gigantesque de deux mètres de haut, volé sans doute dans un cimetière et pendu à la poutre maîtresse de la cabane. Logide l'avait trouvé là, en arrivant, portant autour des vertèbres cervicales une chaînette et une plaque d'acier à son nom : « URSULE ». Un nom bien féminin pour un squelette d’une telle taille. Il ne semblait pas très ancien, mais sans doute était-ce parce qu'il avait fait l'objet de soins attentifs, régulièrement et soigneusement passé au lait de chaux. L'assemblage en était remarquable et les crochets de cuivre presqu'invisibles. Nul,

à La Ferrière, n'avait pu dire qui était cette Ursule et les femmes les plus âgées qui fréquentaient l'antre du sorcier prétendaient l'avoir toujours connue, avec ses os blanchis et proprets et les deux billes d'agathe enfoncées dans les orbites étrangement petites et resserrées dans ce crâne si large. Ursule portait au poignet gauche, à l'endroit où le radius et le cubitus se rejoignent, une manchette de fer forgé qu'une chaîne reliait à une autre manchette fixée juste au-dessus de la malléole. On aurait cru un de ces appareils barbares que l'on inflige aux prisonniers rétifs. Ce qui frappait le plus dans ce squelette c'est qu'il ne manquait aucune dent aux mâchoires et que cette denture était en parfait état, sans une carie, et qu'elle brillait la nuit d'une luminosité singulière. L'homme ou la femme avait dû mourir jeune, mais quand on sait l'état désastreux des mâchoires de nos ancêtres lointains ou proches, le mystère d'Ursule devenait inquiétant. Logide se demandait sincèrement s'il ne s'agissait pas là du squelette d'un être d'un autre monde, ou de la reconstitution parfaitement habile d'un squelette grâce à des pièces anatomiques empruntées à plusieurs cadavres.

— Salut Ursule, dit Grisisgli, on va faire le Diable !

La cabane de Logide ne comportait qu'une seule pièce aménagée avec soin et très propre. Menuisier, charpentier, ébéniste, maçon, comme tous les marins et les bourlingueurs, Logide avait construit de ses mains, dans le bois choisi des forêts, son lit placé dans une alcôve et protégé par un rideau, sa table, sa bibliothèque et ses tabourets. La table était longue et étroite, massive, comme celle que l'on

voit dans les fermes. Car il fallait pouvoir y allonger certains visiteurs qui venaient consulter, recevoir les cercles qui guérissent, les attouchements qui soulagent, les onguents et les philtres. Ursule avait été déplacée et pendue dans un coin entre les oiseaux de nuit. Sous l'unique fenêtre ouverte sur le chemin, Logide avait bâti en pierres dures du pays, un évier et une paillasse où étaient posés le four à charbon de bois, les cornues, les ballons, les éprouvettes achetées à la ville la plus lointaine. Les fioles et les bocaux étiquetés étaient rangés sur des étagères et dissimulés au regard par des rideaux noirs afin que les poudres précieuses ne soient pas éteintes par la lumière du jour. Les deux seules pièces acquises dans une criée étaient une mappemonde ancienne sur laquelle Logide traçait du doigt l'itinéraire de ses voyages, et un fauteuil Voltaire, couvert de reps dans lequel il s'asseyait pour lire ou recevoir ses visiteurs. À la cabane attenait un cellier de forts rondins, dont la porte à double épaisseur, fermée par une barre et deux cadenas, abritait les réserves de provision, les pots à saler, le vin, le jambon, les habits et les secrets du sorcier. Deux meurtrières étroites et finement grillagées éclairaient le cellier d'un jour avare. Tel était le domaine de Zurbaritze de Logide en ces années d’avant-guerre.

Lorsque Sixte Utah, à bout de souffle, à moitié soûl, parvint au sommet de Tue-Chien, il vit le sorcier assis à croupetons devant un feu de pommes de pin qui grésillaient

et crépitaient avec des claquements secs. L'homme du diable était vêtu d'une cape noire dont la capuche était rabattue jusqu'aux yeux. À l'aide d'une longue branche fourchue, il tisonnait les braises. Il n'eut pas un geste d'invite, pas un mot. Sixte Utah s'avançait en roulant de gauche et de droite, incertain de son équilibre. D'une voix pâteuse, il parvint à prononcer quelques paroles hébétées.

— Je suis bien content de vous rencontrer, Maître Logide, j'ai apporté de la fine goutte.

Et il se laissa choir sur le sol, face au feu, d'un seul coup, genoux brutalement pliés, comme si le poids de son cul, devenu intolérable, l'eût tiré vers le bas, vers la terre.

Grisisgli, bien des années plus tard, se souvint encore, seconde par seconde, du déroulement vertigineux de cette nuit où l'Enfer s'entrouvrit, vomissant la puante multitude de ses démons.

— Je suis convaincu, se dit-il à lui-même bien des années plus tard, que sans le vouloir réellement, Zurbaritze de Logide a libéré une puissance dont il n'a pu se rendre maître. Je sais bien qu'aujourd'hui je suis abruti d'alcool et de littérature démoniaque, je sais foutrement bien que normalement je ne devrais pas me souvenir de cette nuit de Walpurgis alors que par moment j'oublie jusqu'à mon âge, ou mon nom ! Mais je sais bien que les yeux mêmes de Logide s'emplirent d'une terreur abjecte, comme on dit dans les romans d'épouvante à deux sous, et j'ai encore vrillant dans les oreilles le hurlement qu'il poussa lorsque Sixte Utah, fou d'une

véritable épouvante, quant à lui, tomba, les bras en croix près du brasier.

Sixte Utah tendit sa gibecière où Logide, sans se presser, cueillit les deux litres de fine goutte. Entre deux doigts, d'un mouvement rapide du poignet, comme on fait encore dans les pays du Centre, la Marche avant la Montagne, il arracha le bouchon et but à la goulée. Il claqua la langue et reboucha la bouteille.

— T'as pas menti Sixte, c'est de la fine goutte. Je t'en offre pas, parce que t'as déjà assez litroné. Garde ton argent pour l'instant, fils, tu me le donneras après la cérémonie. Ce que je te demande icite, vieux gars, c'est de rien dire, de pas faire un geste, de te serrer les dents, quoi que tu voies ou que tu entendes. Tu veux l'Évangeline Tanesrauft ? Il est encore temps d'y renoncer, ou de t'y prendre en chrétien.

— Je la veux, bon sang, je la veux, hoqueta Sixte.

Il en tremblait.

— Tu l'auras, Sixte, tu l'auras. Mais écoute-moi encore. Tu n'es plus tout jeune et c'est une gamine. Elle te prendra la santé, elle te ruinera le sang et, crois-moi, ça fera une accorte veuve l'Évangeline.

— Pisque je la veux ! Il n'en démordait pas.

— Tu l'auras Sixte, tu l'auras, mais écoute-moi encore. Ce que le Diable donne, il le reprend un jour, d'une façon ou d'une autre. Ce n'est pas de la bonne amour, ça, bénie et tout ! Même si je ne crois pas aux singeries du Corbeau, mieux vaut une messe de mariage qu'une diablerie, je parle

contre moi, remarque ! Et ça empêche pas d'être cocu…

— Dites donc voir un peu, Maître Logide, je vous paie, moué !

— Tu me paies, Sixte, je t'aurai prévenu ! T'as pas fini de payer, mais chacun est libre de son âme…

Sixte Utah tremblait encore plus fort. D'une main bègue, il sortit la gourde de sa poche de dos et avala une longue rasade d'alcool brûlante.

— Du vrai vitriol, pensa-t-il, alors que ce grogneux-là se tape ma fine goutte ! Qué malheur…

— Tu bois trop Sixte ! Pas bon pour les nerfs ça ! Et faut avoir les nerfs solides quand on signe avec le Diable.

— Arrête de bagouliner, Sorcier ! Je paie, je suis libre de moi…

Grisisgli vit tout, caché derrière l'arbre géant, en attendant d'apparaître dans son déguisement idiot. Logide tournait autour du grand feu jaune, comme un Indien qui danse le chinwee du scalp… pan… pan… en se tapant sur les cuisses… et l'autre bouseux qui dodelinait comme une femme soûle, hou ! Hou ! Satanas ! Satanas ! Melchisédec ! Astaroth ! Broum ! Broum ! Et Grisisgli vit Logide qui franchement rigolait. Et dans le feu il jetta de la poudre de salpêtre et il ne savait quoi, et les flammes virèrent au rouge et crépitèrent. Satanas ! Satanas ! Et il jetta encore de la poudre et le feu devint vert, puis bleu, puis noir… Le Sixte, il était à moitié mort de trouille. Il grinçait des dents, il serrait les fesses, son menton brinqueballait sur sa veste et il bavait. Diabolicus !

Diabolicus ! Et Logide rigolait, se boyautait, tout tremblotait de rire en lui, ses lèvres, ses joues, son ventre, de bon cœur, comme saisi de chatouillis, il gueulait : Diabolicus ! Diabolicus ! Et moi aussi je me tordais de rire derrière mon arbre, à en faire pipi dans ma culotte. Alors je pris le porte-voix en cuivre, comme en avaient les aboyeurs de foire, et je gonflai ma voix :

— QUI M'APPELLLE ? QUI M'APPEEEEELLLLLE ?

— Sixte Utah ! Sixte Utah ! iI crit, Logide.

— Que veut-il ? Que veut-il ????

— L'Évangeline Tanesrauft.

— Que donne-t-il ? Que donne-t-il ?

— SON ÂME...

Alors je hurlai moi aussi : « Je la prends ! », et je sautai au milieu du cercle et je jettai dans le feu le sac de poudre que Logide m'avait préparé. La poudre était-elle mal dosée ? Voilà que le feu grimpa au ciel et m'enveloppa d'une fumée âcre et jaune et, je ne sais pourquoi, en jouant comme joue un gosse, je hurlai à nouveau : « JE SUIS LE DIABLE » et je sautai par-dessus les flammes comme un simple feu de la Saint-Jean et je vis les yeux de Logide et je l'entendis qui criait : « NON ! Non ! » et qui balaya l'air de ses bras et qui tomba à genoux. Moi, je crus qu'il continuait sa comédie mais non, il suait, il tremblait de peur lui aussi. Alors, je ne sais pas ce qui me prit, possédé j'étais sans doute, je flanquai une bouteille de gnôle dans le brasier et elle explosa et je criai : « Crève Sixte Utah ! » et puis il y eut le vent, et puis il y eut le froid, et puis comme un coup de tonnerre, et une énorme pluie

chaude qui se mit à tomber, et puis Logide qui se relèva, me prit par la main et me dit bêtement :

— Ah c'est toi Grisisgli, ce n'est que toi !

On regarda et on vit Sixte Utah, recroquevillé, le nez dans la terre. Il était à moitié nu et tout roussi, projeté à dix mètres du feu. Son cou était tordu et l'on eut dit que chaque os de son corps avait été rompu et disposé de façon cocasse. Quand on parle de pantin brisé ou disloqué pour exprimer que dans la chute les membres ont acquis une attitude qui ne leur est pas habituelle, contre nature, on se conforme à une idée facile, acquise dès l'enfance, à la vue des poupées abandonnées sur le parquet par des gamines écervelées. Tel était le cas. Bien que le corps de Sixte Utah fut couché sur le dos, la face était profondément enfoncée dans le sol, comme si, dans un dernier réflexe l'homme avait voulu arracher la mousse rase avec ses dents : sans doute, dans le choc avait-il eu les vertèbres cervicales cassées net. Le bras droit était allongé, en prolongation de l'épaule, paume de la main tournée vers le ciel. La musette était encore attachée au poignet par la courroie. Le bras gauche, tordu, disparaissait sous le dos. Les deux jambes étaient écartées et formaient presqu'un angle droit avec le tronc mais les pieds étaient chamboulés, pointes des doigts dans la pierraille. L'un des pieds était nu, sans chaussure. Les vêtements informes recouvraient à demi le corps et l'on distinguait des plaques brunâtres de tissu roussi par la flamme et noyé par l'averse tôt dissipée. Les cheveux étaient entièrement consumés.

— C'est le feu du Ciel ! dit Zurbaritze de Logide, le feu du

Ciel ou celui de l'enfer !

— Tu crois qu'il est mort ? demanda Grisisgli, entre deux efforts du ventre et de la gorge pour ne pas vomir.

— T'es malade petit ?

— Oui, un peu, je crois, j'ai envie de rendre. Ça pue le cochon grillé, c'est l'odeur, Logide.

— Rince-toi la bouche avec de la goutte, l'avale pas surtout ! Rince-toi et crache. Là, Là, ça va déjà mieux ? Dis-moi, Grisisgli, pourquoi as-tu crié : « Crève Sixte Utah ! » ??

— J'ai rien crié du tout.

— Ne mens pas. Je t'ai entendu. J'ai cru vraiment voir le diable quand tu dansais au milieu du feu, avec ta peau de vache sur le dos et tes cornes de bouc sur la tête, un moment j'ai cru… bien que, sûr le diable n'existe pas plus que leur bon Dieu, et tu as crié : « Crève Sixte Utah ! », juste avant que l'orage n'éclate. Pourquoi ?

— Rapport à l'Évangeline Tanesrauft ! J'ai voulu lui faire peur à ce bouseux ! Juste qu'il voit que le diable était pas d'accord.

— Mais petit malheureux, le diable est toujours d'accord !

— La preuve que non puisque le feu, il a rousti l'Utah !

— Il s'est fait enfoudrer ! Rien qu'enfoudrer !

— N'empêche qu'il est crevé ! Tu vas l'enterrer ou le déposer dans la grotte ?

— Faut aller dormir, Grisisgli, envie ou pas. Je vais te donner une pilule de pavot et moi je vais m'occuper du Sixte. Maintenant écoute-moi, Grisisgli. Tu es mon ami et je t'aime bien. Tu ne veux pas que j'aille tout droit en prison ? Alors tu

as dormi chez moi et moi aussi j'ai dormi et on n'a jamais vu le Sixte Utah, jamais ! Il n'est jamais venu en Tue-Chien, jamais ! Tu le jures, croix de ton cœur.

— Je le jure, croix de mon cœur !

La disparition de Sixte Utah fit quelque bruit. Les gendarmes se baguenaudèrent de-ci, de-là pendant vingt-quatre heures. Le bon curé déclara que le caractère de son paroissien avait bien changé, un « si tellement bon chrétien qui ne dessoûlait pas ! ». Le Jauni, les yeux hors de la tête, à moitié fou de rage, porta plainte en bonne et due forme contre : « cette saloperie de voleur de Sixte Utah qui lui avait dérobé toutes ses économies, en or, oui messieurs de la maréchaussée, pour aller faire la vie en ville avec les filles, ou p'têtre plus loin encore, on voyait bien que ça le démangeait entre les jambes, ce porc de Sixte Utah ! ». Tanesrauft le sonneur tambour de ville et garde champêtre battit bois et guérets en compagnie de Rotram le Lion, de Tanesrauft Pinaguet et Berouette ; et Zurbarizte de Logide proposa de chercher jusque dans la fosse abandonnée. Sûr que si le malheureux à moitié soûl était tombé dans un puits de mine, il devait à c't'heure être bouffé par les raveux. On chercha, chercha puis on parla d'autre chose, par exemple de l'Évangeline Tanesrauft qui était entrée au service de Monsieur Faboulas, l'ingénieur des Mines, un sacré vicieux celui-là ! La gamine allait tout juste sur ses seize ans... Et puis et surtout, la Saint-Simon approchant à grands pas, l'évènement et sa préparation monopolisèrent bientôt tous

les esprits : Sixte Utah disparut donc aussi des conversations…

5 CE SONT LES CHERCHEUX QUI PASSENT…

Lundi 24 octobre 1938

La confection de Papa Simon est une cérémonie aussi réglée que celle de sa mise en terre en automne, et que son autodafé au solstice d'été. La vieille confrérie des Simoneux remonte au Moyen Âge, aux siècles obscurs où les prêtres, les moines et les échevins donnaient leur aval à la fête païenne. Après la révolution de quatre-vingt-neuf, les sans-culottes de La Ferrière avaient eu le mauvais goût de déguiser les Papas Simon, celui de la Saint-Jean, d'une soutane, celui des vendanges en Noble avec une perruque, habits et sabre de bois. Depuis le clergé, la noblesse et les bourgeois boudaient la fête. Par contre, les autorités civiles des villages jouxtant La Ferrière y participaient, ainsi que les gens de La ville de plus en plus nombreux. Les Simoneux se partageaient en Chercheux, Faiseux et Porteux, charges quasi héréditaires et fort respectées, tout au moins pendant la semaine qui précédait le grand jeu.

Car, on ne le savait que trop, les Simoneux étaient composés des boit sans soif, des vauriens, des trousseurs de filles, des braconniers, des bons à rien de La Ferrière, à

l'exception de Peipaüss le Bedeau, délégué presqu'officiel de Monsieur le Curé. Peipaüss était chef des Chercheux qui étaient quatre. Il y avait outre le Bedeau, Tanesrauft Pinaguet (frère de Tanesrauft Tête de Flammes, Bérouette et le Sonneur) qui vivait de rapines et entre deux soûlographies rempaillait les chaises et rétamait les casseroles ; Zonguet le Bossu qui ramassait les ordures dans le tombereau municipal et Rotram le lion qui « faisait » du bois et de la javelle, cueillait des morilles et attrapait les truites à la main. La tâche des Chercheux n'était pas si simple. Ils devaient réunir en trois jours : les longues perches de noisetier, qui serviraient à bâtir le corps de Papa Simon, la paille pour l'habiller, la ficelle lieuse pour attacher la paille, les taies, les torchons, les mouchoirs pour le suaire et les sacs, la farine et le sel. Rotram le Lion et Pinaguet se chargeaient des perches, de la ficelle et de la paille. Peipaüss et le Bossu quémandaient la toile, la farine et le sel. Ils allaient ainsi de maison en maison, de ferme en ferme, d'écart en écart, traînant une carette à cerises. Rotram le Lion empruntait pour la circonstance le baniot municipal car le bois et la paille tenaient plus de place que le linge, la farine et le sel. Ils allaient deux par deux en chantant et sonnant de la corne d'os :

« Hola ! Hola ! C'est les chercheux qui passent
Donnez ! Donnez ! Simon s'en va mouri
Tertous donnez aux chercheux qui ramassent
L'automne est là, Simon s'en va pourri... »

Personne n'aurait osé se dérober à la quête de Papa Simon ; même les bourgeois, les " huiles " de La Ferrière…, l'ingénieur des mines, le notaire, le docteur, le directeur de la cave coopérative et la baronne... L'ingénieur des Mines, monsieur Faboulas : Krivaï-Vulgue, mauvaise langue du village racontait qu'il courait les filles et couchait avec ses bonnes, des mômes délurées qui venaient de La ville. Chaque année, il remettait à Peipaüss une fine toile ornée de Valenciennes, le tout d'un rose très très pâle.

Le notaire couchait dans de solides draps de toile rêche, aussi rêche que sa revêche épouse. Fervent paroissien, plus véhément que le bon prêtre, il condamnait farouchement la tradition satanique.

— Vous brûlerez tous en enfer, tas de salopards ! criait-il aux Chercheux effarouchés qui fuyaient en serrant une vieille taie d'oreiller si usée qu'elle s'effilochait aux coutures. Il braillait mais il donnait.

Le vieux docteur était hors d'âge et alcoolique à demi ! Il attendait un remplaçant qui ne venait jamais. Dans une carriole branlante tirée par une haquenée asthmatique qui n'allait plus l'amble depuis des siècles, il se laissait traîner de village en village, distribuant tisanes et potions. Le vieux docteur donnait lui aussi, un grand mouchoir jauni, tissé à la main par sa défunte mère. La réserve en semblait inépuisable. Installé à La Ferrière depuis quarante ans, il en était à son quarantième mouchoir, puisque même pendant sa seule absence lors de la grande guerre, sa servante avait remis dévotement le mouchoir maternel. C'était un mystère.

Le directeur de la cave coopérative, Môssieur Nano, donnait un drap de fil. Il était maire et conseiller général. Il aurait donné sa chemise pour gagner un électeur.

— Je serai sénateur ! avait-il décrété.

Il manqua le devenir car, en fait, il fut abattu avant, quelques années plus tard, en 43 !

La baronne donnait, en cachette du baron Petit-Claude de la Codre qui, « foutre ! », n'aimait pas « les diableries, les pitreries et, pardonnez-moi Monsieur le Curé, les conneries républicaines laïques et obligatoires ». Une fois pour toutes, il avait décidé que pas un chiffon, pas une loque n'irait à ces chiens qui ridiculisaient Christ et Église.

La baronne donnait, en cachette de son mari, une pochette de soie douce aile de colombe, frappée de son écu à trois fleurs de lys à la tour crénelée, car elle était née Boutvilain de Grandpré, marquise d'Irancy-Espayre.

Peïpauss se rendait seul au château, une lourde bâtisse du dix-huitième siècle, adornée d'une fausse tour médiévale à la fin du dix-neuvième. Peïpauss commençait sa tournée de Chercheux par la baronne, car il ne risquait point encore d'être soûl comme une bourrique de pressoir.

Comme on l'a dit, la tâche des Chercheux était rude, car, mis à part quelques mal couchants et deux ou trois avaricieux, les pratiques offraient toujours un petit coup aux Simoneux. Café arrosé d'eau-de-vie le matin, piquette et vin blanc le reste du temps, un verre de rhum chez le médecin, l'absinthe chez l'ingénieur des mines, Monsieur Faboulas. La

nuit venue, ils étaient tous fin soûls, enfin plus ivres que de coutume, si c'est Dieu possible, disait monsieur le curé, étant donné que sauf Peïpauss et Rotram le Lion dont l'ivresse était discrète, épisodiquement hebdomadaire, Tanesrauft Pinaguet, Zonguet le Bossu ne dessoûlaient pas du premier janvier au trente et un décembre. Pour la Simon d'automne, ils battaient des records et c'étaient des êtres hirsutes, somnambuliques et titubants qui hantaient les chemins de La Ferrière.

Mais comme le chien de meute, harassé par une trop longue poursuite, renifle tout de même la trace odorante laissée par le cerf, se couche, gémit et repart à nouveau, les Chercheux hébétés, roulaient dans les fossés, dormaient dans les herbages, se relevaient et continuaient leur quête de plus en plus douloureuse et de plus en plus hagarde. Il n'aurait pas fallu se présenter dans cet état à la grille du château, cette brute de Vermeulen le portier-jardinier les aurait tirés comme des lapins.

— Sacré nom ! jura Rotram le Lion, arrimez le chtit de la Krivaï-Vulgue qui dérame la pente… L'a l'feu aux fesses, c't'animal-là, malfaisant !

Peïpauss, Tanesrauft Pinaguet, Zonguet le Bossu, fine fleur des Chercheux retinrent la carette à cerises sur le chemin encaissé où l'hiver avait laissé des cicatrices toujours ouvertes à chaque pluie et toujours plus profondes. Fin soûls, tous les quatre, ils bloquaient l'étroite ravine, levant le poing,

hurlant leurs injures où le nom du diable revenait, inquiétant. Rotram le Lion, qu'on appelait ainsi parce qu'il rugissait et qu'une crinière de crins poisseux lui cascadait du chef aux épaules, gueulait plus dru que les autres. Il tenait la chopine.

— Tu nous espionnes, hé saleté !

Grisisgli freina sur les talons. Les Chercheux ivres, lui barraient le chemin. Retourner sur ses pas ? Là-haut, il trouverait Logide. Que Logide crève. De la bande, seul Rotram le Lion l'intimidait. Le bûcheron sauvage, à vivre dans les bois en compagnie des grands arbres était devenu végétal, massif comme un chêne, noueux, touffu, herbeux. Ses cheveux jaune pisseux, jamais tondus, oints de sueur, lui tombaient jusqu'aux sourcils broussailleux, comme un casque, une pelure graissée de vinasse et de la sève des pins, s'emmêlaient dans sa barbe vive et sa moustache à la gaucho. Cette tête-là n'était qu'un poil où perçaient des yeux d'un bleu délavé de demoiselle. Dans le village, on le craignait pour sa force. Du poing, il enfonçait une cheville, fendait une table, assommait un bœuf. Les parents menaçaient parfois du Rotram les petits enfants pas sages. Quand, par hasard, ils croisaient le méchant drôle à la sortie de l'école dont le porche ouvrait sur la façade de chez Dudule, lieu d'élection du bûcheron lors de ses neuvaines, ils s'en sauvaient, serrant les fesses et rasant les murs. Rotram en souffrait, car c'était un brave homme, pas méchant, qui ne tolérait pas l'injustice, seulement un peu sauvage et qui ne savait contrôler ses colères d'après boire.

— Doucement, hoqueta Zonguet le Bossu, doucement

Rotram, c'est quasiment le fieu du magicien, le Grisisgli. Je ne veux pas me mettre le Logide à dos, moué !

Zonguet le Bossu, homme à tout faire municipal, était un petit être craintif, tordu dans l'enfance par le mal de Pott. La tuberculose avait noué ses vertèbres, et Zonguet était plus courbe que bossu.

— T'as peur des jeteux de sort ? interrogea Rotram le Lion qui, s'il n'avait pas été aussi soûl, n'aurait pas posé cette question.

— Je sais de quoi je parle, c'est un de ceux-là qui m'a noué les os…

Grisisgli, à vingt mètres, jambes plantées, mains aux hanches, surveillait les Chercheux. Il n'avait pas peur. Logide —qu'il crève !— lui enseignait de ne rien craindre de ces hommes braillards. Il lança :

— Alors les Chercheux de merde ! Soûls comme des vaches ! Et d'un crochet, il fut dans les buissons.

La troupe abandonnant la carette à cerises, se jeta dans la poursuite aveugle et titubante. Dans le chemin étroit, ils se bousculaient et bientôt Peïpauss, hors de souffle, se prit les pieds dans une taupinière, et se retrouva allongé dans le maigre ruisseau qui dévalait la ravine. Homme d'Église, il craignait le diable et son serviteur et ne fit aucun effort pour se relever.

Rotram le Lion, armé d'une trique, moulinant de gauche et de droite, sondait les fourrés du soulier et du bâton.

— J't'aurai la peau ! J't’aurai la peau ! Lucifer…

Zonguet le Bossu suivait de loin, le nez à ras du sol, comme un chien humant la piste d'un garenne, musant de-ci de-là, pas pressé de déboucher sur la victime. Tanesrauft Pinaguet, le cœur battant les côtes, s'assit et, vaincu par la course et le vin blanc, s'endormit.

Seuls Rotram le Lion, acharné, et Zonguet le Bossu, hésitant, restèrent en chasse. Habitués à poursuivre les hordes de sangliers dans la forêt, les deux Chercheux quêtent à la trace et au bruit. Grisisgli ne se cache pas. Il garde ses distances, s'accordant une courte halte lorsque ses poursuivants perdent du terrain. Il sait où il va. Et au bout d'une longue course dans les taillis, Rotram s'arrête lui aussi un moment et, surpris, crie à la Bosse :

— Crédieu, la Zongue, il nous entraîne vers les Terres Rouges, chez les raveux !

— J'y vas pas, chez les raveux ! dit Zonguet.

— Tu t'esbignes, plat chien ?

— Je m'esbigne pas, mais faut être fous pour se perdre chez les raveux avant les gelées de décembre.

— On y est presque, la Zongue, derrière le bois Martin c'est le premier chevalement pourri. Il n'osera pas non plus, le monstre…

— Avec Logide, il court tout partout, et ils y viennent, eux, chez les raveux, protégés par le diable !

— Foutaises, Zonguet ! Y'a pas plus de diable que de...

La voix de Grisisgli les surprit à sursauter.

— Pour vous, paysans ! Pour vous, propres à rien !

Une pierre siffla aux oreilles du grand Rotram et en

mourant cueillit Zonguet sur le nez.

— Oh la la ! gueule le Bossu, il m'a tué !

— Il tire fronde, le gueux ! Il nous tire dessus, attends que je t'étripe !

— Arrête ! Rotram, arrête ! hurle le bossu.

Le bûcheron n'entend plus rien. Il empoigne son compagnon et le traîne derrière le bois Martin, où deux pierres dans les jambes, chacun la leur, les stoppent net. '

— Ventre saint ! Contemple !

Des anciens bâtiments de la fosse, deux ont été démontés avant la guerre lorsque le filon devint impossible à exploiter. Au moindre coup de pic, les galeries minées par les infiltrations d'eau menaçaient de s'écrouler, et lors du grand accident de 1912, trente-trois mineurs furent enterrés vifs sous des tonnes de roc, de marne et de vase. Bientôt la mine entière fut noyée. Seules les galeries supérieures furent épargnées et devinrent le refuge nauséabond des raveux. Les ronciers, les orties jaunes, les gratte-culs et une herbe roussâtre envahirent le carreau. L'eau des fondrières suinta. On aurait dit que la croûte de la terre était atteinte d'un mal scrofuleux et purulent… Comme on voit au-dessus des mares, par temps d'orage, des bulles crever lorsque les carpes et les tanches fouillent la vase, le sol de la vieille mine, spongieux, rongé, attaqué par mille ruisselets, vivait d'une vie propre, se boursoufflait, éclatait d'une acné gigantesque. Sans parler des myriades de têtards, grenouilles, crapauds et salamandres qui vivaient et se multipliaient dans ce cloaque. Sans oublier les raveux, à demi aquatiques, qui tantôt

nageant, tantôt sautant d'une branche à l'autre, d'une touffe sèche à une caillasse, chassaient les batraciens. Jour et nuit, il planait sur ce pays « maudit » une touffeur sulfureuse, un brouillard de légende. Les paysans racontaient que les âmes en détresse des trente-trois mineurs hantaient la fosse deux, et que leurs corps sans vie, que leurs squelettes sans viande, grattaient la terre pour remonter à la surface. Il est vrai, que, par vent favorable, on entendait des grincements, des craquements qui plaintaient jusqu'au village. Le bon curé avait beau expliquer qu'il s'agissait sans doute des bois de mine, dévorés par l'eau qui s'abîmaient dans les galeries, les petites gens de La Ferrière croyaient à ces fantômes. Quant aux autres, s'ils n'y croyaient pas, ils n'aimaient pas ce lieu où plus d'un chasseur s'était égaré, plus d'un imprudent embourbé, et même on se souvenait de l'aventure du fils Pougnace qui, chassant le canard sauvage, s'était brisé les reins dans une faille ouverte tout soudain et Dieu sait comment. Et pourtant le fils Pougnace, braconnier de profession, connaissait les lieux comme pas un.

— Ventre-Saint ! Contemple !

Surmontant cette jungle rêche d'épineux, seul demeurait debout le grand chevalement que la Société, pour des raisons d'économie, avait renoncé à démonter. Minaret branlant, entrelacs de poutres, mirador dressé aux portes des déserts lunaires, il résistait aux tempêtes qui avaient jeté bas son clocheton chinois, aux affaissements de terrain qui le déséquilibraient chaque année un peu plus, Pise tragique, aux raveux qui grignotaient son bois, aux fourmis, aux

insectes fouisseurs qui le rongeaient. Il vibrait au vent comme une corde de viole et des tôles désarrimées jouaient les cymbales dans le concert grinçant des poutres étirées. Les ronces, le lierre et le chèvrefeuille le ficelaient bizarrement et, à le voir, on se disait qu'il tenait encore debout par le miracle des lianes. Grisisgli se dressait, perché, au sommet de la grande roue et, d'un geste arrondi, saluait cérémonieusement les deux hommes arrêtés en lisière du carreau. Au bout du bras, la fronde, nonchalante, tournait déjà.

— Avance, si tu l'oses, Rotram, gueule de loup souillé !

— Descends que j't'attrape, enfant du cornu !

Grisisgli sourit de son air mauvais, lèvres raidies. Il accentua le mouvement circulaire de la fronde et la pierre de minerai frappa le Bossu au mitan du ventre, si bien qu'il se roula dans l'herbe en braillant. Rotram le Lion, n'y tenant plus, bondit en avant et s'enfonça jusqu'aux genoux dans la marne baveuse. Les pierres lancées par Grisisgli lui martelaient la tête et les épaules, et plus il remuait les bras et le haut du corps pour esquiver les projectiles, plus il s'enfonçait dans la bouillasse. Et il gueulait le bougre...

— Je m'enlise ! Je m'enlise ! Tends-moi une branche, la Bosse, que je m'agrippe ou je vais crever !

C'est le secret de ces bouches-éponges, qui sucent par en dessous, avaloire de corps, avec leurs molles lèvres de boue. La bouche vous prend l'homme par les pieds, et gueule ouverte, elle l'aspire, de plus en plus bas, jusqu'au dernier hurlement et à l'ultime bulle de vase, fleur muqueuse et

foutrement puante. Zonguet le Bossu, les mains aux oreilles pour ne pas entendre les cris de son camarade, à genoux sur la bordière, remuait les lèvres mécaniquement dans une prière sans queue ni tête. C'était bien ce fils de diable qui les avait attirés dans le marais et ça allait être son tour. Comme Rotram le Lion, il serait dévoré, avalé, mâché dans les mille mandibules de la mauvaise terre et, soudain dressé sur ses petites pattes, il se prit à hurler « au secours » en tournant en rond. À l'approche de la mort, les chiens du désert que le soleil a rendu fous, tournent ainsi en piaulant, la langue hors des crocs, bavant, pissant, moites de la dernière sueur jusqu'au moment où, vidés de la moindre goutte d'eau, ils meurent aussi secs que les os blanchis par la hyène passagère. Saisi de vertige, Zonguet le Bossu tournait et souillait ses culottes. Une forte beigne l'envoya rouler dans l'herbe, où il demeura inerte, à demi pâmé, sanglotant.

Rotram le lion, lui, ne disait plus rien. Prisonnier jusqu'aux épaules de la boue poisseuse, le menton pointé vers le ciel, il se tétanisait, l'œil à l'envers.

— Je te laisserai bien crever ! grogna Zurbaritze de Logide, comme un foutu teigneux que tu es. Je t'ai entendu crier après le gosse. Tu t'en souviendras Rotram, toi et tes amis ! Ne touchez jamais un cheveu de la tête de Grisisgli, car cet enfant porte tous les charmes du passé. Il est plus fort que moi. Bouge pas Rotram, surtout bouge pas !

Zurbaritze s'allongea au bord du cloaque, bien sur le ventre et la poitrine pour épouser la boue traîtresse. Bras tendus, il glissa les mains sous les aisselles de Rotram,

grippant dans la chair et commença de ramper en arrière, s'aidant des coudes et des genoux.

— Zonguet, attrape-le, par les cheveux et tire, bon dieu !

Zonguet encore abruti, poigna la tignasse du Chercheux et tira. Des larmes coulaient le long du nez, sur les lèvres presque bleues de Rotram qui serrait les dents pour ne pas gueuler de douleur comme si ce bancroche de Zonguet lui arrachait la tête. Avec un râle humide, soudain, la boue vomit le corps. Zonguet, Zurbaritze et Rotram roulèrent sur le sol dur, emmêlés. Zonguet, qu'un genou étranger malmenait au bas ventre, stridait de terreur et de douleur.

— On a eu chaud ! dit Zurbaritze.

— Tu m'as sauvé la vie Logide, nous deux c'est à la vie à la mort, nous deux !

— C'est le gosse… dit Zurbaritze, quand il a vu que tu t'ensuçais dans la bouillasse, il est venu me chercher. Un autre n'aurait jamais pu. Lui, le petit Grisisgli, connaît le chemin des eaux, les raccourcis. Je suis arrivé à temps, mon gars, tu peux le remercier.

Zonguet le Bossu, qui se massait tendrement les parties douloureuses, s'arrêta, de surprise encolérée.

— Le remercier ? Cette vermine ! C'était moi, j'y passais ! Avec ma taille, la boue m'avalait deux fois plus vite…

Une nouvelle baffe, claquante, cueillit encore le tordu sur la barre du cou. Cette fois, Rotram lui-même secouait le Chercheux potté. C'était sa manière à lui de se vider les nerfs, encore tout éberlué qu'il était de se sentir bien vivant, malgré la boue qui l'encorsetait dans un moule visqueux.

— T'as écouté vicelard, les vraies paroles du Logide ? À ce jour, on le protège le Grisisgli. T'avise pas, Zonguet, d'y frotter un poil, ou t'es déjà berzillé !

À l'orée du bois Martin, l'enfant Grisisgli n'en perdait pas une parole, chanson, musique qui lui berçaient le cœur, et il se tourna vers Rotram le Lion :

— Dis, la bûche, si on allait se baigner dans la rivière, tu pourrais te décrasser ? Tu n'embaumes pas la rose, Rotram.

— Donne-moi la main, fils ! On y va dré.

Encadré, par Logide et Rotram, suivi du bossu boitillant, Grisisgli lança haut le trille de l'alouette. Il s'était fait un nouvel ami.

6 UN GALIBOLE ET DEUX FAISEUX

Mardi 25 octobre 1938

On approchait de la Saint-Simon d'automne. La grande rouille s'attaquait déjà aux arbres, et les vignes étaient d'un vermillon sanglant. Tant bien que mal les Chercheux avaient achevé leur quête. Le butin était entreposé dans le hangar communal avec le bahut à ordures et la pompe à incendie. Les « Faiseux » pouvaient désormais se mettre au travail. Dans l'antique hiérarchie des Simoneux, les « Faiseux » accomplissaient le travail noble, le grand œuvre. Les Chercheux étaient semblables à ces moines mendiants qui quémandaient de fermes en villages la pâture du monastère où dans les salles glaciales les moines scribes enluminaient avec la patience de l'éternité les parchemins rituels fleurant encore la peau fraîche. Quant aux Porteux, c'étaient de simples croque-morts choisis pour la largeur des épaules. Mais les Faiseux... D'abord, ils n'étaient que deux, un homme et une femme. L'homme construisait Papa Simon. La femme cousait le suaire et confectionnait les sacs destinés à recevoir le sel et la farine de boulange. Au plus loin que pouvait remonter la tradition orale, faite de souvenirs obscurs, d'images clefs, de chansons folkloriques, le Faiseux avait été choisi parmi les personnages redoutés, encombrants, mystérieux, ce mélange très noir de sorcier, de renégat, d'homme-médecine qui naît dans les basses campagnes, au détour des marais fétides de la Sologne, au creux des forêts emmêlées du Morvan. C'était le Faiseux qui sentant sa fin

proche, désignait son successeur et lui enseignait l'art secret de bâtir Papa Simon. Car, en fait, il s'agit bien d'une architecture compliquée et d'une confection secrète comme celle du Golem ou de la Grande Mandragore.

Papa Simon mesure douze mètres de haut, et l'envergure des bras est de huit mètres. À travers les plaies ouvertes de la paille arrachée, on distingue mal l'architecture de longues perches entrecroisées et liées ensemble qui forment le squelette. Par contre le travail de la paille est admirable, comme celui d'un artiste vannier. Il ne s'agit pas de vulgaires bottes plus ou moins façonnées et reliées entre elles pour donner l'illusion d'une forme humaine. On fabrique encore de ces piètres effigies en Hongrie méridionale et dans les pays Rjito du Mexique. Ce sont de lourdes idoles mal fagotées que les jeunes Hongrois brûlent aux fêtes de fiançailles et que les Indiens Rjito noient dans le grand lac à la saison des pluies pour éviter les calamités dues aux inondations. Le corps de Papa Simon est composé de cinq parties différentes, façonnées séparément et selon un rituel propre à chacune.

La tête de Papa Simon est construite à partir de quatre cercles de tonneau en bois, croisés à force et liés entre eux pour former une sphère. Sur ce volume, le Faiseux tresse des couronnes d'une paille si légère et si fine que l'on croirait les cheveux blonds chers aux filles du Rhin. La tête est très grosse, disproportionnée par rapport au buste, car la légende le dit, Papa Simon a moulte cervelle pleine de criailleries

vicieuses et de méchanceté fort noire. Cette tête absolument ronde n'est pas comique. Ce n'est pas le masque burlesque de ces rois de carnaval, c'est la tête mappemonde, le globe terrestre et la lune, la tête-terre grosse des feux infernaux. Elle est effrayante. Sur le lacis serré de la paille, le Faiseux peint deux yeux noirs aux pupilles triangulaires, celles du Satan de Sasbach ; entre les lèvres noires, elles aussi, pointent deux crocs, symbole bifide des Ghoûls et des vampires. À la pointe acérée de chaque dent perle une larme rouge.

Le corps est informe, mais par un savant entrelacs de perches et de paille, le Faiseux travaille en sorte que le buste est plat sur lequel reposent les sacs de farine et de sel comme deux seins hypertrophiés, et le ventre est énorme, gros d'on ne sait quel enfantement de la nuit des temps, avant l'homme, à l'aube du monde où régnait notre première mère Lilith.

Les bras sont en croix. Est-ce là une méchante dérision du saint fardeau que portait Jésus ? La tradition veut qu'à la Saint-Jean d'été Papa Simon soit brûlé, bras écartés, semblable à ces croix de feu que les hommes blancs du K.K.K. élèvent pour effrayer les pauvres nègres. En revanche, à la journée de la Saint-Simon d'automne, on enterre Papa Simon, bras brisés, posés le long du corps, afin qu'il ne puisse soulever le couvercle de sa tombe (la terre nourricière) et sortir la nuit donner des mauvais rêves aux hommes.

Les jambes de paille torsadée sortent du ventre, comme les deux branches d'un compas légèrement ouvert.

Papa Simon androgyne puisqu'il a des seins, porte à la sortie des cuisses un sexe énorme, phallus inconsidéré qui lui bat les genoux. Le suaire s'arrête d'ailleurs à ras de ce membre qui symbolise la puissance et la richesse. Le curé et les bigotes ne pardonnent pas cette vilaine bite souvent enluminée et fort réaliste. En été, c'est à cet endroit honteux qu'on porte la torche ; en automne on l'arrose d'une bouteille de vin vieux pour que la vigne pousse drue.

Depuis la mort d'Urbain Vlam, Zurbaritze de Logide était le Grand Faiseur ; et peu parmi les plus vieux se souvenaient d'avoir connu d'autre grande Ravaudeuse que Krivaï-Vulgue, la nourrice de Grisisgli.

Ce jour-là, le 25 octobre 1938, à midi, Tanesrauft le Sonneur tambour de ville fit le tour de La Ferrière. Tanesrauft le Sonneur, « c'était queuqu'un » comme on disait. Ancien sergent de la coloniale, abruti d'anisette et d'opium, rongé par de multiples chancres, dévoré par les amibes tenaces, il avait échoué chez son frère après la guerre du Rif, plus décoré qu'un général guatémaltèque et, avec la complicité tacite de la municipalité heureuse de n'avoir pas à débourser un sou, s'était désigné lui-même comme Sonneur, garde-champêtre et tambour de ville. La retraite militaire lui suffisait pour se soûler abondamment, et la préfecture, de guerre lasse, avait avalisé les fonctions de ce singulier représentant de la loi qui aurait dû passer la moitié de son temps à se dresser contravention pour ivresse publique. Tanesrauft s'était

confectionné un uniforme de « gala » d'une surprenante fantaisie… Képi de légionnaire, veste cintrée d'officier de marine ornée de galons de tambour-major, culotte de cheval et leggins couvrant des espadrilles. Il portait fièrement toutes ses décorations dont les plus baroques gagnées au Siam, en Cochinchine et au Maroc. Quant au tambour… C'était une merveille de tambour à pompons, buffleterie d'or et d'argent. Et pour ça, il savait battre Tanesrauft, comme pas un, tout en roulade, tout en batterie, en cascade et en contrecoup. À midi sonnant, il se posta devant chez Dudule, sur la place de l'église, face à la mairie, les écoles et les bureaux de la mine et rrrrran... rrrrrran… Et de sa grande gueule de cuivre, éraillée par l'absinthe, habituée à hurler des ordres, une deusse ! Une deusse ! Il cria l'avisssss. Au premier son du tambour, les gens accouraient sur le pas de leur porte, les femmes lâchaient les fourneaux, les hommes vidaient leur verre vite fait, les mômes piailleurs se taisaient.

— Avisse ! gueulait Tanesrauft, Avisse ! Moi, Tanesrauft, par la grâce de Dieu, moi Tanesrauft Grand Maître pour l'an des Simoneux déclare terminée dans le meilleur la quête de la Simon d'automne et remercions les quatre Chercheux Peïpauss, Tanesrauft Pinaguet, Zonguet le Bossu et Rotram le Lion. Qu'ils soient récompensés selon les us et coutumes, et que le vin soit tiré en leur honneur chez Dudule le bègue. Déclarons ouvert le temps des Faiseux. Que le Grand Faiseux Zurbaritze de Logide se lève, cherche plantes et décoctions et qu'il travaille selon la loi, la règle et la tradition ! Que la Grande Ravaudeuse Krivaï-Vulgue sorte du coffret l'aiguille et

le fil de lin et coupe bien drét le linceul de Papa Simon. Ce soir chez Dudule le Bègue, réunion de tous les Simoneux : les Chercheux, les Faiseux et les Porteux. Nul étranger à la confrérie ne sera admis, nulle excuse ne sera acceptée. Que les malades se fassent connaître. Ils seront jugés et remplacés. Que les morts se fassent absoudre… Oyez ! Oyez ! Enfants, préparez la Chienlit et sachez que, cette année, celui qui mènera le défunt, celui qui précédera les Porteux, votre roi et votre maître, le Galibole est Grisisgli, le nourrisson de Krivaï-Vulgue. Ainsi en ai-je décidé, moi le Grand Maître des Simoneux, aidé des Chercheux et du Grand Faiseux. Rien de ce que j'ai fait ne peut être défait, rien de ce que j'ai dit ne peut être dédit. Qu'on se le dise... Rrrrrrran ! Rrrrrrran !

— C'est pas juste, il est pas du pays ! cria une voix.

Pour mieux comprendre ce qu'est le Galibole, il faut remonter aux temps lointains et revenir à la Croix Rougeaud où deux saints hommes fondèrent jadis un monastère et connurent leur Golgotha. C'est en effet au sommet de cette « Montagne des Saints », gros tas de cailloux encore appelé la Croix sur les cartes d'État-Major, que les évangélisateurs de la contrée, saint Crix et saint Pot, après avoir enseigné sans démériter la parole du Christ des années durant, furent crucifiés sur les ruines de leur monastère par une troupe de Burgondes mal dégrossis : à leur tête, un certain Gallibolou, sorte de moine-guerrier qui profita du déplacement pour raser le pays, étriper les mâles, violer les femelles sans

oublier les enfants, et apporter une paix durable dans les larmes et le sang. Son passage remarqué allait rester inscrit à tout jamais dans l'inconsient collectif…

De nos jours, un enfant capricieux qui rechigne sur les pois cassés ou la soupe au potiron est menacé du Galibole ou du vieux Galibou, sorte de père Fouettard mâtiné d'ogre et de loup-garou, qui dévore tout crus les petits pas sages. À la Saint-Simon d'automne, parmi les chienlits, il y a toujours un enfant croquemitaine, déguisé en Galibole ; verges sur l'épaule, masque de cochon, queue de vache cousue au fondement d'une chemise noire. Et on chante :

« Galibole ! Galibole !
Tape-lui dans les guiboles
Galibou ! Galibou !
Tap' son cul ! Tords son cou ! »

Le Galibou grogne comme un loup-cochon, comme un lion-porc, agite ses verges, et les petits enfants chantent en gesticulant et font semblant de souiller leurs culottes. Le déguisement du Galibou est enterré dans la même fosse que Papa Simon. Le rôle du Galibole est un honneur que se disputent tous les garnements. Dans le patois paysan : « Grêbe Galibou » est une injure que l'on peut traduire très approximativement par : « 'sacré fils de garce, bon à rien, méchant, soûlot et querelleur ».

Rien de ce que j'ai fait ne peut être défait, rien de ce que j'ai dit ne peut être dédit, répète le Sonneur tambour de ville.

Qu'on se le dise... Rrrrrrran ! Rrrrrrran !

Quelques murmures s'élevèrent à nouveau, quelques grognements de réprobation : ce Grisisgli, ce fils du diable, ce horsain… La haute taille de Logide se profila, soudain, à l'entrée du bistrot.

— Tape un coup qu'on s'entende, Tanesrauft ! Qu'ils se taisent ces foireux.

Le tambour racla sec. La foule fit silence aussi vite qu'elle avait renaudé, le bruit coupé net comme au fil. On aurait dit un silence de tribunal avant que le président ne se couvre le chef de la toque rouge, un silence de jugement dernier.

— Celui qui désobéira sera puni dans sa chair et son âme ! lança Zurbaritze de Logide. Ça devrait leur suffire à ces gueux ! Tanes, viens boire un coup !

C'était la surprise, la surprise merveilleuse que ses amis avaient décidé de réserver à Grisisgli. Assis dans la poussière, au pied du grand tilleul barbu de la place, l'enfant ferme les yeux. Les dernières paroles du tambour de ville coulent dans sa tête, un miel, un sucre, un velours. Et s'il ferme les yeux si fort, à se faire mal, à voir danser des étoiles et des cercles de couleur, c'est bien sûr pour garder les paroles à l'intérieur de son crâne, prisonnières, comme les tourterelles duveteuses qui dorment en rond dans des cages d'osier, chez Juke l'oiseleur. Lorsqu'il est bien rassasié de l'effarante nouvelle, lorsqu'il est enfin persuadé de n'avoir pas rêvé, il se lève d'un bond, jambes écartées, mains aux hanches, le bec dressé vers le ciel et il pousse un cri sauvage : « Galibole ! Galibole ! » et, d'un seul élan, se rue sur Logide, lui saute au cou et

l'embrasse.

— Là ! Là ! fait Logide embarrassé, peu habitué à ces démonstrations de tendresse. Tout doux, fils ! Tout doux, Grisisgli ! Tu ne veux pas pleurer, on nous regarde, fieux.

Tanesrauft le Sonneur donne une grande claque de la main sur sa peau d'âne. Ça pète comme le tonnerre des orages secs.

— Bon Guieu Grisisgli, le Galibole, y chiale pas, y mord. Qu'on se le dise !

— Je te pardonne la gifle, dit Grisisgli.

Logide pose l'enfant sur le seuil. Un peu mal à l'aise, il le regarde dans les yeux qui lui semblent encore plus brillants, plus fous.

— Tu n'oublies jamais rien, petit ?

À la lueur flasque des bougies de suif, Krivaï-Vulgue n'en finissait pas de coudre le long suaire de Papa Simon. Assis sur les marches froides de la cuisine, jambes repliées sous les fesses, Grisisgli la regardait sans mot dire. Le va et vient rapide de la vieille main jaune et ridée, aux doigts secs comme sarments le fascinait : une bête à part, bien vivante elle, qui émergeait du sac noir et ne cessait de tirer de gauche à droite, sur l'aiguille et l'enfonçait comme avec méchanceté ; seule dans la lumière tremblotante, la petite pointe d'acier brillait une fois sur deux quand elle entrait et sortait de la toile. À minuit, Krivaï Vulgue aurait terminé son ouvrage. Par moment, la vieille femme, tassée sur sa chaise,

dodelinait de la tête et fermait ses yeux rouges de conjonctivite. Alors la main suspendait un instant sa danse mécanique. L'aiguille demeurait plantée dans l'ourlet. Krivaï-Vulgue ouvrait et fermait la main en claquant le bout des doigts contre la paume pour se défatiguer, puis lissait le tissu étalé sur ses genoux. Grisisgli fixait presque voracement l'étonnante forme blanche et noire. L'immense suaire, reposant en vagues tout autour de Krivaï-Vulgue, la couvrait jusqu'à la taille… Et de ce fleuve lumineux surgissait le buste énorme de la vieille femme, vêtue de son corsage noir à manches longues, les épaules couvertes du châle noir à franges, le visage invisible dans la nuit, à moitié caché par le bonnet noir lui aussi. Soudain, la main quittait la toile, flottait dans l'obscurité et saisissait un petit verre de liqueur de café. Grisisgli entendait les lèvres de Krivaï-Vulgue sucer, aspirer, glouglouter le liquide. Elle faisait des tas de petits gargouillis avec sa bouche édentée, comme pour s'imprégner le palais et l'intérieur des joues de la délicieuse liqueur. Grisisgli en avait bu en cachette, c'était vachement bon, une recette à la vieille, de la fine goutte où elle ajoutait un lait de sucre fondu et cinquante grains de café super choix ; ne pas mettre en bouteille mais en pot de terre !

— Qu'éfe que t’as à me regarder comme fa, effronté poliffon ?

— Je te regarde même pas, je pense.

— Il penfe ! II penfe ! Fainte Vierge ! Va te coufer ! Fa penfe, fa penfe…!

— J'ai pas envie de dormir. Je vais voir Logide, dans le

hangar.

— T'as pas le droit ! Perfonne n'a le droit ! F'est défendu ! F'est un fecret !

— Des bêtises…

— Des bétifes, Dieu du fiel, mais tu crois donc à rien !

— À rien de rien ! dit Grisisgli, je crois au contraire de tout, je crois à l'envers, au dedans…

— Faut que fa fesse, mon garfon ! Faut que fa fesse, je vais en parler à Monfieur le Curé !

— Oh ! La ! La ! dit Grisisgli, Oh ! La ! La ! C'que j'm'en fous du cureton et du reste ! Cours après moi que j't'attrape ! Je vais au hangar !

Personne ne pouvait entrer dans le hangar communal lorsque Logide officiait, Grisisgli le savait bien. En sifflotant pour tromper la nuit, il déambula dans les rues désertes du village. À cette époque, il n'existait pas à La Ferrière d'éclairage communal. Seule la mine était richement illuminée par deux grosses lampes à arc fournissant une lumière verdâtre qui donnait à la peau une teinte malsaine. Les hommes se métamorphosaient en gros poissons algueux, affreux. Sur la place, le bistrot de Dudule était encore ouvert pour quelques joueurs attardés qui raclaient le domino et tapaient le rami. Dudule avait « l'alectricité ». Il ne se mouchait pas du pied, le Dudule. On les comptait sur les deux doigts de la main, peut-être bien des deux mains, les maisons nanties de la lumière électrique, la mairie, l'école, le bureau

des Mines, la maison de l'ingénieur des Mines, la poste, le docteur, le notaire, le château, le directeur de la cave coopérative et la maison Dorotte… mais personne n'habitait plus la maison Dorotte.

Sous les portes mal équarries du hangar municipal coulait la lueur brutale des lampes à carbure et cela ruisselait comme un large fleuve d'écume blanche qui allait battre loin devant le mur opaque du cimetière. Grisisgli s'assit au bord de la lumière, le dos au mur. Il se souvint d'une phrase entendue : « Tu viens prendre un bain de soleil ? », oui c'était l'Évangeline Tanesrauft qui invitait une autre mouflette, « Tu viens prendre un bain de soleil ? ». Je vais prendre un bain de lumière, dit Grisisgli : soleil lumière, somière luleil... luleil, luleil, lulière, sommeil, somm-eil, som-oeil, œil-iére, eil, sommeil...

Au petit jour, lorsqu'ayant achevé le corps de Papa Simon, Zurbaritze de Logide sortit du hangar municipal, il trouva Grisisgli endormi, recroquevillé contre le mur du cimetière. L'enfant était couvert de rosée. Logide le souleva doucement sans l'éveiller, le prit dans ses bras.

— Fou ! Fou ! dit-il, veux-tu donc attraper la mort ?

Grisisgli cligna de l'œil.

— Je suis tout à fait mort, Logide...

Il se rendormit aussitôt, sa tête bascula dans le vide et roula au rythme des pas du sorcier qui l'emmenait chez la nourrice pour qu'il puisse prendre un peu de vrai repos.

7 UN CARILLONNEUX ET UN VERGEUX

Jeudi 27 octobre 1938

Il se réveilla vers dix heures du matin. Il avait mal dormi, rejetant sans cesse l'édredon bedonnant qui couvrait son lit. Sous cette grosse meule de duvet, la sueur l'enveloppait et sa chemise lui collait à la peau. Il tournait et retournait dans le creux mou du matelas, les genoux repliés sous le menton, les détendant d'une décharge brusque comme font les grenouilles sauteuses. Quelquefois, il voyait l'image du corps racorni de Sixte Utah foudroyé en Tue-Chien, quelquefois il riait en se sachant roi de la fête, abominable Galibou poursuivant Krivaï-Vulgue qui hurlait et trébuchait sur ses trois jambes. Gnagnagna, petit polifon, gnagnagna... L'orage éclatait, le tonnerre tonnait, le visage de la nourrice boiteuse s'étirait comme de la pâte à tarte sous le rouleau de bois de buis et Sixte Utah appelait le diable entre ses dents fêlées. Grisisgli se réveilla vers dix heures avec un goût amer dans la bouche.

— Tout ça, c'est des menteries et des singeries, se dit l'enfant, pour l'instant je suis le Galibole et on va rigoler. Je vais d'abord choisir mes aides : le Carillonneux et le Vergeux.

Ainsi, dans la tradition, l'enfant Galibole, le visage dissimulé sous un masque représentant une tête de cochon et portant une queue de vache cousue au fondement d'une chemise noire, doit choisir deux ministres : le Carillonneux qui agite une cloche comme l'enfant de chœur à la messe et crie :

« Place au Galibole ! Place au Galibole ! », et le Vergeux qui cingle les mollets de tous ceux qui ne s'écartent pas assez vite du sacré passage. Depuis qu'il était en nourrice chez Krivaï-Vulgue, Grisisgli n'avait pas cherché à fréquenter les enfants de La Ferrière. D'ailleurs il n'aimait pas les gamins de son âge et préférait les adultes, en fait un seul, Zurbaritise de Logide. Les enfants ne l'aimaient pas non plus et s'ils ne lui faisaient pas trop de misère, c'est qu'ils en avaient peur ou craignaient la colère du Sorcier. Seuls deux mômes l'avaitent à la bonne et il savait qu'il allait trouver les deux meilleurs ministres du monde chez le Maximilien Sudzguette…

Parmi les bons à rien, les va-de-la-gueule, les boit-sans-soif, le plus digne de curiosité était à cette époque Maximilien Sudzguette, ce même Sudzguette qui, quelques sept ans plus tard, devait connaître une fin soudaine pour collaboration. Le Suze, comme on disait, était un homme profondément à part, asocial, anarchiste de comportement, un immense gaillard de près de deux mètres, fort comme un bûcheron et fainéant comme une loche. Un personnage ! Trente à trente-cinq ans, la chevelure calamistrée de Bakerfixe, lèvres découpées au rasoir, petite moustache à l'américain et petit air autun, casquette de gouape, veste et pantalon de velours côtelé, espadrilles blanches, le Suze ne laissait pas indiférrent. Officiellement, réparateur de montres et autres mécaniques, il passait en fait le plus clair de son temps à deviser seul assis sur le pas de sa porte. Il vivait avec une bonne femme

rencontrée Dieu sait où il l'avait ramassée, elle et deux marmots… ramenée dans son taudis, installée à La Ferriére. Si elle était toujours silencieuse et propre comme un sou neuf, affublée comme une bohémienne de jupes bariolées frottant les chevilles, en revanche les deux mômes, Raymond et Aristide, étaient franchement dégueulasses, malgré les tannées hebdomadaires que leur flanquait leur père adoptif. De la graine de bandits, sales, voleurs, menteurs, vicieux et compagnie…, disaient les bonnes gens.

Le Raymond et l'Aristide Sudzguette, des natures : des natures pour leur douze-treize ans, toujours la main à la braguette ou sous les robes des fillettes, terreurs des clapiers et des potagers, dénicheurs de nids, poseurs de collets toujours à la braconne, vifs comme des anguilles, insaisissables, ni vus ni connus j't'embrouille, et avec ça grossiers, provocants, l'injure à la bouche, de vrais arsouilles.

— Vous mourrez au bagne, salopiauds ! hurlait l'épicier, préventivement dès qu'il les entrevoyait.

— Va te faire châtrer, le cocu ! répondaient simplement le Réme et l'Ariste, en détalant les poches pleines de roudoudous et de zans dérobés.

Grisisgli les aimait bien, pas trop, assez tout de même. Ignoré des enfants de La Ferrière, il s'était instinctivement rapproché de ces deux autres parias qui lui avaient renvoyé le signal. Il les avait donc choisis, pour jouer les rôles de Carillonneux et de Vergeux.

Il les aimait bien, pas trop mais assez, faute de concurrents, pour, un jour, les avoir emmené dans l'île.

— Bon les gars, vous voulez que je vous dise un secret ?

Vous qu'êtes d'icite, eh bien je vais vous montrer un coin que vous connaissez même pas, dans la mine… Mais il ne faudra jamais y retourner, vous ne reviendriez pas, la boue vous avalerait par les pieds, et les raveux vous boufferaient les jambes.

Le Rème et l'Ariste avaient suivi Grisisgli dans le domaine interdit de la mine. Ils ne disaient rien, par orgueil, mais ils tremblaient comme une brassée d'herbe au vent d'orage. Même les chasseurs de gelinottes et de canards verts ne s'aventuraient qu'avec prudence dans le marais, et toujours en groupe. L'immense tourbière, plantée de saules rabougris et de maigres joncs avait petit à petit dévoré le carreau. L'eau de ruissellement et celle remontée des fonds, une fois que les pompes s'étaient arrêtées, avaient pourri la terre ; des galeries effondrées béaient à la surface par des gueules pulpeuses.

— Vous mettez vos pas dans mes pas, commanda Grisisgli, et si vous voyez une couleuvre d'eau ou un raveux, vous prenez pas peur et vous bougez ni à gauche ni à droite.

Les Sudzguette, sueur au front, n'avaient pas bronché. Et Dieu sait si Grisisgli s'était amusé à tourner et à retourner dans les sentoux du marais, tâtant du pied les mottes craquelées par le soleil.

— Faut toujours se méfier, des fois c'est dur et ce n'est

qu'une croûte, en dessous c'est la boue...

Il avait cent fois parcouru le chemin avec ou sans Logide qui avait découvert le sentou précieux, une vieille diguette d'écoulement en briques et caillasses construite à l'époque lointaine où l'on exploitait encore la tourbière. On ne pouvait se tromper, il fallait seulement compter ses pas.

— Vous voyez, là c'est mon île, dit Grisisgli en désignant un paquet de verdures au milieu de l'étang.

— Elle est pas bien grande, remarqua le Rème, et puis on peut pas y aller. En tous cas, moi je nage pas dans cette eau-là, c'est noir comme du purin !

— J'ai un bachot dans le bouquet de saules, le bachot de Logide. C'est sa pêche ici, à lui tout seul et à moi. Personne ne connaît le chemin. Dans l'étang, on attrape des carpes grosses comme des agneaux et des perches tant qu'on veut.

Ils avaient traversé dans le bachot archaïque, à la gaffe. L'Ariste laissait traîner sa main dans l'eau.

— Elle est pas si froide, on pourrait se baigner...

— Non, dit Grisisgli, il y a des herbiers traîtres et des fonds de dix brasses, et des remous à cause d'une source qui coule de la mine. Il ne faut jamais se baigner ici. Par en dessous, l'eau est froide comme la glace ! Je le sais, Logide a plongé une fois. Il a manqué mourir, j'ai dû le chercher avec le bateau.

Ils avaient abordé dans l'île, une boule de terre tressée de ronciers arborescents, d'ajoncs et d'osiers enchevêtrés. Le mur des arbres paraissait infranchissable.

— Baissez la tête, dit Grisisgli, on rentre par un trou et à

l'intérieur tout est dégagé. C'est là qu'on accroche le bachot. Vous voyez Logide il a tout arrangé, il a coupé les ajoncs, arraché les ronces et construit la baraque avec des planches de la mine, et dans la cabane, il y a une table, un banc et un lit pour se reposer, et des provisions et les cannes à pêche, et un gros cadenas à la porte, je sais où est la clef. C'est un secret et si vous dites à quelqu'un que vous êtes venus ici, Logide il vous jettera le sort de maladie, vous perdrez vos cheveux, et vos peaux craqueront de gerçures, et vos dents et vos ongles tomberont en poussière !

La cabane sentait l'algue et l'eau croupie. C'était une simple pièce construite avec des rebuts mais parfaitement étanche. Ni la pluie ni le vent ne pouvait entrer. Une seule fenêtre à guillotine, une porte massive, un sol écru cimenté vaille que vaille, un plafond de papier goudronné, un toit en tôle ondulée, une table mal équarrie, un banc de rondins, un châlit recouvert de couvertures et de sacs, une lampe à pétrole, un garde-manger et, perdus çà et là, des gaules, des tambours à brochet, des cordes, deux nasses.

— Vous voyez, dit Grisisgli, les provisions sont enfermées dans des boîtes à biscuits en fer : des fruits secs, des gâteaux et du café. Là c'est la bouilloire pour le café, et là c'est la lampe à alcool pour faire bouillir l'eau. Dans le coin de l'île, on a une petite source d'eau fraîche. Dans le petit tonneau, c'est du vin blanc, on n'en met pas beaucoup parce qu'il aigrit vite. Les raveux ne viennent jamais ici à cause de l'étang, les raveux ne nagent pas en eau profonde, ils barbotent bien un peu, mais pas comme les ragondins et les rats musqués, et

Logide les a tous piégés.

— Si la pêche est si bonne, pourquoi personne ne vient-il jamais ici ? demanda l'Ariste en furetant dans la pièce.

Grisisgli assis sur le châlit, le regarda par en dessous, en fronçant les sourcils.

— Dans le temps, dit-il, il y a plus de cent ans raconte Logide, on y venait facilement. On extrayait la tourbe, et on la chargeait dans les tombereaux tirés par des bœufs. Une route menait jusqu'au bord de l'étang. Mais plus on a creusé dans la mine, plus on a trouvé d'eau jusqu'au jour où même les pompes n'ont plus suffi à l'évacuer. Alors on a fermé la mine, on a cessé de pomper ; l'eau a tout envahi, la terre s'est effondrée, les canaux de dérivation se sont envasés ; le marais a gonflé, gonflé, la route a disparu. Des gens se sont perdus, se sont noyés ou ont été avalés par la boue, alors personne ne vient plus aussi loin. Deux trois chasseurs s'arrêtent encore à la Sangsurière, un autre étang qui communiquait autrefois avec celui-là. Mais Logide m'a dit que les saules, les aulnes, les laîches et les scirpes ont bouché le goulet que plus personne ne connaît. Rien que pour traîner le bachot jusqu'à notre étang, Logide a mis un sérieux bout de temps ! Je vous ai prévenu, les Sudzguette, ne cherchez pas à venir seuls ou à amener du monde dans notre île.

— Puisque qu'on t'a juré ! répondit l'Ariste.

Ils étaient sortis de la cabane et Grisisgli avait fait découvrir à ses futurs vergeux et carilloneux ce qu'ils connaissaient déjà : comment l'ajonc aux fleurs d'or qui sentent la noix de coco refleurit en automne, comment

embaument, dans les cuvettes tourbeuses, les buissons de piment royal, comment on déterre les racines de polypode au goût de réglisse, comment le jus amer des prunelles croquées assèche la bouche, comment gobent en surface les grosses carpes miroir aux lèvres boudeuses, comment le vol lent et bas des busards des roseaux est silencieux, comment le vent pousse les nuages qui se groupent dans le ciel…

— Bon, il faut partir ! avait dit Grisisgli en souriant, je vous ramène.

Et, courant et sautant par dessus les rameaux couchés d'ajoncs piquants, écartant ou retenant d'une main les branches de saules griffant les visages, dansant d'un pied sur l'autre pour éviter les flaques et les gros cailloux, ils s'étaient dirigés vers le bachot.

Maximilien et sa famille créchaient dans une bicoque boiteuse, perchée à la limite des fossés communaux. On désignait ainsi une excavation naturelle où l'on déposait les ordures ménagères, les détritus, les vieilleries de toutes sortes. Le principal travail de la Sudzguette et des deux enfants consistait à fouiller inlassablement cet univers nauséabond pour trier les vieux papiers, la ferraille, les chiffons que Maximilien revendait à un grossiste de La ville. À ces immondes déchets, le Suze joignait le fruit des expéditions nocturnes de ses prétendus fils, et certaines bricoles qu'il ramenait lui-même à la suite de voyages plus lointains sur lesquels il restait au demeurant très discret.

Grisigli trouva Maximilien exerçant son sport favori. Assis

dans un fauteuil d'osier, gapette sur l'œil, cigarette maïs au bec, bouteille de blanc à la portée de la main, frais lavé, bichonné, rasé, le Suze tirait à la carabine, les rats, les raveux, les corbacs, toutes les vermines qui hantaient le dépotoir.

— Bien le bonjour, Monsieur Maximilien, dit poliment Grisigli.

Maximilien leva sa carabine, visa. Une petite fumée sortit du canon de l'arme, avec un claquement sec, pas plus fort que celui d'un sac en papier gonflé d'air et qu'on pète de la paume de la main.

— Bonjour mon jeune ami ! répondit le Suze. Voyez-vous, Grisisgli, puisque c'est ainsi que l'on vous prénomme sans que l'on sache pourquoi, l'art du chasseur de rat est un art qui se perd.

— Ah bon… M'sieur Maximilien, dit Grisisgli.

— Oui, mon jeune ami, nous n'y pouvons rien, tout le pays est semblable à ce dépotoir, un immense champ d'épandage, quelle tristesse ! Et les rats se multiplient Ah ! Quelle tristesse ! Voyez-vous, Grisisgli, il faut tuer un premier rat, alors tous les rats affamés sortent de leurs trous pour le dévorer et vous tuez d'autres rats, encore et encore des rats, une vie n'y suffirait pas… Monsieur Hitler cherche une méthode, un grand honnête homme, Monsieur Hitler, retenez bien ce que je vous confie aujourd'hui, mon enfant...

— Ah bon… M'sieur Maximilien.

— Mais je devise, je devise… Quel bon vent vous amène, Grisigli ?

— Et bien moi, je cherche le Réme et l'Ariste, parce que je

suis le Galibole et que je les ai choisis comme Carillonneux et Vergeux.

Maximilien posa doucettement sa carabine sur l'herbe pelée, et dans le même temps qu'il se penchait, il décolla les fesses du fauteuil et se redressa d'un seul jet. Comme il est grand, pensa Grisigli, grand et beau ! L'homme posa sa longue main soignée sur la tête de l'enfant et frotta un peu comme on fait à un chien pour le caresser, poing fermé.

— Je ne sais si je puis accepter, mon garçon. Raymond et Aristide ne sont pas particulièrement appréciés par les autochtones. Ne prendrait-on pas ce choix biscornu pour de la provocation ? Il ne manque pas à La Ferrière de gentils bambins bien léchés...

— Je veux mes copains ou personne ! coupe Grisisgli têtu, c’est mes copains !

Maximilien joignit ses belles mains dans un mouvement d'ardente onction, ferma les yeux à demi, la tête légèrement penchée sur l'épaule droite.

— Je vous remercie, dit-il. Grisisgli, je suis votre débiteur pour l'éternité, vous êtes le premier habitant de ce pays à tendre une main humaine aux pauvres, pauvres enfants déshérités, humiliés. Ils iront vous rejoindre, mon ami, laissez-moi vous appeler MON ami. Je vais les laver, les étriller, les bichonner. Venir à bout de leur crasse millénaire n’est pas un mince travail et je vous les livrerai roses et luisants comme des cochons de lait avant la rôtissoire !

Grisisgli s'en retourna rassuré. Il entendit Maximilien hurler : « Réme ! Ariste ! À ma botte ! ». Il avait son

Carillonneux et son Vergeux mais les malheureux allaient en voir de dures.

Pour revenir des fossés communaux, il s'offrit le grand détour en musardant. Il marchait bien, de ce pas élastique, appris aux côtés de Zurbaritze de Logide, s'arrêtant de temps en temps pour cueillir des mûres encore roses ou bien du sureau à mâchouiller. Le chemin détourné longeait les murs du château, de bons gros murs épais, hauts comme deux hommes et couronnés de tessons de bouteilles et de barbelés. Le baron se méfiait des braconniers. Ces derniers se méfiaient encore plus de Narcisse le chien fou et de Vermeulen le chauffeur, maître jardinier garde-chasse. Le domaine du baron était un endroit clos, mystérieux, défendu. Grisisgli rêvait de s'y aventurer. Il s'était ouvert de cette idée à Logide qui lui avait interdit de franchir les murs :

— Vermeulen est à moitié fou lui aussi, cette sorte de Flamand n'a pas d'âme, il t'étendrait raide mort d'un coup de fusil.

Grisisgli se l’était tenu pour dit. Mais ce matin-là, heureux d'avoir convaincu Maximilien, il sifflotait et parvint musardant devant l'entrée principale. Les deux grandes grilles tarabiscotées, toutes en tournis et en fleurs de lys agressives étaient ouvertes sur la maîtresse allée plantée de marronniers. Au bout de l'allée une pelouse rase et jaunie et en son milieu une vasque avec une bonne femme nue embrassant une sorte de gros colimaçon qui crachait de l'eau.

Grisisgli n'y avait jamais apporté attention, mais ce matin-là, il trouvait la statue et son escargot géant « vachement » jolis. Les deux mains aux poches, le nez en l'air, il se tenait là, sur la frontière sacrée, à la limite des grilles. Dans le lointain, entre les arbres, il devinait l'amorce d'une terrasse à colonnades. Il était sur le point de franchir la grille pour contempler de plus près la statue, s'enfoncer dans le parc mystérieux mûrissant au soleil, quand il se souvint du conseil de Logide. Il se retint, un pied en l'air et amorça son demi-tour, lorsqu'un dérapage sur l'allée suivi d'une projection de graviers le figea. Deux garçons, de son âge, montés sur des patinettes le regardaient en grimaçant.

— Sais-tu qu'il est interdit d'entrer dans le parc du château ? demanda l'un d'eux.

Grisisgli allait répondre quand une grande fille surgit au bout de l'allée.

— Avec qui parlez-vous ? demanda la fille, vous savez tout de même bien que Brabra a interdit que vous sortiez du parc sans être accompagné d'une grande personne.

Interdit d'entrer, interdit de sortir... Ils étaient donc prisonniers là-dedans, c'est vrai qu'il y avait de la place pour courir et se cacher !

— Qui êtes-vous, demanda la fille d'une douzaine d'années, la fille si belle, si belle que Grisisgli la regardait sans comprendre, et que faites-vous ici ? C'est une propriété privée.

— Je suis le Galibole, cria Grisisgli, je suis le Galibole ! Et il s'enfuit en criant et en pleurant à la fois, je suis le Galibole !

Et il entendit encore la fille, coléreuse, qui réprimandait les garçons.

— Vous ne devez pas parler à des inconnus, à tous ces paysans, ces romanichels.

— Mais Isabelle, essayait de rétorquer le plus grand.

— Mais, disait le plus petit, c'est le Galibole, on y va à la fête, hein, hein ? Tu demandes la permission à Brabra, il te passe tout, hein, hein ?

— On verra, dit Isabelle.

Grisisgli courait. Quand il arriva aux premières maisons de la bourgade, devant le lavoir municipal, il s'arrêta pour tremper son visage dans l'eau fraîche de la fontaine. Il avait vaguement mal au cœur, les discours pompeux de Maximilien, la rencontre avec les inconnus et la fille Isabelle, une belle vache celle-là…, tout tournicotait dans sa tête. De ses deux mains en coupe, il puisa l'eau et but en s'éclaboussant. Il était temps de rejoindre les Simoneux.

8 LA DERNIÈRE SAINT-SIMON

Vendredi 28 octobre 1938

À la Saint-Simon d'automne, La Ferrière s'éveilla, par un matin gris de lune, pour la fête de Papa Simon. Les feuilles avaient viré au cuivre. La poussière rouge commençait de recouvrir tout de son linceul instable.

Ce jour-là, plus que tout autre, fut deux fois maudit dans la mémoire branlante de Grisisgli. Ce jour-là, il quitta pour toujours les chemins lumineux de l'enfance, pour tomber dans un trou de plus en plus noir et de plus en plus profond, et il ne tombait pas lourdement, d'un seul coup, comme une pierre que l'on jette dans un puits, mais comme un oiseau rien qu'un peu blessé qui plane encore dans l'air proche du soleil, mais dont chaque courbe plus rapide le rapproche inexorablement de la terre où il s'abat pour finir, petite boule de plumes tâchées de sang, cadavre guetté par les carnassiers.

Ce 28 octobre 1938, à huit heures de relevée, l'orphéon donna l'aubade. En tête venait Tanesrauft le Sonneur-tambour-de-ville en grand uniforme, battant sa peau d'âne. Puis les frères Pétréos avec leurs clairons, les deux Pinon de Courteille avec leurs trompettes d'harmonie, Zonguet le Bossu et son tuba, Corentin Arradou et sa clarinette, Phalanstère de la mine qui donnait de la grosse caisse. Il manquait Sixte Utah et son petit bugle. Après avoir bu un coup chez Dudule, ils se mirent en route, suivis déjà d'une

meute de gosses. Ils ne jouaient qu'un air, toujours recommencé et affreusement écorché : « Le régiment de Sambre et Meuse ». Tanesrauft qui n'avait aucun sens de la musique et du rythme, tambourinait pour lui tout seul, brodant à l'infini des roulades pour lui tout seul, à contre-temps, qui jetaient la pagaille dans l'harmonie déjà précaire. Les joueurs n'en avaient cure. Leur mission consistait à faire du bruit et ils l'accomplissaient avec ardeur. De temps à autre, Tanesrauft, le chef, de sa voix de mêlé-cass gueulait : « Une, deusse ! Une, deusse ! », comme il avait pris l'habitude pour guider le pas de ses troupes sous toutes les latitudes de la francophonie alors coloniale. Mais Zonguet le Bossu demeurait imperméable à la sombre beauté de la marche militaire. « Bordel ! » HURLAIT Tanesrauft, gauche, roite, gauche, roite... Zonguet de mes deux, une deusse, une deusse… et pan, et RRRan et rantanplan, papapapapa, papapa ! Papa ! PA ! Les enfants les accompagnaient de la voix, chantant, sifflant, battant des mains, tapant du talon. L'immense Phalanstère foudroyait sa grosse caisse, zébrant l'air déjà survolté de l'éclair grinçant des cymbales. Zonguet meuglait, les Pétréos beuglaient, les deux Pinon de Courteille mugissaient, Corantin Arradou hoquetait… Il manquait Sixte Utah et son petit bugle. Une deusse ! Une deusse ! gueulait Tanesrauft, gauche roitttte ! Gauche roitttte ! répondaient les enfants. Un arrêt fut fait devant la mairie et la Maison des mines où un tonneau de vin blanc fut mis en perce. Le directeur de la cave coopérative, maire et conseiller général, Môsieur Nano but, lui-même, le premier verre en claquant la

langue comme il se doit : Mes chers administrés et amis…, les antiques coutumes, le pays éternel..., la République une et indivisible…, le programme des réjouissances…

À la Saint-Simon d'automne, quelques jours avant les Trépassés, le paysage est déjà détérioré. Comme à la Saint-Jean d'été, on a tressé un gigantesque homme de paille, mais la tête est couverte d'un voile de deuil, et le corps vêtu du suaire cousu de dizaines de linges, un par foyer, les plus pauvres donnent un torchon de coton, les plus riches un mouchoir de batiste. Sur la poitrine, deux sacs, l'un de farine de boulange, l'autre de sel, lui font comme deux seins nourriciers. C'est à la Croix Rougeaud, la colline pourpre où affleurent les terres rouges de la mine, que les villageois portent Papa Simon l'androgyne. Au solstice d'été, on danse en rond autour du bonhomme de paille en flammes, et les couples d'amoureux, deux par deux, main dans la main ou se tenant enlacés par la taille sautent, nu-pieds, par dessus le brasier. On chante :

« Saint Jean ! Saint Jean ! Frèr' de Jésus
Fais-nous le blé, fais-nous la treille
Bénis la mine et la charrue
Fais-nous le fer, fais-nous le sel
Saint Jean ! Saint Jean ! Fils de Marie
Donne-nous le vin, donne-nous l'amour
Bénis le blé, bénis not' vie

Et qu'tous au ciel on aille un jour... »

À la Saint-Simon d'automne, on ne danse pas en sautant à travers les javelles enflammées comme on le fait à la Saint-Jean d'été. On ne brûle pas Papa Simon, planté comme un calvaire de feu au sommet de la Croix Rougeaud à la Minuit, et il brûle si fort et si haut que toute la plaine, jusqu'à La ville, est pendant un instant illuminée. À la Saint-Simon d'automne, on ne brûle pas Simon, magicien déchu, on l'enterre dans le sable ferrugineux où rien ne pousse que les bouquets de gratte-culs rabougris qui ne donnent jamais d'églantine. Les jeteux de sort, les malfaisants, les meneux de mort y cueillent parfois de drôles de roses noires, fleurs vénéneuses de ces terres d'épouvante où, au Moyen Âge, on parquait les lépreux et creusait les fosses communes pour les pestiférés, terre aigre, terre souillée où les racines récoltées par Zurbaritze de Logide ont souvent la forme des mandragores. La cloche de l'église sonne le glas des trépassés. Et on ne chante pas, sauf les écoliers, vêtus de chemises d'hommes, coiffés de vieux gibus, le visage caché sous des masques de chien, de porc et de singe, enfançons délurés armés de gourdins et portant cierges et lampions, troupe de bavasseux qui miaulent sur l'air du Dies Irae les refrains impies qui en d'autres temps leur vaudraient des taloches :

« À la chienlit ! À la chienlit !

Papa Simon est décédé
Pas de prièr' pour c'cul merdeux
Papa Simon est enterré
Pas d'eau bénit' pour c'cul-terreux
À la chienlit ! À la chienlit ! »

À la fête du Saint apôtre, c'est Simon le Magicien qu'on enfouit, premier signe de la morte-saison. Tout le paysage vire au gris. On dirait que la terre est atteinte d'une rouille universelle qui en vieillissant dévore toutes les couleurs, même les safran et les orangés de La Ferrière, et givre la nature d'une maladie de peau dont les squames ont cette teinte cireuse qu'on voit, à l'aube, au visage des agonisants.

On enterre Simon à la tombée du jour entre chien et loup, et le pas lourd des Porteux, la dignité accablée des Simoneux, l'orphéon muet sauf le tambour qui rythme les obsèques, les lumières baguenaudantes des luminaires donnent à la cérémonie un air de lugubre terreur. Ce n'est qu'après la mise en terre que l'on danse et que l'on se soûle vraiment. Le cérémonial est intangible.

En tête, à dix pas, marche le Grand Maître des Simoneux, pour cette fois Tanesrauft le tambour. Derrière viennent les huit Porteux chargés, sur l'épaule, du grand corps de paille ; de chaque côté des Porteux, une dizaine de gamins déguisés accompagnent le mort en chantant et agitant leurs loupiottes, derrière le Galibole et ses deux aides, ensuite le Grand Faiseux Logide et la Grande Ravaudeuse Krivaï-Vulgue

qui a bien du mal à suivre sur ses trois pattes, puis les Chercheux, puis l'orphéon silencieux, puis la meute des enfants, des curieux, des spectateurs. Ces derniers vont par groupes distincts. Les officiels, le maire, les conseillers municipaux, les représentants du préfet quand ils viennent, de la gendarmerie, d'un côté ; de l'autre les mineurs, en dernier les commerçants et les paysans. Les bourgeois, les riches notables jettent un œil, mais ne se joignent pas au cortège. On va voir les sauvages, les péquenauds s'ébattre, encore des serfs… La cloche sonne le glas, blong ! Blong… Le son lourd tombe et tombe, profondément; on dirait que chaque coup échappé du bronze veut s'enfoncer dans la terre d'automne, blong ! Blong ! Les têtes s'inclinent, blong ! Blong ! Les épaules se tassent, blonononononong ! Les corps ploient et les pieds ensabotés foulent la terre, genoux à demi pliés, comme pour s'enfoncer dans la poussière rouge.

Les Porteux sont en sueur. Papa Simon pèse des tonnes. Dans le premier ahan, quand ils ont soulevé l'homme de paille, les huit Porteux l'ont trouvé plus volumineux, plus arrondi que d'habitude, et le gigantesque Phalanstère lui-même a arqué le sourcil sur son œil étonné.

— Sacrédié ! Logide, tu l'as farci de ferraille c’t'animal ! Il pèse bien son couple de quintal !

— Baste, Phalanstère, tu as de la poigne mon camarade ! J'ai peut-être bien forcé sur le branchage cette année...

Grisisgli, lui, le glorieux Galibole gambade. Le Rème giffle

le sol de ses verges et soulève un nuage rose qui le fait tousser. L'Ariste agite rageusement sa clochette. Ils sont magnifiques, tous les deux, propres et lustrés. Par de brusques crochets, ils quittent le défilé et courent vers les mômes du cortège. Le Rème cingle les mollets qui se dérobent, l'Ariste agite son grouin de cochon sous la figure des fillettes qui criassent. Le Galibole bouscule les teneux de lampions qui piaillent. C'est la fête. Au bas de la Croix Rougeaud, parmi la foule des badauds au premier rang, Grisisgli reconnaît les enfants du château, trop bien habillés pour être du cru et sous la garde d'une demoiselle, femme de chambre sans doute. Il fait signe au Rème et à l'Ariste et murmure :

— Vous voyez les petits culs nets là-bas avec la grande bringue de fille ?

— Oh, dis espère, ronchonne l'Aristide, ces gars-là sont au baron, et les fossés communaux, chez nous, c'est tout de même de la terre au château...

— T'as des couilles de raveux, l'Ariste, on leur fait le Galibole comme aux autres de La Ferrière, c'est pas plus que les autres ceux-là parce qu'ils sont riches, non, hein ? Rème ?

— La fille, elle me plaît assez, dit le Rème, elle a de beaux nichons.

— C'est pas pour toi, Rème, ces nichons-là, de la viande pour la haute…

— Vous êtes quand même dégoûtants, dit Grisisgli, on y va, ou vous vous dégonflez, le château c'est le château, La Ferrière c'est La Ferrière, avec nos masques on ne nous

reconnaît pas.

— Espère que les paysans le diront au baron que c'est nous, dit l'Ariste.

Le Galibole, suivi de ses compères, tournaillent autour de la fausse procession. Ils grognent, lion-tigre-cochon, fouettant de-ci de-là quelques derrières. L'Ariste qui a la main légère et baladeuse, pince quelques petites fesses de filles, sans méchanceté.

— Qu'est-ce qu'on pourrait se faire comme porte-monnaie, soupire le Rème réaliste.

— Pas de ça Lisette ! commande l'Ariste, on a promis au Maximilien.

Tout en courant, virevoltant, chahutant, criant, grognant, ils sont parvenus devant les enfants du château.

— Je suis le Galibole ! hurle Grisisgli.

Le Rème et l'Ariste agitent avec frénésie cloche et verges sous le nez torché des deux garçons en col marin, qui reculent d'un pas.

— Ne me touchez pas, voyous ! crie l'un d'eux.

— Va donc, hé baronnet ! jette le Rème.

Le second tord son visage de petit singe rouquin, il n'a pas peur lui :

— Tu veux mon poing sur la gueule, déguisé ?

— De quoi ? dit Rème.

— Laissez faire, on s'en sauve ! ordonne Grisisgli.

Il a vu les grands yeux de la fille, les grands yeux où naissent des larmes, des yeux qui supplient, qui semblent dire, je vous en prie, nous sommes là par permission

extraordinaire du baron, ne faites pas de scandale...

— Venez les gars ! dit Grisisgli et il ajoute, il ne sait pourquoi :

— laissez tomber, c'était pour rire…

Un point noir, entouré d'un tourbillon de poussière, apparut au sommet encore lointain de la Croix Rougeaud. Surpris, le Grand Maître des Simoneux, Tanesrauft le tambour, pila sur place et fit un geste. Dans la nuit tombante, deux lumières jaunâtres dévalaient la côte, tantôt à droite, tantôt à gauche de la route, dans un bruit étourdissant. On aurait dit deux gros yeux de chat rendu fou par une boite de conserve attachée à la queue, et fuyant l'horrible tintamarre du métal rebondissant sur la caillasse, se cognant aux bermes et zigzaguant de terreur. L'objet grandissait et l'on distinguait les couinements furieux d'une corne de brume et les feulements d'un moteur martyrisé.

— Crédié ! s’exclama Tanesrauft le sonneur-tambour-de-ville, crédié, c'est une carette à pétrole qu'a l'feu au cul !

À La Ferrière, les automobiles se comptaient presque sur les doigts d'une main. Par ordre de puissance, en cheval-vapeur, on trouvait en tête le baron Charles-Abraham Petit-Claude de la Codre qui possédait une Renault antédiluvienne, une sorte de sous Rolls-Royce avec vitre de séparation entre le compartiment des maîtres et celui du chauffeur. Nano, le maire directeur de la cave coopérative sortait parfois une Renault rouge décapotable, à six places et deux strapontins.

L’ingénieur des mines, monsieur Faboulas, était également motorisé mais le notaire et le vieux médecin allaient encore à voiture à cheval ! Il y avait enfin Faussadard, le charron mécanicien qui « assurait », vaille que vaille et deux fois la semaine, le trajet jusqu'à La ville dans un camion rebut de la grande guerre, un engin asthmatique qu'il avait lui-même transformé en autobus. La Société des Mines possédait également quelques camions principalement utilisés pour transporter matériels et matériaux nécessaires à l’exploitation. Mais la population préférait encore le petit train qui emmenait le minerai aux hauts-fourneaux dans les faubourgs urbains. La petite locomotive Decauville traînait ses wagonnets de minerai cahin-caha par le chemin des écoliers, jusque dans la vallée et la Société des Mines avait bricolé deux wagons de voyageurs qu'on attachait en queue de convoi. Or une automobile dévalait la Croix Rougeaud et le conducteur semblait avoir perdu le contrôle de son véhicule.

— Y va s'tuer, c't’abruti-là ! gueula Tanesrauft.

L'engin en délire était maintenant visible, une torpédo basse et trapue, d’un rouge agressif dévalait la Croix Rougeaud à toute allure dans un nuage de poussière et de fumée. À l'intérieur on distinguait, malgré l'éruption de vapeur qui sortait du radiateur, un grand homme noir qui maltraitait la poire en caoutchouc d’un avertisseur grave et graillonneux. En un moment absurde de rapidité, comme une pierre envolée d'une fronde, le monstre fut là. Tanesrauft se coucha dans le fossé en jurant le bordel de tous les bons

Dieux en indochinois, les gosses s'égayèrent dans les champs, lampions abandonnés. D'un seul coup, les Porteux jetèrent Papa Simon sur la route et s'enfuirent. L'automobile folle fracassa le bonhomme de paille, les gaules s'emmêlèrent aux rayons des roues, brisant le métal, quelque chose d'innommable fut projeté en l'air et vint s'aplatir sur le capot de la torpédo qui eut un hoquet, un feulement d'agonie, dérapa sur la paille éparpillée, fit un tête à queue et s'arrêta le nez dans la berme, crachant sa vapeur dans un ultime souffle : c'est ainsi que prit jadis naissance la légende des dragons. Un silence de pierre tomba sur la foule reculée. Dans la voiture, le grand homme noir secouait spasmodiquement la tête, tel un chien qui sort de l'eau et s'ébroue. Mécaniquement, sa main gantée de cuir fauve serra encore deux ou trois fois la poire de l'avertisseur, simple réflexe qu'il ne contrôlait pas. À travers le pare-brise, quand la poussière et la vapeur furent apaisées, il distingua la masse sombre et déglinguée sur le capot.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, j'en ai tué un…

Il sortit de la voiture et demanda de la lumière. Il avait une voix basse et glaciale, une voix qui commandait sans hausser le ton, une voix de hache et d'acier, on recevait les mots comme des coups.

— Grouillez-vous un peu, dit-il, apportez-moi un lampion, des lampions et approchez, en voilà une mascarade imbécile !

Il saisit un lampion que tendait peureusement un gosse, et le balança au dessus de la masse écrabouillée sur le capot de

la voiture. On l'entendit jurer entre ses dents, plusieurs fois, puis se tournant vers la foule :

— Y'a-t-il des gendarmes ici ?

— Je suis le garde champêtre, dit Tanesrauft, il y a deux gendarmes en tenue plus bas, peut-être au bistrot chez Dudule, des gars de La ville mais ils sont peut-être bien repartis.

— Bon ! Filez chez le maire ou le secrétaire de mairie et que l'on téléphone, y'a le téléphone oui ? Une recette postale, oui ? Et que l'on téléphone à la gendarmerie : cet homme est mort depuis plusieurs jours et il a été gravement brûlé.

Tanesrauft, à son tour, se pencha sur le cadavre. Son cri vrilla l'oreille de la foule attentive.

— C'est le Sixte Utah ! C'est le Sixte Utah !

— Qu'est-ce que ce cadavre foutait dans ces bottes de paille ? demanda le grand homme noir, vous faites brûler les morts ici ?

— Pour ça, on sait pas… Faudrait demander au Logide… LOGIDE ! ! !

Un enfant s'avança. Il était déguisé, vêtu d'une chemise noire au pan de laquelle était cousue une queue de vache ; il avait enlevé son masque qu'il tenait à la main, un masque représentant une tête de porc. L'homme noir regarde cet enfant.

— Logide est parti, dit-il.

Il se tient tout droit, tout raide, crispé, la tête rejetée en arrière, les poings serrés. Les doigts qui tiennent le masque

ont déchiré le carton.

— Logide est parti, il ne reviendra plus. Il me l'a dit. Ce n'est pas lui qui a tué Sixte Utah. C'est le diable, c'est le feu de l'enfer... J'étais avec Logide quand Sixte Utah est mort brûlé, enfoudré... C'est bien fait, c'est bien fait !

L'enfant se retourne, fait deux pas et crie :

— Logide ! Attends-moi ! Attends-moi !

Et il tourne sur lui-même, se plie à demi, et tombe la face contre terre. Ses jambes et ses bras s'agitent frénétiquement. Il bave, il mord le sable rouge de la Croix Rougeaud, il s'étouffe...

— Crise nerveuse, épilepsie ? dit le grand homme noir en s'agenouillant près de l'enfant. Je m'occupe de lui, mais pour l'amour du ciel allez chercher la police, le maire ! Et dégagez la route ! Mais qu'est-ce que ce pays de croquants ?

L'enfant est là, tout mou sur la route, le visage souillé de bave, de larmes et de terre. Le grand homme noir le soulève, le prend dans ses bras.

— Je suis le docteur Henri-Charles Albidal. Je remplace le docteur Durac qui m’a vendu sa clientèle. Les freins de mon automobile se sont brisés. Il semble que j’arrive en pleine tragédie... À qui est cet enfant ? Il faut le conduire chez lui, le coucher, le soigner.

— F'est vous le Monffieur ? demande Krivaï-Vulgue hésitante.

— Madame Vulgue, vous êtes ici ? Je suis heureux de vous voir, après si longtemps. Connaissez-vous cet enfant ?

— C'est Grisisgli ! dit Krivaï-Vulgue.

— Quel Grisisgli ? Ce n’est pas un nom d'enfant !

— F'est mon nouriffon ! dit Krivaï-Vulgue d'une toute petite voix chevrotante. F'est Jacques...

— Nom de Dieu ! dit le docteur Albidal. Cette bête sauvage ? Pauvre Jacques !

Et de son grand pas de faucheux, il fend la foule et se dirige vers La Ferrière tenant l'enfant dans ses bras. Il murmure :

— Pauvre Jacques, mon pauvre Jacques ! !

Krivaï-Vulgue trottine derrière sur ses trois pattes.

— Je vas vous explique, dit-elle, je vas vous explique...

— Il n'y a rien à expliquer pour le moment, Madame Vulgue, je suis descendu temporairement chez le docteur Durac, j'enverrai prendre mes bagages dans l'automobile, nous verrons plus tard. Au lieu de jacasser, enseignez-moi l'adresse d'un mécanicien… Faussadard ? Va pour Faussadard !... Non, Madame Vulgue, pas maintenant ! Plus tard quand je serai installé, j'ai acheté la maison Dorotte où je compte m'établir.

— La maifon Dorotte ! La maifon Dorotte ! bégaie Krivaï-Vulgue, la maifon Dorotte…

Dans la nuit tombée, la vieille femme fait un grand signe de croix. Sur la route, avance à grands pas le maire directeur de la cave coopérative, puis viennent le notaire, le vieux docteur, le bon curé, l'instituteur.

— Les gendarmes arrivent ! crie le maire, ils arrivent !

Grisisgli ouvre les yeux. Que fait-il entre les bras de ce grand homme noir ? Pourtant il n'a pas peur, il se love un peu plus.

— Il faut coucher cet enfant et le soigner, dit le docteur Albidal.

— Le petit Grisisgli...

— Il s'appelle Jacques et c'est mon fils. Il est bien arrangé !

— Où est passé Zurbaritze de Logide ? demande le maire.

— Il est passé ! répond Grisisgli, et il s'endort.

— Merde ! pense le docteur Albidal, on nage en plein roman feuilleton ! ! !

9 LA MAISON DOROTTE

La maison Dorotte a été démolie vers le début des années 60. La dernière fois que je l'ai vue, aussi lépreuse qu'à l'origine, malgré l'enduit jaune d'or dont mon père l'avait fait recouvrir en 38-39, elle achevait de mourir. Le parc déjà était rasé. Il ne restait rien, pas une branche, des sapins, des marronniers, du magnolia qui poussait à côté du puits tari. Une horde de travailleurs étrangers avaient coupé les cerisiers, les buis, le chêne immense au sommet du quel j'avais construit une cabane, et les deux saules pleureurs auprès de la terrasse. Des bulldozères, puant l'huile surchauffée et le fioul remuaient la terre et arrachaient les racines. Une pelleteuse mécanique, gigantesque dentier, crochait dans les murs qui résistaient encore. À l'endroit où s'élevait la maison Dorotte passe l'autoroute du Sud. Des

milliers d'automobiles et de camions, des caravanes ininterrompues de salopards en rupture de Ville, en quête de Vacances, de soleil, souillent ma terre, roulent sur mes souvenirs d'enfance qui, à chaque tour de roue, s'enfoncent un peu plus dans la terre rouge de La Ferrière. Pas un « vacancier », comme on dit atrocement, pas un de ces vikandiens, de ces conducteurs du dimanche ou de ces routiers internationaux qui transportent des agrumes et du lait déshydraté ne sait le nom de la très chère Amélie Dorotte von Wheelinck qui hantait les caves ténébreuses de la maison Dorotte. Souvent, je souhaite que son fantôme fluide fasse de l'auto-stop au bord de l'autoroute, et que les conducteurs affolés se télescopent et s'entretuent. Mais ils n'ont pas besoin de fantôme pour cela, les pauvres ! Je n'ai jamais emprunté l'autoroute pour me rendre à La Ferrière, je suis la vieille nationale sinueuse et mal entretenue. Même un enfant ne fait pas de vélo dans un cimetière. La maison Dorotte est le cimetière de mon adolescence. Avant que nous n'emménagions au Petit Château, comme on disait à La Ferrière (le grand était bien sûr celui du Baron de la Codre), la bâtisse était vide. Après un court intermède dont il faudra reparler, elle l'est presque demeurée, depuis notre départ jusqu'à sa destruction. Il fallait être le docteur Albidal pour habiter la maison Dorotte et obliger ses proches à y demeurer. Aucun de ceux qui ont dû y séjourner, pour une raison ou pour une autre, n'a pu s'habituer à cette étrange demeure, à ses caves humides et fuligineuses, à ses greniers sans fin, à ses escaliers, à ses couloirs, à ses multiples

placards, cagibis et recoins, à ses trous d'ombre, à ses plaintes, ses échos et au vent innommable qui sifflait en permanence dans le parc. Non, personne ne s'y est habitué, personne, personne… sauf le docteur Albidal qui l'aimait à la folie ! La maison Dorotte et lui ne faisaient qu'un même corps, qu'une même âme. Quand il lui arrivait d'être calme et heureux, la maison ronronnait comme une grosse chatte caressée entre les oreilles. Quand il était absent, la maison attendait, on la sentait faire le gros dos. Hélas, la plupart du temps, le docteur Albidal était à bout de nerfs, et la maison se hérissait. Elle suintait littéralement d'hostilité.

La maison Dorotte a été construite entre 1820 et 1830 par un architecte dément pour un épicier fou, Edme Dorotte, grand-père de la comtesse assassinée. Bien plus tard, cette dernière, devenue von Wheelenck par son mariage avec un baron bavarois, s'y fixa enfin à la mort de son époux, seule avec ses souvenirs. On retrouva le corps de la pauvre Amélie Dorotte von Wheelenck, mutilé, dépecé, jeté dans le fond d'une cuve dans la troisième grande cave. En revanche, on ne retrouva point le ou les assassins.

Architecte dément, sans doute… On se demande toujours, et la question est restée sans réponse, quelles furent les raisons mystérieuses qui présidèrent à la construction de cette bâtisse, et à quel but répondait cet ensemble de bâtiments chaotiques. Il ne s'agissait ni d'une ferme, ni d'un château, ni de ces maisons bourgeoises et prétentieuses, mi-

villa, mi-manoir comme on en voit encore dans la campagne et dans la banlieue des grandes villes. Manifestement, la maison avait été construite d'une seule traite, d'après un plan préétabli, alors qu'elle donnait l'impression d'être faite de rajouts s'encastrant au petit bonheur la malchance. Rien n'y était au même niveau. Sans doute l'architecte avait-il jugé inutile d'aplanir le terrain, à moins que le propriétaire ait reculé devant des frais importants de main-d'œuvre pour le niveler, si bien que ce dénivèlement atteignait presque la hauteur d'un étage d'une aile à l'autre et que l'on passait d'un bâtiment au suivant par une succession de degrés et d'escaliers abrupts. L'aberration commençait sans doute avec ce couloir surélevé qui conduisait de la cuisine aux deux salons et à la salle à manger : il y avait quatre marches pour descendre à la cuisine, et trois marches pour monter à la salle à manger. À n'en pas douter, l'homme de l'art, certainement un Jurassien ou un Savoyard, appréciait les déséquilibres et les fortes dénivelées. Pour s'en persuader définitivement, il suffisait encore de franchir le seuil du « grand » salon qui occupait un bon quart de l'aile gauche. La pièce monumentale, particulièrement haute de plafond, était encadrée à mi-hauteur et sur trois côtés, par une coursive avec rambarde et colonnades, sorte de chemin de ronde accroché à plus de quatre mètres du sol, à peine large d'un mètre cinquante et auquel on ne pouvait accéder que par deux portes situées à l'étage. Quels avaient étés les motifs présidant à cette construction extravagante ? L'amour du spectaculaire et du démesuré ? Des nostalgies d'ambiances

théâtrales avec, sinon les gradins, du moins les loges pour suivre le spectacle de la vie ? Quoi qu'il en soit, dès son arrivée à la maison Dorotte, le docteur Albidal avait décrété d'entrée et sans contestation possible que, bien que l'endroit « un peu kitsch » ne manquât pas de charme, il ne dépenserait pas un sou pour retaper une « salle de bal aussi inchauffable ou, tout du moins, pas dans un immédiat qui risquait de durer ! ».

Le parc était entouré de hauts murs, comme une prison ou une caserne. Ainsi le veulent les propriétaires, dans ce pays où l'on se cache toujours de son voisin. La vie y est secrète, enterrée derrière les murailles. La vraie vie, celle que l'on montre à l'extérieur, n'en est que la projection, le théâtre mondain. Le curé, le médecin, le notaire, seuls connaissaient un peu du vrai visage de ces hommes et de ces femmes qui, dans la rue, portent un masque. Les murs extérieurs de la maison Dorotte étaient aussi élevés que ceux du château ; mais ce qui pour le château n'avait qu'une importance relative, en raison de l'immensité du parc et des jardins, était désastreux pour la maison Dorotte dont la surface plantée était modeste. Les murs étendaient une couche d'ombre humide jusqu'aux portes de la salle à manger et du petit salon. Le soleil n'éclairait les pièces qu'à l'aplomb de son zénith. Le reste du temps, d'est en ouest, la maison flottait dans une demi-obscurité. Le docteur Albidal avait choisi la pièce la plus claire pour y installer son cabinet de consultation.

On entrait dans les jardins de la maison Dorotte par une large poterne bâtie elle aussi de guingois, surmontée de deux pièces, petites mais habitables. On montait à ces pièces par un escalier en colimaçon, tournant très serré dans le tunnel vertical d'une maigre tour à mâchicoulis. La poterne était close par deux grosses et lourdes portes en bois plein, ornées de ferronneries barbares, tarabiscotées, qui évoquaient vaguement des fers de lance, des dards, des têtes de tritons ou de serpents. Les joints apparents étaient cloués de forts clous à tête plate. Les portes étaient si massives qu'il fallait huiler les gonds chaque semaine, car ils grinçaient à frémir. L'huile laissait des traînées baveuses sur le bois. On aurait dit des larmes. Les portes pleurent, la grande porte sanglote pensait Grisisgli. Dans le ventail de droite s'ouvrait une petite porte que dans le pays on s'entête à appeler chatière bien qu'elle soit destinée aux humains. Sur cette entrée était fixé un gros heurtoir en métal vert qui représentait une main fermée tenant une rose. Un doigt était brisé. Le docteur Albidal fit habilement river le heurtoir afin que l'on ne s'en servit pas et installa une sonnette électrique. Dans le pays reculé de La Ferrière, au temps perdu, quand on brûlait une sorcière, préalablement, on lui coupait la main droite et on la clouait sur la porte de la demeure où elle avait été vue pour la dernière fois. Il existe deux exemplaires de ces mains suppliciées, parcheminées, au musée de la ville… deux tarentules.

La plus grande pièce de la Poterne, comme on l'appelait,

était vaste, agrémentée de deux fenêtres sur le jardin et d'une à croisée à carreaux losangés sur le chemin. C'était une belle salle, pavée de carrelage en terre rouge. Les solives étaient apparentes au plafond bas. Il y avait une cheminée en dalle de granit. Le tablier représentait un diable crachant du feu par la gueule et les oreilles. Sur chaque coté, était percée une bouche à air revêtue d'un motif en cuivre rouge représentant Éole joufflu. Un petit clapet à force permettait de lui ouvrir ou lui fermer les lèvres pour activer ou ralentir le tirage. La seconde pièce était plus modeste, toute simple avec ses murs blanchis à la chaux et sa fenêtre unique, une sorte de chambre carrée de quatre mètres sur quatre. Passée la poterne, on empruntait une allée, assez longue, bordée de cerisiers rabougris et de buissons de buis, et au brusque détour du chemin, derrière une haie de sapins maigres, on tombait nez à nez avec la maison.

— Bon Dieu ! s'était exclamé le docteur Albidal, c'est délirant !

Et il avait fait un drôle de geste avec ses grands bras, en gesticulant, brassant l'air, et émis un drôle de petit rire des joues, blouttt… blouttt…

— Mon cher fils, je n'avais jamais rien rêvé de semblable, cette demeure est miraculeuse, c'est la maison Usher !

— Non Monsieur, dit Grisisgli, c'est la maison Dorotte, même qu'elle est hantée…

— Mon cher fils, ne m'appelez pas Monsieur, je suis votre père, vous serait-il possible, au moins, de m'appeler père ? Je ne vous propose pas bien sûr : papa ! Mais père ! Hein

Jacques ? Père !

La maison Usher, ce n'est que quelques années plus tard, lorsque j'ai lu Edgar Poe, que la pensée réjouie du docteur Albidal m'a été révélée. Il aimait la maison Dorotte parce qu'elle évoquait la maison Usher, pourrissante au bord des marais. Il s'agissait bien de ces mêmes demeures maudites décrites par Poe ou mieux encore par Lovecraft, hantées par des ombres mortelles, des forces obscures, ces maisons encore vivantes d'un passé d'abomination et de crime et qui n'en finissent pas d'agoniser, d'expier et de terroriser ceux qui osent s'y aventurer. C'était un antre possédé, avec ses greniers calamiteux, ses escaliers obscurs, ses caves profondes dévorées par l'humidité et le salpêtre, ses pièces hautes de plafond où le soleil s'affolait et fuyait, ses passages secrets. Même les peintures fraîches et pimpantes, même les tapisseries à fleurettes, les meubles beaux et luisants, les bibelots rares, les tapis de laine, les savonneries d'Aubusson, les lustres à aigrettes, les eaux fortes grivoises et le cuir rouge de la bibliothèque du docteur Albidal, ne parvenaient à chasser la présence de l'autre maison, le corps lépreux et délabré, le squelette noirci de la maison Dorotte. Elle vous sautait au visage, d'un seul coup, incongrue, affolante. La maison d'habitation proprement dite était construite sur une butte. Elle comprenait un rez-de-chaussée et un étage couvert d'un grenier. C'était un gros cube gris, hostile, percé de hautes fenêtres étroites sur deux de ses côtés. Le toit en

tuiles noircies, un toit pointu, paraissait trop important pour le volume du bâtiment et on avait l'impression que les murs étaient trop faibles pour le soutenir. De ce déséquilibre dans la masse venait sans aucun doute la sensation que le bâtiment était écrasé sur le sol, qu'il s'enfonçait et que la plus grande partie en était souterraine, ce qui était parfaitement vrai si l'on tenait compte de l'immensité des caves. Sur la façade avant, la butte s'inclinait en pente douce vers le parc.

Au rez-de-chaussée, on pouvait entrer par trois portes, la petite orpheline sur le jardin, la porte-fenêtre de la salle à manger sur la terrasse et la porte en arceau de la cuisine. La petite orpheline sur le jardin était la porte des malades et des fournisseurs. Elle permettait l'accès d'un couloir assez vaste carrelé en rouge et noir, plaque tournante de la maison. Sur la droite, en enfilade, on traversait la salle d'attente pour les patients, le bureau du docteur Albidal, la pharmacie du docteur Albidal et la salle de pansements du docteur Albidal. À gauche s'amorçait l'escalier central qui montait à l'étage et aux chambres. En bas encore, avec accès par la terrasse et la porte en arceau, la cuisine, la salle à manger, le petit salon empire, le grans salon (la « salle de bal » du docteur Albidal) et même une salle d'études où était remisé un piano dont il était interdit de frapper les touches pendant les repas, les heures de consultation et le soir après dîner… Les étrangers se perdaient et se retrouvaient dans un des greniers ou à l'étage. Le docteur Albidal montait les y chercher et jurait le feu de Dieu.

Lorsque pour la première fois, le docteur Albidal, tirant ou poussant Grisisgli, parcourut les couloirs de la maison Dorotte, traversa les pièces vides, monta les escaliers au pas de charge, tout était recouvert d'une poussière grasse comme de la suie et rouge comme du sang caillé. Le docteur exultait, se tapait sur les cuisses, ouvrait des fenêtres récalcitrantes aux crémones soudées par la rouille, lançait à la volée les persiennes contre les murs. L'une d'elles se décrocha et sombra bruyamment dans la cour. L'écho de sa chute sur les pavés emplit soudain toutes les pièces, rebondissant de coins en recoins.

— Ah ! Ah ! Ça vit, ça vit enfin, cria le docteur, de l'air ! De l'air !

Par les fenêtres béantes, l'éternel vent aigre s'engouffrait, tourbillonnant, cherchant une issue… Les portes claquaient.

— Que c'est beau, mon cher fils, regardez ces boiseries, mon Dieu, mon Dieu, et cette cheminée monumentale… Kolossale ! Et ce parquet à croisillons, il en faudra de l'huile de coude et de l'encaustique, mais lorsque tout cela brillera et sentira bon la cire, quel plaisir de s'asseoir dans un fauteuil et de fumer un havane, dans l'attente de la mort paisible ! En attendant, à la cave, mon cher fils, à la cave !

— Je descends pas à la cave, dit Grisisgli, ah non ! Logide, lui-même, qu'avait peur de rien, il craignait dur le fantôme de l'Amélie…

— Foutaises ! Fils, les fantômes n'existent pas ! C'est la peur des hommes, les vieilles craintes, les tabous ancestraux qui secrètent les ectoplasmes humides et les farfadets

gargouillants, c'est le mensonge, la haine et les remords qui palpitent dans les coins d'ombre et font pousser des cris de souris aux vieilles filles...

Je le regardais droit dans les yeux, ce grand homme noir qui m'avait ramassé écumant, sanglotant sur le chemin de la Croix Rougeaud, et pour sûr, je l'ai vu, ce qui s'appelle vu, de mes yeux vu, pour la première fois, ce jour-là, noir et détaché, son ombre démesurée s'étalant sur tous les murs de la maison Dorotte. Je sentais sa main glacée qui serrait la mienne et me retenait, car je n'avais qu'une envie : fuir ce logis poussiéreux et cet homme noir bramant dans le vent des discours interminables, fuir ses yeux charbonneux, ces abîmes sans fonds, noirs si noirs...

Les caves de la maison Dorotte…, on imagine les tonnes et les tonnes de remblai qu'il a fallu pour combler les caves de la maison Dorotte, lors de la création de l'autoroute ! Toute la colline et la totalité des matériaux qui composaient les bâtiments y passèrent. Des colonnes entières de banlieusards en partouse d'été auraient pu s'y engloutir et disparaître à jamais. Tout juste si ces messieurs des Ponts et Chaussées ne me réclamèrent pas une indemnité pour remblayer ces catacombes auxquelles ils ne s'attendaient pas.

On descendait trente-trois marches, raides et glissantes pour accéder à la première cave qui recevait la lumière grise par deux soupiraux ouverts avec parcimonie, à ras de la cour intérieure. Dès la porte franchie, sur les premiers degrés, on

était assailli par le souffle glacé du gouffre, une sorte de gifle humide sentant le vin aigre, l'humus pourri, le salpêtre et l'odeur des futailles en décomposition qui montait du sol et des profondeurs insondables, venait de plus profond encore, par les interminables couloirs qui descendaient vers d'autres caves plus basses, plus enterrées, plus méphitiques, où le salpêtre se solidifiait en d'inquiétantes traînées verdâtres, des mousses pustuleuses, des lichens branchus aux digitations inquiétantes. La terre était spongieuse, molle au pas, suant une eau vert-de-grisée qui s'accumulait par flaques dans les dépressions et, plus on descendait, plus l'eau était présente, suintant des murs et des voûtes en un clapotis continuel. Enfin les caves s'arrêtaient, après un long tunnel où l'on ne pouvait marcher qu'en rentrant la tête dans les épaules et en courbant le buste, on butait sur une grille épaisse fermant une sorte d'in pace, lovecraftien, où bourgeonnaient une lèpre de pierre huileuse façonnée par des milliards et des milliards de gouttes d'eau. Là, dans ce trou sans air, sans lumière, cette tombe au niveau de l'enfer, on avait dépecé Amélie Dorotte von Wheelinck. Le ou les tueurs essayèrent de creuser le sol pour enfouir les macabres débris, mais sous la fine couche de terre, ils ne trouvèrent que le roc. Alors à demi fous de haine et de peur, ils avaient dû traîner à nouveau les membres écorchés de leur victime à travers tunnels et caves pour les jeter au fond d’une cuve, oubliant, dans le réduit, une main, ce qui permit de reconstituer leur triste périple. Si l’on avait bien retrouvé Amélie, on n’avait toujours pas retrouvé le ou les tueurs !

Depuis le crime et la reconstitution précédée de courtes enquêtes, les portes doubles de la grande cave n'avaient pas été ouvertes. Le docteur Albidal contempla un moment la grosse serrure rongée de rouille et tenta en vain de faire jouer la clef massive qui était restée à sa place. Mais clef et serrure s'étaient soudées dans un même magma de métal érodé, de terre et de poussière.

— D'abord, on a pas de lumière ! dit Grisisgli et moi je descends pas dans le noir, des fois que les cuves soient pas couvertes, on se cassera raide la barre du cou.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Écoutez un peu dans quel charabia cet enfant s'exprime.

Le docteur Albidal secouait avec rage la serrure récalcitrante.

— Je ne veux pas descendre, petit malheureux, je veux voir !

— Y'a rien à voir dans le noir, dit encore Grisisgli, les yeux des raveux peut-être bien !

— Qu'entendez-vous par raveux ?

— Des bêtes, des longues queues qui couinent, je vous en montrerai, des tas à la vieille mine...

La serrure céda d'un seul coup. Le docteur Albidal recula de trois pas manquant s'affaler, tenant à bout de bras la mécanique arrachée au bois vermoulu.

— Jésus ! fit-il.

Par la porte entrouverte, une puissante odeur de marais, de feuilles en putréfaction, d'humidité, d'air vicié par l'acide carbonique, une odeur de cimetière, de tombe, d'humus en

décomposition, comme un souffle venu des profondeurs, une vague empestée jaillit et entoura l'homme et l'enfant.

— La garce a mauvaise haleine, remarqua le docteur Albidal en sortant un mouchoir qu'il pressa sur ses narines.

Il y eut au même moment une cavalcade comme un énorme mille pattes grattant le sol, et des cris écorchés, pointus.

— C’est les raveux, c'est les raveux ! cria Grisisgli.

— Comment se débarasse-t-on de ces bêtes ? demanda le docteur.

Il avait saisi Grisisgli par la main, et à grandes enjambées, remontait vers le parc.

— Avec du souffre qu'on fait brûler et des grains empoisonnés. Mais les raveux n'aiment pas les lieux habités. Ils ne vivent que dans des endroits déserts, morts, à la mine, ici, dans les vieilles granges abandonnées, les raveux n'aiment pas l'odeur des hommes, Logide me l'a expliqué.

10 ZURBARITZE FAIT PARLER DE LUI

— Ah Zurbaritze de Logide ! Il faudra que nous en parlions mon garçon, de votre ami le sorcier et de la mort de ce paysan, Sixte je ne sais qui... Grisisgli arracha sa main de la main de l'homme et se planta, droit, jambes écartées, tête rejetée en arrière devant ce personnage qui se prétendait son père. Il tremblait de colère, la voix basse et rauque...

— Logide n'a pas tué Sixte Utah, c'est le diable, ou la foudre, ou la gnôle, ou la peur ou bien tout ce méli-mélo qui l'a tué, enfin, je ne sais pas mais c'est pas Logide, j'en suis sûr, parce que j'étais avec lui en Tue-Chien quand ce cul-terreux a craché sa chique. J'y étais avec mon ami et je peux le dire aux gendarmes. Logide il a jamais tué personne.

— Calme toi mon petit, tu vas te faire du mal. Je ne veux pas que tu te fasses du mal, c'est compris ?

Le docteur Albidal avait à demi fermé les yeux et il souriait, presque. Grisisgli pensa que cela le faisait souffrir de sourire : une grande croix barrait le front de l'homme. Il plissait les joues et retroussait ses lèvres vers son nez, c'était plutôt une grimace de sourire. Il tendait la main en avant pour reprendre celle de Grisisgli.

— C'est compris ? répéta le docteur.

— Oui Monsieur, dit Grisisgli.

— Mon Dieu ! Comme c'est difficile, soupira le monsieur.

Le vieux docteur Durac se versa un troisième verre de

rhum et reprit son balancement. Il bavotait un peu en parlant et ses yeux striés de rouge se fermaient à moitié, la paupière lourde derrière les binocles, comme s'il fût sur le point de s'endormir.

— Mon cher confrère, dit-il, je suis foutu, si, si, cirrhose, polynévrite, gâtisme... On ne s'abandonne pas ainsi à l'alcool pendant cinquante ans. Je ne tiens plus debout. Il faut être un saint ou un idiot pour exercer la médecine à la campagne. Je devais être idiot. Savez-vous que j'ai tout fait ici, tout et le reste, arracheur de dents, vétérinaire, accouchant aussi bien les femmes que les vaches ou les juments, rafistolant les pattes cassées, piquant les chiens mordus par les vipères, parcourant jour et nuit des lieues et des lieues, sous la pluie, la neige, dans le brouillard et l'orage, dans ma vieille carriole, et quand je rentrais épuisé, il me fallait encore bouchonner le cheval et je devais repartir parce que le père Victor saoûl comme une bourrique était tombé dans sa cave, ou que la Marie n'en finissait pas d'avoir les douleurs de l'enfantement. Car on ne va pas à l'hôpital ici, l'hospice c'est la honte ! Le déshonneur ! On naît dans le lit familial et on agonise dans le même pucier, et quelquefois dans les mêmes draps ! Mais vous, êtes-vous un saint ? Êtes-vous un idiot ? Vous êtes jeune, vous êtes interne des hôpitaux de Paris, chirurgien, cardiologue plein de promesses, si, si, vous possédez dans la capitale une excellente clinique et vous débarquez à La Ferrière acheter une clientèle calamiteuse, dans ce pays pourri, moyenâgeux, avec ses mineurs tuberculeux, avec ses paysans abrutis. Que venez-vous chercher ici ?

Le docteur Albidal s'entoura d'un nuage odorant de fumée.

— J'ai besoin de faire le point mon bon Durac, dit-il. Ma vie n'a été jusqu'ici qu'une suite ininterrompue de coups de chance inouïs et de drames imbéciles, j'ai besoin de me poser, de réfléchir à mi-parcours, de m'appuyer sur des fondamentaux : ici, j'ai un fils, laissé il y a quelques années car à l'époque je ne pouvais pas me permettre, j'y ai même de la famille lontaine, les Petit-Claude de la Codre... Un soir, chez moi, vide et bête, entre un cognac et un cigare, j'ai feuilleté la Gazette Médicale, j'ai lu votre annonce et hop, sans trop savoir pourquoi, j'ai sauté le pas. Croyez-moi si vous voulez, mais à dix heures du soir, je téléphonais à mon notaire et hop, je lui donnais des ordres pour qu'il achète la clientèle, la vôtre et une maison. Amusant non ? Je n'ai pas vendu la clinique, mon associé a engagé un jeune chirurgien plein de promesses, comme vous dites et me voilà à La Ferrière, parce qu'un soir j'ai cru me souvenir que mon fils y était en nourrice, que j'y avais de vieux amis, que votre clientèle était à vendre et que j'en avais par dessus la tête de cette clinique super-chic pour clients up to date ! Ne pensez surtout pas, mon bon Durac, que soudain je sois devenu un saint, un médecin des pauvres, la médecine sociale, oh la la ! Non, j'ai eu besoin d'air et de terre, de sel et de limon, de bois et d'orage et, bon Dieu, que ces bouseux ne comptent pas sur moi pour aider leurs vaches à vêler. Je me suis renseigné, il y a deux vétérinaires en ville. Ils paieront les bougres de paysans ! Quant à la mine…

— La mine est dans le contrat, dit le docteur Durac.

— Elle y reste, mon bon ami, mais il n'est pas question que ces zèbres viennent m'empoisonner à domicile. J'ai vu le directeur, et nous allons créer une salle d'examen et de soins à la mine même.

— Vous avez réussi en quelques jours où j'ai échoué pendant vingt ans, dit le docteur Durac.

— C'est que vous êtes trop sentimental, mon bon Durac !

Le vieux docteur agita la main, comme pour signifier : allez, allez ! Je suis une vieille bête, je n'ai plus de foie, plus de tripes, plus de cœur mais je me préfère..., je me préfère à vous. Finalement, je ne vous aime pas, docteur Albidal.

Il avait murmuré la dernière phrase.

— À la bonne vôtre, mon vieux, dit le docteur Albidal, un marché est un marché n'est-ce-pas ? Et moi je vous aime bien.

— Père, dit Grisisgli, je voudrais me changer et... je voudrais me promener un peu, s'il vous plait.

— Allez courir fils, mais Jacques n'oubliez pas que dans la soirée nous sommes attendus au château, ne me faites pas honte, je ne le tolérerai pas !

Rotram le Lion liait des javelles près du bois Bouchât sur la route de Saint-Gyr, près du carrefour de la Maladrerie et de Chèrevy. Grisisgli le savait par Dudule. Le bistrot l'avait un peu charrié, pas trop, car il se méfiait comme tous du nouveau « Môssieu » qui avait déclaré tout de go être le

remplaçant du vieux docteur et le père du Galibole, un homme qui n'hésitait pas à habiter la maison Dorotte. Le village avait du mal à se remettre de cette Saint-Simon d'automne folle et tragique. On en parlait encore à voix basse devant le zinc, avec prudence : la mort de Sixte Utah, la crise de Grisisgli, la disparition de Logide, les allées et venues des gendarmes, toutes ces diableries…

— T'as tout du petit jeune homme de la ville, bégaya Dudule et on ne te voit plus guère dans le quartier, Grisisgli. Même la vieille Krivaï-Vulgue que tu as oubliée…

— Je n'ai oublié personne, Dudule, la preuve c'est que je suis là. Mais je ne peux pas aller contre la volonté de mon père, s'pas ?

— Pour sûr ! Pour sûr, ça serait pas poli, dit Dudule, le nouveau Docteur, il a pas l'air de plaisanter…

— Il rit quand il pleut, dit Grisisgli, ça… et il doit pas pleurer souvent !

— On raconte que tu es tombé du haut mal, l'aut' fois à la Croix Rougeaud.

Grisisgli cracha par terre, entre les pieds de Dudule qui passa derrière son comptoir.

— Le Docteur a dit que j'avais une simple crise de nerfs, due à la surprise, la fatigue et l'exaltation de la fête... Va pas raconter que j'ai le haut mal, Rotram et mon Père aimeraient pas ça ! Et Logide, quand il reviendra, il te coupera les roubignoles !

Grisisgli trouva Rotram le Lion au lieu indiqué. Le grand

bûcheron hirsute, assis sur un tas de bourrées, cassait une croûte : un quignon de pain, un fromage de chèvre, un litre de rosé aigre. Quand il aperçut l'enfant qui sautillait sur la sente, il agita les mains à brassée, en criant :

— Salut Galibole, salut !

— Donne-moi un bout de fromage, Rotram, toujours du lait de bique ?

— Toujours mon gars et du vieux bien sec.

— Je me languis de Logide, je voudrais le voir.

— Tu le reverras mon gars, faut que l'affaire se tasse.

— Tu sais où il est, hein Rotram ?

— Je ne sais pas grand-chose, mon petit gars. Moi, je n'suis qu'un bûcheron, pas malin, pas causant. Je suis ce que je suis, je vois ce que je vois et je me ferme ma grande clape quand il ne faut pas l'ouvrir.

— Même avec moi, Rotram ? On est ami...

— Pour sûr qu'on est ami, petit frère, mais tu fréquentes du beau monde maintenant, enfin du monde qu'est pas d'ici, des gens qui pensent pas comme nous ! Ton père, on le reluque partout, chez le maire, chez le notaire, chez M'sieur Faboulas, au château, ton père, lui, c'est un malin, avec des yeux qui fouillent le cœur et la cervelle ! Ferait parler un mort ce bougre-là, et pour Logide, on doit pas parler.

— Logide, il a pas tué Sixte, je te le jure Rotram.

— Foutre non, il l'a pas tué ce dépendeur d'andouilles, mais le Sixte Utah, il a volé des pièces d'or au Jauni, et le valet tout perclus qu'il est, il se doute que les louis ne sont pas perdus pour tout le monde, et sûrement pas pour Logide,

alors cette vieille bête, il a porté plainte pour vol. Le Logide, on le cherche pas pour un meurtre, attends que je t'explique, garçon, c'est pas commode... À l'hosto de la ville, le médecin de la police il a découpé le Sixte en rondelles et il a compris qu'il était mort frappé par la foudre, enfoudré, ouais et peut-être bien aussi mort de trouille ! Alors le juge du Tribunal, il a accusé le Logide, c'est dans le journal, de détournement et recel de cadavre, tu parles, un vieux bout de barbaque brûlée. Tout ça, c'est pas bien grave mais le juge, y veut qu'on retrouve Logide pour l'interroger rapport aux louis, à un éventuel détroussement de cadavre…

— Ce n'est pas vrai, cria Grisisigli, rien que des menteries, le Sixte il lui avait donné son or avant d'encrever !

— Va dire ça aux gendarmes !

— J'y vas !

— Non, petit gars ! Non ! Tu sais la police, je la connais, j'ai bourlingué moi aussi, pas autant que Logide, mais je connais des choses. Les bourrins t'accuseront de complicité et on t'enfermerait dans une maison de correction, gardé par des bonnes sœurs à la redresse !

— Je n'ai rien volé moi !

— T'as rien volé, mais tu étais avec le Logide qu'est accusé de vol. C'est honteux, mais c'est la vie. Les gendarmes n'aiment pas les sorciers et les rebouteux, les bûcherons non plus et les coureux de chemins ! Crois bien le Rotram, mon gars, quand tu vois un képi, change de rue. Attends que ça se tasse. Au jour d'aujourd'hui, Tanesrauft Tête de Flammes, il rachète Chérevy mais va-t'y garder le Jauni, ça c'est moins

sûr ? Sais-tu que l'Évangeline, elle a raconté partout que le Sixte Utah il avait essayé de lui coller la main aux fesses et que si Tête de Flammes il l'avait appris... Vingt Dieux ! Pas une histoire pour un gamin, c'est un sac d'embrouilles. Attends que ça se tasse ! Mais, j'ai la clef de Tue-Chien. Logide a dit que tu pouvais monter à la cabane tant que tu le voulais. J'ai caché la clef sous une pierre, près de la grotte. Je t'indiquerai... et puis un jour, quand le jour sera venu, le jour, je te dirai où il est notre Logide, d'accord, mon gars Grisisgli ?

— Je m'appelle Jacques, dit Grisisgli et il s'en alla, en refoulant les sanglots qui lui gratouillaient la gorge.

11 LE DOCTEUR ALBIDAL S'INSTALLE

Novembre 1938

Le cabriolet du docteur Albidal franchit, en patinant sur le gravier, les portes du château. Le docteur avait récupéré dès le matin son automobile dont les freins avaient si malencontreusement lâché dans la descente de la Croix Rougeaud. Le cabriolet du docteur Albidal passa donc, en patinant, les portes du château, le vrai, l'unique, pas la maison Dorotte mais le fief du Baron Charles Abraham Petit-Claude de la Codre. Après les grilles, on suivait une allée large, tracée au cordeau, sur une centaine de mètres, on tournait autour d'une pelouse royale, jaunie par l'automne, avec, en son milieu, une statue, mi-Diane, mi-Fortune, une bonne femme nue embrassant une sorte de colimaçon crachant de l'eau.

— Foutre ! dit le docteur Albidal, où le Baron a-t-il déniché cette horreur ?

— Elle est jolie la dame en pierre, dit Grisisgli.

— C'est une statue, Jacques, une copie de je ne sais quelle saloperie du dix-neuvième, un plâtre plat, mais nous dirons si l'on vous interroge qu'elle est très jolie, par contre belle bâtisse !

Le docteur abandonna son automobile aux bons soins de l'affreux Vermeulen sorti de nulle part. Grisisgli n'aimait pas Vermeulen. On le voyait peu à La Ferrière mais quand il y venait pour de menues courses, il portait toujours un lourd fusil bleu à l'épaule et tenait en laisse, très court, un chien-

loup fauve aux lèvres noires. Tanesrauft le sonneur, dans ses fonctions de garde champêtre, avait tenté de faire comprendre à l'énorme flamand blondasse que cela ne se faisait pas de sortir en « ville » avec un fusil, en dehors de l'ouverture de la chasse. Dans son charabia de Néerlandais, Vermeulen grognait, jurait et n'en faisait qu'à sa tête de Boche :

— Toi viendre causer mein herr le Barône, ya, ya ?

Et il allait chez Dudule acheter sa provision de tabac « des Gaulois » et boire une « Ganette ». Vermeulen était craint car il avait farci de plombs les fesses velourées de maints bracos. Sa femme, surnommée Ninine, était cuisinière et régnait à l'office.

Vermeulen regarda Grisisgli, surpris, le sourcil hérissé.

— Eh bien mon ami, dit le docteur, qu'attendez-vous pour conduire la voiture au garage, nous ne pouvons la laisser dans l'allée.

— Moi connaître galopin Grisisgli, voyou avec Rème et l'Ariste Sudzguette, pas bon, pas bon...

— Dites mon vieux, ceci est mon fils, Jacques Albidal, n'est-ce pas ? Alors du vent, du vent, merci !

Vermeulen enfui, le docteur prit Grisisgli tendrement par la main.

— Vous vous êtes fait un ennemi, Jacques, dit-il.

— Oui Père, répondit Grisisgli en baissant les yeux sur ses chaussures vernies à boucles d'argent.

Au bruit de l'automobile, une servante, en petit tablier blanc à jours, s'était avancée au sommet de l'escalier en

corbeille qui montait jusqu'à la terrasse en colonnades, ceinturant le château de pâtisserie. Le docteur ouvrait la bouche pour demander qu'on voulût bien l'annoncer quand le baron surgit à son tour, costumé d'alpaga clair et canotier à ruban noir. D'une claque sur les fesses, il chassa la petite bonne, ouvrit les bras, comme pour serrer le docteur sur sa poitrine et hurla :

— Albidal ! Sacré farceur ! Sacré toubib ! Sacré bon dieu d'Albidal ! Et désignant du doigt le misérable Grisisgli, le nez toujours baissé : Quoi que c'est que c'est que ça ? Koikecékeça !

— Mon fils, Baron ; mon malheureux fils, Jacques.

— Mais sacré bon sang ! Je l'ai déjà rencontré à La Ferrière et dans un autre équipage...

— Eh oui, je vous expliquerai.

— Adoptif ? Adultérin ? Trouvé ? Naturel ?

— Tout ce qu'il y a de plus légitime Baron.

— Venez Albidal, la Baronne nous attend au petit salon ! Saisissant le docteur par le bras, le baron Charles Abraham Petit-Claude de la Codre se dirigeait vers le château quand il se retourna brusquement : Grisisgli, les mains jointes derrière le dos, le nez baissé sur ses souliers vernis à boucle d'argent, demeurait immobile au bas des marches. Rien ne bougeait plus en lui. Il se sentait dur et froid comme un caillou de l'allée, mort comme la statue de bonne femme nue. Dans sa tête, il criait :

— Au secours, Logide, au secours, reviens. Logide, reviens ! Ne m'abandonne pas, Logide !

— Et bien petit, pourquoi ne viens-tu pas ?

Grisisgli ouvrit les yeux. Le baron se penchait vers lui. Peut-être souriait-il, mais l'affreuse balafre qui le défigurait et le monocle noir de capitaine corsaire lui faisaient comme un masque terrible de vrai Galibole.

— Aurais-tu peur de moi ? demanda le baron.

— Je n'ai peur de personne, Monsieur.

— Sais-tu comment mes cornichons de petits-enfants me surnomment ? Comment le saurais-tu d'ailleurs ! Dans la famille, on m'appelle Brabra, et mon épouse Gnangnan. Hé ! Hé ! Amusant hein ? Tordant ? Veux-tu m'appeler Brabra ?

— Si vous le voulez, Monsieur.

— Je le veux mon petit, je le veux. Sais-tu dénicher les nids de corbeaux ? Et tendre les pièges à taupes ? Et attraper les truites à la main ? Et traquer les raveux ? Et fabriquer des collets ?

— Je sais tout cela, Monsieur Brabra… et cueillir les champignons des bois et des prairies, ramasser les simples et faire des arcs à canards…

Le baron donna une petite tape sur le cou de Grisisgli. Son œil valide pétilla.

— Eh bien petit, tu l'apprendras à mes cornichons de petits-fils qui beuglent comme des mignards quand ils voient une musaraigne ! Allons-y Albidal !

Le docteur Albidal prit Grisisgli par la main et lui murmura :

— Vous vous êtes fait un ami, Jacques !

— Oui père l répondit Grisisgli et il le croyait aussi.

La porte-fenêtre du petit salon était ouverte sur la

terrasse. Grisisgli n'avait jamais rien vu d'aussi beau, même à l'hôtel-restaurant où son père l'avait emmené pour la première fois, en ville. Le petit salon était une vaste pièce en rotonde, tapissée de vieil or et meublée d'une quantité invraisemblable de fauteuils, de bergères, de poufs, de bonheurs-du-jour, d'un piano à queue décoré de scènes imitées de Lancret, d'une table de whist, de tables à ouvrage pour dame, de guéridons, de vitrines. Le parquet était recouvert de tapis à longs poils qui donnaient envie de s'y rouler. Aux murs, étaient accrochés des portraits, très grands, de messieurs à perruques et de dames roses et blanches dont on voyait presque les seins. Sur chaque table, sur chaque guéridon, des lampes enturbannées de fanfreluches, et dans des vases à col, des fleurs, des fleurs, des fleurs…

— Albidal, dit le Baron, c'est le repaire de ces dames, j'y mets rarement les pieds, par crainte de briser une de ces babioles dont mon épouse raffole.

— Henri-Charles, comme je suis heureuse de vous revoir. Depuis si longtemps !

— Chère cousine ! dit le docteur en baisant la main ronde et potelée qui lui était tendue, chère cousine…

— Et quel est ce bel enfant ? demande la Baronne.

La vieille dame, pas si vieille après tout, était assise dans un fauteuil à dossier haut. Mon Dieu, c'était une charmante vieille dame, toute ronde, toute rose, comme les dames des portraits, mais on ne voyait pas sa peau. Tout en elle était sucre miel, fruit et pastel : ses cheveux très blancs et poudrés peut-être, recouverts d'une fine résille, ses yeux d'un bleu

très clair, très enfantins, ses joues roses, ses petites dents très blanches, sa robe grise avec des chatoiements perlés. Elle avait au cou un ruban de velours en harmonie avec sa robe, quelques bijoux discrets, une croix d'or sur la poitrine. Elle tenait sur ses genoux serrés un tambour à broderies, et des soies de toutes les couleurs, en écheveaux, étaient répandues sur une petite table basse.

— Mon fils Jacques…

— Le fils d'Antonia, mais Henri-Charles, qu'en aviez-vous fait ?

— Gnangnan chérie, dit une voix derrière le piano, il habitait à La Ferrière, chez une très vieille sorcière, Krivaï-Vulgue qui le battait.

— Elle ne me battait pas ! Personne ne me bat ! dit Grisisgli.

— Ninine me l'a raconté. Ninine sait tout ce qui se passe au village, assura la voix, un peu pointue.

— Votre Ninine est une vraie menteuse ! dit Grisisgli.

— Jacques ! Ne répondez pas sur ce ton, intervint le docteur Albidal.

— Isabelle, ne sois pas sotte et montre-toi un peu ! implora Brabra avant de rajouter : Jacques, voilà notre petite-fille, Isabelle, qui arrive de Belgique pour passer ses vacances au château.

Isabelle, la fille de la fête, la fille au Galibole ! Grisisgli l'avait bien remarqué à la procession. C'est drôle, il n'avait pas pensé en venant au château qu'il la rencontrerait.

— Isabelle, demanda la baronne, veux-tu conduire

Jacques près de tes frères. Ils doivent être au kiosque ou à la cabane et tu les ramèneras à la salle à manger pour le goûter.

— Oui Mamie chérie, dit Isabelle. Venez Grisisgli.

Et puis, et puis, l'automne s'écroule, les arbres se dénudent, le ciel agonise, la grande rouille de La Ferrière s'installe dans le bocage. Grisisgli reste seul. Ses nouveaux amis, Isabelle et ses frères, les petits-enfants de la baronne et de Brabra sont repartis chez eux, en Belgique. Le docteur Albidal n'a pas le temps. Le vieux docteur Durac a accepté de s'asseoir dans l'automobile et de visiter la clientèle avec son successeur ; passation des pouvoirs, le droit de vie et de mort change de mains. Quand il n'est pas sur route, le docteur Albidal commande à l'armée d'ouvriers qui retapent la maison Dorotte. On décrasse, on peint, on ratisse... Les lourds camions de meubles sont arrivés de la ville et le docteur surveille le déménagement et l'emménagement. Le docteur Albidal connaît les mille et une façons de faire travailler « ses gens » dans la bonne humeur. Les ouvriers du bâtiment, les peintres, les plombiers, les électriciens pour la plupart venus de La ville en sont restés figés... Il a réuni son monde comme à la parade...

— Je veux que la maison soit prête dans un mois jour pour jour, pas d'excuse, pas de faux-fuyants. J'aurais pu faire venir une grande entreprise de Paris, j'ai préféré m'adresser aux artisans du pays. Vous avez besoin de croûter comme j'ai besoin de travailler ! Alors démerdez-vous, soyez là jour et

nuit s'il le faut, je paierai des primes et je fournirai les casse-croûtes, fromages, saucissons, pâté à volonté ! Mais j'exige du travail soigné, du boulot fini, et pas de soûlards ici... hein ? Le premier que je rencontre ivre, je lui casse la gueule et je le vire ! Il n'y a pas d'architecte, l'architecte c'est moi. Chaque chef d'équipe a un dossier. Pour le moment, dans l'aile gauche, on ne touche pas au grand salon ni à la salle d'études, un cadre comme ça, spectaculaire, théâtral…, ça ne s'improvise pas, ça mérite réflexion. Cette maison a une âme, Bon Dieu !… Et maintenant sautez !

Et depuis, jour et nuit cela n'arrête pas de sauter. La maison Dorotte était solide comme le roc. Il s'agissait surtout de lui donner une nouvelle jeunesse, de la parer comme une mariée, de l'habiller de jaune d'or, de racler les tuiles verdies, de la vêtir de bois verni et de tentures, de la nourrir de meubles riches, de l'orner de livres précieux et de tableaux de maîtres, de lui donner vie de la cave au grenier, de lui insuffler un sang nouveau. Le docteur Albidal ne lésine pas. Il a fait battre tambour par Tanesrauft :

— Avisse à la population ! Le docteur Albidal engage à la journée homme à tout faire connaissant jardinage et au mois, cuisinière et jeune femme pour recevoir les clients au cabinet médical et s'occuper de la maison. Se présenter le soir après huit heures, heure du soleil, à la maison Dorotte !

La première à franchir les murs de la maison Dorotte fut Krivaï-Vulgue. Assis sur les marches du perron, la tête entre

les mains, les coudes sur les genoux, Grisisgli regardait les ouvriers des postes qui, au sommet d'un poteau, tiraient les fils du téléphone. La Ferrière comptait sept abonnés pour 1500 habitants : la cabine publique, l'ingénieur des mines M'sieur Faboulas, le notaire, Antoine-Philippe Nano le maire directeur de la cave coopératrice, le baron, le bureau de perception et maintenant le docteur Albidal. Le père Durac s'en était passé. On faisait cinq lieues aller et retour, en vélocipède ou avec la charrette, pour venir le quérir à soigner. Aux derniers temps tout de même, des villages les plus éloignés, on téléphonait à la cabine publique ; la postière prenait note des communications et le père Durac passait matin et soir. Mais la nuit, il n'en était pas question. Alors, hue cocotte !

— Bonjour mon garfon, dit Krivaï-Vulgue, voilà des jours qu'on f'est pas vu ! On a oublié fa vieille Krivaï-Vulgue ?

— J'ai rien oublié du tout, dit Grisisgli, j'ai une nouvelle vie.

— Bien fûr mon garfon, tu fréquentes du beau monde au jour d'aujourd'hui et la vieille Krivaï-Vulgue, elle peut bien mourir toute feule dans fon coin !

Grisisgli cligna de l'œil en souriant. Il n'avait rien contre Krivaï-Vulgue. C'était une vieille, voilà tout, un peu ronchonne, mais pas autrement mauvaise, un peu trop près de ses sous…

— Ce qui t'embête, c'est que mon père il te paie plus la nourrice, hein ?

— Fe qui te trompes, mon garfon, le docteur me paie jufqu'à la fin de l'année. Mais Grisisgli, peux-tu parler pour

moi ? Je m'ennuie toute feule, dans ma maison. T'avais la tête dure, mais tu me tenais compagnie. Quand on fe disputait, on caufait au moins. J'ai pu perfonne à qui parler. Alors, je parle toute feule, je radote, je rabâche, je vire toquée, alors je viens me préfenter comme cuifinière…

— Je n’ai jamais mangé que de la soupe au lait, du fromage blanc, des patates au lard et des pommes chez toi. Le docteur Albidal m'a emmené au restaurant de la ville, c'était sacrément bien ! Mais j'ai aussi envie d'un grand bol de lait frais avec du pain mouillé !

— Fi ton père m'affepte, tu auras du pain mouillé tous les jours du bon Dieu, et de l'œuf au lait, et des fouperouffes, des crêpes, des beignets, de l'omelette à la confiture de grofeille, fe que tu voudras, tu l'auras !

Le docteur accepta Krivaï-Vulgue. Il pensa qu'il était finalement bien commode d'avoir à domicile la vieille nourrice encore costaude malgré sa jambe torse. La bonne femme demeura intraitable sur un seul point : il n'était pas question pour elle de coucher à la maison Dorotte.

— Maître le Docteur, je couche chez moi dans mon lit. J'ai mes habitudes. Donnez-moi une clef de la maison, j'arriverai à l'aube et partirai le travail terminé, mais fang du Christ, je couche chez moi !

— Vous avez peur, nourrice ? Peur des fantômes ? D'Amélie Dorotte von Wheelinck et de ses assassins !

— Je couche chez moi, Maître le Docteur !

Le docteur Albidal tapa du poing sur le bureau, si fort que les encriers de porcelaine de Delphes tremblèrent.... .

— Couchez au diable, bougre de vieille folle, mais au premier rôti brûlé, je vous fous dehors !

— Il n'y aura jamais de rôti brûlé, Maître le Docteur, jamais moi vivante !

— Longue vie ! hurla le docteur excédé... Longue vie !

Alléchés par la place de jardinier, tous les bons à rien de La Ferrière défilèrent dans le bureau du docteur : Tanesrauft Pinaguet, le plus jeune frère Pétréos, les Bouja de Courteille et aussi Zonguet le Bossu le ramasseur d'ordures. Même Dudule le bistrot voulut présenter un lointain neveu qu'on appelait la P'tite Paille, parce que quand il était fin soûl, ce qui lui arrivait chaque soir, il titubait jusqu'à l'écurie la plus proche en hoquetant : « J'vas pour sûr me payer une p'tite paille ! » et il allait dormir sur les litières des bêtes.

Grisisgli connaissant son monde avait prévenu le docteur qui fort civilement remercia chacun, leur remit une petite pièce pour boire à sa santé. Il lui fallait réfléchir.

— J'en connais un de jardinier, dit Grisisgli.

— Ah ouitche, fit le docteur, un spécimen d'abruti et d'alcoolique dans le genre de tes amis, car ils se prétendent tes amis, ces salopards ! Ce Pinaguet avec sa tête de mongolien, et l'affreux bossu ! On est bien copain avec vot' gars, l'Grisisgli, pourra vous le dire…

— C'est pas vrai ! cria Grisisgli. J'ai rien à faire avec ces culs-terreux. Mais j'en connais un de jardinier, il est fort, il est gentil et lui c'est un ami, à la vie à la mort.

— Comme Zurbaritze de Logide ?

— Tout comme !

— Tu es fidèle à tes amitiés, n'est-ce pas Jacques.

— J'aime ceux qui m'aiment !

— Alors amène-le cet ami...

Quand le docteur Albidal vit Rotram le Lion pour la première fois, il ne put maîtriser un tressaillement. Nom de Dieu, quel homme ! pensa-t-il. Rotram mesurait près de deux mètres et il se mettait de profil pour passer les portes. C'était l'homme-arbre, le géant de la forêt, le sauvage végétal. Sur les conseils de Grisisgli, il avait fait toilette pour rencontrer le docteur. Tout nu, dans un coin de rivière, il s'était frotté la couenne, au savon de Marseille jusqu'à ce que ça brille, lavé la tignasse, la moustache et la barbe herbeuse. Malgré la lessive, les poils avaient conservé leur couleur étrange, ce ton jaune verdâtre de chlorophylle acquis au cours des ans, dans la forêt, au contact des feuilles et des mousses. Et dans cette crinière brillaient les yeux bleus, d'un bleu candide, d'un bleu pervenche de demoiselle.

— Je m'appelle Rotram, on me dit Rotram le Lion. Je suis bûcheron. Grisisgli m'a causé. Il veut que je sois votre jardinier. J'ai répondu : « D'accord Grisisgli, va pour jardinier ». Tout ce que Grisisgli dit, je le fais. Il m'a sauvé la vie, il m'a tiré des tourbières de la mine alors que je le coursais pour lui tanner la peau. J'étais fin saoul. C'est tout, me voilà.

— Ah bon, fit le docteur Albidal, ah bon... Je n'aime pas beaucoup que mon personnel se soûle.

— Quand je travaille, je ne me soûle pas ! ! Si je ne vous plais pas je m'en vais et on reste ami avec Grisisgli.

Le docteur Albidal se pinça le nez entre les deux doigts, ce qu'il faisait toujours quand il réfléchissait. Entre le pouce et l'index, il saisissait le bec d'oiseau de proie qui lui servait de nez et le malaxait doucement. Clignant des yeux, il observait Rotram. L'homme-arbre, détendu, pas gêné du tout comme ces paysans qui se dandinent d'un pied sur l'autre tortillant leur casquette et bafouillant un patois, Rotram reposait tout le poids de son corps sur la jambe droite, les mains passées dans les bretelles, le visage calme, serein, noyé dans le poil.

— Rotram vous me plaisez bien, dit le docteur en souriant. Grisisgli sait choisir ses amis. Cela vous dirait de travailler pour moi ?

— Je suis venu pour ça, Docteur.

Il disait « Docteur », pas M'sieur le Docteur

— Je veux dire travailler pour moi à temps complet, comme jardinier, comme caviste, comme chauffeur.

— Je ne sais pas conduire l'automobile.

— Vous apprendrez Rotram. Cela vous dirait d'habiter ici, pas dans la maison, mais vous pourriez emménager au-dessus du porche par exemple, il y a de la place à l'étage, de quoi faire deux pièces, indiquez-moi ce qu'il vous faut. Et puis Rotram, j'aime bien la chasse et la pêche ; je voudrais que vous me choisissiez de bons chiens de chasse, un courant et un chien d'arrêt, pour les poils et la plume, les bois et la plaine. Nous descendrons en ville acheter des fusils. J'ai vu aussi que l'étang de la Posterie est à louer. C'est un sacré

fameux étang à ce qu'on raconte, du brochet, de la carpe et de la tanche ! Il me faut un bateau et un garde... Le programme vous plait, Rotram ?

— Topez-là ! fit Rotram en tendant sa grosse patte, topez-là, j'emménage ce soir !

— Mais nous n'avons pas parlé argent, vous ne travaillez pas pour rien tout de même !

— Non Docteur, pas pour rien, vous me donnerez ce que vous voudrez, la louée d'un ouvrier agricole, ça me suffit. Je m'arrange avec la vieille Krivaï-Vulgue pour les repas et la boisson, pour le tabac et les bricoles ; les outils : hache, bêche, râteau, je les ai ; pour le reste, on verra à l'usage. Les cartouches, je les fabrique moi-même, elles sont meilleures, à la ville ils vous volent sur le plomb et la poudre, et sont pas regardants sur la bourre ! Je suis votre homme, Docteur et encore merci.

Le docteur Albidal s'étira dans son fauteuil et alluma le cigare qu'il mâchouillait.

— Fils ! dit-il, nous voilà dans nos meubles et il ne nous manque plus qu'une femme pour tenir cette maison. Eh bien, J'ai une bonne nouvelle, j'ai trouvé la gouvernante qu'il nous faut ! D'où le docteur Albidal sortait-il cette merveille qui allait « gouverner à sa botte » ? Personne ne le sut mais l'après-midi même, il partit seul dans sa voiture pour La ville et revint dans la soirée avec Paulette et ses bagages. Il appela Rotram le Lion qui taillait les troènes et lui commanda de

monter les valises dans la grande chambre d'amis.

— Bon dieu de bois, jura Rotram, quelle belle plante !

Le docteur s'adressa à Grisisgli, assis dans sa position familière sur les dernières marches du perron :

— Fils, je vous présente Mademoiselle Paulette, notre gouvernante, elle tiendra la maison et recevra les patients. J'espère que vous vous entendrez bien, cela vaut pour vous Krivaï-Vulgue et pour vous Rotram, je ne veux pas d'histoire ! Demain Mademoiselle Paulette se chargera de recruter une petite bonne pour aider au ménage. Tout cela est bien compris, je l'espère...

Les yeux féroces du docteur Albidal se fixèrent un instant sur chaque personne présente et l'on aurait cru que le feu puis la glace vous tordaient le cœur, et l'on avait tout chaud et tout froid, et envie de se cacher la tête au creux des bras, et de serrer les dents pour ne pas crier.

— Un mot encore, Mademoiselle Paulette, vous prendrez vos repas dans la salle à manger, débrouillez vous avec Krivaï-Vulgue. En attendant que vous ayez trouvé une petite domestique, je souhaite que vous serviez à table, pour éviter à la pauvre Vulgue de se déplacer avec sa patte torse. Et puis l'esthétique, n'est-ce pas... Bon pour la bonne, je compte sur votre goût, Mademoiselle Paulette...

— Me permettez-vous de faire un peu de toilette, demanda Paulette ? La voiture, la poussière, je me sens à faire peur !

— Prenez vos aises, nous sommes à la campagne. Jacques, faites visiter la maison à notre gouvernante. Je ne peux vous

accompagner, j'ai rendez-vous avec l'ingénieur des mines et je crains toujours que cette pauvre Vulgue se casse l'autre patte dans un mauvais escalier.

Le docteur Albidal coassa son drôle de petit rire du bout des dents et remonta dans sa voiture.

— En avant dit Rotram le Lion, saisissant les valises.

— Pouvez-vous nous montrer le chemin, jeune-homme ? demanda en souriant Mademoiselle Paulette à Grisisgli.

— Essuyez vos pieds, cria Krivaï-Vulgue !

Rotram déposa les valises devant la chambre que désigna Grisisgli.

— Merci mon ami, dit Mademoiselle Paulette, vous êtes le jardinier, homme à tout faire, garde-pêche, vous vous nommez Rotram. Le docteur m'a dit que son fils vous aime beaucoup, vous avez l'air d'un homme bon et vous êtes très costaud ! Je ne m'occuperai jamais de vos affaires, Rotram, vous êtes le maître dans le jardin. Tout ce qui est à l'extérieur est de votre ressort, tout ce qui est dans la maison est du mien, n'est-ce pas...

— On ne mélange pas les torchons et les serviettes, rigola Rotram, je vous comprends bien Mademoiselle...

— Il n'y a ici ni torchons ni serviettes ! Il y aura des amis ou des ennemis, et je préfère vous avoir pour ami...

Mademoiselle Paulette pencha la tête de côté, toujours souriante, et posa une main sur le gros bras nu de Rotram.

— Amis, Rotram ?

— Sûr Mademoiselle, amis et chacun chez soi ! On n'est pas du même monde...

— Personne n’est du même monde et nous sommes tous au service du Docteur. À tout à l’heure Rotram, je voudrais visiter votre jardin. Paulette entra dans sa chambre et fit signe à Grisisgli de la suivre.

12 GRISISGLI FAIT UNE FUGUE

Lundi 27 mars 1939

— Grisisgli…, ah non c’est vrai, Jacques…, dit mademoiselle Paulette. Je n’arriverai jamais à m’y faire ! Il faut pourtant que je vous appelle Jacques, comme votre père me l’a demandé. Il souhaite aussi que nous parlions d’un sujet qui lui tient fort à cœur. Le voulez-vous, Jacques ?

— mmmouais… bougonna Grisisgli méfiant.

— Et bien Jacques, je vais être directe, allez-vous à l’école ? demanda Mademoiselle Paulette, abandonnant le tas des chemisiers pour empiler des mouchoirs brodés sur l’étagère de la grande armoire.

— Non ! dit Grisisgli, jamais foutu les pieds à cette école de merde !

Mademoiselle Paulette fut si surprise qu'elle se figea et ne répondit pas tout de suite.

— Mais Jacques, ces gros mots ! lâcha-t-elle enfin. Tout le monde va à l'école un jour ou l'autre, c’est obligatoire !

Grisisgli n'allait pas à l'école. Au début, Krivaï-Vulgue, pour s'en débarrasser dans l'après-midi, avait essayé de le conduire chez tante Zette qui gardait les petits avant leur entrée au cours élémentaire. Grisisgli hurlait et se roulait dans la poussière et il était si grand pour son âge, à six ans, qu'il terrorisait la marmaille.

Tante Zette n'en vint pas à bout et Krivaï-Vulgue renonça. Or deux ans plus tard, Grisisgli lisait et écrivait couramment et récitait par cœur sans se tromper les tables d'addition et de multiplication. Logide était patient et Grisisgli, en sa compagnie, ne connaissait pas de vacances.

— Quand tu auras l'âge légal, petit, il te faudra t'asseoir sur les bancs de l'école.

— Jamais, cracha Grisisgli ! Jamais j'irai avec ces culs-terreux !

— L'école est obligatoire.

— J'y foutrai le feu ! jura Grisisgli.

— Je t'y conduirai moi-même, petito, car la Krivaï-Vulgue serait bien assez sotte pour te confier à ces bonnes sœurs qui rabâchent l'Imitation de Jésus-Christ et la vie des Saints. Le devoir d'un homme est d'apprendre et de comprendre.

L'enfant redoutait le monde inconnu de l'École Publique. C'était un immense bâtiment de briques rouges, construit par la Société des Mines, avant la grande guerre quand tous les puits étaient ouverts. À l'époque, l'enseignement était sous la dépendance de la Société, mais au fur et à mesure qu'on avait fermé les puits, l'État en avait repris la tutelle. Il y avait deux instituteurs et deux institutrices à La Ferrière : un

monde à part. Le directeur, monsieur Boivinas, était socialiste. On l'appelait respectueusement « Jaurès » et il fricotait avec les têtes chaudes et les bonnets rouges de la mine. Les bourgeois et les notables l'exécraient ; les paysans et les fermiers le craignaient ; les ouvriers s'en méfiaient un peu car il parlait trop bien. Monsieur Boivinas avait fait un voyage en Russie Soviétique, ce qui était fort rare. Phalanstère était son ami. Logide l'appréciait. Leur estime était réciproque, mais monsieur Boivinas traitait le sorcier de farceur et d'anarchiste.

— C'est un brave homme ! disait Logide, un cœur d'or et un rêveur. Le communisme lui monte à la tête comme une mauvaise fièvre, mais c'est la fièvre qu'il faut à ce monde et puis c'est un bon maître !

Dans une maisonnette blanche, près du presbytère, œuvraient quatre bonnes sœurs qui s'occupaient également du dispensaire des Mines. C'était le dernier bastion de la très chrétienne Société des Mines qui avait créé cette école dite libre quand la République avait pris en charge la communale. Bonne fille, la République ! Les contremaîtres, pour ne pas déplaire et les Polonais asservis y envoyaient leurs enfants. Les filles du notaire, l'Évangeline Tanesrauft quoique protestante et tous les gosses bien nés sur les fermes du baron Petit-Claude de la Codre y avaient fait leur première classe avant d'aller en ville, à Saint-Joseph et à Sainte-Marie. Si ceux de la communale étaient les « culs-terreux », ceux de la libre étaient les « culs-bénis ». Grisisgli ne fréquentait ni les uns, ni les autres.

— Et puis Jacques…, reprit Mademoiselle Paulette. Il faut apprendre à lire et à écrire.

Grisisgli buté, l'œil mauvais, haussa les épaules.

— Je sais lire et écrire depuis plus de cinq ans et je sais compter ; tous les problèmes d'arithmétiques, Logide me les a appris et on avait commencé l'algèbre au moment où ce cul-terreux de Sixte Utah s'est fait enfoudrer. Des livres, j'en ai lu des centaines et des difficiles, tenez... la Légende des Siècles et Notre-Dame de Paris de Victor Hugo ! J'ai appris la géographie dans le gros atlas Vidal de La Blache et Logide m'a enseigné l'histoire de France, il avait des tas de livres de Monsieur Frantz Brentano ! Tout cela je l'ai lu, et des livres terribles que vous ne connaissez pas : la Démonologie de Schattner et le dictionnaire des démons, le rituel des philtres et des invocations, ça je le lisais en cachette car Logide n'aimait pas que je farfouille dans ces diableries ! Qu'est-ce qu'il m'aurait appris d'autre à l'école, Monsieur Boivinas ? Logide, il me montrait les plantes, les bonnes et les mauvaises, les simples et les poisons, il m'expliquait la vie des animaux, la vie des oiseaux et des abeilles et celles des fourmis ; on lisait Monsieur Fabre et Monsieur Maeterlinck et on regardait les fourmilières et les ruches, on cueillait les champignons, les fleurs, les mousses, on élevait des têtards dans une bassine, on cherchait l'eau avec une baguette de coudrier, on se promenait dans la campagne et même à travers les marais et le carreau pourri de la vieille mine, et Logide il me parlait de la vie, des hommes, de Dieu et il me

disait : « Grisisgli, y'a pas que ce qui est écrit dans les livres qui compte, y'a les hommes, frère, frotte-toi aux hommes, regarde les vivre et si tu peux, si tu en as le courage, aime-les... ».

Et Grisisgli se lève, poings fermés, et se met à sangloter, à sangloter. Mademoiselle Paulette a cessé de s'éparpiller. Elle est toute raide, les bras le long du corps. Elle tient à la main une combinaison mauve dont les dentelles traînent sur le parquet ciré. Elle ne bouge pas. La petite mécanique intérieure qui l'agite est détraquée. Elle arrondit les lèvres pour parler mais aucun son ne franchit ses dents serrées. Grisisgli sort en claquant la porte.

Le Rème et l'Ariste Sudzguette pataugeaient gaillardement dans le ruisseau qu'on appelle curieusement à La Ferrière le « Pisse autour ». Son véritable nom sur les cartes d'état-major est la Sianne. Mais chaque village qu'il traverse lui a donné un nom différent et toujours ignoble, injurieux, scatologique. À La Ferrière : le Pisse autour ; à Jague : le Merdereau ; à Soigny : le Baveux ; à Jofre : la Vidangette. La Sianne est un doux ruisseau, indifférent, calme et peu profond qui gargouille entre les haies du bocage. Les truites y sont abondantes et s'y nourrissent de vairons, de gros porte-bois et de gammares, des crevettes d'eau douce. On y pêche les écrevisses à la balance. Le Rème avait dégoté dans la décharge une tête de mouton bien nourrissante, bleue de

mouches et dont les yeux suintaient. Leur père, le Maximilien Sudzguette avait décrété, entre deux coups de blanc qu'il s'agissait maintenant de se montrer à la hauteur et de lui rapporter, bien que la pêche d'icelles fût fermée, un bouquet d'écrevisses dont il avait envie ».

— Prenez les balances, jean-foutre et filez. Et souviens-toi, l'Ariste, qu'on ne dit pas un écrevisse mais une écrevisse et si je t'entends encore déformer la langue de notre belle mère patrie je vais te tataner le cul jusqu'à ce que la grammaire s'y imprime !

— Bien chef, dit le Rème, mais faudrait nous donner un peu de Pernod pour arroser la tête de mouton !

Maximilien Sudzguette leva les bras au ciel en gémissant. On l'assaisonnait, on le mangeait tout cru, ne voilà-t-il pas que ces bâtards qu'il avait tiré du ruisseau avec leur putain de mère entendaient prélever sur la bouteille de Pernod, son Pernod, pour appâter les écrevisses, un monde ! Il n'y avait plus de moralité, plus d'enfants, plus rien dans ce pays vampirisé par toute cette bande d'incapables et de bons à rien !

— Déguerpissez ! Hors de ma vue, morpions ! Du Pernod ! Sont trop fatigués pour cueillir quelques brins de menthe sauvage et en frotter la tête de mouton… hein ?

Et le Maximilien Sudzguette agitait frénétiquement sa carabine à tirer les rats. Depuis deux heures déjà, le Rème et l'Ariste posaient et retiraient les balances lorsque Grisisgli apparut au bout du champ Tausraft. Malgré la tête de mouton ointe de jus de menthe sauvage, l'écrevisse était

récalcitrante, ce qui faisait dire à l'Ariste qu'il devait y avoir dans quelque trou une charogne à point vers laquelle s'étaient dirigées toutes ces saloperies de bestioles à pinces. Rème pensait plutôt à la dérouillée qui serait le juste prix payé par Maximilien si leur pêche n'était pas abondante.

— Les écrevisses, ils sont plus bas, après la cascade de l'orme noyé, dit Grisisgli.

— Pochetée, cracha l'Ariste, t'as vu ça où, un écrevisse ! Une écrevisse mon pote, comme une vache, une cerise, une élastique, voilà comment qu'on cause le vrai français de France !

— C'est pas dans le beau monde du château qu'il peut apprendre à causer le vrai français de France, enchaîna Rème sarcastique..., avec leur garde à moitié boche...

— Vous cherchez la raclée ou quoi ? demanda Grisisgli surpris de cet accueil. Vous ne savez pas que vous êtes au Galibole pour un an et si j'en chante deux mots aux Simoneux... Soyez pas chiens, les gars, vous n'y connaissez rien aux écrevisses. Moi je vous aide, si vous m'aidez...

L'Ariste entreprit une longue plainte, un lamento sur le mode antique d'où il ressortait, entre bien des reproches, que Grisisgli était bien le plus lâcheur des culs merdeux de La Ferrière, que ça pour sûr oui, eux, le Rème et l'Ariste, lui resteraient éternellement reconnaissants de les avoir choisis comme Carilloneux et Vergeux du Galibole lors de la fête de la Saint-Simon, mais depuis on l'avait pas vu derche dans les ruelles ou les sentines de la décharge municipale, ah nom d'un roustouille, plus assez bon pour le Grisisgli, le Rème et

l'Ariste. Il lui fallait des petites bicheuses léchées comme au château, une honte quoi, ça se promenait en voiture automobile, déguisé en dimanche, des affutiaux de velours, des chemises en soie et des chaussures en fil... Et un ruban dans les tifs, ça lui plairait pas, au Grisisgli ?

Sur ce l'Ariste se retrouva les fesses dans l'eau, une grande baffe sur le pif. Le Rème apprécia le coup.

— À quoi on peut t'aider ? demanda-t-il.

Grisisgli s'assit dans l'herbe, le Rème et l'Ariste à ses côtés. Le Rème sortit de sa poche un paquet de mégots noirâtres et des allumettes.

— On va en tirer une, dit-il, t'en veux ?

Grisisgli secoua la tête, le mélange graisseux que le Rème tortillait entre ses doigts n'avait rien d'appétissant. Voilà donc les copains qui me restent, pensa Grisisgli, le Rème et l'Ariste Sudzgette. Depuis que je suis à La Ferrière chez Krivaï-Vulgue, je n'ai pas d'autres amis, pas un, pas un gamin de mineurs ou de vignerons, encore moins un enfant de messieurs-dames les commerçants ou de bourgeois. J'étais « le » Grisisgli, le sauvage, l'enfant de l'assistance ou presque. Tout juste si on ne me lançait pas des cailloux et, s'ils se retenaient les francs-salauds, c'était par crainte de Zurbaritze de Logide…, pouvait porter des sorts, faire crever les vaches, tourner le lait et donner des envies aux femmes grosses.

— Voilà dit Grisisgli, la demoiselle Paulette qui est arrivée chez mon père, elle voudrait que j'aille à l'école du père

Boivinas, ou peut-être bien une autre école plus loin, à La ville.

— À l'école, Bon Dieu de bois ! s'exclama le Rème, elle est dingue !

— À l'école du père Boivinas ! Et tu vas aller frotter tes fesses sur les bancs de bois avec tous les culs-terreux de La Ferrière ?

L'Ariste leva les yeux au ciel. À l'école, il n'en revenait pas. Bien sûr, ça leur pendait au nez à eux aussi, les Sudzguette. Ce vieux schnoque de père Boivinas avait menacé Maximilien des gendarmes :

— L'école est obligatoire, Monsieur Sudzguette, obligatoire, il criait Boivinas en agitant son canotier au bout du poing, comme s'il eût voulu frapper le grand Max de ce couvre-chef dérisoire.

— Oui, sussurait Maximilien, oui Môssieur Boivinas, votre école est obligatoire, mais elle devrait aussi être laïque, et laïque elle l'est pas.

— Vous avez déjà vu des curés dans MON école, hurlait Boivinas.

— J'ai jamais vu de curés mais j'ai vu des instituteurs rouges, des communistes, des bolchévicks, Ha ! Ha ! La religion marxiste, Ha ! Ha ! Le dogme stalinien, Ha ! Ha ! On dit la messe dans votre école M'sieur Boivinas, camarade Boivinas, la messe rouge de la religion rouge et je suis contre, compris, je suis contre ! Et les gendarmes et la maréchaussée aussi.

— Ça ne durera pas, Sudzguette, ça ne durera pas !

Pour le moment ça durait au grand plaisir du Rème et de l'Ariste.

— Je ne veux pas aller à l'école au père Boivinas, dit Grisisgli, je sais lire et écrire et compter. Logide m'a appris des choses que les culs-terreux n'imaginent même pas. Logide, il sait : « Si tu voulais, tu passerais le certificat d'études et tu serais le premier du canton ». Alors, voilà, je m'en vais à la recherche de Logide. Je vous le dis à vous, mes copains, je fous le camp chercher Logide. Faut pas avoir de chagrin, rien, je m'en vais chercher Logide. Je ne peux plus vivre sans lui. J'ai tout laissé au docteur Albidal, les beaux habits et tout et tout. J'ai pris mes vieux affutiaux de dans le temps. C'est tout, et tout, et tout les gars ! Si on vous demande où je suis, dites que vous m'avez vu partir vers la ville, par le train des wagonnets. Le temps qu'ils me cherchent là-bas...

— Et où tu vas, demanda le Rème.

— Je reviendrai avec Logide et je dirai aux gendarmes que c'est pas lui qui a volé Sixte Utah.

— Les gendarmes, ils sont tellement cons, parle-s-en au Maximilien, il en connaît un morceau sur les gendarmes de la République !

— Je voulais vous dire au revoir les gars, au cas où il m'arriverait malheur en route… Avant de partir, je vais vous aider pour les écrevisses.

— En fait, c’est ta première fugue… chantonna l’Ariste.

— Je crois bien. Des fugues, j'en ai fait quelques-unes avant, mais c’étaient des fuguettes... Je partais avec l'intention de ne pas revenir parce que j'en avais assez de

Krivaï-Vulgue et de ses patates au lard, ou parce que Logide, dans un accès d'humeur, m'avait rembarré. Je lui posais tellement de questions. Je partais et je revenais. Finalement, personne ne se préoccupait de mon sort. Krivaï-Vulgue me croyait chez Logide, et Logide chez la Vulgue. Je couchais dans une meule de foin, buvais le lait dans les bidons des fermiers et rentrais au village. Et personne ne m'interrogeait.

Grisisgli, quelques années plus tard, y repensa. Cette fugue-là, la première vraiment sérieuse, il s'en souvint seconde par seconde : bien que rapide, elle avait duré une éternité. Car cette nuit et le jour qui avait suivi, et encore une nuit, le petit enfant Grisisgli qu'il était encore était mort à jamais, mort et enterré sans retour, comme si dans la poitrine il avait eu jusque-là sans y penser trop, une gentille mécanique qui tique taquait au rythme de l'enfance, une drôle de petite mécanique insouciante, une horloge amusante avec un oiseau qui apparaît sur le pas d'une porte et lance une tierce, ou deux petits paysans de bois qui tournent dans un chalet suisse et annoncent alternativement la pluie et le soleil —l'homme est chaussé de sabots jaunes et tient un parapluie à la main et sa dame est vêtue d'une jupette tyrolienne, et ses cheveux blonds sont retenus par un châle fleuri—, ils tournent et tournent. Soudain ils s'arrêtent, la mécanique est cassée, plus de pluie, plus de soleil, rien que le temps, le temps lourd, le temps martelé des grandes personnes, le temps des horloges à balancier, des clepsydres

et des sabliers, le temps ricanant porteur de faux avec, au bout de la route, la mort. Cette nuit-là et le jour qui avait suivi, et encore une nuit, l'enfant Grisisgli était mort, la petite mécanique rêveuse s'était arrêtée. Grisisgli, en hurlant, était entré dans le domaine pourri des hommes.

13 L'INCENDIE DE LA MINE

Lundi 27 mars 1939

Cette nuit de fin mars 39, avec déjà des brumes accrochées aux basses branches sur la rivière, sentait la bougie éteinte, le suif encore mou. Pour aller en Tue-chien, pensa Grisisgli, je dois passer devant la maison Dorotte et si Rotram le Lion est chez lui, au-dessus de la poterne, il va me voir et me retenir, ou des fois le docteur Albival qui arriverait dans son automobile, ou mademoiselle Paulette qui me chercherait… Krivaï-Vulgue, elle court pas assez vite avec sa patte croche. Je ne veux pas retourner à la maison Dorotte avant d'avoir retrouvé Logide. Et quand on aura tout expliqué aux gendarmes, Logide il viendra habiter avec nous, il recommencera à m'apprendre des choses et je n'irai pas à l'école. Si je ne passe pas par la maison Dorotte, il faut faire le détour du bois des Cinglants, c'est long, mais je ne suis pas fatigué et je connais le chemin.

Grisisgli avançait dans la nuit qui sentait la bougie éteinte.

Il y avait une lueur mauve du côté de la mine. Le carreau était éclairé jusqu'au lever du soleil. Mais la lueur des lampes à arc était plus vive que de coutume et nimbait l'horizon de sa lumière malade. Sous les lampes à vapeur de mercure les hommes prenaient le teint vert des souffreteux et des noyés.

— Ça sent quand même drôle, pensa Grisisgli qui était sensible aux odeurs, comme un chien de chasse, ou tout animal habitué à vivre dans la nature, à courir les sentiers enfoncés dans la terre, à ramper dans les buissons épineux, le nez dans la mousse ou les feuilles en décomposition, prêt à reconnaître l'air acidulé des baies jaunes et l'odeur musquée ou poivrée des champignons éclos. Grisisgli ne s'attardait pas aux odeurs quelconques, familières, celle de la soupe et du frichti de la vieille Krivai-Vulgue, celle de l'encaustique, de la cire d'abeille dont elle frottait les meubles, celle des boules de camphre dont, au printemps, elle bourrait les édredons pour tuer les larves, celle douceâtre et tenace du savon noir avec lequel elle lavait le carrelage rouge de la cuisine. Toutes ces odeurs de maison, il ne les sentait pas, n'y prêtait pas attention. Mais il s'attardait au passage sur un brin de menthe sauvage qui fait saliver et donne frais à la bouche, sur la douceur aigrelette du sureau qui pique le nez, sur la senteur sucrée et lourde de la digitale.

Mais cette nuit-là, tout empestait la bougie éteinte.

— Je me demande bien quelles saloperies ils font brûler... Le vent comme il est placé, cette puanteur ne vient pas des fossés communaux. Quand ça crame chez le Maximilien Sudzguette, ça sent le caoutchouc mais pas la bougie brûlée.

Grisisgli haussa les épaules et, à pas prudents, s'enfonça dans le sentier étroit qui traverse le bois des Cinglants. C'était un mauvais bois de courte futaie, de chênes rabougris, de genévriers en coupole, de ronciers et de buissons épineux. Grisisgli le connaissait bien pour y avoir cherché des girolles et des trompettes de la mort que Krivaï-Vulgue enfilait sur de la « fifelle » et que l'on pendait au grenier pour les faire sécher. L'hiver venu, on fait gonfler les champignons à l'eau salée et ils deviennent à nouveau dodus et souples. Le bois des cinglants est un mauvais bois. Il faut y marcher à pas prudents, en posant doucement la semelle sur la couche végétale de feuilles, de mousses et d'écorces pourries. La terre est spongieuse, rongée par l'eau qui sourd de mille rigoles, et les fondrières sont profondes et cachées, ainsi que les terriers et les trous à renard. On s'y tord les pieds et s'y brise les membres. Les arbres ont des branches torses aux doigts crochus et les ronciers des ongles acérés qui déchirent la peau. Grisisgli pense que Logide ne peut s'être caché en Tue-chien. Si c'était le cas, Rotram ne lui aurait pas dit qu'il pouvait y aller... Et puis, la maison du sorcier est tout de même trop près du village, et les gendarmes républicains comme dit Sudzgette, tout bêtes soient-ils, ont assez de jugeote pour y monter voir. Non, si Logide est resté dans la région, il ne peut être que dans leur île, mais dans l'île, Grisisgli ne peut s'y aventurer la nuit. Le sentou est trop traître. Et si Logide n'est pas dans l'île ?

— En tous cas, je ne retourne pas à la maison Dorotte, pense Grisisgli. En tous cas, pas tout de suite ! J'attends un

peu que ça se tasse, sûr que le docteur Albidal, il me pilera. Ça ! Ils vont m'expédier dans une école, en ville peut-être. Il va peut-être renvoyer Mademoiselle Paulette, c'est de sa faute à celle-là, de quoi j'me mêle ! Comme crie souvent Krivaï-Vulgue, « De quoi j'me mêle ! ». Depuis le temps qu'il est parti Zurbaritze, il est peut-être loin, en Suisse ou aux Amériques. Avec ça, je n'ai rien emporté à manger et s'il reste rien en Tue-Chien... Logide a peut-être pris les provisions, peut-être, peut-être, peut-être. Je vais peut-être aussi me perdre et mourir de faim. Ah ! Ah !

Grisisgli s'arrête et rigole un coup.

— Ce que ça peut puer ! s'exclame-t-il à voix haute voix, pour se tenir compagnie.

Il n'a pas peur de la nuit, du vent, de la solitude. L'Ariste Sudzguette, qui n'est pas froussard, avoue qu'il ne se sent pas tranquille seul dans le noir. Il pense à des choses affreuses, des histoires enfantines, des contes de bonne femme du genre Galibole, loup-garou, morts dressés qui hurlent, fantômes traînant des chaînes, ogres des fontaines visqueuses, dévoreurs de bambins, suceux de moelle et de sang. Foutaises ! N'empêche l'Ariste, la nuit, il se sent creux au ventre, cuisses humides et queue rétrécie. Pour se donner du courage, il chante à tue-tête. Il évite de sortir seul. Le Rème est encore plus trouillard mais à deux, la peur partagée est plus légère. Grisisgli aime la nuit, son domaine mystérieux, la vie cachée et « friselante » à ras, la pellicule visible des choses, comme ces poissons qui font des bulles à la surface du lac d'ombre, on les devine, ils passent, on ne les

voit pas. Dans le clair de lune, Grisisgli va bon train.

En sortant du bois des Cinglants, sur la petite colline jumelle de Tue-chien, Grisisgli s'arrêta.

— MON DIEU, s'écria Grisisgli, il y a le feu à la mine !

Le vent qui montait de l'étroite vallée où nichait le village charriait des odeurs insoutenables de charnier en flamme. Un jour Tanesrauft le fermier, Tanesrauft Tête de Flammes, avait, on ne sait trop pourquoi, plutôt que de l'enterrer, arrosé de pétrole la charogne d'une vache crevée, peut-être bien de la fièvre aphteuse ou de la charbonite bovine et avait essayé de brûler la carne déjà pourrie. Il avait du y renoncer, tellement la puanteur était atroce. Le fin du fin avait été la scène entre Tête de Flammes et son frère Tanesrauft le garde champêtre, dépêché par le maire pour dresser procès-verbal. Les deux Tanesrauft s'étaient empoignés, et le garde champêtre avait achevé sa course le cul souillé, au milieu de la fosse à purin.

— Je reviendrais avec un fusil et de la chevrotine, salopard ! avait hurlé Tanesrauft Tambour.

— Retourne chez les papiotes, lécheur de curé ! avait répondu Tête de Flammes. Tambour n'était pas revenu et les fermiers avaient enterré la vache.

Cela ne faisait pas de doute, un des puits de mine brûlait. Des flammes jaunes et violettes grimpaient le long du chevalement et on aurait cru, au centre du talweg, une torche

immense, ruisselante de lumière en mouvement, un gigantesque cierge pascal enluminé. Soudain le silence de la nuit fut déchiré par le bêlement bavasse de la sirène de la mine et par le tintement furieux de la grosse cloche. On sonne tocsin, pensa Grisisgli. Assis sur un rocher, Grisisgli regarde La Ferrière sortir du sommeil : d'un seul coup, chaque maison s'illumine, déjà toutes les fenêtres sont éclairées dans le quartier Bougeille, vers les maigres corons des Polaks et, comme des yeux qui s'ouvrent, les lampes s'allument de proche en proche sur la route de La ville, par la Croix Rougeaud ; il voit des lueurs qui scintillent, des autos ou des camions qui grimpent la côte, et la cloche qui bat, qui bat, à tocsin, à tocsin et d'autres cloches qui répondent par delà la colline, derrière la rivière, sur Quasnes, Saint-Gyr, Floucy, ça carillonne à mort, de clocher en clocher. Dans les rues, des points lumineux se déplacent et courent et se croisent. Vachement chouette ! pense Grisisgli. Il reste là, assis, et se tripote les doigts, il piétine l'herbe à mouton.

— Je reste ou j'y vais ? Je cherche Logide ou je descends à la mine, retrouver le Rème et l'Ariste ? Un peu bien, la rigolade avec les pompiers ! On va se passer les seaux, des brocs, des casseroles de flotte pour alimenter la pompe à bras. Ce qu'on a pu s'amuser quand la grange au père Forin a brûlé, toute la paille, le foin de l'année, le grain pour les bestiaux, les rames à haricots, ses deux charrettes et la réserve de tonnellerie… Ça chauffait dur, les tuiles qui pétaient comme des châtaignes sous la cendre rouge… Pif ! Paf ! L'explosion des tonnes, le craquement des charpentes

et les casques d'or des pompiers qui brillaient, des vrais soleils ! On avait les pieds mouillés et les joues en feu, et le Rème et l'Ariste passaient leurs mains mouillées sur les fesses des filles qui gloussaient. À la mine, on ne pourra pas entrer. Ils auront fermé les grilles et ils ont leur grosse moto pompe de cuivre rouge qu'ils essaient chaque année au quatorze juillet. Même que M'sieur Faboulas a pas voulu la prêter quand la grange au père Forin a brûlé et que ça jasait chez les culs-terreux.

L'horizon entier au ras de la Croix Rougeaud s'embrasait.

— Au feu ! cria Grisisgli, au feu, la mine brûle !

Et il cessa aussitôt de hurler, se rendant compte qu'il était seul, au sommet de la colline des Gronds, face à Tue-Chien. Le son de la cloche martyrisait la nuit.

— Faut que j'aille voir ça, on va se passer des seaux d'eau comme pour la grange à l'Abel Forin. Mais si j'y vais, Rotram il est pompier et s'il y a des blessés, le docteur Albidal et peut-être même Mademoiselle Paulette... Grisisgli, à regret, en traînant la savate, tourna le dos au village enfumé, pour grimper vers Tue-chien.

Grisisgli n’assista pas « de visu » à ce qu'on a appelé à l’époque le drame de La Ferrière. Il entendit les cloches, la sirène, vit les flammes attaquer le chevalement central... mais ne sut rien du scandale politique tel qu’il fut relaté dans les journaux régionaux. Ce n’est que bien plus tard que l’instituteur, Monsieur Boivinas, raconta à un Grisisgli adulte

et devenu son ami le déroulement de la terrible soirée et des jours qui suivirent la catastrophe. Sans la grève, l'affaire elle-même n'aurait pas fait grand bruit. À cette époque encore, une vingtaine de Polaks carbonisés dans un puits de mine, c'était quoi ? De la viande à travail, pas autre chose, des esclaves abrutis, morts pour quelques kilos de mauvais fer. Déjà, en ce temps-là, on parlait de fermer la mine qui n'était plus rentable. Mais ce qui a véritablement mis le feu aux poudres, c'est le cas de le dire, c'est que sur les causes mêmes de l'accident, les avis divergeaient totalement. La direction parla de l'explosion d'une lampe à acétylène qui aurait communiqué le feu à un fût d'huile lourde ; un violent appel d'air dans le puits de descente aurait attisé l'incendie et la benne transportant 20 mineurs se serait écrasée au fond. Monssieur Faboulas avait déclaré à la presse « qu'on se trouvait devant une faute professionnelle évidente, un fût de gasoil ne devant jamais se trouver à proximité de la lampisterie ». Cette version fut fortement contestée par le chef porion Phalanstère et le chef d'entretien du matériel. Ils avaient, d'après leurs dires, avisé à maintes reprises la direction du mauvais état des câbles et du treuil destinés à la descente de la benne, régulièrement surchargée. Un câble s'était brisé, le frein de secours avait lâché et la benne s'était écrasée. Le frottement du câble fou contre une ligne à haute tension dénudée aurait alors provoqué le court-circuit et l'incendie alimenté par l'acétylène et le bois de soutènement entreposé sur les ordres de la direction près de la lampisterie. Lors de l'unique confrontation « direction-mineurs », le ton

monta vite avec pour conclusion la grève et l'occupation du carreau. Pour ne pas arranger les choses, le maire de La Ferrière, monsieur Antoine-Philippe Nano, directeur de la cave coopérative s'en mêla, affirmant à la presse que : « Tout cela était un complot monté par les rouges, les anarchistes, les socialistes et le Front Populaire » et qu'il « allait faire donner la troupe pour déloger cette racaille », ce qu'il fit. Le calme revint à La Ferrière et l'enquête ne fut pas poursuivie car monsieur Antoine-Philippe Nano se porta garant pour le Directeur de la mine « un homme compétent au-dessus de tout soupçon de négligence ».

La nuit de l'incendie, l'enfant Grisisgli n'entendit donc que les cloches, n'aperçut que les flammes qui attaquaient le chevalement central... Il ne vit pas, derrière les grilles du carreau, s'activer Rotram et Phalanstère parmi les pompiers, s'empresser les équipes de secours et son père le docteur Albidal qui demanda bientôt de l'aide à l'hôpital de la ville. Il ne vit pas non plus le même porion et syndicaliste Phalanstère étendu mort, le lendemain matin sur le bord des fossés communaux, abattu à la carabine par le Maximiien Sudzguette, sur la commande discrète du maire de La Ferrière, Môssieur Nano. Grisisgli n'apprit tout cela que bien des années plus tard, de la bouche de monsieur Boivinas, l'instituteur devenu son ami qui lui parla également de la mutation expéditive en Indochine de l'ingénieur Faboulas, l'affaire de La Ferrière devenant, à bien des égards et pour trop de beau monde, embarrassante…

Tue-Chien est un monde désert, une faille dans la joyeuse arlequinade des vallons qui cernent La Ferrière, un gros morceau de roche grisâtre entouré de sapins noirs si serrés qu'ils forment une grille élémentaire qui rebute les plus courageux. La mauvaise réputation de la grotte vénéneuse, murée et démurée, la présence insolite de la maison du sorcier faisaient le reste ; ne montait en Tue-Chien que celui qui cherchait la pratique du diable et de ses diableries. Sixte Utah avait trouvé en ces lieux une triste mort, et depuis la disparition de Logide, personne ne semblait avoir grimpé la sente abrupte. Un bruit courait pourtant à La Ferrière qu'un dénommé Krugé Bruyère, un rebouteux arrivé depuis peu, était déjà monté plusieurs fois à Tue-Chien, sans doute pour reconnaître les lieux car il comptait s'y installer.

— Qu'il y vienne, pensa Grisisgli, il me trouvera pour l'accueillir, ce charlatan ! Personne ne remplacera Logide, c'est sa maison et moi vivant…

L'enfant, rompu, les mains écorchées par les ronces vivantes, les mollets griffés par les branches basses dans le bois des Cinglants, s'assit sur la pierre des sacrifices, devant la cabane. Il avait faim. Il était triste.

La cheminée ne fumait pas. La porte était fermée et des aiguilles de pin sèches, poussées par les tourbillons de vent, souillaient le bassin d'eau. Des mottes de terre friable étaient tombées dans la rigole de la source, et l'eau coulait sur la pierre. Du bout des doigts, Grisisgli écarta la pellicule d'herbes et de feuilles mortes et se rafraîchit les mains et la

figure. Comme toujours l'eau était glaciale et il suffoqua. Il but une ou deux gorgées, dans le creux de ses paumes mais le liquide avait un mauvais goût de fer. Il cracha. « Logide n'est pas là », dit-il à haute voix, pour le plaisir de s'entendre parler, de troubler le silence et une gélinotte lança un cri aigu et s'envola en claquant des ailes.

— Si j'avais eu ma fronde, je l'avais la géline, pensa Grisisgli.

Il tourna autour de la cabane et trouva la clef à sa place, sous la septième pierre après sept pas. Il rit en se souvenant que Rotram le Lion lui avait promis de lui révéler —un jour— où était la clef. Logide ne l'avait même pas changée de place. La serrure était bien graissée et tournait molle. La pièce sentait le renfermé, l'aigre et la poussière, comme ces vieilles boîtes à biscuit dans lesquelles Krivaï-Vulgue conservait du tilleul pour calmer et des queues de cerise pour faire aller. Ce n'était pas désagréable. Grisisgli ouvrit la fenêtre, enleva la barre de bois et poussa le volet plein. Le grand duc, le faucon et le thalassidrome étaient à leurs postes, la chouette était tombée sur le sol. Il la releva. Elle perdait ses plumes.

— Salut Ursule ! dit Grisisgli, as-tu vu Logide ?

Le squelette bougea un peu dans le courant d'air entre la fenêtre et la porte entrouverte, mais les deux billes d'agate enfoncées dans les orbites restèrent indifférentes. Ursule portait toujours au poignet gauche, à l'endroit où le radius et le cubitus se rejoignent, la manchette de fer forgé qu'une chaîne reliait à une autre manchette fixée juste au-dessus de la malléole. Logide ne l'avait pas libérée avant son départ.

D'ailleurs Ursule souriait de ses belles dents lumineuses.

— T'es contente Ursule ! dit Grisisgli, t'es toujours contente toi, moi j'ai sacrément faim. Y'a p't'être quelque chose à manger dans la réserve, si la clef est toujours là ?

La clef y était. Dans la réserve, l'air était froid et sec. Rien n'avait bougé. Grisisgli alluma la bougie et, à la lueur tremblotante, inspecta le caveau. Il ne manquait rien, pas même le jambon pendu dans un sac, le tonnelet de vin de paille apporté par Sixte Utah, le litre de goutte. Les patates avaient un peu germé. Grisisgli s'assit sur le sol et entreprit d'arracher les pédoncules blancs. Les pommes de terre étaient flasques, vidées de leur suc. Elles n'allaient pas tarder à se flétrir, voire à pourrir. Grisisgli les chargea dans la brouette et les sortit sur le fumier. Il avait de plus en plus faim. Il décrocha le jambon, le porta dans la cabane et se mit à table. Il n'y avait pas de pain mais dans une boîte un paquet de gaufrettes à proverbes… Pierre qui roule n'amasse pas mousse… Un tien vaut mieux que deux tu l'auras… Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée… Il dévora une vingtaine de proverbes sans les lire. Logide lui avait enseigné que rien n'était plus stupide que la sagesse populaire. Il tira du vin de paille dans la cruche, but coup sur coup deux verres, s'allongea sur le lit et s'endormit, roulé en boule. Un violent courant d'air le réveilla en sursaut. Sous la poussée du vent, la fenêtre à peine clenchée s'était ouverte et Ursule cliquetait et dansait la gigue suspendue à son crochet. Il faisait grand jour et des nuages d'encre crevaient à la lisière des sapins, s'effilochaient, se reformaient et filaient en troupeau

compact vers le talweg. En grignotant une tranche de jambon fumé, Grisisgli s'assit sur le bord du lit. La cabane lui semblait affreusement vide et froide. Logide n'était pas venu. Il n'avait pas emporté ses livres… rien. Tout était en place pour son retour. Avait-il seulement pris son argent ? Loin du pays, il ne pouvait vivre sans argent. D'un pas traînant, Grisisgli se dirigea vers Ursule et, de la potence qui soutenait le squelette, il compta onze carreaux vers la droite et cinq vers la gauche, et encore trois vers la droite. De la pointe du couteau, il souleva la plaque de terre cuite rouge. Logide avait laissé l'argent, des pièces d'or et d'argent, un rouleau de billets dans une boîte à cigares. Pensif, il ferma l'entrée de la cachette. Où Logide avait-il bien pu fuir sans argent ? Ça devait faire des sous, ce paquet de billets et toutes ces pièces. Sans ses livres, sans argent, sans provisions, sans son gris manteau de laine encore accroché à la patère près du lit, Logide ne devait pas être bien loin… à l'île ! Il se cachait dans l'île ! Je vais le chercher, dit Grisisgli. La pluie tombait drue. On ne voyait plus les sapins et la nuit arriverait vite. Grisisgli savait qu'il ne pouvait s'aventurer dans les marais par mauvais temps. Les ruisseaux gonflaient, la tourbe travaillait et la sentine devenait incertaine.

— Quand la pluie cessera, je m'en irai, pensa Grisisgli, en attendant je vais faire du feu.

Tout en préparant les javelles qu'il brisait sur son genou et les bûchettes de sapin, il s'attardait au souvenir des autres, là-bas à La Ferrière. On devait le chercher, et peut-être bien en ville, si le Rème et l'Ariste n'étaient pas des mouchards.

Grisisgli, inquiet, imagina un instant que le docteur Albidal, enfin… son père avait pu prévenir les gendarmes. Mais Rotram le Lion devait se douter. Bon sang, ça ne m'étonnerait pas que Rotram le Lion monte en Tue-Chien, bon, bon, je m'en sauve pas, je le supplie de m'accompagner à l'île et si Logide n'y est pas, je reviendrai, promis juré, et je ferai tout ce qu'ils voudront, j'irai à l'école au père Boivinas, je porterai mes beaux habits et les chaussures à boucles, et je dirai vous à mon père, et je serai gentil avec Mademoiselle Paulette, mais d'abord je veux aller dans l'île. La tête lui tournait un peu, les joues brûlantes et les lèvres sèches. Grisisgli prit à deux mains le pichet de vin de paille et avala une longue goulée. Il rit plus fort, claqua des lèvres et de la langue —ainsi font les vignerons qui dégustent le bourru— ! La tête lui tournait vraiment. Il avait du mal à tenir les yeux ouverts. Une javelle lui échappa des mains et il tomba sur le plancher en gémissant.

Malgré sa tête douloureuse, ses oreilles bourdonnantes, Rotram le Lion grimpait vivement le raidillon de Tue-Chien. De la nuit passée à combattre l'incendie, il se souvenait à peine, une grande rumeur, l'éclairage brutal des lampes à mercure et la danse fauve des flammes. Dans l'éclairage halluciné, la fumée aigre, la vapeur d'eau, le brouillard né au contact de la chaleur, il avait deviné d'autres visages, d'autres masques ; il n'avait cessé d'attaquer à la hache l'enchevêtrement des poutres qui s'écrasaient au sol dans

des gerbes d'étincelles et interdisaient l'accès de la galerie. De temps en temps, il acceptait un coup de rouge ou de vin blanc d'une main anonyme, se torchait les moustaches et reprenait le harassant travail de bûcheron. Il avait vu disparaître deux mineurs de l'équipe de sauvetage dans un entrelacs de poutrelles enflammées, et c'est au moment où il se précipitait pour leur venir en aide qu'il avait été assommé. Il s'était réveillé à l'infirmerie. On lui avait montré son casque noirci et cabossé.

— Mon vieux Rotram, sans ton borsalino, tu serais mort. Tu as une sacrée caboche en granit !

Le docteur Albidal lui souriait. Il avait remercié le docteur d'un hochement de tête qui lui tira un « aïe » de douleur. Il se demandait ce que pouvait être un borsalino.

— Je vais te faire une piqûre pour dormir.

— Les autres ? Et les autres ? s'était-il entendu demander, combien ?

— Tout est fini, Rotram, tout, une vingtaine de morts…

Il s'était enfoncé dans le maigre oreiller du lit d'infirmerie. Une sorte d'éponge envahissait sa bouche, au goût amer. Les pauvres gars, pensait-il, les pauvre gars… Et sans doute le docteur l'avait-il piqué, il n'avait rien senti et s'était endormi, cotonneux, nauséeux.

Lorsque Rotram s'éveilla, Phalanstère se tenait au pied du lit.

— Pordinsky est mort, dit-il, pour lui c'est fini. Pour nous les mineurs, ça commence, Rotram !

— Je suis avec vous les gars, on est ami.

— C'est pas ton boulot, Rotram, et on te réclame dehors, le petit Grisisgli a disparu.

— Grisisgli ? Il ne s'est pas glissé sur le carreau, pendant l'incendie ?

— On ne l'a pas vu. Le Rème et l'Ariste prétendent qu'il est parti pour La ville chercher Zurbaritze de Logide.

— Mais Logide n'est pas en ville. Le gosse doit être en Tue-Chien ! Bon d'là, ça risque de compliquer encore les affaires du Logide, ce n'est qu'un gamin et avec tous ces gendarmes dans les parages…, j'y cours !

— Prends attention à ta tête Rotram, tu n'es pas solide.

— Garde-toi, Phalanstère, c'est un gros morceau la flicaille et tous ces messieurs en cravate, ils pourraient bien vous jouer des tours ! Passe-moi mes chaussures, ça balance là-dedans quand je me baisse, et comment va le Docteur ?

Phalanstère éclata de rire.

— Sacré Docteur, sacré toubib, il a pas déculé, jour et nuit, pas fermé l'œil et maintenant il boit du champagne et p'tête qu'il s'envoie la petite infirmière de l'hôpital, c'est un bougre ce type-là. Je lui ai dit pour Grisisgli que tu y allais, il a confiance en toi.

Il n'y avait personne en Tue-Chien mais Grisisgli était passé par là. Son corps avait laissé une empreinte ronde sur le lit, des débris de gâteau jonchaient la table et une tranche de jambon fumé était posée sur une assiette. Rotram porta le pichet de terre à son nez. Ça sentait le vin. Il pensa que l'enfant devait être dans un joli état s'il avait bu trois quarts de litre de vin blanc. Il se sentait un peu las. Grisisgli avait trop

d'avance, il devait être parti dans l'île.

— Je ne suis pas à une heure près, pensa-t-il.

Il prit les clefs de la réserve, tira un pichet au tonneau et décrocha le jambon.

— J'ai les jambes molles. Je n'ai pas mangé depuis des heures…

Sur ces quelques mots intérieurs, il s'attabla et mastiqua lentement, consciencieusement comme il accomplissait tout acte de la vie. Rotram le Lion, à part quelques cuites sanglantes lors de la tournée de Papa Simon, allait dans la vie à grandes enjambées lourdes et calmes, voyageur tranquille, tâtant du pied la route montagnarde. Bien que vivant, depuis son enfance, au contact intime de la nature la plus brute, au milieu des grands bois, de ces chênes tordus, de ces immenses sapins bleus qu'il aimait mais qu'il devait abattre, Rotram le Lion n'était pas un solitaire. Comme le marin, qui après une longue saison de pêche revient au port et, à peine débarqué, pousse la porte de l'estaminet pour entendre la voix des hommes, le rire des filles, la musique de bastringue, pour sentir l'odeur âcre des corps en sueur, les parfums entêtants des putains, la fumée des cigarettes et le mélange suret de la bière et de la gniole, pour serrer des mains, taper sur des épaules, embrasser des joues veloutées et des lèvres grasses de fard, chanter, gueuler, boire, danser et faire l'amour, comme ce marin-là qui après sa première visite au bistrot ou au bordel retourne à sa maison, à sa femme et à ses gosses quand il est à nouveau sûr de vivre et d'être un homme et d'avoir oublié le sel de la mer, le vent, le froid, la

tempête, la crasse, l'odeur tenace de l'huile lourde dans les diésels surchauffés et de la morue dans la cale et le coaltar de la proue à la poupe, de ne pas voir dérober sous le pied chaloupé le pavé de la rue et la poussière de la route, Rotram le Lion, quand il était las de la pénombre verte des bois et de leur silence quand la cognée saignait les arbres, et de la poisseuse résine qui imprégnait ses vêtements, et de l'odeur terreuse et mouillée de l'humus en décomposition semblable à celle du lilas qui croupit trop longtemps dans la même eau, quand il se sentait les mains gourdes, les muscles froids, la tête aussi creuse qu'un saule pourri, Rotram descendait à La Ferrière, chez Dudule, retrouver la chaude, la vivante amitié des hommes de la mine qui, eux aussi sortis des profondeurs, ont besoin d'autres odeurs, d'autres bruits, de musique et d'amour.

— Fort et habile comme tu es, lui avait dit Phalanstère, tu ferais un sacré boiseur.

— J'ai trop peur sous terre, répondit Rotram, je ne suis descendu qu'une fois, je ne recommencerai plus, plus jamais à moins qu'on ne me force. J'étouffe là-dessous.

Mais il aimait les mineurs, ceux de La Ferrière et les autres. Il en avait connu, dans le Nord, quand il avait travaillé pendant un an dans une scierie, les gueules noires des mines de houille, entre Lens et Valenciennes, à Béthune et à Hénin-Liétard, à l'abri précaire des terrils, et il savait ce qu'étaient vraiment la gentillesse, l'hospitalité et la gaîté de ces gens-là, malgré la misère, la silicose et le travail inhumain. Maintenant, il se faisait vieux, Rotram et puisque Grisisgli le

demandait, il vivrait à l'intérieur, protégé par les murs de la maison Dorotte. Restauré, il se leva, les idées plus claires, boucla la porte et prit le chemin des marais vers l'île.

14 UNE SOMBRE DÉCOUVERTE

Mardi 28 mars 1939

La tourbière et le marais qui la prolongeait avaient déjà absorbé la pluie tombée dans la nuit. Grisisgli devinait, çà et là, au pied des touffes de joncs rabougris, d'un jaune paille, quelques bouillonnements qui indiquaient que la terre molle était saturée d'eau. La tourbière respirait. L'enfant quitta ses sandalettes, les noua ensuite à l'aide d'un morceau de ficelle et se les passa autour du cou. Il préférait marcher pieds nus, dans le sentou étroit qui bordait l'ancien canal de dérivation. Le pied nu avait plus d'assise sur le terrain spongieux et trouvait plus facilement les dalles enfouies. L'eau était froide. Grisisgli frissonna quand il avança la jambe qui s'enfonça dans la boue gluante jusqu'à la cheville. Quand l'eau était froide, les petites sangsues noires, pas plus grosses que des limaces de salade, s'enfouissaient profondément et il était rare d'en trouver à la surface du sentou. Grisisgli n'aimait pas les sangsues qui, en été, se collaient au mollet et vous laissaient sur la peau des morsures en forme de croix. Zurbaritze de Logide riait et prétendait que c'était bon pour

la circulation, « à preuve, on en met sur le dos des malades, des goutteux et des enrhumés. Elles boivent le sang, noir et épais, après tu sautes comme un cabri du printemps ». Tant que les bestioles restaient attachées à la peau, Grisisgli s'en moquait, mais après, il fallait les enlever ! Elles pissaient le sang et vous pétaient dans les doigts comme des baies trop mûres, et il y en avait des énormes, les grisouilles, qu'on ne pouvait arracher et qu'il fallait griller avec des allumettes ! C'était pas ragoûtant, ça et les aoûtats qu'on appelait aussi rougets des foins et bêtes des pois qui se glissaient partout à la plissure tendre des bras et des cuisses… Logide fabriquait un onguent qui, disait-il, tuait les larves minuscules et calmait les démangeaisons. À l'époque des grandes chaleurs, pendant la fenaison, les aoûtats appréciaient l'herbe sèche du marais. Grisisgli sentit à la jambe gauche, au-dessus de la cheville, une piqûre, à peine perceptible.

— Pas toutes logées, les garces ! pensa-t-il.

Il se baissa et arracha la sangsue. Il l'écrasa entre deux doigts et d'une pichenette la lança au loin. Plus il s'enfonçait dans le marais, plus l'eau devenait glaciale.

— Sûr que je vais attraper la crève !

Au second tournant du sentou, près du saule têtard dont le ventre creux ressemblait à une gueule de diable, Grisisgli trouva son bâton. Celui de Logide n'était pas à sa place. Grisisgli hurla de joie. Logide était dans l'île. Le bâton ne servait pas à grand-chose mais c'était une tradition, un signe. À l'aller, chacun prenait son bâton dans la blessure béante du vieux saule et le reposait au retour. Logide avait taillé les deux

cannes dans deux perches de noyer bien dur. Avec ces cannes, on pouvait —si on le désirait— sonder le sol avant d'y poser le pied, éloigner un serpent nageur ou assommer un raveux fouineur. Mais il s'agissait surtout d'un langage commun destiné au dernier arrivé : deux bâtons, il n'y a personne dans l'île ; un bâton : je suis dans l'île et tu peux venir me rejoindre ; aucun bâton : je suis dans l'île et désire y demeurer seul. Il arrivait quelquesfois à Logide d'emporter les deux cannes quand il avait envie de réfléchir, ou de lire, ou de se reposer dans le calme et la solitude. Grisisgli n'emportait jamais qu'un seul bâton, le sien sur lequel Logide avait sculpté le corps d'une couleuvre.

— Logide est dans l'île ! Logide est dans l'île !

Grisisgli criait et chantait et de sa canne, en moulinets, frappait l'eau qui l'éclaboussait. Il n'avait plus froid. Il avait retrouvé son ami. Mais pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt ? Pourquoi avait-il suivi le bête conseil de Rotram ? En fait, c'était bien un peu de sa faute, la vie, sa vie avait tellement changé entre le docteur et ses nouveaux amis, la maison Dorotte et le château. Il avait oublié Logide —presque Rotram qu'il ne voyait plus guère— et il avait fallu que Mademoiselle Paulette parlât de l'école pour qu'il prît la décision soudaine de s'enfuir et de retrouver son seul véritable ami, le seul oui. Apeurée par les cris de l'enfant et les claquements du bâton dans l'eau ou contre l'écorce squameuse des saules, une troupe de raveux déboucha du marais tout piaulant. Grisisgli leur lança des mottes de terre en sifflant comme le serpent nageur dont le raveux est le

mets préféré. Les paysans sont si bêtes qu'ils détruisent systématiquement le serpent nageur, l'accusent de boire le lait, en s'accrochant par les crochets aux pis des vaches ! Les serpents à ventre jaune ont presque disparu et les raveux pullulent. Logide dit que l'homme est le plus malfaisant bestiau de la Création. Logide a toujours raison. Logide ! Logide ! Je vais courir jusqu'au bord de l'étang noir et je vais crier ton nom, et tu m'entendras, Logide, et tu détacheras le bachot, et tu godilleras vers la rive, et tu sauteras sur la berge, et tu me prendras dans tes bras, Logide, et tu me soulèveras d'un seul coup vers le ciel, parce que tu es grand et fort, et tu diras : « Salut fiston, te voilà revenu » et je dirai : « Oui, Logide, me voilà revenu », et on ne se quittera plus jamais, et tu m'apprendras les vraies choses de la vie…

— Logide ! Logide !

Grisisgli criait à tue tête.

Sur la rive de l'étang noir, Grisisgli, les mains en porte-voix autour de la bouche, hurlait le nom de son ami :

— Logide ! Logide ! C'est moi Grisisgli, viens me chercher !

Logide ne répondait pas. Dans l'île, rien ne bougeait. L'enfant ne comprenait pas. Il tourna son regard vers le ciel, l'interrogeant, comme si Zurbaritze de Logide, le maître sorcier, le meneur de rêves, eut le pouvoir d'apparaître là-haut, entre les nuages comme un ange, ailes déployées, ou comme le nécromancien perse des légendes, allongé sur un tapis volant. La voix cassée par un sanglot, il murmura pour lui-même : « Logide », mais cela ne lui fit aucun bien. Il se

sentait las, transi et ne pensait même pas à arracher les quelques sangsues accrochées à ses mollets. « Logide, où es-tu Logide ? » Parti, parti pour ailleurs avec son bâton ? Ce n'était pas possible. Le bachot n'était pas accroché à la vieille souche près de la touffe de joncs. Logide était peut-être à la pêche de l'autre côté de l'île, mais Grisisgli avait crié assez fort, et dans le vent, pour qu'on l'entende. L'enfant ne pouvait contourner le marais, ni par la gauche, ni par la droite où, dans les saulaies tourbeuses, il savait que s'ouvraient des fondrières molles et des boues mouvantes. Il y avait bien, sur la gauche, un maigre layon à peine marqué, étroit comme une coulée de gibier où même ne s'aventuraient guère les raveux qui pourtant, eux, couraient, légers comme des plumes ou des oiseaux... Logide semblait connaître la piste et Grisisgli regrettait de ne pas lui en avoir demandé plus. Mais il ne savait même pas si elle débouchait et, de toutes manières, était bien trop dangereuse pour être prise au pied levé.

— Tant pis, ronchonna Grisisgli, je ne peux pas rester ici à attendre la nuit, je vais crever de froid et de faim dans les marais, je traverse à la nage !

Logide le lui avait interdit. Grisisgli le savait bien puisque lui-même avait parlé des dangers de l'étang à Nathalia quand il l'avait conduite dans l'île. L'eau était noire et glacée, traversée de courants et semée d'herbes traîtresses. Logide avait manqué s'y noyer.

Grisisgli se déshabilla rapidement, ne gardant que son

caleçon court, ces ridicules culottes de soie que son père lui avait acheté en ville et qu'il exigeait que son fils portât car « mon garçon », disait-il, « un être civilisé n'enfile pas son pantalon à même les fesses ». Du pied avancé, il tâta l'eau du marais et frissonna. Elle était glaciale, si froide qu'on croyait entrer, non pas dans un liquide, mais dans un bloc de métal qui serrait la peau jusqu'aux os. Il ne plongea pas, comme il avait l'habitude de le faire à la baignade, dans la rivière où l'eau était douce et calme, le fond de sable jaune. Plonger dans l'étang pouvait l'emmener vers des fonds opaques où les lianes s'entremêlaient. Il s'accroupit sur le bord, les deux mains posées sur le sol et d'une poussée, juste assez, se lança. La chape humide l'emprisonna d'un seul coup et il sentit son ventre et sa poitrine se rétracter. Malgré lui, il ouvrit la bouche pour crier et but la tasse. Il cracha, toussa, l'eau avait le goût de vase et de fer. C'était si vrai que Logide mettait toujours le poisson à dégorger dans du vinaigre de vin et bourrait les ouïes de feuilles d'oseille. Pendant quelques secondes, il suffoqua, battit des pieds et des mains comme un chien qui barbotte ou un homme qui se noie. Il avait l'impression que le vide, sous lui, l'aspirait, qu'une poigne fluide et solide à la fois le saisissait aux cuisses et le tirait vers les profondeurs sans nom, la vase fétide où festoyaient les grosses carpes orange. Il fit surface, respira à grands coups, se mit sur le dos, en planche, attendant d'avoir retrouvé son souffle et commença de nager en direction de l'île. Grisisgli nageait comme une truite. Seuls, peut-être, le Rème et l'Ariste parvenaient eux aussi à filer silencieusement sous

l'eau, plus coulant qu'une anguille pour venir, ni vu ni connu, saisir les pattes des filles qui s'ébattaient en surface. Eux seuls savaient se glisser le long des berges pour dénicher le poisson au gîte. Grisisgli nageait une brasse longue et régulière apprise aux côtés de Logide. C'est à quelques mètres de la rive que les grandes algues pulpeuses, vivantes, caressantes comme des rubans de velours lui léchèrent le bout des doigts. Surpris, d'une galipette, il plongea en arrière, cul par-dessus tête pour échapper aux herbes, mais ses pieds vinrent donner dans la mouvante toison qui s'entortilla subtilement autour de ses chevilles. Il brassa, à force, pour échapper à l'étreinte mais le remous qu'il fit agita l'eau en tous sens et de nouvelles langues douceâtres, de longs serpentins visqueux s'enroulèrent autour de ses bras. Il cria : « Non ! Non ! ». L'eau âcre lui emplit la bouche, le nez, les oreilles, les yeux. Tout devenait bleu, et vert, et noir dans sa tête, un lourd ronronnement de chat dans la gorge, des explosions d'or et de flammes jaunes… Les doigts croches, il se débarrassa des herbes ficelées à ses poignets et revint à la surface, ouvrit les yeux et aperçut la grosse branche du saule à quelques mètres, penchée sur l'étang, à fleur d'eau. Dans sa hâte d'arriver, il ne l'avait pas vue la première fois. Grisisgli, agitant à peine la surface de l'eau d'un rapide battement des mains, ramena ses fesses contre ses talons ; l'herbe l'enveloppait de toutes parts de son manteau gluant. L'enfant ferma les yeux, retenant sa respiration et, d'une brutale détente de tout le corps, en avant, jambes et bras lancés, comme un sauteur en longueur qui prend son élan devant la piste de sable, il jaillit

hors de l'eau en direction de l'arbre, s'arrachant aux algues. Sa tête heurta la rive, mais dans un dernier sursaut qui le fit hurler comme si on lui brisait les épaules, il se pendit à la branche, s'égratignant les mains aux rameaux osseux et, d'un rétablissement, se hissa sur la berge.

Grisisgli tomba sur le sol, haletant. Il gémit longtemps, vomit et pleura, et soudain éclata de rire. « J'ai réussi ! J'ai réussi ! J'ai vaincu les herbes ! » Il dansait sur place, en se donnant de violentes claques sur les cuisses, sur la poitrine, sur les bras pour exprimer sa joie de vivre, d'être dans l'île, de voir bientôt Logide et pour se réchauffer. Son premier soin fut de courir à la cabane. Elle était ouverte. Sur la table, il y avait un morceau de pain rassis, les restes d'une carpe aux trois-quarts mangée couverts de mouches bleues qu'il chassa de la main, et une bouteille vide. Sur le lit : la canne. Logide était passé par là, mais ce n'était point dans sa manière de laisser les portes béantes, d'abandonner des reliefs de repas aux mouches et aux asticots. Grisisgli fouilla dans la maie et trouva un gros gilet de laine appartenant au sorcier. Il l'enfila. Le gilet lui tombait sous les genoux.

— Tu parles d'une chienlit, dit-il, j'ai l'air d'une fille !

Sous le lit, il trouva sa vieille paire d'espadrilles qu'il mettait pour aller à la pêche. Des détails inquiétaient Grisisgli. Le garde-manger, bien fermé lui, était bourré de nourriture, boîtes de conserves, saucissons, jambon, des pommes… Il avait faim, il prit une pomme et la croqua. Il s'assit sur le lit et se rassasia de pommes amères comme il les aimait. La cannelle du tonneau laissait tomber de temps en

temps une goutte de liquide qui formait une petite mare sur le sol. Grisisgli passa le doigt sur la cannelle et renifla : du vin blanc.

— Pas le moment de boire avec tout ce que j'ai avalé comme flotte, pensa-t-il.

Sa faim apaisée, l'enfant sortit sur le pas de la porte et appela de nouveau :

— Logide ! Logide !

Deux busards qui tournaient dans le ciel piquèrent derrière les buissons. Apparemment Logide n'était pas dans l'île. Sans doute était-il monté dans le bachot pour aller au nord de l'étang près du bois Martin poser des arcs à canards sauvages ou des pièges ficelles à sarcelles. Logide n'aimait pas beaucoup la nourriture en conserves depuis, expliquait-il, cette foutue expédition dans les Antilles où, comme tout un chacun à l'époque, il avait manqué crever du scorbut. Dans ces conditions, pensa Grisisgli, le bachot ne devait pas être arrimé à l'entrée du goulet. Il y courut. Le bachot était là, avec sa rame et sa godille. Grisisgli se gratta la tête. Il comprenait de moins en moins. Il décida d'explorer l'île à la recherche de Logide. Comme elle était apparue à l'enfant la première fois, l'île n'était qu'une boule ronde, le sommet d'un mamelon émergeant de l'eau. La végétation sauvage, laissée à elle-même, l'encombrait d'un réseau inextricable d'ajoncs géants, de ronciers touffus et d'arbres de petite futaie aux branches basses entrecroisées. Logide avait débroussaillé l'emplacement de la cabane et frayé, à coups de serfouette, un chemin de ronde le long des berges. C'est

vers la petite source d'eau fraîche qui ruisselait entre deux pierres polies que Grisisgli trouva Logide. Il dormait, ou semblait dormir. Au plus loin qu'il l'aperçut, Grisisgli courut en criant son nom. Lorsqu'il arriva près de l'homme allongé sur le dos, l'enfant hurla sans pouvoir s'arrêter de pleurer et de hoqueter, les deux poings sur la bouche. Il tituba, fit deux pas, se balança, tournoya et tomba évanoui.

Logide était mort en venant tirer de l'eau. La cruche de terre cuite avait rebondi sur les pierres et gisait, brisée, à quelques mètres de la main qui l'avait lâchée, la main dont il ne restait que deux doigts… L'autre, profondément déchirée, avait perdu toutes ses phalanges. Le visage du cadavre n'était plus qu'une plaie, une bouillie de chair et de sang où apparaissaient les os, les gencives et les méplats de la mâchoire inférieure. Les orbites béaient. Des mouches et des fourmis rouges, des larves à demi phosphorescentes, des gros scarabées noirs qu'on appelle des bouseux et des nécrophages s'accrochaient au visage et à la poitrine où les busards avaient commencé leur œuvre de charognards. La puanteur était atroce.

Tout gamin qu'il était, tout jeunet, il aurait dû fuir, mais lorsque son malaise se dissipa, il demeura un moment aux côtés de Logide, attendant la mort qui ne venait pas. Il tremblait si fort que ses dents s'entrechoquaient et qu'il n'entendait que ce bruit d'os qui couvrait même celui du bourdonnement des bestioles écœurantes qui dévoraient Logide. Il ne pensait pas, sa tête était vide. Enfin, il parvint à

se lever, se hissant d'abord sur les genoux et les coudes puis dressé, debout, tremblant toujours et grinçant des dents. Il ramassa le fond de la cruche et, à plusieurs reprises, jeta de l'eau sur la figure de Logide pour chasser les mouches et les fourmis. Il ne criait plus, il ne hurlait plus. Aucun son ne pouvait franchir la barrière de ses dents qui ne cessaient de se heurter. Il cassa un rameau encore chargé de feuilles et le passa sur le masque rouge pour déloger les larves glaireuses, et de l'eau, encore de l'eau… Il le prit par les pieds. Il avait douze ans, rien que douze ans et Logide était un homme grand et fort. Il le traîna dans le chemin, combien d'heures, combien de temps ? Le temps était mort lui aussi. Il était mort. L'île était morte. Il le traînait en le tirant par les pieds. Il tirait comme un forcené lorsque les bras s'accrochaient aux racines, que la tête se coinçait dans les ronciers. Il était en nage et il avait froid. Mais il l'arrachait aux doigts de l'île qui voulait le retenir, et il voyait ou ne voyait pas, ou il imaginait les busards qui tournaient en rond dans le ciel, en cercles de plus en plus fermés. Et il le traînait, s'arrêtait, repartait, ne sentant ni les ronciers qui lui déchiraient les jambes, ni les orties qui lui cloquaient la peau, ni les branches basses des chênes nains qui lui fouettaient la figure et le torse. Il tirait, il tirait et il grinçait des dents. Il l'emmena au bachot. Sans savoir comment, il le fit rouler au fond, sans savoir comment, il l'assit, il décrocha la chaîne, sans savoir comment il godilla vers l'autre rive, il traversa en zigzaguant l'étang noir. Il s'évanouit à nouveau, en parvenant au bord de la tourbière.

Rotram le Lion les trouva là, l'enfant ensanglanté, étendu sur la rive, tenant encore la chaîne du bachot qu'il avait sans doute cherché à amarrer lorsque ses forces l'avaient quitté… et l'homme mort au visage dévoré, assis, tassé, à l'arrière de la barque, et qui avait une sorte de sourire des dents, rien que des dents découvertes par l'absence de lèvres. Rotram se signa, attacha le bachot et souleva Grisisgli dans ses bras, après l'avoir enveloppé dans sa lourde veste de laine. Le gamin était tout mou et bleu de froid. Il respirait à peine. Rotram pataugea dans le marais, en courant. Il courut. Il traversa La Ferrière en courant, courant toujours. À ceux qui le voyaient passer, il criait :

— Vite le Docteur, le Docteur Albidal, vite, Grisisgli va mourir, vite !

Mademoiselle Paulette coucha Grisisgli dans le grand lit, avec des bouillottes et sous un gros édredon rouge. Elle sanglotait. Rotram le Lion s'assit à côté du lit et n'en bougea plus jusqu'à ce que le docteur lui ordonna de prévenir les gendarmes.

Pendant deux semaines, l'enfant resta dans le monde perdu, incertain, entre la vie et la mort. Il sortait du coma pour hurler et grincer des dents. On le veillait à tour de rôle, Mademoiselle Paulette, Krivaï Vulgue, Rotram le Lion.

— État de choc, avait dit le docteur Albidal, et plus tard : « Typhoïde ».

À Pâques, Grisisgli ouvrit les yeux, sans vraiment voir. Il sembla regarder la bicyclette nickelée à rétropédalage que

son père lui avait offerte, la boîte de meccano donnée par Mademoiselle Paulette, le gros gâteau de riz au caramel confectionné par Krivaï Vulgue, puis les deux cannes que tenait Rotram le Lion. Il tendit les deux bras vers les cannes en noyer. On les posa à ses côtés, sur le lit, et Grisisgli s'endormit paisiblement.

Il reprit lentement des forces. Assis dans un fauteuil, enroulé dans une couverture, devant une table basse, il assemblait les pièces du meccano. Son père lui apporta une autre boîte avec moteur mécanique. Il dit : « Merci, Père ». Il ne parlait guère, ne disait que l'essentiel. Il ne souriait pas.

À l'Ascension, le soleil de mai se fit plus doux et on permit au convalescent de se mettre à la fenêtre. Rotram le Lion lui cueillit dans le parc un bouquet de fleurs sauvages, compagnons, mauves, gaillets, rhinanthes, consoudes, centaurées…

Un matin, le Rème et l'Ariste Sudzguette vinrent à la maison Dorotte. Grisisgli, assis en chaise longue, prenait le soleil dans le jardin. Ils le reconnurent avec peine. Il avait grandi d'un seul coup, ses yeux cernés de mauve n'en finissaient pas et sa peau était encore plus blanche, d'un bleu-blanc couleur de gel, ses mains, ses joues étaient transparentes. Pendant sa typhoïde, ses cheveux n'étaient pas tombés, on aurait dit au contraire qu'ils avaient poussé encore, plus longs, plus souples, plus fins. Il avait l'air d'une fille. Dans le visage exsangue, on ne voyait que les yeux, les lèvres blanches et une ride profonde entre les sourcils, un sillon creusé là, une marque comme une cicatrice. Grisisgli se

leva pour recevoir ses amis.

— Ça va mieux ? interrogea le Rème !

— T'as une chouette baraque ! dit l'Ariste.

— Il ne faut pas fatiguer Jacques, coupa mademoiselle Paulette, il a été très, très malade.

— Rotram prétend que tu as failli mourir, c'est vrai ? demanda le Rème.

— Et que tu as ramené un homme mort, continua l'Ariste.

— Ne parlez jamais de cela ! commanda Mademoiselle Paulette. C'est fini !

— Pourquoi que tu causes pas, Grisisgli, t'es devenu muet ?

— Un brin chouette aussi, la gouvernante ! rajouta l'Ariste en aparté.

— Oui, oui dit Grisisgli, dans un sourire, j'te la présenterai… En attendant, j'irai bien avec vous revoir nos vieilles copines du Pisse-Autour…

— Aux écrevisses ? demanda le Rème radieux.

Mademoiselle Paulette claqua des mains et sourit aux anges. C'était la première fois, depuis des mois, que Grisisgli prononçait une phrase aussi longue. L'enfant était guéri, guéri… Retrouvant son entrain, remuant son derrière et dansant, elle se dirigea vers la maison Dorotte pour annoncer la bonne nouvelle.

— Alors, on y va ? firent le Rème et l'Ariste encore incrédules.

— Oui, oui, dit Grisisgli, mais doucement, je ne peux pas encore courir.

L’Ariste entoura de son bras le cou de son ami.

— Allez, Galibole, c’est parti, on va t’aider !

— Oui l’Ariste, dit Grisisgli, en revenant, je passerai au cimetière. Mon père y a fait enterrer Zurbaritze de Logide. Je n’y suis pas encore allé.

— Tu vas prier pour lui ?

— Prier ? Je ne sais pas prier. Je ne sais plus rien. Je suis seulement heureux de vous voir. À la Pentecôte, je vais partir à la montagne, une sorte d’école et d’hôpital pour les enfants qui grandissent trop vite, raconte mon père.

— Tu vas encore nous planter, mon salaud ! s’exclaffa l’Ariste. Tu vas nous faire ça à nous, ton carrilloneux et ton vergeux, tes copains d’enfance…

— Il y a longtemps que moi, je ne suis plus un enfant. J’ai vu des choses que personne n’a jamais vu, tu m’entends l’Ariste, personne…

Ils s’en allèrent bras dessus, bras dessous, déjà vieux.

15 PARIS, LA GUERRE…

Mai 1939 – Octobre 1943

Pour Jacques Albidal, les années qui suivirent, en fait celles de la guerre, s'apparentèrent à une longue convalescence ennuyeuse, une interminable suite d'événements imposés et subis, une lente parenthèse qui succédait, inexorable, à cette violente mutation qui l'avait brusquement vu « passer » de l'état d'enfant à celui d'adulte. L'exuvie Grisisgli était au sol, abandonnée comme une vieille fripe, et Jacques allait la contempler pendant longtemps, et s'en parler, et en parler à qui voudrait bien l'entendre…

Quand je replonge dans ce passé qui m'obsède, cette boue élémentaire qui me colle encore à la peau, par bribes, ce vieux moi qui se détache par lambeaux comme après une mue, je ne parviens pas à fixer correctement l'épisode de la guerre, en tout cas celui qui précède la libération. Au plus loin, j'évoque mon enfance, le caractère sauvage et mystérieux qui la nimbe. Ce n'est pas un brouillard d'oubli, mais la brume impalpable qui enveloppe tout ce qui touche au merveilleux et à la sorcellerie : l'errance dans les chemins creux de La Ferrière, la présence illogique de Logide, les fêtes païennes, le zézaiement de Krivaï-Vulgue et sa boiterie du diable, le foudroiement de Sixte-Utah sur les hauts lieux de Tue-Chien, le visage décomposé et morbide de Logide, mort et déjà dévoré par les prédateurs, les murs de la maison Dorotte, ma longue maladie de langueur, entrecoupée de

jeux fous en compagnie de Rème et de l'Ariste les voyous dépenaillés. De mon séjour au Lycée climatique où mon père m'a envoyé en mai 39, dans les Alpes, je n'ai rien retenu que l'odeur tenace de désinfectant et d'eau de Javel, la blancheur ripolinée des murs, le silence et les siestes à n'en plus finir sur les chaises longues, la clochette des vaches au matin et le soir, de vagues silhouettes, un ennui distingué. Pas un nom, pas un ami…, l'inexistence pendant deux mois. Quand je rentrais à La Ferrière, à la mi-juillet, c'était pour repartir dans la foulée chez mon oncle, ma tante et « leurs quelques loupiots ».

— Mon cher fils, dit le docteur Albidal, parlons un peu de la famille, car nous avons une famille, en l'occurrence, un grand frère. Nous ne nous fréquentons pas mais nous nous voyons aux grandes occasions, les baptêmes et les premières communions. Cette année, au retour de ta cure dans les Alpes, tu passeras les grandes vacances chez ce frère qui entretient à nos frais communs dans les campagnes morvandelles un bien de famille qu'il prétend château et résidence d'été, le manoir de Plantecaille. Car ton oncle est un tantinet royaliste. Ta tante est surtout catholique. Nous nous sommes mis d'accord. Tu y feras la connaissance de tout ce beau monde, de tes cousins et cousine et surtout de la cour de ta tante, des curés qui t'apprendront les rudiments accélérés du catéchisme pour que tu sois promptement baptisé.

— Et le Rème et l'Ariste, je les verrai pas cette année ? Et Isabelle ? pleurnicha Jacques.

— Mon cher fils, dit le docteur Albidal, tu ne peux fréquenter le château, le Baron et ses petits-enfants, en état de péché mortel. Isabelle, —que tu aimes bien, non ?— vaut bien une messe ?

— Logide disait que le Bon Dieu était partout, dans un arbre et dans un ruisseau et qu'il suffisait de lui parler, dans son cœur, pour qu'il vous aime.

— Jacques, ne discutez pas mes ordres.

Les grandes vacances, le docteur Albidal les voulait pieuses pour son fils, à Plantecaille, vieille bâtisse qui sentait la planche sèche, le foin et l'encens. Quant à lui, il avait fort à faire et voulait avoir les mains libres… En effet, le docteur Albidal avait toujours eu le nez fin, en tout et notamment en matière de guerre puisqu'il avait déjà participé à celle de 14 ! Depuis 38, l'Anschluss et l'annexion de l'Autriche, il suivait avec attention les événements d'outre-Rhin et la montée en puissance de l'Allemagne. Il sentait le vent venir et l'invasion de la Bohème-Moravie, en mars 39, l'avait confirmé dans son diagnostic d'un large conflit imminent. Il s'y préparait pour le mieux et ses voyages à la capitale se multiplièrent en cet été où Grisisgli s'ennuya religieusement à Plantecaille. Le 3 septembre 39, la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à l'Allemagne. En revenant de Paris, le docteur Albidal passa par Plantecaille pour récupérer Jacques. Dans la voiture qui

roulait vers La Ferrière, il lâcha le volant pour se frotter les mains et déclara satisfait :

— Mes affaires à la capitale s'arrangent, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, n'est-ce-pas Jacques ? Mon cher fils, tout d'abord, sachez que nous déménageons ! Sympa, non ? Ensuite, votre éducation, scolaire, s'entend, a été aberrante, faisons le point voulez-vous… Vous n'êtes pas bête, Jacques, mais admettez que l'enseignement si sagement prodigué par Zurbaritze de Logide n'était pas des plus classiques, et que l'envoûtement, les vertus des simples et la démonologie ne sont pas inscrits aux programmes… En raison des événements, je ne peux vous renvoyer dans votre douillette niche alpine ; nous emménageons demain et début octobre, mon cher fils, Condorcet et pensionnaire…

Il avait été entendu que la vie à Paris reprendrait comme avant, le docteur revenant à sa clinique où Paulette trouverait place comme assistante médicale. Rotram le Lion entretiendrait la maison Dorotte reléguée au rang de résidence campagnarde et Krivaï Vulgue, moyennant une petite pension, y reviendrait de temps à autre et se rendrait disponible pour assurer l'intendance lors de leurs séjours à La Ferrière. Tels étaient alors les plans du docteur Albidal…

À l'automne 39 donc, le docteur Albidal était mobilisé sur place à Paris et Mademoiselle Paulette rejoignait l'équipe du secrétariat médical.

De 1940 à 1943, Paris, la guerre… rien, je fréquentais un cours privé chic de l'Avenue Victor Hugo, j'habitais chez mon père au Ranelagh car, en fait, il ne m'avait pas mis en pension. Le docteur passait entre deux voyages, deux affaires, deux maîtresses. Malgré les constantes absences de « l'Herr Doktor », je n'avais pas mis longtemps à admirer ce père machiavélique venu à point combler le manque douloureux causé par la disparition d'un autre sorcier, Logide. Car mon père était bien un thaumaturge, homme-médecine brillant — chaman donnant et reprenant la vie—, esprit visionnaire louvoyant dans les incertitudes de l'avenir, alchimiste transformant tout ce qu'il touchait en or, mage disparaissant ici pour réapparaître là.

Le docteur Albidal ne se trompait jamais, ce Père Noël de père au visage de prince-pirate, l'homme de la collaboration économique, le grand Seigneur qui fournissait la famille en cochon, vin, tabac, bois de chauffage, tickets d'alimentation vrais ou faux, ce père introuvable qui roulait automobile avec chauffeur et ausweis permanent, ce mystérieux Herr Doktor que l'on rencontrait dans les palais de Berlin, de Lausanne, de Berne, de Rome, de Madrid, de Lisbonne, qui avait accompagné en 1943 une mission économique « alliée » à Rio de Janeiro embarquée sur un navire portugais, cet homme innombrable qui d'un coup de baguette magique avait créé dès la fin de l'année 1940 la Société d'Import Export SPES, le laboratoire pharmaceutique SPESICA, l'homme du monde qui recevait dans son hôtel particulier du Ranelagh le tout Paris politique, artistique et quelques

Allemands huppés mais aussi les ambassadeurs des pays neutres et les putains de haute volée et les chanteurs à la mode…

À partir du « tournant de 42 », la victoire des Britanniques en Afrique du Nord, l'opération Torch, puis en 43, le début des défaites allemandes sur le front de l'Est, les affaires de mon père ont commencé à sentir le roussi et il a préparé sa retraite anticipée vers l'Espagne. C'est dans cet état d'esprit qu'après les bombardements de Paris par les Royal et US Air-Force, il m'a envoyé, à la rentrée 43, faire ma classe de première en province, toujours chez tonton, mais cette fois en Normandie où se trouvait son hôtel particulier et résidence principale. Ainsi, mon père avait voulu m'éloigner de la capitale :

— Tu comprends, tu ne peux rester au Ranelagh, m'avait-il dit, les rafles, les bombardements…, et puis l'atmosphère de la maison, ces va-et-vient, ces dîners d'affaires, ce bruit ne favorisent pas ton travail. Enfin, Paris n'est plus sûr. On ne sait jamais quelle étourderie, un gamin de seize ans… Certainement, j'ai des relations, mais l'intendance ou Otto Abetz, ce n'est pas la Gestapo ou la Milice, comprends-moi… Et puis…, et puis merde mon cher fils !

C'est ainsi qu'un camion de l'organisation Todt m'avait un jour déposé, moi, ma malle, ma cantine et une tonne de produits divers aux portes de l'hôtel avunculaire. Tonton avait tonné.

— Il se fout de moi, mon frère, sans prévenir ! Les bombardements, mais ici, mon pauvre enfant, avec la gare et le terrain d'aviation, la loufevâfe, nous avons une alerte quotidienne, et la mangeaille, mes pauvres enfants affamés… Oh ! La ! La ! Il se débarrasse ton père, bien dans ses manières… Par quel moyen es-tu arrivé, un camion, un camion allemand, mais il veut me compromettre, ton père, on est en province ici, tout le monde va se demander ce que je fricote avec les occupants !

Et puis, l'ire de tonton s'était tassée : le vin, les patates, le cochon, le tabac, le bois de chauffage de mon père… L'ordinaire s'était amélioré…

Quant à l'herr Doktor, comme à son habitude, il avait encore eu le nez fin et senti le vent tourner. Quelques semaines plus tard, comme par magie, pfouit…, il s'était volatilisé en Espagne et depuis, le fantôme n'avait plus donné de nouvelles…

Mon père n'avait pas non plus donné de nouvelles à La Ferrière depuis un bail, si ce n'est par de rares coups de téléphone ou par notaire interposé. En 42, on le vit pourtant une ou deux fois chez le baron, comme me l'avait écrit Isabelle (qui le tenait de Gnangnan, sa grand-mère). Ses quelques passages éclair allaient pourtant marquer profondément les événements à venir et, au passage, aiguiller le cours de ma vie : plus jamais je n'habiterai la Maison Dorotte, bien que l'antre fantastique de mon père me

manquât cruellement. Je ne pense pas que lui-même soit allé retrouver sa hideuse maison confiée à la garde vigilante de Rotram le Lion. Même les Allemands, avaient renoncé à occuper la bâtisse lovecraftienne. Ils préféraient le cocon douillet du château —au grand dam du baron— et le quartier des ingénieurs.

C’est d’ailleurs dans cette mouvance germanique que fut confectionné dans les règles d’un art aujourd’hui disparu le dernier Papa Simon, en 1942, par un certain Krugé-Bruyère, soit disant remplaçant de Logide et nouveau rebouteux de La Ferrière. Nano, l'ex-conseiller général Croix de Feu toujours maire, directeur de la Cave Coopérative de La Ferrière, pensa qu'il était bon de renouer avec la double fête de Papa Simon, interrompue par la guerre de I939, l'exode de I940 et les valses-hésitations de I94I. Il se fiait pour cela aux symboles de la révolution nationale du Maréchal Pétain, qui prêchait le retour à la terre, les vieilles vertus des traditions paysannes, les mythes du scoutisme prêchi-prêcha, du salut aux couleurs avec bérets basques et anciens combattants sortis des placards, ainsi qu'à toute la mise en scène nazie des fêtes païennes, le Walhalla wagnérien des cuivres, des buccins, des torches, ces énormes mascarades de la mort et du soleil mêlés, toutes les facéties du fascisme. À l’origine, le maire avait prévu que la double fête serait réduite à une seule (le monde était en guerre et nous étions vaincus) et célébrée le 26 mai, jour de la Saint-Philippe de Néri, patron du vieux

maréchal qui avait fait don de sa gâteuse personne à la France. Finalement, ce fut bien en octobre, comme à l'accoutumée, que Krugé-Bruyère se mit à l'ouvrage et dans la solitude, confectionna l'ultime Papa Simon avec les linges, la farine et le sel, la paille les perches et la ficelle lieuse que les Chercheux eurent quelque mal à rassembler en cette période de restrictions. Pourquoi donc en octobre ? Curieusement, pour le comprendre, il faut évoquer les terres rouges du synclinal et le rôle joué par un bien curieux personnage, Fritz Zabotache.

Les mines de La Ferrière, fosses deux et quatre, vivotaient cahin-caha depuis la grande dépression économique des années trente. Avec le départ des hommes à la guerre, elles furent fermées jusqu'en janvier 1941 puis ouvertes à nouveau. Le moindre morceau de fer, même de mauvaise qualité, devait servir à l'effort de guerre allemand. Les mineurs prisonniers furent rapatriés et des Polonais importés, triste bétail, pour travailler au fond. L'ambiance était mauvaise. Un ingénieur allemand avait été adjoint aux techniciens français, et une petite garnison feldgraü gardait ce point « stratégique » sur les ordres d'un singulier gradé, le commandant Wolfgang Waldseemuller, amoureux de Reiner Maria Rilke et qui parlait un français sans accent, presque voltairien à force de perfection ; c'était un gros bonhomme doux et somnolent qui ressemblait à Churchill ou à l'idée qu'on se fait de Mr Pickwick, et qui paraissait prendre grand plaisir à se moquer de lui-même, en imitant, dans un français

de comédie, l'officier prussien bourré de saucisses, de choucroute et de bière, guignolade employée à sa joie extrême avec les officiels où il sous-entendait en roulant des yeux : « Zé du zapotache ! Herr Burgmeister, du zapotache, gross vilain ! Ach so ! Vuzillé…, hum ! hum ! ». Si bien qu'à cause de ce numéro maintes fois répété, on ne l'appelait plus que Fritz Zapotache, ce qu'il savait et ce dont il tirait une satisfaction presqu'enfantine. C'est du pur masochisme, avouait-il au vieil ingénieur allemand qui s'en foutait et dont le seul souci était de s'enivrer chaque soir au « bedide vin du bays » pour entretenir sa cirrhose. Or Fritz Zapotache n'en revint pas quand le maire le tint informé de son désir de faire brûler un bonhomme de paille, la nuit de la Saint-Philippe, sur la colline de la Croix Rougeaud. Le bureau de la Kommandantur trembla sur ses bases.

— C'est du Zapotache ! hurla le kommandant, du Zapotache, Môzieur le Burgmeister, vous voulez faire des signes ? Hé, hé ! Aux avions ennemis ? J'interdis, Verboten !

— Alors, peut-être juste l'enterrement, en octobre, pas de feu, juste l'enterrement du bonhomme Simon… ? avait plaidé le maire tout intimidé.

— Oui, oui, c'est déjà plus raisonnable… avait répondu Fritz Zabotache songeur.

En fait, à la date fatidique, le commandant était revenu sur sa promesse. « Les injonctions de la Kommandantur, le feu de la Saint-Jean ou de la Saint-Philippe…, la montée aux flambeaux en mai, en juin, en octobre…, l'autodafé ou l'enterrement…, du kif-kif, tans pis pour le Burgmeister…, je

gonfisque, hé, hé ! Il faut que je GONFISQUE… », avait décrêté Fritz Zapotache.

C'est ainsi qu'une douzaine de fridolins enlevèrent Papa Simon du hangar communal et au pas cadencé, rigolards tout de même, chantant : « hali halo », le transportèrent dans une grange dépendant de la Kommandantur où il resta enfermé, emprisonné, cadenassé jusqu'à la Libération. Certains voulurent alors le brûler en grande pompe pour célébrer les retrouvailles républicaines, mais le conservateur des Archives départementales, alerté, obtint que Papa Simon, dernier de ce nom, fût confié au musée de la Cour Carrée, où il est encore, bien que fort mal en point. Les visiteurs peu avertis se demandent quel intérêt il peut y avoir à conserver ce mannequin de paille tressée, épouvantail dépenaillé qui se dresse, sorte de Dieu Terme, aux pieds du célèbre escalier monumental œuvre de François Mansard qui construisit une partie du Val-de-Grâce.

En fait, et c'est là qu'intervient le docteur Albidal, le gros allemand n'était pas arrivé par hasard à La Ferrière. Le commandant ne s'appelle pas Fritz Zabotache, mais Wolfgang Waldseemüller, Wolfgang comme Wolfgang Amadeus Mozart, et Waldseemüller comme Martin Waldseemüller dit Hylacomylus, le géographe et érudit allemand né à Fribourg-en-Brisgau qui a publié en 1507 le premier ouvrage où le Nouveau Monde est appelé Amérique.

Wolfgang Waldseemüller est né le 17 août 1899 à

Weimar, s'est engagé en 1917, a eu la main droite arrachée le 21 mars 1918 lors de l'attaque allemande contre Amiens. Pendant l'entre-deux-guerres, il enseigne le français puis la théologie, est nommé comme traducteur à l'ambassade de Genève (Société des Nations), puis de Bruxelles, de Paris et de nouveau à Genève. Il « rempile » en 39, mais sans affectation militaire car il porte une prothèse, en tant qu'interprète-traducteur puis responsable dans les services administratifs de la Région de Paris. En décembre 1941, au cours d'une partie fine, généreusement arrosée de champagne et de cognac français, il prononce des paroles ambiguës sur l'avenir du Grand Reich en présence du Général SS von Kitteraü. Brutalement muté dans le service armé avec le grade de combattant, il doit alors au docteur Albidal, et par son intermédiaire à son excellence l'Ambassadeur Otto Abbetz, d'être envoyé dans un poste ridicule à La Ferrière où il dispose d'une vieille Mercedes, d'une VW au rebut, de quelques camions et d'un petit bataillon pour assurer la sécurité des mines de La Ferrière. S'il conserve beaucoup d'amis libéraux, il se fait néanmoins oublier, habite au château du baron et engraisse considérablement.

Mon père avait également joué un rôle clef dans l'installation à La Ferrière d'un autre personnage, un nouveau docteur dont l'arrivée avait anéanti mes derniers espoirs de véritable retour à la maison Dorotte. Quand j'interrogeai mon géniteur sur ce désastre, celui-ci m'avait répondu sur un

ton presque badin :

— Oui, en effet, j'ai loué la baraque à un confrère de La ville, un ancien condisciple que j'ai connu pendant notre internat à Paris. Les Allemands lui ont demandé de reprendre le dispensaire, il cherchait un pied-à-terre, quelque chose de pas trop loin de la mine, alors, ça tombait bien, la bicoque vide, pas le temps de m'en occuper, d'y aller, et puis je n'entends pas m'offrir le luxe d'une demeure inutile... Mais pourquoi de telles questions, tu t'intéresses à cette vieille maison ? Nous n'y sommes pourtant pas restés longtemps…

J'eus des nouvelles plus précises de La Ferrière dans une ou deux lettres d'Isabelle qui tentait de tenir une correspondance décousue car difficile entre la Belgique et la France. Elle m'y disait qu'on comprenait mal dans le pays ce que venait faire en campagne ce vieux célibataire endurci, qui plus est citadin dans l'âme. Il avait d'ailleurs conservé son cabinet en ville ce qui rendait particulièrement ardu de le joindre, les communications étant si difficiles. De ce fait, la clientèle paternelle qu'il avait reprise s'était rapidement étiolée mais il n'en semblait pas particulièrement affecté. Il occupait deux ou trois jours par semaine la maison Dorotte, n'en utilisait que le rez-de-chaussée à titre de logement (et peut-être de cabinet) ; le reste, toujours fermé et sans chauffage retournait, m'avait écrit Isabelle (qui le tenait de la Baronne), à l'état d'une décrépitude apparemment inscrite dans les gènes de l'édifice. D'après Isabelle (et la Baronne), seul le parc avait gardé un temps une certaine allure car Rotram, que je dois avouer avoir négligé pendant ces

sombres années de guerre, logeait toujours à la poterne et s'en occupait.

Le nouveau toubib s'occupait aussi du dispensaire des mines ouvertes à nouveau et rendait quelques visites à des notables locaux, le baron entre autres, ou étrangers, Fritz Zabotache et consort… Ce petit barbu jovial, très cultivé, toujours très poli ou peut-être craintif, redoutait, au dire de la Baronne, les colères de son époux. L'unique fois où il s'était permis de suggérer, timidement, que « Monsieur le Baron devrait bien…, enfin…, que sans aucun doute…, un examen plus complet en clinique, par un spécialiste, enfin…, une série de radiographies, d'analyses, de prélèvements… », il avait évité de justesse un bronze, modeste copie de l'amour blessé par Carpeaux et s'était bien juré de ne plus ouvrir la bouche à ce sujet.

Le docteur Albidal, à son habitude, lors d'un dernier saut aussi fulgurant que tardif –« Pas que ça à faire !… »– à La Ferrière pour régler les papiers de location chez le notaire, avait confié à son confrère qu'il n'était pas besoin de radios, d'analyses, de prélèvements et avait ricané lugubrement comme il savait le faire, en montrant les dents.

— Alors, mon vieux, je vous ai connu en de meilleures dispositions ! Vous ne voyez pas que ce pauvre Baron est foutu, un étudiant de première année, sans être très doué, diagnostiquerait un cancer, regardez-la, cette vieille baderne, cette maigreur, ce teint de scorsonère, il est gris mon vieux, gris. C'est la couleur du cancer, ça, et le masque, ce masque, on ne lui voit plus que les dents, une tête de mort, cancer du

duodénum sans doute, affreux, ou de l'anus, il va se conchier, on lui foutra un cul artificiel, même pas la peine de l'ouvrir, il est foutu… Il sent déjà la mort !

— Oui, oui, vous avez raison, avait répondu le médecin un peu gêné, mais venez donc prendre un verre à la maison Dorotte, vous verrez comme je suis installé…

— Pas le temps, mon vieux, pas le temps, ç'aurait été avec plaisir mais les affaires, les affaires…

— Une autre fois peut-être…

— Une autre fois, certainement ! Et on n'avait jamais revu le docteur Albidal à La Ferrière.

16 LA FIN D'UN RÈGNE

Lundi 13 mars 1944

Le Baron Petit-Claude de la Codre est mort. Brabra, le grand boucanier pirate de mon enfance, piégeur de rats musqués et de taupes qui m'aimait comme un fils et que j'aimais comme mon vrai grand-père à moi. L'occasion est trop belle, c'est décidé, je quitte la Normandie, tonton, tantine et tout le saint-frusquin, la marmaille, les révisions. Pour le bac, on verra plus tard… Nous sommes en mars 1944, j'ai dix-sept ans, je retourne à La Ferrière, pas à la maison Dorotte mais la Barone me propose d'habiter avec elle au château, je n'ai pas vu Isabelle depuis cinq ans, le Baron Petit-Claude de la Codre est mort, Isabelle sera à l'enterrement, et j'y serai aussi.

Le train roule, tagadag, tagadag. Je mets trois jours pour rejoindre La Ferrière. La micheline cahotante erre de voies en voies ; on s'arrête dans des gares détruites ou en pleine campagne, pendant des heures. La police française nous contrôle trois fois, les feld-gendarmes deux fois. L'ausweis de Fritz Zabotache que m'a envoyé la Barone est miraculeux. On ne me pose aucune question. Je dors la moitié du temps. Nous sommes immobilisés six heures dans un bled impossible. On repart, on s'entasse dans la micheline, une fille est à moitié assise sur mes genoux, un môme de cinq ans dort sur une de mes jambes, une mémère m'enfonce un grand panier d'osier dans les côtes, un type rote et sent l'ail, une autre fille vomit par la fenêtre. Terminus. Un bus à

gazogène, encore quatre heures pour La Ferrière. Trois jours de voyage, le tour du monde, le havre, la paix… Mon Dieu, faites qu'on me foute la paix ! Le car cahote, crache, renâcle, pétarade. Il pleut à verse. Faussadard, le charron-mécanicien, me reconnaît :

— Bien le bonjour, M'sieur Grisisgli, de retour au pays ? Ça fait une paie, vous venez pour l'enterrement, sans doute ? Ce pauvre Baron tout de même, l'était pas si vieux, le cancer, forcément avec cette mauvaise nourriture, tous ces ersatz, la saccharine… Et comment va Monsieur votre père ?

Le car pétaradant du père Faussadard cracha un ultime nuage de fumée âcre et s'arrêta devant la mairie. Le gazogène empestait et les voyageurs sortaient en titubant, à demi intoxiqués. Dans la carriole, malgré les vitres rafistolées, les joints desséchés, l'odeur était intolérable. Outre celle propre à la lente combustion du charbon de bois, plus nocive et plus sournoise, le bus sentait le caca de poule, le savon synthétique, le tabac de fabrication locale et le suint de personnes mal nourries et peu lavées.

— Je vais vous descendre votre valise, M'sieur Grisisgli, dit Faussadard.

Tel était l'encombrement de sa patache qu'il avait dû forger sur le toit une sorte de galerie où l'on arrimait tant bien que mal les bagages des voyageurs. Le temps était fini où l'on pouvait emprunter le petit Decauville de la mine. Fritz Zabotache en avait interdit l'accès aux civils et seuls quelques troufions teutons accompagnaient aux péniches le minerai destiné à forger l'acier victorieux du Reich de mille ans. Valise

en main, je partis à pied vers le château. À La Ferrière, les brumes de mars n'en finissaient pas de s'effilocher entre les vallons dodus, nées de la rivière et des ruisseaux, retenues par les bois serrés. Le parc du château était tout enveloppé dans ce suaire frissonnant, mou, qui s'étire en vague, ondule au faîte des futaies et stagne cotonneux dans les chemins, comme pris au piège de sa propre masse. Il faut attendre les vents d'avril et les premières apparitions d'un soleil malade pour que les brumes s'éloignent vers le marais, la tourbière, l'ancienne mine où elles stagneront jusqu'en mai. Dans ce nuage tremblotant, tout devient faux, instable, comme les paysages violemment éclairés de l'intérieur et vus à travers une vitre grasse de poussière, fantasme de paysage, illusion de vie —Flou—. Une VW de l'armée allemande, haut perchée sur ses roues à larges cannelures, toute bariolée des couleurs terreuses du camouflage, les bruns passés, les verts délavés, était arrêtée sur la pelouse près de la statue de femme nue. Les pneus avaient laissé une empreinte profonde, proprement dessinée dans l'herbe détrempée. Il fallait que Brabra fût bien malade pour permettre aux Allemands de saloper ses pelouses. Il est vrai que depuis la guerre, le parc n'était pas entretenu et que, peu à peu, les gazons ras s'étaient transformés en champ de ronces, d'ombellifères et de mille autres plantes folles. Une vieille Mercedes grise des services officiels allemands était arrêtée au bas de la terrasse et de son escalier à double volute. Toutes les persiennes du château, à l'exception de celles des communs, du salon et de la petite salle à manger, étaient closes. Sur la terrasse, une

sorte de lichen verdâtre salissait la pierre et les dalles glissaient sous le pied. D'une gouttière déglinguée, l'eau de pluie avait coulé sur la façade en longues traînées brunes. Le château se mourait et Brabra était mort. Grisisgli actionna la chaîne qui commandait la cloche, cette cloche qui jadis rythmait la vie du château, appelant les enfants aux repas, les attardés pour le bain, suivant un alphabet sonore mis au point par Brabra. La cloche s'agita vainement sur son axe : le battant avait disparu. Grisisgli hésita sur le seuil. Il n'osait entrer directement dans le hall sans y avoir été invité.

— Ils doivent veiller le mort, pensa-t-il.

En évitant les flaques d'eau et les mousses glissantes, il se dirigea vers les cuisines et frappa quelques coups timides à la porte vitrée de la petite salle à manger. Comme on ne lui répondait pas, il entra. La grosse Ninine était là, assise dans le fauteuil rouge. Elle était absolument immobile, les mains posées sur les cuisses, la tête penchée, des mèches de cheveux gris lui couvrant les yeux.

— Ninine, dit-il, c'est moi Grisisgli, et il referma la porte doucement, comme pour ne pas réveiller la vieille femme qui semblait dormir.

— Grisisgli…, dit-elle, mon Grisisgli.

Elle ne bougea pas, n'ouvrit pas les yeux. Elle agita seulement un peu une main, énorme, sur le tablier gris.

— Grisisgli… Sa voix était brisée, sanglotante et, pour la première fois, Grisisgli se rendit compte que Ninine devait être très vieille et très fatiguée, et qu'elle ressemblait à Krivaï-Vulgue.

— Monsieur est mort, reprit-elle, de sa voix cassée par les larmes, le pauvre Monsieur est mort. Déjà, il ne mangeait plus, il rendait les aliments, même les œufs frais et la purée sans beurre, il buvait du vin sucré et devenait tout jaune et tout sec. Grisisgli, il souffrait le martyr mais ne se plaignait pas. Quelquefois, je le surprenais à serrer les dents, à trébucher, se tenir au dossier d'une chaise, mais jamais il ne se plaignait. Avant-hier matin, il m'a appelé ainsi que Vermeulen, dans son bureau où il couchait car il ne pouvait plus monter les marches du grand escalier, et l'ascenseur est détraqué car on n'a pas trouvé de pièces pour le réparer. Et Monsieur nous a dit : « J'ai mis mes affaires en ordre, je vous ai couché sur mon testament, vous prendrez soin de Madame. C'est fini mes amis, je vais mourir et elles arriveront trop tard. J'aurais voulu voir ces Boches chassés du pays, mais je n'ai plus de force, plus de sang. Vermeulen, va chercher le curé ». Et Vermeulen pleurait comme un gamin : « C'est un peu de fatigue, Monsieur le Baron, rien qu'un peu de fatigue… ». « Et moi je vous dis d'aller chercher le curé sur le champ, Vermeulen ! Aide-moi à m'allonger, Ninine, inutile de déranger Madame, elle n'en peut plus. Ninine, écoute bien : tu vas dire à Madame de faire venir Grisisgli au château pour veiller sur elle, tu m'entends bien Ninine, tu me promets, hein ? Voilà, quand Madame s'est levée à midi, Monsieur était mort et je lui ai répété les paroles du Baron. Elle a dit oui d'un air hébété. Et elles sont arrivées trop tard, Isabelle et sa mère. C'est ce Boche qu'on appelle Fritz Zabotache qui a été les chercher à la gare. C'est grâce à lui qu'elles ont obtenu un

laisser-passer pour venir de Belgique, et toi le tien. C'est un bon Boche, dans le fond, et il apporte du thé à Madame.

— Où sont-elles, elles ? demandai-je.

— Madame Angélique est au salon avec sa mère et le Boche. Monsieur le Baron a exigé qu'on ne le veille pas. Isabelle est dans le parc.

Je courais, je n'avais pas revu Isabelle depuis cinq ans. Je courais, les larmes aux yeux.

Dans le salon, on a roulé les beaux tapis d'Aubusson, les savonneries épaisses. Devant la cheminée de marbre blanc, Louis-philipparde, Vermeulen a installé sur une plaque de tôle pour protéger la marqueterie, un énorme Godin pansu qui avale goulûment les arbres du parc. La baronne Philippine est enfouie dans un fauteuil crapaud qui l'absorbe presque totalement. Elle est revêtue d'une longue robe noire, épaisse qui lui couvre les pieds posés sur un coussin. Elle a caché ses cheveux blancs sous une mantille espagnole au réseau serré qui lui descend sur les épaules. Son petit visage de porcelaine est inexpressif. Sa fille Angélique, elle aussi est vêtue de noir, un tailleur strict sur un chemisier violet. Le gros allemand, Fritz Zabotache, lui fait face. Son énorme derrière compressé dans le drap vert de gris déborde de la ridicule chaise Louis XVI. On sent que ce derrière-là est fait pour un fauteuil.

Madame Angélique est curieusement surprise par ce gros Allemand qui parle avec tant de piété de Ronsard, de Verhaeren, de Maëterlinck et de son cher R M Rilke, qui

adore la musique de Mendelssohn, et surtout l'opéra, passion qu'il partage avec la Baronne et le nouveau médecin qu'il a trouvé pour le dispensaire de la mine.

De sa voix douce et modulée que vient à peine effleurer un accent chantant plus bernois qu'allemand, Wolfgang Waldseemüller explique aux deux femmes que, dans le grand malheur qui les touche, il se plaît à espérer qu'il lui sera facile auprès de ses amis de l'ambassade allemande à paris, d'obtenir une prolongation de ce misérable morceau de papier.

— Mesdames, nous croulons sous une paperasserie démente et je pense que le Docteur Albidal, cet excellent ami, ne manquerait pas lui aussi…

— Le Docteur Albidal est en Espagne, dit Grisisgli, et toutes les têtes se tournent vers lui et vers Isabelle qui viennent d'entrer.

— Jacques, ô mon petit Jacques, tu es donc venu, murmura la baronne.

Grisisgli s'incline et lui baise la main, diaphane et glacée, comme une main de cire.

— Chère Gnangnan, pauvre Brabra, excusez-moi, je…, je l'aimais si fort, je…

— Le Bon Dieu l'a rappelé à lui, comme il ne tardera plus à m'appeler.

— Maman, soyez raisonnable, dit Angélique.

— Mère, dit Isabelle, permettez-vous que je montre à Jacques sa chambre et que je l'accompagne jusqu'à la maison Dorotte, il souhaiterait y faire un saut ?

— Et tu reviendras seule, es-tu folle ? La nuit tombe rapidement en cette saison…

— Je reviendrai avec elle, Madame, je veux simplement saluer Rotram que je n'ai pas vu depuis fort longtemps.

Angélique haussa les sourcils, interrogateurs.

— Grisisgli, mon petit, tu arrives bien tard, murmura la baronne d'une petite voix chevrotante. Rotram le lion n'habite plus la poterne, il a disparu on ne sait où, il y a quelques temps, certains parlent du maquis… Depuis le début de la guerre, Krivaï-Vulgue ne va plus là-bas, le parc est à l'abandon. Quant à la maison, vous ne pourrez guère y entrer : le rez-de-chaussée est occupé par le remplaçant de ton père, un homme agréable au demeurant mais un médecin bien quelconque, et le reste est, paraît-il, dans un état de délabrement bien avancé… Si le cher Henri-Charles voyait ça !

— Ah… Rotram n'est plus à la maison Dorotte… Je m'en veux de l'avoir négligé à ce point ces dernières années.

— Nous ne veillerons pas, Grisisgli, repris la Baronne, Brabra ne le désirait pas. Mais j'aurai envie moi aussi de te voir ce soir, nous avons tant à nous dire depuis quatre ans, et j'aurai également à te parler de notre proposition, à Brabra et moi-même. Allez, soyez sages, rentrez de bonne heure, vous êtes des grandes personnes, mes enfants.

Dans le froid un peu piquant de cette belle après-midi d'hiver, Isabelle et Grisisgli cheminent en discutant.

— Moi, à la place du nouveau médecin, j'aurai peur dans cette grande affreuse bicoque, tout seul…, dit Isabelle. Tu n'aurais pas peur, toi ?

— Dans mes rêves, toute la maison est à moi et je n'y suis pas si seul… Les fantômes ne font pas de bruit, Isabelle et je les aime bien, mes fantômes. Après la vie en commun chez mon oncle et ses dingues de gosses, une cure de solitude et de silence ne me ferait pas de mal… Dommage que la maison Dorotte soit occupée. J'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans mes idées. Je suis à nouveau seul, orphelin, mon père en vadrouille et la guerre aux portes, il va me falloir choisir, mais choisir quoi ?

— Pour l'instant, tu ne dois pas hésiter et préparer ton baccalauréat.

— Tu parles comme mon père, mon oncle. Vous êtes tous les mêmes, sérieux, pratiques et obstinés. La guerre change de visage, bientôt nous serons submergés, peut-être ne survivrons-nous pas, serons-nous engloutis, mais vous…

— Grisisgli, je ne veux pas… Je t'interdis de me parler comme ça…

— Bon d'accord, d'accord… Mais vous êtes inscrits dans la vie comme une ligne d'écriture sur une page d'écolier, à la mode de dans le temps, pleins et déliés, plume Sergent Major, pratiques et tenaces… Tu as raison, Isabelle, dans un monde raisonnable et sans équivoque, mais aujourd'hui tout est faux semblants, cauchemar, vision, rien n'est certain, sûr, stable ; mais le moment vécu existe, encore un peu et tout aura changé, nous n'avons pas d'avenir Isabelle, pas la

moindre parcelle d'espoir, pas de ligne d'horizon à franchir ni même à atteindre, des morts en sursis, des vivants oubliés, demain tu repars pour Bruxelles et ton train peut ne jamais arriver, demain un avion en difficulté peut larguer ses bombes sur La Ferrière pour s'alléger et regagner sa ligne, demain les terroristes peuvent venir me fusiller, moi le fils d'un collabo… Et tu me conseilles gentiment de passer mon baccalauréat… Quelle dérision !

— Je ne te reconnais plus ! Tu es si dur, si amer, presque méchant.

— J'ai cinq ans de plus, Isabelle, cinq années si lourdes qu'elles comptent double et pourtant, si l'on y pense, elles ont passé légères, comme un voile, une sorte de brouillard, inconsistantes, pas un drame, pas une ride. Je n'ai jamais été aussi libre ! Mon père ne s'occupait plus de rien, il avait ses affaires, mon seul chagrin était ton absence…

— Moi aussi, je ne suis plus une petite fille. Mais toi, tu es sans espoir, tu ne crois pas en nous, et moi je ne suis qu'espoir et je veux être à toi quand la paix sera revenue, je veux que nous nous mariions, je veux un bonheur tranquille, une maison avec des fleurs et des enfants, une famille, je veux des livres et des disques, des vieux meubles cossus et brillants, des tapis chauds, des peintures modernes aux murs et des fleurs, des tas de fleurs.

— Ma pauvre Isabelle, murmura Grisisgli.

Il avait envie de pleurer sur ce bonheur entrevu qui n'était pas pour lui, ce rêve ébauché de gamine bourgeoise, gâtée,

comblée, habituée au luxe, à la facilité que procure l'argent, malgré la guerre, les restrictions, les bombardements.

— Embrasse-moi, je suis heureuse.

Main dans la main, ils arrivèrent sur la petite butte dominant légèrement le parc et la grande bâtisse solitaire. Alors que le jour commençait à décliner, aucune lumière n'était allumée, ni dans la poterne d'entrée, ni plus loin dans la haute maison de maître. Le silence était complet et ils s'assirent dans l'herbe pour observer quelques instants l'édifice que l'absence de tout mouvement, de tout bruit rendait encore plus étrange, plus intimidant. La maison Dorotte n'est déjà plus que le souvenir d'une maison. Peu à peu, elle retourne à ses mauvaises origines de bicoque démente, prise dans les sept cercles infernaux de la démonologie. Claude Seignolle l'aurait aimée, telle qu'elle était avant le passage du docteur Albidal et telle qu'elle redevenait après son départ, un grand bloc de pierre meurtrie, un labyrinthe de couloirs morts, la rencontre glacée de tous les courants d'air, l'écho de tous les grincements, chuintements, pleurs et sanglots. Elle porte encore en elle le dernier drame qui, avant guerre, éclata soudain entre ses murs, comme un œuf couvé très longtemps et qui vient à terme. La chute de la maison Dorotte fut précipitée par la haine enclose dans chaque personnage, le docteur Albidal, Grisisgli…

— Il n'y a pas un chat, le Docteur doit être parti faire sa tournée, dit Isabelle en frissonnant. Comme c'est laid, lugubre…

— Elle n'a pas changé, toujours hautaine et sombre. Mais tu vois, je t'avais bien dit que les fantômes sont très discrets…

— Imbécile, va ! Viens, on va se faire prendre par la nuit et je ne veux pas être en retard pour le souper. Il ne faut pas que Gnangnan s'inquiète, elle est déjà assez triste.

Le village tout entier assiste, recueilli, silencieux, à l'enterrement de Brabra. C'est un spectacle assez extraordinaire qu'un enterrement à La Ferrière, une procession séculaire aux rites toujours respectés, servis par des acteurs qui se repassent les rôles et les accessoires de mère en fille, de père en fils. Le corbillard, comme le chariot à ordure et la pompe à feu, était propriété de la commune. Chaque année, Zonguet le Bossu, homme à toutes mains de la municipalité, le repeignait en noir et traçait au pinceau fin les filets d'argent. Le débarbouillage du corbillard avait toujours lieu avant les moissons, au beau temps, époque où l'on n'avait pas trop le temps de mourir. Depuis la guerre, Zonguet avait du mal à trouver de la bonne peinture noire et celle que Nano le maire se procurait au marché parallèle ne valait pas tripette. Elle s'écaillait en squames verdâtres et il aurait fallu pour bien faire repeindre le corbillard deux fois l'an. Pour l'enterrement du baron, bien qu'on ne soit qu'en mars, Zonguet a passé une couche de noir juteux arrosé de

beaucoup de siccatif. Les chevaux, un noir et un blanc pisseux, sont prêtés par Tanesrauft Tête de Flammes, le père à l'Évangeline, celle qui fait la putain avec les Allemands, même qu'à la mort de Dudule le cafetier bègue, elle a racheté le bistrot avec la « dote » que lui a laissée M'sieur Faboulas avant d'être envoyé en Indochine. Avant la guerre, les deux chevaux étaient noirs, le second était à Sixte Utah le fermier, celui qui avait été enfoudré par Zurbaritze de Logide. Le cheval était crevé peu après son maître. Tanesrauft le garde champêtre conduit l'attelage, perché sur un petit siège comme un conducteur de fiacre, coiffé du bicorne noir à plumet blanc. Les chevaux connaissent bien la route de l'église et du cimetière et traversent à petits pas, sans tenir compte des cris et des sifflements de Tanesrauft soûl comme à l'habitude. Devant les chevaux, le vieux curé, précédé d'un enfant de chœur en aube de deuil portant une croix et suivi de Peïpauss le bedeau qui chante, lui-même encadré par deux enfants de chœur portant l'un le bénitier et son goupillon, l'autre l'encensoir qu'il balance à la volée. Les cordons du poêle sont tenus par, un : Monsieur Antoine-Philippe Nano le maire ; deux, Maître Dancinas le notaire ; trois, Faussadard le charron-mécanicien qui répare la voiture du baron et quatre, l'affreux Vermeulen qui sanglote. Derrière, viennent Philippine Petit-Claude de la Codre en grand deuil, Angélique et Isabelle en noir et sans voile —ce qui fait jaser—, Grisisgli et Ninine Vermeulen, puis tous les gens du baron, ses serviteurs et ses fermiers, puis toutes les femmes de La Ferrière, Krivaï-Vulgue boitillant en tête, puis

les hommes. Alarmé par la fatigue de la baronne, le bon Wolfgang Waldseemuller a proposé aux dames de suivre le cortège dans la vieille Mercedes allemande. Philippine a refusé en prétextant que cela ne se faisait pas en France, mais surtout par crainte du qu'en dira-t-on. Ce n'est pas le moment d'exciter les terroristes. Waldseemuller a envoyé une couronne de fleurs sans marque distinctive et, par discrétion, ne paraît pas à la cérémonie. L'absoute traîne en longueur. L'église est glaciale. À l'harmonium, une vieille demoiselle triture des notes mauves et chante les couplets innombrables du Dies Irae. Peïpauss le bedeau chante une octave en dessous. Quelques enfants de Marie et les bonnes sœurs de l'école libre reprennent au refrain, « Dies irae Dies illa solvet et lalala… ». Grisisgli se surprend à siffloter et fait semblant de toussoter dans ses mains jointes. Lasse d'être debout, la baronne s'est agenouillée sur le prie Dieu. Isabelle a les yeux rouges. Angélique renifle à petits coups spasmodiques. L'église n'est pas pleine. À La Ferrière, seules les femmes assistent au service religieux, les hommes attendent sur la place ou au cimetière. La plupart vont au bistrot, noyer leur chagrin dans le vin blanc ou fêter « ça » à la santé du défunt : au choix. À La Ferrière, pour les hommes, la mort n'a pas tellement d'importance. On a vu mourir des mineurs, des Polacks et le souvenir de la grande catastrophe n'est pas encore effacé. Le baron, bien sûr, c'est du beau monde, il n'en meurt pas souvent de ce style au pays, mais depuis la guerre, avec les prisonniers, les maquis, les Boches, ça va, ça vient, ça disparaît, on ne prête plus tellement

attention, chacun pour soi. Le baron parti, demeure la baronne. Au cimetière, la famille se place en rang d'oignons devant la grande grille pour les remerciements. On ne peut y couper. Grisisgli cherche à se défiler.

— Restez avec nous Jacques, ordonne Angélique.

Il serre des mains et des mains, regardant sans les voir des visages grimaçant de vagues condoléances, retenant des bribes de conversation, des commentaires : « Le chef de cabinet du Préfet, Maman… » ; « Merci Monsieur le Maire… » ; « Ma mère n'en peut plus… » ; « Ma voiture, bien qu'inconfortable, est à votre disposition, le gazogène vous savez… » ; « Vous êtes trop aimable… » ; « Dans le grand deuil qui vous frappe, la pensée de Dieu… » ; « Monsieur le curé veuillez passer au château, demain midi, nous réglerons tout cela, tout cela, tout cela… ». Seule Angélique parle. Gnangnan prie. Elle ne tend pas la main, un léger signe de tête signifie qu'elle reconnaît son interlocuteur, qu'elle le remercie de ses condoléances. Isabelle aussi incline la tête, les mains croisées derrière le dos. Les pas grincent sur le gravier et la foule qui défile fait un bruit de feuillage alors qu'à l'arrière plan, presqu'en sourdine, on entend la terre pelletée qui tombe sur le bois du cercueil, puis, lorsque celui-ci est recouvert d'une couche d'humus, le crissement bref du fer dans le tas de terre à côté de la tombe et les souffles conjugués de Zonguet le Bossu et Tanesrauft qui balancent hardiment la mauvaise glèbe rouge dans le trou. De temps en temps, le fil de la pelle heurte une caillasse dure, le métal crie

et sa stridence, irritante comme le passage des ongles sur une vitre, énerve les poils de la peau.

— Il faut que cela finisse, murmura Isabelle, je suis à bout.

Les dernières personnes ont quitté le cimetière ou se sont égaillées dans les allées pour rendre un brin de visite à leurs propres morts, une occasion. Angélique entraîne sa mère vers la sortie. D'autorité, Vermeulen a saisi le bras libre de la baronne. Il ne l'aide pas, il la porte.

— Venez les enfants, dit Angélique, Monsieur le Maire nous ramène au château.

— J'ai besoin de marcher, répond Isabelle, nous reviendrons à pied.

— Ne tardez pas trop…

Isabelle se dirige vers la tombe à demi comblée. Zonguet et Tanesrauft se sont accordé une pause. Le bossu se torche les lèvres, du dos de la main. Les fossoyeurs ont tombé la veste et viennent de boire un coup. Tanesrauft a enlevé son bicorne à plume et en a coiffé une croix proche. De sa main gantée, Isabelle saisit une poignée de terre et la lance dans le trou puis elle tape dans ses mains pour enlever la trace rouge sur la peau noire du gant.

— Pauvre Brabra, dit-elle.

Grisisgli prélève une fleur rouge, un gros œillet, sur une couronne et la lance à son tour. Pauvre Brabra… Grisisgli serre les dents. Il ne veut pas pleurer mais il sait bien, lui, qu'il a la larme facile. Dans cette occasion, ne serait-ce pas plutôt sur lui-même qu'il s'attendrirait ? Il le pense bien un peu, confusément. Jadis, lors de la fête de Papa Simon, à l'instant

où la voiture automobile du docteur Albidal avait heurté le bonhomme de paille contenant le cadavre de Sixte Utah enfoudré et lorsqu'il avait vu, avant de s'évanouir, Zurbaritze de Logide fuir à travers champ, Grisisgli, d'un seul coup, avait compris que son enfance s'achevait et que, porté dans les bras du grand homme noir, il entrait dans un monde différent. Devant la tombe fraîche de Brabra, d'où s'élève l'odeur fade de la terre remuée, celle persistante de l'encens et le parfum entêtant des couronnes d'œillets, alors qu'il tient la main d'Isabelle, Grisisgli saisit que le temps de l'adolescence est clos, lui aussi, qu'il devient brutalement un homme avec des problèmes d'homme. Aucune illusion ne l'habite, aucun espoir auquel se raccrocher, aucune vision de l'avenir, son avenir, simplement un long et sinueux tunnel dont les coudes perpétuels cachent une aube vague, une feinte promesse. « Plus rien à attendre… », se dit-il. Il sait déjà que son père ne reviendra jamais d'Espagne, qu'il l'a une nouvelle fois abandonné, qu'il est lui le malheureux Grisisgli à nouveau aussi orphelin que le momignard élevé par des nourrices paysannes. Il comprend que jamais il ne passera son bac et que, sans doute, il n'épousera pas Isabelle. Il est fait pour errer, comme son maître, son vrai père, Zurbaritze de Logide, fils de notaire et magicien qui a couru le monde, visité l'Afrique, caboté entre les îles et, après une longue course, est venu mourir à La Ferrière, dans les marais pourris, la tête dévorée par les charognards.

— J'ai une tombe à visiter, dit Grisisgli et il entraîne brusquement Isabelle qui, achevant peut-être une prière, n'a

que le temps d'esquisser un rapide signe de croix. Parmi les couronnes et les fleurs déposées près de la fosse où repose le baron, Grisisgli choisit un bouquet modeste déposé sans doute par une fermière.

— Brabra n'y verrait pas d'inconvénient, murmure Grisisgli, c'est pour un autre ami…

— Où va-t-on ? demande Isabelle. Pourquoi cours-tu ? Explique moi à la fin…

— Rien à expliquer, dit Grisisgli, on enterre nos morts.

Rotram le Lion avait entretenu régulièrement la tombe anonyme de Zurbaritze de Logide, une simple excroissance de terre plantée de gazon et aussi d'un conifère nain, pas de croix, pas de stèle, pas de couronne…, un joli jardin sur le ventre, avait dit Rotram, lui qui aimait tant la nature. Si le petit sapin est toujours d'un bleu vif, l'herbe est bien haute et on devine à la présence des chiendents et des picris que l'entretien de cette minuscule « pelouse anglaise » n'a pas été fait au moins depuis l'année passée.

— Une tombe abandonnée, dit Isabelle, c'est qui ?

— Gnangnan avait raison, Rotram doit être parti. Il n'aurait jamais laissé la tombe de Logide sans soins, dit Grisisgli en arrachant une poignée de broussailles jaunies par l'hiver.

— Ce n'est pas grave, quelques herbes folles, cela fait encore plus sauvage…

— Tu as peut-être raison, ça continue même si Rotram est parti, même si Logide et Brabra sont morts…

— Tu ne peux tout de même pas comparer ce…

— Tais-toi Isabelle, je t'en prie, tais-toi ! Ne dis plus rien, je t'en prie…

Tout ce qui renaît de La Ferrière, dans la sueur aigre de mes mauvais rêves, à l'abri des paupières fripées, tout ce temps au goût de salpêtre, cette éternelle langueur moite et ces brouillards d'automne, les sifflements du vent dans les futaies du parc du château, les fantômes que l'on devinait passer sur les pelouses du parc, le bric-à-brac romantique de l'adolescence, les chagrins mièvres et les vers médusés, les petits poèmes larmoyants à l'Alfred de Musset, les griseries diaprées, les cheveux qui dansent lus dans Baudelaire et les révoltes rimbaldiennes, et le spectre desséché de Philippine Petit-Claude de la Codre se balançant, chantonnant, dans son fauteuil d'osier, et le claquement des bottes des Allemands dans le village désert, et les yeux caves des enfants Pollack nourris de rutabagas, et l'habitude que j'ai prise, là, en cette fin de guerre, de boire seul, de boire et de boire encore, pour sombrer dans le mi-rêve, cette vie presqu'inventée, je la sens, je la sais. Cela fait déjà quelques semaines qu'Isabelle et sa mère sont reparties en Belgique. L'amour est morte, ou presque. La Barone s'étiole, je recolle les morceaux, tant bien que mal, je devrais le faire pour moi. Le moral est bas, on se le remonte avec Ninine…

17 NOUS NE SOMMES TOUJOURS PAS LIBÉRÉS…

Mardi 15 août 1944

De 43 à l'été 44, le temps glisse au château, sans vagues, et m'emporte dans le flot quotidien des soucis et des habitudes. 15 août 1944 : Le canon tonne aux portes. La radio crachote, la plupart du temps inaudible, entre les coupures de courant. Nous avons pu capter de vagues nouvelles, peut-être des bobards… Les Américains seraient par là, du côté d'Orléans, ou de Giens, ou de Briare… La B.B.C. conseille de ne pas s'affoler. Ninine cahin-cahatte dans la cuisine. Elle laisse entendre avec désapprobation qu'au jour d'aujourd'hui la Sainte Vierge s'abstiendrait de monter au ciel avec ces avions qui passent et repassent. « On a vite fait de prendre une bombe sur la goule », commente-t-elle. Les avions dans le ciel bleu… Là haut, minuscules, des miroirs à alouettes, des jouets pour les gosses, des jouets en papier argenté. « Dommage qui souaillent si dangereux ! », comme disent les gens du patelin. La Ferrière est sortie de son apathie, moi pas. Ce n'est pas la grande forme. J'ai les jambes en flanelle, les muscles mous et quelques bonnes marches à pas tranquilles dans la campagne me font le plus grand bien : quelques affûts aux canards des marais, quelques chasses aux garennes et à la perdrix de vigne, passez muscade…

Cette après-midi, je suis monté en Tue-Chien. Il le fallait. Je ne sais quelle horrible affection m'attache à ce lieu. Le souvenir toujours vif de Logide ? D'Utah Sixte l'enfoudré ? Pourtant la malédiction s'y trame. L'homme qui d'aventure revient sur un lieu magique où il a vécu petit enfant ne s'y reconnaît plus. Tout est rabougri. Tel chêne géant s'est transformé au cours des décennies en cet arbre nain, telle montagne escarpée n'est qu'un maigre rocher, tel désert immense une lande maigriotte, tel fleuve tumultueux un ruisselet. Je ne m'attendais pas à retrouver Tue-Chien tel que j'en avais gardé le souvenir : un haut toit désolé semé de caillasses d'un rose artificiel de charcuterie louche ; c'est bien, comme le disait Logide, le terrible couvercle de la marmite du diable, l'appel du noir, de l'incroyable, de l'au-dessous… paysage mort, lunaire. La maigre source est presque tarie, le caniveau et le bac construits jadis par mon bon Logide sont comblés par les aiguilles de pin et l'humus. La baraque à l'abri du grand conifère est toujours debout mais portes et fenêtres béent.

À la mort si tragique de Logide qui marque la fin de mon enfance, La Ferrière est restée quelques temps sans sorcier. Je crois fermement que mon « vrai » père aurait souhaité que je lui succède, arrivé à l'âge adulte. Je me berce peut-être d'illusions mais le sort, de toutes manières, en a décidé autrement. De nos jours, les taupiers, les sorciers, les jeteux de sorts ont disparu de nos campagnes. Il est difficile de rencontrer un véritable rebouteux. Tous ces messieurs vont en ville et, faux médecins, ils s'adonnent à la radiesthésie, au

magnétisme et autres foutaises. Le merveilleux, pour plaire, se pare des défroques du scientisme. Pourtant le docteur Albidal lui-même prétendait qu'il n'y avait pas mieux que les rebouteux pour réduire une fracture, soulager d'une entorse et guérir promptement d'une colique d'automne. Quelques temps avant la guerre —je ne connais pas la date exacte car ma maladie m'avait éloigné de La Ferrière— un gnome hargneux, hirsute et puant, moitié nègre, moitié Chinois, sans demander l'avis de personne, s'était installé en Tue-Chien. Krugé-Bruyère était un vilain bonhomme, venu du nord et j'appris plus tard qu'on avait raconté, à voix basse, qu'il traînait aux basques une méchante affaire d'avortement et de chantage et qu'il sortait « tout drêt » de prison. Quoiqu'il en soit, il connaissait le secret des simples, touchait les malades et les vaches en mal de veau, conjurait les sorts comme un honnête sorcier et fabriqua consciencieusement le dernier Papa Simon avec Krivaï-Vulgue. Mon père parti à la Capitale, en l'absence de praticien, il tint presque le rôle de médecin officiel. En 1939-40, on le dit de la « cinquième colonne », cette évanescente organisation d'espions allemands, mais on n'en dit pas plus car, quelques mois plus tard, une violente épidémie de fièvre aphteuse désola le cheptel des environs. Krugé-Bruyère remplaça également le vétérinaire mobilisé et, à la surprise de tout un chacun, se montra fort habile et désintéressé. Les plus acharnés de ses détracteurs prétendaient qu'il avait jeté un sort tournant aux bovins afin de mieux offrir ses services. Les Bouja de Courteille n'étaient pas les derniers à crier aux alentours

qu'ils auraient la peau de ce malfaisant mais vinrent le supplier d'intervenir quand leurs frisonnes furent atteintes. Krugé-Bruyère ne se déroba pas et les vaches en réchappèrent grâce aux soins plutôt conventionnels prodigués par le sorcier. Krugé-Bruyère ne se mêlait pas à la population. Il ne semblait pas avoir d'amis, ne buvait pas le coup chez Dudule. Un sauvage ! Pourquoi fut-il fusillé par les S.S. allemands en 43, dans une carrière désaffectée sur la route de Saint-Gyr-les-Rolons et son cadavre laissé sur place sans sépulture, abandonné aux charognards, aux raveux, aux corneilles et aux buses ? Nul ne le sut vraiment. Les S.S. firent une brève apparition en Tue-Chien, vidèrent la baraque, emportèrent deux camions de matériels disparates, et même le squelette d'Ursule. Aucune explication ne fut donnée, même par le brave Fritz Zabotache. Le bruit courut, un instant, que Krugé-Bruyère était un espion anglais et qu'il possédait un poste de radio émetteur-récepteur… D'autres parlaient de résistance... Aucune preuve ne fut apportée. Les gens de Saint-Gyr, au bout de quelques semaines, enlevèrent la charogne du sorcier et l'enterrèrent dans un coin de leur cimetière, loin des chrétiens, une simple fosse sans croix, sans stèle, sans nom... Les orties recouvrirent la tombe et on ne parla plus du mystérieux sorcier, mort pour qui ? Mort pourquoi ?

La cabane est vide, comme récurée. Tue-Chien est toujours un monde affreusement désert, une faille dans la joyeuse arlequinade des vallons qui cernent La Ferrière, un gros morceau de roche grisâtre, entouré de sapins noirs si

serrés qu'ils forment une grille élémentaire qui rebute les plus courageux. J'avais faim, j'étais triste. La cabane était morte. J'essayais pendant de longues minutes de me souvenir de l'endroit précis où était installée Ursule. Je savais bien qu'il fallait compter onze carreaux vers la droite et cinq vers la gauche, et encore trois vers la droite, mais on ne distinguait à peine le carrelage sous la couche de crasse et de boue. Les aiguilles de pin portées par les mauvais vents des solstices jonchaient le sol. Du pied, j'ai raclé les ordures amoncelées et, tout-à-fait par hasard, j'ai soulevé la plaque rouge de terre cuite octogonale, la porte du coffre-fort de Logide. L'argent n'était plus là !

Le mercredi 16 août 1944, nous ne sommes pas encore libérés. Vermeulen tourne comme un lion en cage.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? ne cesse-t-il de répéter.

Les gens s'affolent. Voilà d'ailleurs « qu'on » nous a coupé complètement l'électricité. Krivaï-Vulgue, à qui j'ai rendu visite au village, a retrouvé une lampe à pétrole, mais plus de pétrole. Un « client » lui a apporté une lampe à carbure, mais plus de carbure. Finalement, Krivaï-Vulgue a confectionné des bougies avec du suif et des mèches non soufrées. Ça pue atrocement le cochon grillé et n'éclaire rien. Chez Gnangnan, je m'esquinte les yeux à écrire, bête que je suis. Plus de radio ! La Ferrière bouillonne de bobards… Les Américains auraient pris Chartres et seraient aux abords de Paris. On les

prétend toujours à Orléans, à Giens ou à Briare. On entend le canon. Est-ce bien le canon ? Fritz Zabotache et les Allemands ont quitté La Ferrière. Évaporés. La mine est fermée. Les mineurs ont disparu eux aussi, à part quelques vieux. Temps splendide, trente-deux à l'ombre. Sahara, canicule, Tropique… Libéré ou pas, moi je vais me baigner… À la baignade, un monde fou…

Le jeudi 17 août 1944, nous ne sommes pas libérés. Calme plat. Quelques explosions, on dirait de plus en plus lointaines. Le beau temps est là. Ninine a fait venir un docteur d'on ne sait où, celui de La Ferrière, le locataire de mon père, est une fois de plus introuvable.

— Madame la Baronne est perdue, me chuchote-t-elle.

Le docteur Albidal aurait volontiers déclaré que la vieille était foutue.

— Puis-je la voir ?

Le docteur hoche la tête avec tristesse.

— Elle est comateuse, vous savez…

— Et pas moyen de prévenir la famille en Belgique, vous vous rendez compte, en Belgique avec tous ces événements ! rajoute Ninine.

Gnangnan va mourir. Le château sent la mort, les larmes, les cierges et les fleurs séchées. On a couché la vieille dame, au rez-de-chaussée, dans le bureau du baron. Je la regarde un instant, minuscule, ratatinée, toute jaunâtre, presque morte. On ne distingue plus sa respiration. Je lui touche la

main, déjà froide. On croirait un cadavre, si ce n'est ce râle rauque qui n'en finit pas, un bruit du fond du corps. Saisi de panique, je me suis enfui. Je me suis enfui dans le parc, vers le kiosque. Les mourants, les morts me font peur. Le kiosque où, enfants, nous jouions avec Isabelle et ses frères, est de plus en plus sombre et humide, dévoré par le lierre goulu et une vilaine mousse. Le bois pue le moisi. Je m'assieds un instant sur les marches froides. J'ai des frissons. Je m'efforce de ne penser à rien. Isabelle ne reviendra pas pour la mort de Gnangnan. La vieille dame a mal choisi son heure. Elle va mourir et je vois bien que je perds avec elle mon dernier allié. Tous les autres seront comme des charognards. Il n'est plus douteux que les Allemands ont déjà paumé la guerre ; le Grand Reich de mille ans connaît les dernières convulsions de l'agonie. Nous allons tôt ou tard être libérés. Libérés ? De quoi mon Dieu ? De qui ? Pas de nous-mêmes… Et moi, Albidal junior, ne suis-je point le fils d'un collabo déjà en fuite ? Ne suis-je pas déjà un lépreux, un pestiféré ? Je chiale sur mon avenir en loques. Ça fait drôlement du bien de pleurer. Je reviens au château.

Dans la soirée, je passe boire un coup de blanc à l'ex-Dudule, le bistrot de l'Évangeline. Désert, le café, depuis le départ de la colonie allemande. Évangeline Tanesrauft est derrière son comptoir, l'air absente. Deux filles font une belote dans un coin.

— Sers moi un grand blanc, Line, dis donc, ça se bouscule pas au portillon !

— Depuis que les Frisés se sont taillés, on me boude. Les nanas partent dans un instant, plus besoin de serveuses, et moi je vais faire pareil : je ferme et je me tire ! Je la sens venir la grosse purge, même mon abruti de père et mes cinoques d'oncles me font la gueule. La clef dans la serrure et hop, à la revoyure... J'ai tout liquidé, les filles, le bouge, les stocks, restent plus que les murs et le matériel, des clopinettes ! Mon fric est à l'abri.

— Line, tu ne devrais pas attendre, plutôt ?

— Non mon petit, je me casse rapido, rapido c'est le mot, dit Évangeline.

— Et tu as des nouvelles du Rème et de l'Ariste ? Partis aussi ? Toi qui entend tout, tu sais où ils sont ?

— Ah ça, dans les grands bois avec les loups.

— Le maquis ?

— Tu l'as dit, chéri ! Le maquis et la grande fauche ! Sont recherchés par toute la flicaille du département, la Gestapo, la Milice, les SS. On dit même que l'Ariste il est colonel. Colonel ? Je rêve…

Les deux filles fument des cigarettes allemandes à l'odeur tenace de tabac turc.

— Allez les filles, il est temps, dit Évangeline, voilà votre taxi.

En effet, une automobile, et qui roule à l'essence, s'arrête devant le café. Le chauffeur a une tête de mac, caractéristique. Il n'accepte même pas un verre, il est pressé.

— Allez pour fêter mon départ, je t'offre une coupe de champagne, dit Évangeline, te trompe pas mon petit Jacques, du bon, Mumm cordon rouge, pas de la biture à Fridolins ! C'est Dudule qui m'a appris à fabriquer le champ à Boche quand j'ai acheté son bistrot en quarante et un, avec les sous que m'a laissés ce pauvre Faboulas. Pauvre Fabou, se faire muter en Indochine par sa boîte, puis ramasser par les Japs et fusiller à son âge. Heureusement, son fric était bien planqué en France et en or ! Et il n'a pas été ingrat, mon Fabou, reconnaissant pour sa gentille petite bonne, toujours à ses petits soins… Bon, pour le champ, du blanc sec ou de la flotte, de la saccharine et de l'acide tartrique, du bicarbonate, tu touilles dans une lessiveuse, tu mets en bouteille, tu bouches, à servir très frais… Gûtt ! Champagne franzais drès pon ! Un coup de main sous le cul de la bouteille et ça saute au plafond. Ils en redemandaient, le plus dur, vois-tu, c'était de s'approvisionner en bouteilles vides ! J'ai gagné un fric fou, mon petit, j'ai pas honte de le dire, marché noir et les filles, maintenant, je me tire.

— Renonce, Évangeline, ton départ est stupide, tout le monde te connait et tu es du pays…

— Ah ça non ! Elle criait presque. Hors de question. J'ai reçu des lettres de menace, des lettres ignobles : « Salope, on te fera la peau ! Putain, t'auras pas toujours les Boches pour te sauter, tu seras fouettée et pendue, Tanesrauft les Boches retournent aux Boches ! Tu ne peux pas imaginer, des lettres… et même un petit cercueil ! Je ne suis pas la seule, Nano aussi a reçu son petit cercueil, le Maire de Champs

d'Entremont également, et d'autres… Je vais avoir trente berges, mon petit Jacques, et je ne veux pas passer dix ans en prison ou me faire descendre par une bande de terroristes à moitié soûls. Mon argent est planqué. Je pars. Allez, faut pas que je traîne, pendant qu'il fait nuit. Adieu et garde-toi bien !

Évangeline est partie. La nuit est tombée, opaque. Un nouvel orage d'été se prépare. On le sent à la drôle d'odeur de la terre, à celle entêtante de la luzerne fraîche. Je rentre au château.

Deux jours passent : pas de répit, pas le temps de souffler ! L'horreur succède à l'horreur, le malheur au malheur. Au matin, Ninine Vermeulen m'annonce en larmes : « La baronne est morte… ». Il faut m'occuper de tout car l'abominable homme des Flandres refuse de sortir du château. Il se terre dans le kiosque, fou de peur, armé d'un fusil et de centaines de cartouches, entouré de ses molosses. Il attend les Bolchevicks ; seule Ninine a le droit d'approcher pour lui porter le ravitaillement.

Le soir, je suis rompu de chagrin et de fatigue. Pour la première fois depuis si longtemps, j'ai pleuré, vraiment pleuré, dans la chambre de ma Gnangnan, Philippine Petit-Claude de la Codre si frêle, si douce, si belle dans son lit de mort. Je me souviens du premier jour où je la vis, en compagnie du docteur Albidal dans ce salon du château où je pénétrais pour la première fois. Mon Dieu, c'était une

charmante vieille dame, toute ronde, toute rose comme les dames des tableaux, ces marquises Pompadour qui ornaient les murs, mais on ne voyait pas sa peau. Tout en elle était sucre, miel, fruit et pastel : ses cheveux blancs et poudrés — sans doute— recouverts d'une fine résille, ses yeux d'un bleu pur clair, très enfantins, ses joues roses, ses petites dents très très blanches, sa robe grise haut boutonnée, d'un gris clair avec des chatoiements perlés et parme. Elle portait autour du cou un large ruban en harmonie avec sa robe, et aux doigts et aux poignets fragiles quelques bijoux discrets, une croix d'or sur la poitrine. Elle tenait sur ses genoux serrés un tambour à broderies et des soies de toutes les couleurs douces comme elle, en écheveaux éparpillés, étaient répandues sur une petite table basse. Et la voilà morte, son visage amaigri est d'un vilain jaune, la peau trop tendue sur les os, le maxillaire saillant, les cheveux grisâtres sont ternes, et les mains cuivrées qui tiennent un crucifix, décharnées et piquetées de taches brunes qu'on voit aux vieillards, ressemblent à des serres. Ninine l'a couchée sur le petit divan étriqué, dans le bureau du baron, cette pièce austère, là où la vieille femme a décidé d'achever sa vie, après le décès de son mari. Les volets sont fermés, la fenêtre entrouverte et on entend le gazouillis des oiseaux dans les frondaisons du parc. Pas un cierge, pas même une bougie, on n'en trouvait plus dans l'église même car le prêtre cachait ses piteuses réserves depuis qu'on venait lui dérober ses saintes chandelles. Le menuisier est venu prendre les mesures. Ninine lui a offert un verre de vin dans l'office et le bonhomme est parti en

sifflotant, tout guilleret. Un peu plus tard, le notaire, maître Dancinas, qui s'est déplacé au château, nous a expliqué que le défunt et la défunte avaient déposé un testament olographe commun laissant la totalité des biens au dernier survivant et, à sa mort, à leur fille, Angélique Van der Widemshaven, née Petit-Claude de la Codre, présentement domiciliée à Bruxelles, et avec laquelle, à son très vif regret en raison des événements, il n'était pas possible de prendre contact. Au demeurant, l'étude était désignée comme exécuteur testamentaire provisoire chargé d'encaisser les fermages, de payer les gages, de conserver l'intégralité du patrimoine, de veiller à son entretien. Au demeurant, Ninine Vermeulen et son mari étaient plus spécialement chargés d'assurer la garde du château. Enfin, il y avait bien différents legs et donations mais il n'était pas permis de liquider l'héritage en l'absence de Madame Angélique Van der Widemshaven. Voilà…, il serait bon de procéder à un inventaire et lui-même, Maître Dancinas, se ferait un devoir de revenir après l'enterrement procéder à cet inventaire avec son premier clerc, et Monsieur et Madame Vermeulen seraient bien aimables d'y assister. Point à la ligne.

J'ai couru La Ferrière, pour dénicher Tanesrauft le tambour-de-ville, Zonguet le Bossu, le curé et Tanesrauft Tête de Flamme. Tanesrauft le tambour se sent bien vieux, si imbibé de vin et de goutte que même à jeun, ce qui lui arrive rarement, il est incapable de marcher droit. Sa tanière, près du lavoir municipal, pue le bouc. Dieu, qu'est-il devenu mon

Tanesrauft sonneur-tambour-de-ville et garde champêtre accrédité : où est-il l'ancien de la Coloniale dans son uniforme de gala, képi de légionnaire, veste cintrée d'officier de marine ornée de gallons de tambour-major, culotte de cheval et leggins couvrant des espadrilles, Tanesrauft le Maître des Simoneux ?

— Je crève, Grisisgli, je me répands sous moi, je suis plus rien, tu sais pas, fils, que les hommes de Pétain m'ont relevé de ma fonction de garde champêtre pour « inconduite notoire, ivrognerie caractérisée… ». Ah, les fumiers ! Ils n'ont pas osé me faire sauter ma retraite, j'suis tout de même un vieux de la vieille, nom de Dieu !

— Possèdes-tu encore ton bel uniforme, Tanes ?

— Sûr Bon Dieu que j'l'ai, dans ma cantine, bourré de naphtaline, rapport aux mites et aux cafards… J'ai aussi mon tambour, bordel !

— Tanesrauft, je te nomme à nouveau pour aujourd'hui tambour de ville. Endosse ton uniforme, saisis ton tambour, tu liras ce texte : « la Baronne est morte, nous l'enterrons demain ».

— Vingt Dieu de putain, Grisisgli, ça s'arrose. J'ai septante douze ans, fils, mais je me sens aussi jeune que lorsque tu étais Galibole !

— Ne te soûle pas trop, Tanes, et promène mon annonce.

— Pas plus que ça, Grisisgli, je m'encours à toute berzingue.

Zonguet le Bossu doit avoir cent ans ! On dirait qu'au fil des ans sa bosse s'est développée et le poids porté par le

malheureux est devenu si intolérable, sans doute, que la tête du stropiat est presqu'à la hauteur du bas-ventre. Je n'ai jamais vu d'homme aussi cassé. Lorsque j'étais enfant, je n'aimais pas Zonguet le Bossu qui m'avait poursuivi en criant « au diable » et n'avait jamais osé faire amende honorable. Le vilain petit bonhomme cultive, Dieu sait où, le tabac et en fait commerce. Il est devenu précieux. Les femmes le cajolent. Il échange les larges feuilles (vertes ou séchées suivant la saison) contre de la gnôle, du vin, du boudin et de la menue monnaie. Il est seul, depuis la disparition de sa sœur, dans une cambuse qui jouxte celle de Krivaï-Vulgue, sur la Grand Place.

— Zonguet, il faut préparer le corbillard, la baronne est morte.

— Dieu ait son âme d'aristocrate, Grisisgli.

— Zonguet, je t'en prie, je veux un enterrement de 1ère classe, il te faudra sortir toutes les tentures, tous les panaches et trouver les chevaux.

— Tu sais bien que les Allemands ont réquisitionné tous les chevaux valides, l'en reste pas deux de méritants à La Ferrière. J'en connais qu'un chez Labrousse à Saint-Jean-de-Vinchelles, trois lieues au moins, un percheron propret, ça fera des sous…

— Je paierai, Zonguet, mets-toi en route, va quérir ce cheval, je te donnerai le double du prix. Tu ne vas pas laisser partir la baronne à bras !

— À c't'heure, y'a tell'ment d'morts, ça va, ça vient… Mon pauv' Grisisgli, c'est bien pour te faire plaisir, par cette

chaleur jusqu'à Saint-Jean-de-Vinchelles ! Je me sens à moitié perclus, c'te bosse !

— Mais tu as ton âne, Zonguet ?

— L'bourri, il est bien aussi vieux que moi, et c't'avoine qu'il peut avaler, la carne ! C'est bien pour te faire plaisir et si tu paies en plus…

J'en ai marre, archi marre. Le curé n'est pas là. Je lui laisse un mot. La vieille bonne est sourde comme un pot et ne comprend rien mais elle me dit que l'abbé Ollan va bientôt rentrer. Elle lui donnera le papier. Tanesrauft Tête de Flamme, le père de l'Évangeline, ne fait aucune difficulté, il conduira le corbillard.

— Ah, la baronne ! C'était une bien bonne personne.

— Monsieur Tanesrauft, je vous croyais protestant, cela ne vous gêne pas ces cérémonies papistes ?

— Moi, Monsieur Albidal, je conduirai les chevaux, cérémonie papiste ou laïque, je m'en fous ! C'est histoire de rendre service, un mort, c'est un mort, non ? Moi, j'ai plus de chevaux. Diamant est mort et Dravolo, les Boches me l'ont pris juste après la mort du baron. Depuis, on porte à bras, mais si vous dites que Zonguet va trouver un cheval, je mènerai l'équipage, n'ayez pas peine… Venez donc boire un coup, M'sieur Grisisgli.

En revenant de la Maladrerie, la ferme aux Tanesrauft, je tombe sur le curé. Il se plaint de ce que Ninine l'a prévenu trop tard de l'état de la baronne.

— Elle est morte sans absolution…

— Vous savez, tous les gars qui se font étriper à la guerre, ils crèvent aussi sans absolution ! Non ? Oh et puis excusez-moi, je suis énervé.

— Vous sentez le vin, dit le curé, vous avez bu ! Je connais bien la famille Petit-Claude, alors, en ces moments, un peu de tenue…

— Gardez vos sermons pour vos ouailles, Curé. Tout ce que je vous demande demain, en souvenir de la baronne, c'est l'église avec l'orgue et un enterrement

Je reviens au château, ivre de fatigue, de vin, de chagrin et monte directement à ma chambre. Ces derniers jours ont été particulièrement pénibles, demain ne sera guère mieux, Brabra est mort, Gnangnan sera enterrée demain. Comme c'est compliqué la mort, à domicile, alors que sur les champs de bataille, dans l'horreur des charniers, la mort devient si simple. Brabra est mort, Gnangnan sera enterrée demain.

18 ON SERAIT ENFIN LIBÉRÉS !

Lundi 21 août 1944

Le Lundi 21 août 1944, nous ne sommes toujours pas libérés. Refrain absurde. Rengaine. Les Américains seraient à Sens. On les voit partout ces types-là, soldats fantômes. Le canon tonne. Je décide de faire un tour à la maison paternelle. Le jour se lève sur le jardin de la maison Dorotte. Au petit matin, il y a comme toujours, en ce lieu maudit, une brume filocheuse qui sourd de la terre et s'enroule autour des arbres noirs. La maison est silencieuse mais une petite lumière au rez-de-chaussée, dans l'ancien bureau de mon père, indique que le nouveau docteur est levé. Du côté de la Poterne, c'est le calme plat. Rotram le Lion semble bien avoir disparu. Sans doute a-t-il rejoint les maquis, comme on me l'a dit. En redescendant au château, je fais un détour par chez Krivaï-Vulgue. Quand je lui dis d'où je viens, elle me répond qu'elle ne peut plus traîner sa patte folle et que ça fait un bail qu'elle n'a pas mis les pieds dans « fette faloperie de maifon hantée ». À la vue de mon large sourire, elle rajoute :

— Tu peux bien rigoler, vaurien ! demande donc à feux qui les ont vus en 42, les fantômes…

Là, ça y est, elle n'a plus toute sa tête, la pauvre vieille. Je lui demande tout de même :

— Et où ils sont, le Rème et l'Ariste ?

— Ah ça, Grisisgli, dans les grands bois avec les loups.

— Le maquis ?

— Tu l'as dit, mon gars ! Le maquis et la grande fauche ! Sont recherchés par toute la flicaille du département, la Gestapo, la Milice, les SS. On dit même que l'Ariste il est colonel. Colonel ? Je rêve…

Mardi 22 août 1944, nous ne sommes pas libérés. Je n'y mets quant à moi aucune bonne volonté. Je m'en contrefous. Le canon tonne, explosions très lointaines. Les Américains ne seraient plus à Sens mais à Bonny-sur-Loire. Ce n'est plus de la stratégie mais de la lévitation. Parachutages ? Il y a des têtes qu'on ne voit plus au village. C'est l'hallali ou quoi ? Devrais-je aussi quitter le pays ?

À dix heures du soir, on a failli être libérés ! Enfin…, pas exactement. La Ferrière a été occupée pendant trois heures par une douzaine de soldats de la résistance, le Front Français de l'Intérieur ou je ne sais quoi de FTPF, Francs-Tireurs et Partisans Français... Enfin ! Je les ai vus. Être libéré semble donc signifier être occupé par une autre armée. Je glandais sur la petite place à la recherche du Zonguet qui fait commerce de tabac de jardin quand ils sont arrivés dans un grand bruit de pétarade et un nuage de poussière rouge : deux automobiles, une Citroën 11 chevaux et une Hispano décapotable. Certains sont à l'intérieur des voitures, les autres couchés sur les ailes avant, ou debout sur les marchepieds de la décapotable. Aussitôt descendus, ils se précipitent en désordre aux coins des rues, mitraillette brandie. Serait-ce la guéguerre ? Ils n'ont pas du tout l'air

d'une armée régulière, uniformes de tous poils, foulards rouges, brassards tricolores. Le peuple, les civils s'approchent sur la pointe des pieds et discutent d'abord timidement. Bientôt, toute La Ferrière est réunie sur la place. Si les Boches survenaient, quel massacre ! Ces petits gars-là (vingt, vingt-cinq ans ?) ne semblent pas avoir un sens très précis de la stratégie ni de l'équilibre d'ailleurs. Plusieurs sont sérieusement éméchés. Et des bouteilles commencent à circuler. Je reste dans mon coin. Les gens de La Ferrière sont par nature couards et lèche-culs. J'entends les indigènes, et non les mineurs qui ont toujours fait bande à part, parqués dans leur ghetto polonais. Les Ferrois d'origine, comme on dit, ont l'air de retrouver un instant de vigueur aux côtés de ces durs-à-cuire. Mimétisme ? Discussion rapide avec un lieutenant. Sympathique. La résistance (FTPF) occuperait La ville.

— Alors, vous devez savoir où sont les Américains ?

— Ben oui, ils viennent de Montargis sur la Préfecture. Ils y seront dans deux ou trois jours, sauf contre-attaque imprévue de l'ennemi.

Comment le savent-ils ? Il paraît que les Anglais (pourquoi les Anglais ?) leur parachutent des postes de radio émetteur-récepteur à piles. J'ai du mal à le croire.

Mercredi 23 août 1944 : La Ferrière a déjà perdu le souvenir de son émoi d'hier…, tous sont amorphes, apathiques sous le soleil brûlant. En revanche, le maire,

Nano, un faux-cul de première, tourne comme un diable dans sa boîte. Il questionne tout le monde sur le désir de ceux qu'il s'entête bêtement à appeler les terroristes. Je l'ai croisé. Comme à tous ceux qui veulent bien l'entendre, il m'a tenu son discours de circonstance :

— En tant que Maire, on ne peut pas dire que je n'ai pas tout fait, humainement tout fait, pour protéger La Ferrière des pires désastres. Dans ces heures sanglantes, je me suis sacrifié ! s'est écrié monsieur Nano, maire et directeur de la cave coopérative. S A C R I F I É !

Bien sûr, monsieur le maire, bien sûr… C'est un lieu commun d'écrire qu'en quelques jours, il a vieilli de dix ans, un affreux petit vieillard dévoré d'une trouille qu'il cache sous un sourire forcé. Paris serait libéré par la résistance après des combats de rue. La Suisse, Radio-Genève très écoutée, l'aurait annoncé dans une émission. Buccins ! Buccins ! Cloches à la volée ! Tout l'après-midi, tirs de canons. Très près ! Les Américains seraient à Saint-Sauveur-de-l'Hoisne, puis à Saint-Georges dans la banlieue de la ville. Ça se corse ! Je monte seul à la Croix Rougeaud, où l'on enterrait et brûlait Papa Simon, qui domine la vallée et le long fleuve écrasé. Je ne peux m'empêcher de fredonner les refrains impies de mon enfance :

« À la chienlit ! À la chienlit !
Papa Simon est décédé
Pas de prièr's pour c'cul merdeux
Papa Simon est enterré

Pas d'eau bénit' pour c'cul terreux
À la chienlit ! À la chienlit ! »

On se bat, quelque part, au-delà du Pain de Sucre. La fusillade roule : mortiers ? Canons ? Avions ? Où sont-ils ? Où sont-ils ?

Jeudi 24 août 1944, paraît qu'on serait enfin libérés… un détour des Américains qui seraient passés à Champs d'Entremont, avec leurs tanks. Je file aux renseignements…

À 6 heures du soir, nous sommes effectivement libérés, non par les Américains mais par les FFI, l'armée française de la Résistance. Ohé ! Ohé ! Je suis descendu en vélo à Champs d'Entremont, 11 kilomètres, un village en délire, pavoisé, hurlant et chantant, ivre de joie, de soleil et de vin blanc. Dans la Rue Grande, les gosses des écoles braillent la Marseillaise, faux mais touchant. On dirait que même les enfants ont un coup dans l'aile, et ils ont trouvé des pétards, ces pétards interdits par Vichy. Les cloches sonnent, une sorte d'armistice un peu prématuré à mon goût, parce qu'en fait, personne ne sait rien de précis. Les Américains ? Ils sont encore au diable ! Seuls quelques camions de la Résistance seraient passés sur le pont. Seraient ? Il y aura de la viande soûle ce soir. Les cafés sont pleins à craquer. Devant l'église, un gars joue de l'accordéon, des filles et des garçons dansent. La joie est communicative.

Sur le chemin du retour, je rencontre le grand Faussadard qui revient de La ville… Délire d'enthousiasme, des milliers de soldats ont défilé dans les rues pavoisées. C'était, paraît-il, fantastique : ovations sans fin, hurlements de joie… Faussadard n'en revient pas, il a bu du Pernod, du vrai, tu te rends compte, du Pernod d'avant-guerre et gratis ! Et un Pernod pour Arthur, un ! Faussadard aura connu la véritable libération. Il va enfin pouvoir cultiver sa cirrhose qui se portait plutôt mieux depuis les jours sans alcool. Revers de la médaille : la foule arrête les putains, les tonde, les maltraite, les déshabille et les fesse. Des commerçants collaborateurs ont été battus comme plâtre, des vitrines démolies, des magasins pillés. Justice du peuple ? Vengeance des offensés et des humiliés ? Qui croit que la révolution se fait dans l'ordre ? Le soir, des Allemands isolés auraient combattu aux portes de la ville : pétarades, poursuites, le cœur n'y est plus ! Ils sont tués ou faits prisonniers.

Vendredi 25 août vers dix heures du soir, je traverse La Ferrière, le vélo à la main. C'est une nuit follement calme, le chant des grillons et des étoiles à profusion ; une nuit d'amour et de paix. Je reprends la route du château. Dans l'allée principale, une automobile 11 CV Citroën traction avant, bariolée, portant un fanion rouge où est inscrit le sigle FTPF, est stationnée, grosse tortue accroupie sur le gravier. Deux hommes armés de mitraillettes sont assis sur les marches. Quand je passe entre eux, ils me disent « qu'on »

m'attend à l'intérieur. Ninine les a installés dans la cuisine et une bougie éclaire faiblement la pièce de sa petite lueur dansante. L'un est assis à la table, un verre à la main et une mitraillette sur les genoux.

— Salut Galibole ! me lance l'Ariste.

— Salut Grisisgli ! me fait son frère.

Le Rème est assis par terre, le dos appuyé au pied de la table, une sorte de tube en tôle entre les cuisses comme un sexe gigantesque, sans doute un bazooka. Je reste bêtement sur le seuil de la cuisine, traversé un instant par le souvenir des deux pêcheurs d'écrevisses du Pisse autour.

— Combien de temps qu'on s'est vus, poursuit l'Ariste, cinq, six ans, vieux Galibole ! Tu reconnais mon frère, ce bon Rème, il a grandi mais il est toujours aussi con ! Une question de glandes… Assieds-toi, Grisisgli, tu es chez toi ou presque, et nous sommes là en visiteurs et en amis. Crois-tu que nous pensons te rendre responsables des actes de ton père ? Le sommes-nous de ceux de Maximilien Sudzguette qui milite à la Milice, saloperie d'assassin fasciste ? J'ai pas vingt ans et je me suis nommé colonel, tout seul comme un grand, et j'ai choisi mon nom de guerre, le Colonel A, A comme Ariste ! Amusant non ?

— Colonel !!! s'exclame Grisisgli.

— Eh oui, mon vieux, Colonel ! Je me suis nommé colonel et je ne conseille à personne de me chercher des poux dans la tête, surtout pas aux estimables officiers qui maintenant vont s'empresser de rejoindre les rangs de la Résistance, ou aux petits salopards qui nous arrivent de Londres. Moi, De

Gaulle et Cie, je connais pas ! J'ai ma bande à moi, mon corps franc, les Polacks des mines, des républicains espagnols, des Tziganes et une dizaine d'Arabes qui travaillaient ici et là, du cousu main avec la bénédiction du Parti Communiste. Laisse-moi t'expliquer, Grisisgli. Lorsque notre père nous a plaqués en mars 39, ma mère s'est pendue et on est restés seuls, le Rème et moi, sans rien à bouffer et les gens de La Ferrière nous ont chassés à coups de pierres, le maire et les gendarmes à coups de pied au cul. À cette époque, le seul qu'a levé le petit doigt, c'est le Rotram et on s'en est souvenu. Après, c'est une longue histoire et nous voilà ! Tu vois Grisisgli, je n'ai pas eu beaucoup d'amis, mais tu en fais partie avec Rotram et bien sûr mon frère. Je connais des salopes à la Préfecture qui veulent ta peau, à cause de ton père. Pour ton père, je ne peux rien et il a bien fait de se barrer, on l'aurait exécuté sans procès. Pour toi, laisse-moi faire, Grisisgli. Dans la région, il y a deux factions de maquisards, les FTPF, moi et quelques autres communistes, et les FFI. À partir de maintenant, tu es des nôtres, mon secrétaire particulier, compris ? Grave-toi ça dans le crâne, depuis toujours tu es ma boîte aux lettres, mon correspondant particulier dans la région et tu es communiste, tu m'entends, communiste !

Le bruit d'une voiture dérapant sur le gravier l'interrompit. Le Rème était déjà debout, une mitraillette — sortie d'où ?— à la main. Le colonel A armait la sienne. Un des soldats de garde sur les marches se présenta, la cigarette au bec.

— La camionnette est là, avec le lieutenant et dix hommes, Colonel.

— Ta cigarette ! Quand tu causes au Colonel, dit le Rème.

— Pardon, faites excuses, mon Colonel.

— Voilà, dit le colonel A, nous allons arrêter les collabos, et pour commencer le maire d'ici, Nano et ensuite celui de Champs d'Entremont, tu viens avec nous en touriste, Grisisgli, pour ton éducation…

Aujourd'ui, après tant d'années, je me demande si je ne rêve pas encore, si cette nuit n'a pas été qu'un long cauchemar, une danse macabre d'homme soûl. J'ai les lèvres sèches, et une sueur piquante m'oint d'une chape glacée. Sommes-nous tous devenus fous, ivres de carnage ? Le maire Nano, son arrestation, son exécution immédiate furent l'affaire de quelques instants, et celle uniquement du Rème et de l'Ariste Sudzguette. Une rafale de mitraillette déchiquette la porte d'entrée, quelques coups de bottes font le reste. Aucune lumière n'est allumée. Le Rème et l'Ariste pénètrent dans l'immeuble. On entend la voix du colonel A crier :

— Nano, j'ai à vous parler, descendez et descendez seul, affaire d'État !

Puis la voix chevrotante du maire :

— Un instant, je m'habille, un instant Monsieur !

De nouveau la voix du colonel A :

— Passez un pantalon, Nom de Dieu, nous en avons juste pour une minute !

Un cri… « Non ! » Le bruit d'un coup, encore un cri, une rafale, une autre. La maison reste silencieuse.

— Pourquoi n'est-il pas parti à Paris avec sa famille déjà envolée ?, me demande le lieutenant rencontré il y a trois jours, oui pourquoi ?

Le colonel A suivi du Rème sort, les mains dans les poches.

— C'est fait, dit-il, et vite fait, Lieutenant, vous préviendrez la Préfecture, on a trouvé monsieur Nano, maire de la Ferrière, exécuté de deux rafales de Sten. Pour ceux de Champs d'Entremont, à moins qu'ils ne résistent, vous les conduirez à la prison, pas de sang trop inutile, n'est-ce-pas ? Je retourne au PC, vous n'avez plus besoin de moi, Lieutenant.

Le colonel A passe devant moi et me dit dans un demi-sourire :

— Grisisgli, mon vieux Galibole, je n'oublie pas ce que Nano a fait aux mineurs, je n'oublie pas qu'il nous a chassés de La Ferrière, je n'oublie jamais rien ! Mais ne me juge pas trop vite, tu comprendras plus tard, plus tard… Lieutenant, vous prendrez soin de mon ami. Il vous accompagne, ce soir, et il me rendra compte...

Et voilà comment ce soir-là, je suis entré dans une autre spirale infernale, celle du sale travail, de la vaste entreprise de dératisation officielle, FTPF, FFI, service de presse aux armées…, une énorme guignolade sanglante commencée à La Ferrière pour ne s'achever en Indochine et à l'hôpital (pour fièvres paludéennes) que trois ans et demi plus tard. Certes, sans le plan et l'aide de l'Ariste Sudzguette, je crois bien que

j'aurais rapidement rejoint mon père à la trappe. Mais c'est aussi ce vendredi-là que s'est finie ma vie de petit jeune homme libéré, finie la vie de château, finis mes rêves d'installation à La Ferrière et de maison Dorotte et bien finis mes rêves de fiançailles et de mariage princiers… Parfois, il m'arrive de revoir un instant devant sa baraque dévastée, le poing tendu vers le ciel, Sir William Rabindranath qui crie vers Krivaï-Vulgue m'entraînant ivre de roudoudou et de sucreries : « Bonne femme ! Bonne femme ! C'est la mort que vous traînez par la main ! C'est la mort ! ».

19 RETOUR AUX SOURCES

Mardi 17 Fèvrier 1948

Sorti de l'hôpital à la mi-février, Grisisgli partit pour La Ferrière. La Ferrière n'était plus qu'un souvenir embrumé, un bourg mort. Malgré les années difficiles de l'après-guerre et les besoins en produits de base tels que le charbon et le minerai de fer, la Compagnie avait renoncé à exploiter la mine d'ailleurs pillée par les Allemands. Les mineurs avaient quitté la Casbah, sauf quelques retraités. Les Polacks avaient fui vers le Nord et vers l'Est. Des traîne-savates de la ville occupaient les corons qui tombaient en ruine. Les superstructures du carreau étaient démontées et déjà, comme dans l'ancienne mine, les herbes et les ronciers

dévoraient les bâtiments délabrés que les paysans achevaient de démolir pour récupérer les matériaux, afin de consolider leurs granges et leurs écuries, voire leurs logis. Le quartier des ingénieurs avait été vendu à de riches négociants de la ville, enrichis par le marché noir. En février, une chape de neige et de glace recouvrait tout ce languissant cimetière. À la gare de la Préfecture, Grisisgli ne trouva point de taxi et il avait dû attendre plus de trois heures le car brinquebalant de Faussadard. Un moment, il se souvint de son premier retour à La Ferrière, pour l'enterrement du Baron. Sacré Brabra ! Faussadard ne le reconnut pas et Grisisgli ne mit aucun nom sur les visages qui l'entouraient et l'ignoraient. À peine quatre ans et on l'avait oublié. Sans doute ses cheveux ras, sa mauvaise barbe et ses lunettes de soleil —habitude qu'il avait prise en Indochine, tellement le soleil lui blessait les yeux— y étaient pour quelque chose, c'est du moins ce qu'il se dit. Enfin, ses deux séjours à l'hôpital, à Saïgon et à Paris, l'avaient amaigri et comme lui avait dit un supérieur venu le saluer dans sa chambre juste avant son rapatriement en France, « vous ressemblez à une endive blanchie à la cave, mon pauvre Albidal ». Le car, glacial, ferrailla devant l'ancien bistrot de Dudule. Grisisgli franchit la porte et s'assit à une table éloignée, près du poêle de faïence poussé au rouge. Il commanda un grog corsé à une souillon qui traînait la patte. Hormis deux gendarmes qui sirotaient leur café du matin à une table du fond, le bistrot était désert.

— Je voudrais parler au patron, dit Grisisgli.

— Le patron c'est moi, dit la grosse fille rougeaude dont les joues et le nez veinulés de violet ne l'étaient pas que par le froid. Vous voulez un clou de girofle, dans vot' grog ?

Grisisgli acquiesça.

— Où puis-je trouver Dudule, l'ancien patron du café ?

— Mon mari ? Au cimetière, pardine ! Il est mort en quarante-six, ce vieux soulot. On venait juste de reprendre son ancien bistrot, à peine deux ans plus tôt, à une qui fricotait avec les boches et qui s'est éclipsée pile-poil au bon moment, juste avant la Libération. Mais qu'est-ce-que vous lui voulez, au Dudule ?

— Rien. Je l'ai connu avant guerre, je voulais parler du pays.

— V'sêtes de par icite ? Moi je suis de pas loin, à quinze kilomètres. J'ai épousé Dudule en 45, l'était déjà plus très fricaud, le pauv' père. Vous cherchez quelqu'un ? Je connais quasiment tout le monde, surtout qu'au jour d'aujourd'hui, il en reste plus des tas à La Ferrière, depuis le départ des mineurs… C'est la misère quoi ! Le percepteur est parti, y'a plus de médecine, les commerces ferment. Les jeunes vont à la ville, les vieux au cimetière. Les vignerons et les paysans boivent chez eux et ils ont clos le comice agricole… Rien que de la misère.

— J'ai connu bien des hommes à La Ferrière, dit Grisisgli, Peïpauss le bedeau, les Tanesrauft, Zonguet le Bossu, les fils Sudzguette, les gens du château, Rotram le Lion, le gamin de l'ancien docteur qu'on appelait Grisisgli…

— C'est du passé tout ça, mon pauv' Monsieur. Le Peïpauss, il est mort d'un coup de sang et le Zonguet, l'est à l'hospice ou chez les fous, je n'sais pas trop bien. La sœur du Zonguet qui servait ici, elle s'est noyée dans le lavoir municipal un soir de cuite. Tanesrauft le-tambour-de-ville l'a fait un delirium et on l'a em'né en ville l'hiver dernier. Il n'est jamais rev'nu ! Les autr's Tanesrauft, le Tête de Flammes, le Pinaguet et le Berouette sont encore en vie mais y sortent pour ainsi dire plus de leurs trous. Les Sudzguette, j'ai pas connu, j'ai entendu parler, des rien qui vaille, y z'ont quitté le pays. Les gens du château ? Je les ai jamais vu, sauf c't'enflé de Vermeulen, ce gros Boche et sa femme, la Ninine Vermeulen, qui s'en croit pas qu'un peu. Mais le beau linge, paraît que ça reste à Paris et à Bruxelles, des étrangers quoi ! Encore un p'tit grog pour vous réchauffer, mon pauv' Monsieur ? C'est le Vermeulen qui s'occupe de tout, des fermages, de la vigne, du château. On dit qu'y a des jeunes qui viennent aux grandes vacances. Y se mélangent pas à not' monde. En ce moment, par ce temps-là, avec cette neige…, y'a sûrement personne.

— Et Rotram le Lion ?

— M'sieur Rotram ! Not' maire, un ben brave homme et un rude gaillard, il a marié une jeunesse de la ville, la madame Paulette, quelle bonne personne ! Ell' fait office d'infirmière, dévouée et tout…, ils habitent la belle maison de la mine, celle de l'ancien directeur. En revenant de la guerre, blessé, décoré, médaillé et avec une jolie pension, ben dame, il a été élu directeur de la cave coopérative, puis conseiller municipal

et maire. Ah ! Pour sûr, il est pas fier monsieur Rotram, tous les dimanches, il vient avec ses amis boire son petit apéritif et taper sa manille…

— Rotram avec mademoiselle Paulette ! s'exclama Grisisgli. Ça alors, tu parles d'un scoop ! Et Zurbaritze de Logide ? Vous avez entendu parler ?

— Jamais ! C'est pas un nom de chrétien, jamais non, jamais, jamais… Quant à votre Grisisgli, pas catholique non plus comme blase, ça me dit rien. On m'a causé d'un docteur de dans l'temps qu'était collabo, je crois bien, mais son fils… l'est plus dans la contrée, pour sûr, ni l'père non plus d'ailleurs. Par contre, not' docteur « courant d'air » comme on l'appelle par ici, passe queuques fois à la maison Dorotte, au bout du village, mais certainement pas pour exercer car ça se saurait !

Les deux gendarmes, arrivés au comptoir pour régler leurs consommations, se mêlèrent à la fin de la conversation.

— Ah ! La maison Dorotte, on en cause déjà de celle-là et elle va encore nous donner du fil à retordre. Vous verrez, l'affaire de la maison Dorotte… Tout le monde est déjà sur le pied de guerre, nous les premiers…

— L'affaire de la maison Dorotte ?

— Secret de l'instruction, mon petit Monsieur ! Mais ne vous en faites pas, comme tout le monde, vous aurez bientôt des nouvelles, et des sacrées nouvelles…

Grisisgli n'insista pas. Il pensa qu'il pouvait facilement se retrouver dans de mauvais draps : blême et amaigri comme s'il venait tout juste de sortir de prison, étranger avec des

questions plein la bouche…, il avait déjà le costume du parfait suspect et il n'avait pas besoin de rajouter qu'il était le propriétaire de la baraque qui, visiblement, avait remis « ça ». Mieux valait la jouer discrète et aller de soi-même sur les lieux pour se rendre compte, ce qu'il fit sans plus tarder.

Il franchit la poterne d'un pas hésitant, comme il l'avait fait pour la première fois en compagnie du docteur Albidal. Il traversa le parc, scruta de tous les côtés. La maison Dorotte était plongée dans cette torpeur inquiétante, cette lourde tranquillité sournoise qu'il retrouvait subitement. Malgré le silence dérangeant qui plaidait pour l'absence de toute vie, la porte de la clientèle n'était pas verrouillée. Il entra, sur ses gardes, et se demanda ce qu'il pourrait prétexter pour justifier son intrusion, en cas de rencontre. À la réflexion, le motif de sa présence était somme toute assez simple : il s'agissait de la visite d'un propriétaire à son locataire. Or, visiblement, le locataire n'était pas là, plus là…, ce qui justifiait les dires de la patronne du bistrot : « plus de médecine à La Ferrière ». Le toubib était-il la victime de l'Affaire ? La bicoque était vide ; elle ne semblait plus livrée qu'au seul fantôme d'Amélie Dorotte von Wheelinck dépecée par Hans Rück le tueur de vieilles dames. Il y avait encore à l'intérieur des meubles qui lui appartenaient, des babioles, rien d'important. Un jour il lui faudrait vendre cet antre méphitique abandonné aux raveux qui menaient maintenant

la sarabande des caves aux greniers, aux corneilles qui piaillaient dans les lucarnes aveugles.

— Vous pouvez me dire ce que vous faites là ?

Grisisgli sursauta. Un autre gendarme, moustachu et sorti d'il ne savait où, le fixait, le sourcil interrogateur posé en accent circonflexe sur un œil suspicieux.

— Vous m'avez fait la peur de ma vie… C'est…, c'est ma maison d'enfance… Je n'y étais pas revenu depuis… Je voulais juste…

— Tatata…, papiers, s'il-vous-plaît !

Grisisgli fouilla dans son pardessus, ne trouva pas sa carte d'identité, juste sa carte de presse qu'il tendit au gendarme.

— Mon portefeuille est resté dans ma valise au café, dit-il, je n'ai que ça ici mais je peux…

— Tatata…, fit le gendarme, la maison de votre enfance…, elle est bien bonne celle-là, les nouvelles vont vite chez les pisse-papier… Scène de crime ici, Monsieur. Interdit au public, et aux journalistes tout particulièrement !

— Mais qui a été tué ? Le docteur ? demanda Grisisgli intrigué.

— Vous ne comprenez pas vite, vous ! L'enquête est en cours, pas de déclaration pour le moment, vous serez prévenu en même temps que tout le monde… En attendant, circulez et que je ne vous revois pas là, sinon je vous coffre !

Grisisgli s'éloigna de la maison Dorotte, silencieuse, repliée sur elle-même. Qu'avait-elle encore mijoté comme mauvais coup ? Rotram en savait peut-être plus… Il pensa que, depuis longtemps, il aurait dû déposer des bottes de

paille et du foin sec dans chaque pièce et réaliser un magnifique autodafé, réduire en cendre cette sale baraque et tout ce qu'elle contenait de souvenirs tirés du mauvais rêve perpétré par le docteur Albidal et sa smalah, mademoiselle Paulette, Rotram le Lion, la vieille Krivaï-Vulgue chuinteuse, lui-même empêtré dans ses rêveries, ses cauchemars, ses terreurs et ses divagations… Au feu ! Au feu !

Il alla au château. Vermeulen était alité, vaincu par l'épidémie de mauvaise grippe ; à ses tempes bouillantes, Grisisgli pensa qu'il n'allait pas tarder à y passer également. Ninine le reçut dans la petite salle à manger de l'office dont elle n'ouvrit même pas les contrevents. La pièce était glaciale. Ninine alluma son poêle à pétrole qui fumait et puait désagréablement. Elle lui apprit qu'elle venait souvent ici se « réfugier », penser au bon temps et fuir les criailleries perpétuelles de son mari.

— Il devient fou ! Il se croit chez lui depuis que Madame est morte. Même les métayers et les vignerons n'arrivent à franchir la grille qu'après des pour-parlers infinissables ! Je ne vois plus un chat, plus un chat, mon petit Grisisgli, parfois Madame Angélique qui fait le voyage de Belgique pour les grandes vacances ! Tu as de la chance que Vermeulen soit malade, sinon… Un jour, il va me tirer comme un lapin !

Pauvre Ninine. Elle avait un air hagard et les yeux striés de rouge. Grisisgli la soupçonnait de chopiner, ce qu'elle lui confirma en sortant une bouteille de blanc et deux verres pour « se remonter le moral ».

— Attends deux secondes, dit Grisisgli, je fais ma petite visite, pour me souvenir…

Le château était désert. Il fit le tour des pièces silencieuses qui sentaient le moisi, le renfermé, la feuille séchée, la poussière, ce parfum multiple et indéfinissable qui caractérise les lieux inhabités. Les meubles reposaient sous des housses, les tapis roulés, les volets clos, le froid humide, tout cela donnait à l'ensemble un air de mausolée ou de musée, un air de décor oublié où s'était joué un vieux film dont les acteurs étaient tous morts, la dernière en date, la Baronne. Revenu à l'office, il trouva la vieille bonne qui psalmodiait, au bord des larmes, reniflant et se torchant son nez bourgeonnant d'une manche de son chandail défraîchi enfilé sur son tablier :

— As-tu des nouvelles de ton Isabelle, Grisisgli ? T'a-t'elle écrit, téléphoné ?

— Non, rien, rien…, je crois que la page est tournée et que nous n'avons guère fait d'effort, ni elle, ni même moi… Et toi ? Est-elle revenue à La Ferrière ?

— Non, non, jamais… Madame Angélique, oui, même les garçons deux ou trois fois, mais pas d'Isabelle, pas même de nouvelles. Moi, on ne m'a rien dit. Vermeulen, y doit savoir mais il a des ordres et il dira rien, ni à moi, ni à toi, ni à personne… Je pense que Madame Angélique et son mari ne tenaient pas trop à votre union, et puis la disparition de ton père, toi dans les FTPF, en Indochine…, tout ça n'a pas dû jouer en ta faveur ! Quel malheur ! Quel malheur ! Si madame Philippine voyait ça, si monsieur le Baron… Ah…

Quel malheur ! Quel malheur ! Je me demande bien pourquoi elle ne t'a pas contacté, toi, puisqu'elle t'aimait. Qu'est-ce qu'ils ont bien pu lui raconter sur ton compte pour qu'elle t'oublie comme ça ?

— Oh, certainement ce que les parents racontent aux petites filles sages… Ça n'a plus beaucoup d'importance maintenant, chacun suit sa route.

— Quel dommage ! Vous auriez pu vous installer au château… Comme madame et monsieur le Baron auraient été heureux ! Maintenant, c'est foutu, oui je sais, je sais…, mais te voilà revenu, Grisisgli, te voilà revenu avec ta vieille Ninine ! Tu devrais aussi passer chez Rotram, ça lui ferait plaisir. Tu sais qu'il est avec la Paulette ? Ils habitent une maison d'ingénieur de la mine…

— Oui, on m'a dit au café, je compte m'y rendre. Il le faut mais je n'arrive pas à me décider… J'ai honte, après toutes ces années où je n'ai pas donné signe de vie, c'était pourtant mon ami…

— Tu devrais y aller, ça pourrait te consoler après tous ces malheurs, toutes ces histoires…

Il quitta Ninine larmoyant sur son siège. Le litre de vin blanc était vide…

Avant de se décider à passer chez Rotram, Grisisgli erra longtemps dans le bourg de La Ferrière, agonisant, replié sur lui-même, souvenir d'un souvenir d'enfance. Tous ces gens étaient morts maintenant. Dans le cimetière, mal entretenu,

on butait à chaque pas sur des tombes : Brabra et Gnangnan dans le mausolée tarabiscoté que leur fille Angélique avait fait élever, monceau hideux de charcuterie Saint-Sulpicienne où reposaient les grands-parents Petit-Claude de la Codre veillés par des angelots grassouillets et un Christ à tête de chanteur de charme ; son vrai père, Zurbarizte de Logide sous son gazon pieusement entretenu par Rotram le Lion… Il s'arrêta plus longuement devant le tertre sans croix et se sentit mochement muet. Ils n'avaient sans doute plus rien à se dire, Logide et lui, depuis qu'il l'avait découvert dans l'île le visage dévoré par les prédateurs. Il murmura « Logide, petit père, on s'aimait bien tous les deux » mais son cœur battait son même tam-tam dans sa poitrine, rien de plus… Un fruit sec ! Il accorda un regard à une dizaine d'autres tombes verdies : celles de Peïpauss, le bedeau ; de Sixte Utah qu'il avait enfoudré ; de Dudule le bistrot bègue et fou ; du géant Phalanstère ; de maître Dancinas le notaire ; du docteur Durac. Tous morts, ils étaient tous morts, mort Nano, balancé dans une quelconque fosse commune, mort Tanesrauft, son sonneur-tambour-de-ville, grand maître des Simoneux, enseveli dans un coin pourri de La ville, mort le chef de la Milice Maximilien Sudzguette attaché au poteau d'exécution, morte la maison Dorotte dans son parc abandonné.

— Nous n'avons besoin de rien, dit mademoiselle Paulette, quand elle ouvrit à demi la porte et entrevit celui

qui ne pouvait être qu'un voyageur de commerce, pas engageant, sa petite valise à la main.

Grisisgli baissa la tête. Il avait soudain envie de pleurer, de s'asseoir dans la neige et d'attendre là que le froid le saisisse et l'emporte, lui et ses rêves déchirés. Comme la femme repoussait vivement le battant, il se força à murmurer :

— Excusez-moi Paulette, je voudrais voir Rotram.

— Qui êtes-vous ?

Il dit qu'il était Grisisgli et elle poussa un petit cri d'oiseau en se couvrant la bouche de la main. Elle tremblait.

— Entre vite, tu vas attraper la mort, tu es malade, tu es si pâle…, et tes cheveux, qu'as-tu fait de tes beaux cheveux ?

— Je suis fatigué, dit Grisisgli. Je reviens d'Indochine et je crois que j'ai une crise de palu…, ou peut-être la grippe ?

Mademoiselle Paulette n'avait pas tellement changé, seulement vieilli. Elle dansait toujours, de la tête aux pieds, remuant les épaules, les hanches, les fesses, à ce point que le docteur Albidal excédé lui criait souvent « d'arrêter nom de Dieu de tortiller du cul comme une diva épileptique ».

— Paulette, tu me donnes le tournis... dit faiblement Grisisgli.

Elle le précédait, agitée, se frottant les mains :

— Jean ! Jean ! Une surprise…

— Une surprise ? Quelle surprise ?…

— Le petit Grisisgli… Il revient d'Indochine, il dit qu'il est malade. Est-ce vrai mon petit Grisisgli ?

Rotram, assis dans un fauteuil bas, devant une cheminée où grésillaient des bûches, fumait la pipe. Était-ce bien

Rotram le Lion, cet homme chauve, à la barbe taillée en pointe, à la courte moustache poivre et sel ?

— Ah bien ça alors, pour une surprise, en effet c'est une surprise ! Combien…, 39…, près de neuf ans, sans une nouvelle, et te voilà là, venu saluer ton vieux Rotram ! Tu as mis le temps, petit salopard ! Comment vas-tu ? Raconte…, je ne me lève pas, fils, ma foutue jambe, un cadeau de la guerre, m'élance le diable par ce foutu temps…

C'était bien la voix de Rotram.

— Rotram ! dit Grisisgli, Oh Rotram…

Sa tête se mit à tourner, tourner et Paulette dut le soutenir pour qu'il puisse s'asseoir sans tomber.

— Eh bien ! Eh bien ! C'est de me revoir qui te met dans ces états ! Tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette. La ville ne te va guère, fils… On discutera plus tard… En attendant, on va bien te soigner, avec Paulette comme infirmière… D'abord au lit ! Au lit, du vin chaud, de l'aspirine et une bouillotte…

Une grippe toute bête, des relents de malaria, la mauvaise nourriture et l'atmosphère pourrie des hôpitaux…, Grisisgli s'enfonce doucettement dans la paix épaisse de la fièvre, bordé dans un lit haut sur pattes, sous une pile de couvertures et un édredon d'eider qui sent la naphtaline. Mademoiselle Paulette connaissait son métier et n'appela pas un médecin de La ville. Le malade ingurgita sans rechigner des litres de tisane, tilleul pour calmer, queues de cerise diurétiques, bourrache pour la toux... et de nombreuses autres herbes que Rotram avait lui aussi l'air de bien connaître. Mademoiselle Paulette avait un faible pour la

médecine par les plantes, tout comme son compagnon, mais ce dernier croyait aussi sans réserve aux bienfaits du vin chaud et du grog à la vieille goutte. D'ailleurs, ces dernières potions n'étaient, d'après lui, que l'expression la plus aboutie du monde végétal... Quelques jours plus tard, Grisisgli fit surface, flageolant, les traits tirés, les yeux cernés de mauve, les mains tremblantes.

— Pas brillant, fils, constata Rotram, maintenant il va te falloir manger, et quand je dis manger, j'entends dévorer…, et pas besoin de tickets chez moi pour le bifetèque et l'entrecôte, le pot-au-feu et la potée au lard, les tartines de beurre et le vin du pays. Et comme c'est demain la Saint Cochon, tu vas me goûter mon boudin et mes andouillettes au gril comme on en fabrique pas à Paris, et lorsque tu seras remplumé, nous parlerons, gamin. Tu as eu la fièvre, Grisisgli, tu as déliré, parlé en dormant…, pauvre Grisisgli…, pourquoi avoir quitté ton Rotram et tes amis pour courir la ville où tout n'est que pourriture.

Grisisgli mangea et mangea. Le jour vint, après le repas du soir, Rotram assis dans son fauteuil, Grisisgli sur un pouf près de la cheminée, mademoiselle Paulette dans une bergère, après qu'on eut sorti la bouteille de mirabelle, bourré les pipes de tabac de jardin, où le géant, un peu voûté mais à la stature toujours impressionnante, prit la parole. Il parlait de sa voix grave et monotone, sans lever les yeux, s'interrompant pour sucer sa pipe, avaler une gorgée de mirabelle, attiser une bûche dans le feu et chacune de ses courtes pauses, dans le silence seulement troublé par

l'éclatement du bois de châtaignier et le tic-tac sonore et sec de la grosse horloge comtoise, semblait permettre au Lion de réunir ses idées et retrouver le fil de son discours, parfois coupé de brèves allusions de Grisisgli :

— En arrivant à La Ferrière, j'ai visité mes tombes...

— Tous ces gens-là sont morts, dit Rotram, seulement morts. Alors, il serait temps que tu cesses de parcourir les allées désertes du cimetière, que tu oublies les tristes chemins de ton enfance, les pauvres avenues de ton adolescence prolongée.

— Tu parles rudement bien, Rotram…

— J'ai toujours bien parlé, imbécile. Parce que je vivais à La Ferrière, parce que j'étais bûcheron, braconnier, jardinier, tu t'es imaginé que j'étais vraiment le paysan inculte que je jouais. Je l'étais par goût, par amour insatiable de la liberté, comme Zurbaritze de Logide, mon vieux frère. Son père était notaire, le mien était banquier. Il a fait faillite et il s'est suicidé. J'étais en licence de droit à l'époque. Moi aussi, j'errais dans un cimetière… Alors j'ai pris le chemin des bois, des halliers, des vallons et j'ai oublié le passé. Je suis devenu Rotram le Lion, forte tête, hâbleur, ivrogne mais bon cœur. Faut savoir rire de soi, dans la vie, fiston, se frotter aux gens simples, à la nature, aimer les hommes, et si on ne parvient pas à les aimer, tout est fichu d'avance. Or toi, Grisisgli, tu ne les aimes pas. Même lorsque tu étais momignard, haut comme cela, on le voyait à tes yeux, à ton regard que tu n'étais qu'un passant parmi nous. Quelquefois, tu nous accordais une larme ou un sourire pour te faire plaisir à toi,

jamais aux autres. Je t'ai vu grandir, Grisisgli, devenir homme, hélas, j'ai vu autour de toi les gens, tes familiers, mourir, disparaître et toi, poser un œil sec sur ce théâtre plein de bruit et de fureur comme dit l'autre. Je t'ai surpris regarder souffrir, et dans tes yeux secs, je n'ai lu que de la froideur. N'es-tu pas las de marcher parmi les morts ?

— À propos de mort, coupa Grisisgli, les gendarmes m'ont parlé, sans vouloir m'en dire plus, de l'Affaire de la maison Dorotte. C'est quoi encore cette « Affaire » ? Tu es au courant Rotram ?

— Oui, depuis peu… C'est une longue histoire et je vais te raconter. Mais avant, j'aimerais te dire, te faire comprendre que la mort n'est pas forcément telle que tu veux bien l'imaginer, voire telle qu'on pense qu'elle se soit déroulée. On peut croire dur comme fer à des morts totalement imaginaires. On peut aussi ignorer des morts terribles, effroyables, monumentales qui ont eu lieu presque sous nos yeux. Regarde, par exemple, le génocide du peuple juif, qui aurait pu penser…

Mon histoire commence par un lourd secret. Durant longtemps, nous avons failli te dire la vérité…, car nous t'aimions et puis, nous avons préféré nous taire. Car pour parler, il faut faire confiance. Nous t'aimions, mais on peut aimer sans faire vraiment confiance car, Grisisgli, tu as le regard d'un passant... Rotram se tut un instant et reprit :

Pour commencer, il faut retourner neuf longues années en arrière, vers la mi-mars 39, tu te souviens, Grisisgli, tout juste

deux semaines avant le grand incendie qui devait ravager la mine…

20 KRIVAÏ ET ROTRAM SONT DE SORTIE

Lundi 13 mars 1939

— Faloperie de faloperie ! psalmodiait sans discontinuer la vieille Krivaï-Vulgue dans l'ascension de la grande côte qui menait à La ville et chez Sir William Rabindranath. L'équipage était bien singulier : un géant à bicyclette, soufflant, suant, zigzagant pour garder l'équilibre, mordant parfois la poussière de la berme puis, redressant le guidon d'un coup sec pour repartir vers le mitan de la petite route déformée, tirait une modeste remorque à bidons de lait attachée par on ne sait quel miracle et quelques bouts de ficelle au porte-bagage arrière. Pour l'heure, les bidons étaient remplacés par la passagère récalcitrante, affalée plus qu'assise dans ce véhicule de fortune et qui, depuis le premier virage, depuis la première descente, regrettait de s'être embarquée dans cette épopée pour le moins cocasse.

— Aïe ! Fais donc attention aux trous, imbéfile, tu vas me caffer le dos ! Déjà que je n'ai plus qu'une jambe valide…

— Je fais ce que je peux, avait répondu Rotram le Lion essoufflé, mais c'est plein de nids de poule par ici.

— J't'en donnerai, moi, des nids de poules, faloupiaud ! Et va plus vite, je tiens pas à me faire remarquer, à mon âge, comme la risée du pays…

— Si tu continues à râler, je vais te laisser sur le bord de la route !

— Et l'auto-ftop, tu connais pas ! Faut tout t'apprendre, mon pauv', et j'f'rai fertainement rendue avant toi ! avait répondu la vieille, avant de croiser les bras sur la poitrine et de pincer le bec dans l'attitude du mutisme le plus total que parvenaient néanmoins à rompre encore quelques cris de douleur et les injures.

— Aïe ! Faloperie de Faloperie ! Ouille ! Faloupiaud de faloupiaud !

Au bout d'un moment, ils parvinrent enfin à La ville et à leur destination, le « Héron valseur ». Cette fois, ce fut toute une affaire pour sortir Krivaï-Vulgue de la remorque à bidons où elle restait coincée.

— Mais tire donc ! Bougre d'imbéfile ! Comment veux-tu qu'on y arrive fi tu tires pas plus fort !

Rotram avait saisi le bras de Krivaï-Vulgue à pleines mains et, s'arc-boutant en arrière, tirait de toutes ses forces pour tenter d'extraire la croupe colossale de son piège étriqué.

— Mais tu vas me démancher l'épaule, faloupiaud ! Laiffe-moi faire toute feule… avait hurlé Krivaï-Vulgue en retirant énergiquement son bras de la solide étreinte, tout en roulant des hanches et des fesses pour se dégager.

— Ah ! Comme tu veux, mais c'est bien la dernière fois que tu m'embarques dans une histoire pareille…

Quand Rotram le Lion était venu la veille au soir aux cuisines de la maison Dorotte pour chercher son repas auprès de sa vieille complice, Krivaï-Vulgue s'était confiée et lui avait fait part de ses tourments. Toute la journée durant, Rotram avait abattu et débité au fond du parc de vieilles « trognes » creuses et tortueuses qui menaçaient de tomber au premier coup de vent un peu fort. Le gel insidieux s'était peu à peu emparé de son corps, en commençant par ses pieds endoloris et ses mains bleuies jusqu'à s'engourdir. On avait passé la mi-mars et le froid tenace exigeait une pitance qui tienne bien au corps et réchauffe les vieilles couennes soumises à rude épreuve.

— Des faufiffes aux lentilles ! annonça la vieille sur un ton triomphal.

— Ça fera l'affaire avec un bon feu que je vais allumer en rentrant à la poterne, répondit-il.

— Faut que j'te cause de mes soucis, rajouta Krivaï-Vulgue d'un ton très sérieux qui ne semblait pas souffrir la répartie. Assieds-toi, tu vas bien prendre un verre avant de retourner là-haut dans ton antre ?

— Ça peut s'faire…

Il prit une chaise et s'affala pour écouter Krivaï-Vulgue qui lui servit un verre de blanc ras jusqu'au col. Voilà déjà plus de quatre mois que Zurbaritze de Logide avait disparu lors de la dernière Saint-Simon et, faute de mage, on avait pris l'habitude de la consulter pour répondre aux petits tracas quotidiens… Une bonne part des gens de La Ferrière ne voulaient pas s'en remettre aux bons soins du docteur, soit

parce qu'ils n'avaient pas de quoi s'offrir ses services, soit qu'ils ne le trouvaient pas compétent pour soulager leurs misères, soit tout bonnement par honte d'affaires qu'ils ne pouvaient confier qu'à la discrétion d'un véritable « mage ». Et puis le nouveau docteur, il n'était pas encore rentré dans les habitudes locales, « c'était pas un gars d'icite », comme ils avaient l'habitude de le rappeler… Donc, sauf cas d'urgence extrême, accouchements inattendus, appendicite fulgurante, cirrhose subite de l'homme et mammite de la vache, on s'adressait à Krivaï-Vulgue. Tant que les demandes s'étaient cantonnées au registre de l'utilisation des simples, à la prescription de tisanes, infusions, potions, onguents voire emplâtres…, Krivaï-Vulgue s'était sentie de taille à assurer cette mission salvatrice. Elle qui ne pouvait plus courir la campagne avec sa patte torve, avait même formé le Rème et l'Ariste qui, moyennant pourcentage sur les recettes, lui rapportaient les bonnes herbes nécessaires à ses préparations. Les deux « saloupiauds » connaissaient bien la campagne et n'avaient pas mis longtemps à reconnaître, grâce aux fleurs et même uniquement par les feuilles, les plantes utiles au soulagement des principaux troubles des Ferrierois : l'angélique vraie pour les digestions difficiles, le chardon Marie pour les troubles hépatiques et les cirrhoses, la vigne pour la couperose, le saule et la reine des prés pour les migraines et les douleurs articulaires, le marronnier pour les varices, le houblon et la sauge pour les bouffées de chaleur et les règles douloureuses…

Comme le disait souvent le Rème :

— Tiens v'là le Max qui pète encore un câble ! Devrait prendre de l'aubépine à deux styles pour se calmer les nerfs, le Sudzguette ! Mais bien souvent, le Maximilien, ignare des choses de la nature, se soulageait en filant des claques à ses fils adoptifs ou en tapant à tour de bras sur son épouse. Ce qui faisait rajouter à l'Ariste :

— Tiens, faudrait conseiller à la mère le tamier que Krivaï appelle aussi « l'herbe à la femme battue », car ça pourrait bien lui servir, c'te jour !

En bref, pour les simples, Krivaï-Vulgue était parée et remplaçait au pied levé Zurbaritze de Logide. On venait la voir chez elle, le soir, quand elle rentrait de chez le docteur Albidal. On racontait même qu'elle avait le don, hérité semble-t-il d'une ancienne camarade de classe, la Margot Touvier, de toucher le feu : une simple imposition des mains sur une brûlure, même grave, accompagnée de quelques incantations, calmait instantanément la douleur pourtant insupportable de jeunes enfants ayant renversé sur eux la bassine de confitures laissée sans surveillance sur le fourneau, ou de vieillards ébouillantés de l'intérieur par leur dixième « eau chaude » teintée de gniole locale. Mais, le succès faisant, voilà qu'on commençait à lui demander des charmes, des enchanteries, des sortilèges, des divinations qui dépassaient ses compétences. Elle n'était que guérisseuse, au mieux toucheuse, et il fallait d'urgence trouver une offre adaptée à la demande croissante et donc un véritable successeur à Zurbaritze. Comme La Ferrière avait son

médecin, son curé et son bistrot, elle devait avoir son sorcier… C'était dans l'ordre des choses…

— Et alors ? demanda Rotram le Lion.

— Et alors, j'en connais un de voyant qui pourrait faire l'affaire, à La ville… Il n'y a que quelques kilomètres, mais je ne peux plus guère marcher autant, demain, tu vas m'emmener en voiture.

— Avec la voiture du docteur ? Il n'en est pas question, je commence tout juste à la conduire et je n'oserai jamais lui demander de l'emprunter pour aller voir un charlatan ! Il va se foutre de moi, me traiter d'arriéré, de cul-terreux… mais j'ai peut-être une autre idée…

Krivaï, en maugréant, arriva tant bien que mal à se sortir de la carriole à bidons et, une fois sur ses trois pieds, lissa d'une main le drap noir de sa longue robe pour être tout-à-fait présentable devant le mage.

Tandis qu'ils frappaient à la porte massive, l'enseigne du Héron valseur, une plaque de fer attachée à deux chaînettes et à l'effigie d'un échassier campé sur une seule patte, oscillait doucement dans la brise du matin. Après en avoir été priés par une voix assourdie, ils entrèrent et Krivaï Vulgue trouva le lieu inchangé depuis sa dernière visite. Sir William Rabindranath, le plus sage des sages hindous, était toujours allongé dans son hamac à attendre le client. Au sol, la carpette de lion-tigre perdait toujours ses poils, dans les airs, le grand oiseau posé sur une sphère noire semblait s'envoler, l'œil bête et rouge clignotant —comme on le verrait faire bien plus tard aux charters à l'heure du décollage—, la boule

de verre à facettes brillait à hauteur du mage accompagnée de dizaines d'autres boules de couleur accrochées au hamac.

— Quel bon ou mauvais vent vous amène Krivaï ? proféra le mage sur un ton sentencieux, et quel est ce nouvel acolyte ? Je vous préviens, je ne fais pas la divination pour couple…

Le mage se rappelait bien la dernière visite cataclysmique de la vieille et son regard suspicieux était rivé sur le géant roux.

— Y boit guère et craignez rien fette fois ! F'est jufte Rotram qui m'a fait le bout de conduite car fa devient trop loin chez vous pour ma pauvre jambe. Fir William, nous fommes en quête d'un mage qui pourrait venir f'installer à La Ferrière car la demande est forte et notre forfier a disparu. J'ai penfé à un grand homme comme vous, devin du paffé et du futur… Nous feriez-vous l'honneur de venir invoquer les arcanes au pays de la terre rouge ? Fa n'est pas fi loin…

— M'installer à La Ferrière ? répondit Sir William, dans votre gourbi de Tue-Chien, au milieu des chèvres, des Polonais, des ivrognes et des mines agonisantes ? Vous rêvez ma chère, très peu pour moi… J'ai mon confort ici et la clientèle de La ville. Y a-t-il quelque chose d'autre pour votre service ?

— Maître, alors…, connaîtriez-vous quelqu'un ?

— Je pourrais en effet savoir où trouver celui qui, éventuellement, condescendrait à venir officier dans votre trou paumé. Héron ! Héron ! psalmodia le mage, cette Milady nous consulte, lis dans le passé, lis dans l'espace pour trouver

l'endroit où se cache le Magnifique, je t'en conjure par Abracx ! Héron ! Héron ! Mais la divination spatiale, géo-référencée comme on dira dans quelque temps, a son prix ! Quel est le vôtre ?

— Le mien, coupa Rotram en empoignant la patte du héron qui craqua… CRAC… tandis que le hamac décrivit une trajectoire orbiculaire, c'est que, tout devin que vous êtes, je vais vous foutre ma main sur la figure si vous ne nous dites pas où le trouver ce sorcier et ça va pas traîner !

— Calmons-nous, calmons-nous ! lança le mage en levant le bras instinctivement pour protéger son visage des énormes pognes de Rotram. Voilà…, voilà… Il s'agit d'un grand voyageur. De passage ici, il est venu me consulter pour savoir s'il y avait moyen de faire commerce de ses pratiques dans le pays. Entre confrères, on peut s'aider, d'autant qu'il m'a affirmé ne pas connaître l'art majeur de la divination, ou si peu… Alors, je lui ai proposé de s'installer sur un bout de terrain que je possède aux Arbrousseaux, le temps qu'il se décide. C'est pas très loin, sur la route de Trichy à Saint-Gyr, sur la droite face aux Montaigus, mais je doute qu'il reste bien longtemps dans ma cabane tout juste bonne à remiser les biques, en plein bois… Il vient du nord, parait-il, de Belgique selon ses dires, et s'appelle Krugé-Bruyère.

— Voilà qui est plus raisonnable… conclut Rotram en relâchant héron et Sir William qui s'effondrèrent sur le sol dans un fracas de boules colorées et dans l'odeur d'encens incandescent grésillant sur la peau de bête… Le mage, désenchanté et songeur regarda la vieille qui, décidément,

avait le don de choisir son équipage et se rappela son ancienne prophétie : « Bonne femme ! Bonne femme ! C'est la mort que vous traînez par la main, C'EST LA MORT… !! » Et, comme s'il ne s'était rien passé, il rajouta d'un ton facétieux, s'adressant à Krivaï Vulgue :

— Et votre charmant petit, qu'est-ce qu'il devient ?

— Vous n'avez qu'à deviner, Sir William…, répondit Rotram dans un sourire.

Sans plus attendre, le curieux tandem quitta La ville, atteignit Trichy et prit la route cahotante de Saint-Gyr pour rejoindre les Arbrousseaux. L'endroit, avec ses grands sapins, ses rochers affleurant, ressemblait un peu à Tue-Chien, en moins sévère car une large vue s'ouvrait sur la campagne environnante. En revanche, la cahute correspondait bien à la description donnée par Sir William Rabindranath : une remise à bestiaux couverte de tôles ondulées, battant au vent pour quelques unes et, pour les murs, quatre panneaux de bois faits de rebuts de scierie mal équarris et à peine jointifs. À l'arrivée des deux intrus, le chien jaune attaché à l'entrée disparut à l'intérieur sans aboyer et l'homme, assis sur la pierre du seuil se leva pour se retourner vers eux, comme averti par une sorte d'instinct.

— Que me vaut ?

— Nous cherchons un certain Krugé-Bruyère, répondit Rotram le Lion.

— C'est moi-même, que puis-je faire ?…

L'homme avait les traits ingrats, le visage anguleux comme taillé à la serpe où s'affichait une curieuse dissymétrie —nez aquilin tordu à gauche ou petits yeux noirs inquisiteurs légèrement décalés dans le sens de la hauteur ?— toujours est-il que ce regard inquiétant vissé dans cette face dérangeante n'incitait guère à la conversation. Une épaisse tignasse, mal peignée et comme collante, coiffait le tout d'une grisaille plutôt luisante. À voir la couleur sombre de sa peau, on avait du mal à déterminer s'il était d'origine africaine, asiatique ou les deux à fois. Ce teint particulier lui avait parfois valu le surnom de Krugé-Gogol… Pour finir, il était courtaud, presque ramassé sur lui-même et ses frusques défraîchies, décolorées par les années, ne venaient pas rehausser le tableau : Krugé-Bruyère était bien un vilain petit bonhomme que l'on n'aurait pas aimé croiser à la tombée de la nuit… Il se montra pourtant cordial, offrit à boire et écouta avec beaucoup d'attention et sans l'interrompre le discours de Krivaï-Vulgue. On sentait, derrière son calme et son attitude posée, une grande concentration, un profond respect de l'autre et une compréhension rapide des situations.

— Madame, votre proposition tombe à point nommé pour me sortir de cet ordinaire peu reluisant dans lequel vous me voyez ce jour remisé.

Ces manières et ce ton maniéré, presque déplacés au vu de son physique rebutant, trahissaient une éducation qu'on devinait excellente.

— Je n'ai pas toujours été en si piètre situation et j'ai même eu mes heures de gloire, à une certaine époque, en Belgique d'où je viens. On me consultait de plus de 100 kilomètres à la ronde et ma salle d'attente était bondée ! Mais ne cédons pas à la mélancolie car, bon ou mauvais, le sort règle nos vies et m'a même permis, aux temps les plus favorables, de bien gagner la mienne. Je vous le promets, La Ferrière n'est pas si éloignée, je monterai faire mon inspection à Tue-Chien pour m'y installer dès que possible. De toutes manières, ça ne peut pas être pire qu'ici…

— Et puis vous verrez, avait rajouté Rotram, c'est presque un meublé avec lit, table, et opérationnel avec ça, toutes les fioles, les cornues, les bocaux, les herbiers, les livres sont en place, même Ursule, le squelette de Zurbaritze vous tiendra compagnie…

— Zurbaritze… De Logide ? avait questionné Krugé-Bruyère, l'œil noir allumé d'un regain d'intérêt.

— Et bien oui…

— Zurbaritze de Logide ? Non ! Là vous plaisantez ! Pendant des semaines et des semaines, je traverse à pied toute la France pour échouer, par le plus grand des hasards, dans ce cul du monde de Trichy, et c'est pour retrouver ce vieux Zurbaritze ! Si le sort n'existe pas, après ça !

— Retrouver ? F'est beaucoup dire, il a difparu et f'est pour fa qu'on est là… commenta Krivaï-Vulgue.

— Cela s'entend, il a disparu, mais je vais tout de même m'installer chez lui, en Tue-Chien ! N'est-ce-pas miraculeux, pour tout dire ?

— Et vous le connaissez depuis longtemps, Zurbaritze ?

— Oh oui ! C'est de la vieille histoire… Lorsque j'ai quitté ma famille trop bourgeoise, abandonné mes études trop sérieuses pour m'embarquer et découvrir le vaste monde, nous avons navigué deux années ensemble, assez pour devenir bons amis, puis nos routes se sont séparées… Mais déjà, lors de nos jeunesses insouciantes, nous échangions sur la cosmographie, sur les cycles naturels qui commandent à nos destinées, sur les notions manichéennes de bien et de mal, sur les enseignements et les croyances qui transforment jusqu'à la réalité des choses, nous philosophions en quelque sorte… Et qu'est-il advenu du très sage Zurbaritze de Logide ?

Rotram le Lion raconta à Krugé-Bruyère les événements de la dernière Saint-Simon d'automne, l'enfoudrement du Sixte Utah, les charges qui pesaient sur Zurbaritze, sa disparition…

— F'est charmant les retrouvailles, mais les affaires preffent ! coupa Krivaï Vulgue. Je prends le premier rendez-vous pour quand ? Famedi en fin d'après-midi à Tue-Chien, fa vous va ? F'est pour le travail le plus urgent, rapport au Hyacinthe Delafosse de la Croix Rougeaud, il a déjà des bêtes crevées du charbon ; après, y'a l'Amélie Bochard de la ferme d'Annerville, fa vache tient pas le veau ; et puis y'a la Germaine Frault des Bouchâts qui pense que son mari la néglige et qu'il serait bien envoûté ; et puis…

— Oh là, oh là ! Va pour l'urgence du père Delafosse, samedi. Qu'il vienne d'abord avec la brebis de tête en Tue-Chien, on ira voir le troupeau après. Pour les autres, prenez

rendez-vous pour les semaines suivantes, je passerai les jeudis et vendredis, je ne peux guère faire mieux pour le moment. J'ai encore des envoûtements qu'il faut que je règle par ici et je ne pense pas pouvoir m'installer définitivement en Tue-Chien avant le début, voire la mi-avril.

Krivaï Vulgue était satisfaite et, sa mission accomplie, elle n'attendait plus que de retourner à la maison Dorotte. Après avoir salué le sage, elle partit, cahin-caha, se réinstaller dans son carrosse adossé à un arbre à l'orée de la clairière.

— Eh ! Poftillon ! Il va falloir y aller car j'ai ma tambouille à préparer pour ce soir et le docteur Albidal n'attend pas…

— Deux minutes ! J'arrive, j'arrive, cria Rotram le Lion, un dernier mot avec notre hôte et j'arrive !

Et, se tournant vers le mage, il continua :

— Je peux vous le dire à vous, Krugé-Bruyère, puisque vous êtes son ami et son confrère, et vous savez combien il est difficile d'être sorcier, encore par les temps qui courent… Je sais où se trouve Logide alors, si pour vos offices, pour votre installation en Tue-Chien ou pour toute autre chose, vous avez besoin de ses services, n'hésitez pas, je jouerai le messager… J'habite à La Ferrière, chez le docteur Albidal, à la maison Dorotte, vous savez peut-être, la maison hantée… Frappez à la poterne d'entrée, je demeure sur le dessus, à l'écart de la maison du maître…

— Une maison hantée ? Comme c'est intéressant ! Comptez sur moi, je passerai vous voir à la poterne, service ou non, car les fantômes, ça m'intéresse…, avait répondu Krugé-Bruyère, l'air à la fois songeur et ravi.

— Alors poftillon ! Fa vient ? La fitrouille va bientôt prendre rafines…

En effet, Rotram le lion savait où trouver Zurbaritze de Logide. Au soir de cette Saint-Simon maudite, le sorcier était remonté en Tue-Chien et avait ramassé en toute hâte l'indispensable. Il ne pouvait rester dans son repaire, car même si la maréchaussée ne brillait guère par l'esprit, c'est bien là que les gendarmes viendraient en premier lieu pour lui demander des comptes sur la mort du Sixte Utah. Sa version ésotérique ne ferait certainement pas l'unanimité et, s'il voulait éviter les ennuis, il fallait qu'il s'éclipse au plus vite et pour un bon moment. À bien y réfléchir, l'île était bien la cache idéale car qui pourrait bien venir l'y chercher ? L'accès, quasi introuvable, en était difficile. Les rares personnes qui le connaissaient se comptaient sur deux doigts d'une main —du moins au début de sa retraite— et Zurbaritze accordait une entière confiance à Grisisgli et Rotram. Voilà donc plus de quatre mois qu'il vivait en solitaire sur ce bout de terre rongé par les eaux. Et chaque jour, il remerciait le ciel de s'être rapproché de la nature pour les besoins de son ministère d'herboriste, de guérisseur, de rebouteux qui, aujourd'hui, lui permettait de trouver les ressources indispensables à sa survie : l'île, les marais et même les eaux noires de l'étang regorgeaient, pour qui savait les reconnaître, de plantes qui pouvaient aussi bien nourrir que guérir, et d'une petite faune qui permettait de varier les menus. Et puis, satisfait ou non,

il lui avait bien fallu s'accoutumer à cette vie nouvelle, coupée du reste du monde, Robinson sans naufrage, mais Robinson tout de même. Dans cette retraite forcée, Rotram était devenu Vendredi, même s'il avait plutôt l'habitude de passer le lundi, jour où le docteur Albidal lui donnait son congé. Si Zurbaritze ramassait ou piégeait l'essentiel de sa subsistance, Rotram se chargerait, quant à lui, de l'accessoire, d'un superflu pourtant indispensable pour que le moral reste bon, pour que le paria tienne le coup, des mois, des années, peut-être la vie entière : saucisson, jambon, fromage de bique, vin blanc, tabac, des valeurs primordiales…

Ce schéma hebdomadaire parfaitement huilé avait pourtant été remis en question, un temps, par deux grains de sable dont se seraient bien passé les deux complices defoeiens : le Rème et l'Ariste Sudzguette. Rotram le Lion en était même devenu sceptique sur l'inviolabilité prétendue du refuge. Un jour, en quête de plantes des tourbières demandées par Krivaï-Vulgue, —la rossolis pour la toux, le trèfle d'eau pour purifier le sang, les prêles pour les calculs et les saignements…—, ils avaient surpris Rotram prenant le bachot. Ils s'étaient aussitôt souvenus de « l'île » où Grisisgli les avait emmenés un jour et n'avaient pas été longs à comprendre la suite. Ils avaient attendu le retour du Lion et, moyennant quelques bonnes parties de pêche, quelques verres de vin blanc, quelques après-midi à paresser avant d'aller lever les pièges et quelques soirées à discuter au coin

du feu sous les étoiles, ils lui avaient promis de garder le silence, juré et craché par terre, et on pouvait les croire. De toutes façons, ils avaient déjà promis à Grisisgli et n'avaient jamais trahi le secret. En fait, n'ayant d'image du père que celle du Maximilien, les Sudzguette avaient vite choisi Zurbaritze et Rotram comme modèles… Et ces deux-là aimaient en retour le Rème et l'Ariste car ils retrouvaient en eux l'espièglerie de leur jeunesse : les deux Sudzguette étaient, en quelque sorte, les demi-frères de Grisisgli, aussi sales, aussi délurés, mais aussi fidèles que leur protégé ; leur protégé qui s'en sortait plutôt bien, comme l'avait dit Rotram, nouvelle famille, nouveau nom et pas n'importe lequel, nouveaux amis au château, chez le baron… Et bientôt, lorsque Rotram ne put venir dans l'île, sollicité à l'improviste par le docteur Albidal, les visites des deux frères devinrent aussi l'événement attendu qui permettait à Zurbaritze de supporter avec philosophie le reste de la semaine.

— Alors le Logide, toujours sur pied ! Si ça continue, tu vas pouvoir te faire l'écharpe avec ta barbe ! Tu veux vraiment pas qu'on t'amène les ciseaux ?

— Sers-toi z'en plutôt pour te couper la chique, l'Ariste, et viens plutôt préparer les tambours pour aller à la tanche…

— On t'a apporté de quoi améliorer l'ordinaire, saussiflard, bouteilles… ajouta le Rème.

— Ce coup-là, reprit son frère, on les a piqués au Max qu'a déclaré la guerre totale aux raveux de la décharge ! Y décarre plus de son poste, presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre, y voit plus rien d'autre, ce vieux con, même pas le

pinard qu'on lui taxe ! Heureusement, car y f'rait une descente icite avec sa carabine, et Tatatata… Comme des raveux…!

— Et Grisisgli, vous l'avez vu ? demanda Logide.

— Ptiout… cracha l'Ariste. On est plus assez bon pour lui, depuis qu'il fréquente la haute ! Il est même à genoux devant l'aut' pisseuse d'Isabelle, c'en est triste à chialer…

— Ça vous arrivera peut-être un de ces jours, les gars !

— Ça nous étonnerait ! Jusque-là, c'est plutôt elles qui nous courent après, les pisseuses…

— En tout cas, si vous le voyez, pas un mot sur moi, comme aux autres, sa vie a changé, il est déboussolé, alors ce n'est pas le moment…

— Pas un mot, on l'a dit…

Et le Rème et l'Ariste ne dirent jamais un mot.

21 LE JAUNI CHERCHE SES LOUIS

Vendredi 17 mars 1939

Le valet de Sixte Utah s'appelait de son vrai nom Pierre Jaunet. Les travaux des champs avaient boucané sa peau devenue, avec le temps, jaune-brun foncé. Pierre Jaunet était alors devenu « le Jauni ».

Ce jour-là, le Jauni broyait du noir, une fois encore. Il avait bien du mal à supporter de s'être fait posséder : il repensait au Sixte Utah qui l'avait dépouillé malproprement ; au Zurbaritze de Logide qui avait certainement empoché ses louis sans sourciller ; au maire qui l'avait pris de haut ; aux gendarmes qui avaient enregistré sa plainte pour vol presqu'en se faisant prier… Mais ça n'allait pas se passer comme ça, il avait le bon droit avec lui ! Il ne s'était pas éreinté chez les autres toute sa chienne de vie de labeur pour qu'on lui soutire ses économies, comme par enchantement ou pas ! Ce jour-là, comme ceux d'avant, le Jauni ressassait ses rancœurs, devenues de plus en plus douloureuses et intolérables avec sa vie qui allait de mal en pis. Tout paraissait si simple avant, avant que le Sixte aille se mettre en tête la fille de Tanesrauft Tête de Flammes, cette allumeuse d'Évangeline. Mais aujourd'hui, le patron était mort et Tanesrauft s'apprêtait à racheter Chèrevy pour agrandir son exploitation par ces terres mitoyennes aux siennes. S'il l'employait encore à ce jour, lui le Jauni, pour entretenir la ferme le temps de la vente, qui pouvait dire si cela durerait ? Son âge avançant, il sentait bien ses forces l'abandonner peu

à peu. Combien de temps encore pourrait-il louer ses services comme commis de ferme ? Les corvées lui étaient de plus en plus pénibles et l'entretien même de Chèrevy lui paraissait maintenant improbable. Ce jour-là, après le long labeur tout juste coupé par le court repas du midi, ses reins lui faisaient souffrir le martyre et il se sentait prendre peu à peu le pli des anciens, cette courbure du bas du dos qui soulage un moment les douleurs persistantes. Ses bras et ses jambes étaient comme endoloris, cuisants de l'intérieur, comme si le sang y circulait mal, ses extrémités étaient comme épaissies, doigts gourds et certains orteils insensibles, comme coupés. Il n'était pourtant pas bien vieux, mais à près de soixante ans passés en campagne, de maussades journées de crachins qui pénètrent la veste et imbibent la peau comme un buvard boit l'encre en petits matins glaciaux à abattre ou à faire des kilomètres de clôtures, d'après-midi caniculaires à mener les bêtes ou à ratisser le fumier en soirées interminables passées à la traite, ces soixante ans, ils valaient bien le double ! Ce soir-là, où il était rentré de la Maladrerie voisine, harassé par la journée et le retour par les fondrières et les maigres raidillons pierreux, il n'avait eu que le courage de s'affaler sur sa chaise, au bout de la longue table de ferme où Sixte n'était plus à lui faire face, calé également devant un verre de blanc. Le Jauni se serait bien couché d'entrée de jeu, s'il n'y avait eu la soupe à faire chauffer. Il fallait d'abord rallumer la vieille cuisinière et c'était presque au-dessus de ses forces que de gagner le coin de la pièce pour s'y atteler. Le reste de la grande cuisine ressemblait de plus en plus à un taudis au

murs délavés, aux fenêtres rendues opaques par la poussière incrustée et les toiles d'araignées, au sol crasseux semé de linge abandonné, de bottes ou de souliers orphelins, à l'évier empli de vaisselle sale. Pourtant, il savait que même ce « cauchemar » pouvait lui être enlevé. Le Tête de Flamme n'avait pas franchement la réputation du bon samaritain et si le travail n'était pas fait à sa convenance… Sans femme, sans enfants, peut-être bientôt sans logement et surtout sans le moindre sou, qu'allait-il devenir ? D'ailleurs, qui s'intéressait à son sort ? Lui, le Jauni, il pouvait bien même disparaître, qui s'en soucierait ? Déjà de son vivant, il était presque passé inaperçu, c'était pour dire ! Et ce ne seraient pas les rares corvées de journalier, de plus en plus dures à trouver avec l'âge, qui pourraient arranger la situation !

Pourtant, six mois avant la mort de Sixte Utah, le Jauni s'était préparé, en toute sérénité, à une retraite dont l'organisation paraissait simple et évidente. Il était parti visiter son unique famille, sa demi-sœur la Marie Taupin, métayère au fin fond de la Bretagne. Il avait l'idée, pour ses vieux jours, de lui demander de s'installer chez elle moyennant participation qu'elle ne pourrait guère refuser. En effet, la tenue d'un pauvre lopin d'à peine quelques hectares de landes et de terres froides où s'égayaient un maigre troupeau de moutons, deux biques rachitiques et une vache rustique, une pie-noire qui se contentait des plus maigres gagnages, n'était pas d'un grand rapport. Certes, la Marie Taupin… était aussi taupière, mais si elle n'avait pas sa pareille pour débusquer les sournois animaux —presqu'un

don fait d'interminables attentes et de fulgurants réflexes pour « cueillir » du bâton l'animal souterrain à ses rares apparitions en surface— l'affaire rapportait surtout aux négociants qui revendaient les peaux à la capitale, pour que de belles parisiennes défilent avec ces chapeaux si gris et si veloutés. Pour la Marie Taupin, ça mettait tout juste du beurre dans le chou-fleur, vu que son bon-à-rien d'époux avait été gazé pendant la Grande Guerre et qu'il n'était plus guère capable que d'effeuiller les artichauts. La proposition du Jauni avait donc était reçue avec le plus grand des intérêts, pensez ! Une bonne poignée de louis d'or… À son retour à La Ferrière, le Jauni avait donc annoncé à tout va, à qui voulait bien l'entendre et particulièrement chez Dudule, que l'affaire était faite et qu'il allait bientôt finir ses jours en Bretagne, chez sa demi-sœur. C'était sans compter avec ce traître de Sixte Utah, cet escogriffe de Zurbaritze et ces fumiers de gendarmes ! Après l'enfoudrement du Sixte et la disparition des louis, la donne avait changé, radicalement. Le Jauni pensa tout d'abord amadouer, persuader la Marie Taupin de le prendre, même sans argent, car il pouvait encore aider à la ferme. Et puis les liens du sang sont assez forts pour qu'il n'y ait pas qu'indifférence et amertume en ce bas monde ! Il pensa d'abord lui écrire, mais il ne savait guère. Il fallait donc retourner en Bretagne pour plaider sa cause de vive voix, mais comment ? Il n'avait plus le sou et le voyage aller-retour —train, autocar, auberge— était une véritable expédition longue et bien chère. Il décida d'aller à la ville mettre au clou ses dernières richesses : son mauvais fusil auquel il tenait

comme à la prunelle de ses yeux ; son costume du dimanche et la montre à gousset héritée de son père ; et surtout la trousse à outils acquise durant son compagnonnage de menuisier qu'il n'avait pu terminer car la guerre de 14 avait stoppé net ses rêves d'ouvrier-artisan. Chez le prêteur sur gages, le marchandage avait été sévère car les temps étaient durs, inscrits dans la mouvance de la grande dépression et de l'instabilité politique. Ce n'est qu'à force d'insister sur le caractère vital de sa démarche qu'il avait réussi à tout juste obtenir l'indispensable à l'organisation de son périple. Les négociations avec sa demi-sœur ne furent pas couronnées du même succès… Une fois informée de la disparition du magot, la Marie Taupin se montra inflexible et le Jauni eut beau argumenter sur tous les tons, du plaidoyer pour l'aide qu'il pouvait encore apporter à la femme isolée au registre plus sentimental des liens familiaux, rien n'y fit. Elle lui signifia bientôt, coupant court à toute discussion que, sans sa petite participation aux frais, son installation était tout bonnement inenvisageable. Elle avait déjà un bon-à-rien à la maison, alors sûrement pas deux !

Ce soir-là, son maigre bouillon de légumes avalé presqu'à regret, accolé à la cuisinière qui brûlait presque son corps meurtri mais lui apportait un certain réconfort, avant d'aller rejoindre tout au bout de la cour de ferme la triste cagna qui lui servait de chambre à coucher, le Jauni pensa longuement. Il ne pouvait plus compter que sur lui-même et, coûte que

coûte, il fallait qu'il retrouve ses louis. Après un long moment de silence, il se mit à réfléchir à voix haute comme si le fait de s'entendre l'aidait à mieux ranger ses idées, comme s'il faisait plus confiance à cet autre lui-même.

— Bon ! Le Logide a disparu, les gendarmes s'en foutent, le maire s'en contrefout… La Krivaï-Vulgue et le Rotram, y connaissent bien le Logide mais justement, s'ils savent, y diront rien ou alors y z'ont eux-mêmes empoché mes Louis et c'est foutu ! Non, si mon magot n'est pas bouffé, y'a p'tête une chance qu'y soit encore en Tue-Chien, le Zurbaritze, il a pas eu beaucoup le temps de se retourner le jour de la Saint-Simon… Oui Tue-Chien, c'est probable, il faut qu'j'aille y faire un tour, dès demain…

On sentait pourtant que la décision lui coûtait. On ne montait pas en Tue-Chien pour un oui pour un non, on y allait presque à reculons, comme à un premier jour d'école ou au premier rendez-vous amoureux, le ventre noué et la sueur froide aux tempes… On ne montait en Tue-Chien que pour les affaires d'importance, les maléfices, les sortilèges, les envoûtements, les désenvoûtements, les magies divinatoires, les nécromancies… Pour le reste, les potions, les décoctions et les infusions de simples ; les fièvres enfantines, les maladies de femmes, les plaies d'hommes, les entorses de bêtes, les piqûres et autres afflictions bénignes, on préférait passer au village et Krivaï-Vulgue, mais aussi parfois Dudule ou Tanesrauft le sonneur-tambour de ville, prévenait le rebouteux qui allait directement visiter sa clientèle. Si depuis la mort du Sixte, le Jauni avait déjà bien pensé des dizaines

de fois aller en Tue-Chien, il n'avait jamais osé franchir le pas, attaquer le raidillon qui monte à ce repère de jeteux de sorts, de diseux d'aventures, d'enfourcheux de morts ! Mais cette fois, avec la vente imminente de Chèrevy, avec sa santé incertaine, c'était devenu une évidence, une obligation, presqu'un ordre de la Marie-Taupin : il fallait monter en Tue-Chien. Néanmoins, il gardait aussi en mémoire cet invraisemblable jour de la Saint-Simon d'automne où le corps enfoudré du Sixte Utah était apparu à tout le village : ces cochons-là, ils l'avaient tout de même pas raté, le Sixte !

Le lendemain, le Jauni avait justement un grand bout de clôture à faire vers les Bois Buseaux ; ça le rapprochait de Tue-Chien où il se rendrait une fois l'ouvrage terminé. La journée durant, il avait fait un temps de chien, des bourrasques à décorner les bœufs et une pluie cinglante d'hiver qui transperçait les toiles les plus épaisses. L'eau collait les cheveux longs du Jauni —que, par négligence, il ne coupait plus depuis le jour funeste—, lui ruisselait dans les yeux, pénétrait dans la bouche ouverte par l'effort, dégoulinait dans le cou en fins ruisselets qui lui baignaient la poitrine et le ventre. Pourtant, malgré le froid tenace et ses vêtements trempés, le labeur le mettait presqu'en nage et les gouttes de sueur âcre qui se mêlaient à la pluie lui piquaient par moment les yeux qu'il essuyait alors d'un revers de manche rapide.

— Y faudrait pas qu'en plus j'prenne mal, marmonna-t-il à voix basse. Oh et puis les tisanes ne manquent pas chez le

Zurbaritze ! rajouta-t-il en souriant comme pour conjurer la peur que lui inspirait sa prochaine visite.

— Vaut mieux que j'y aille sur le tard, ça sera plus discret.

La lumière de cette fin d'hiver, bleutée et pâlie par l'humidité qui la filtrait, allait décliner vite. Il songea que le moment le plus propice pour son expédition serait vers les quatre à cinq heures du soir. Le cri répété d'une buse hacha le silence et le sortit de ses pensées. Il vit l'oiseau décrire de larges cercles au-dessus de l'orée du bois et s'éloigner, toujours tournant, vers le bocage qui s'étalait en contrebas, bientôt noyé dans la chape gris-blanchâtre. La journée passa lentement, à écaler les piquets de châtaignier, à tailler leur pointe à l'herminette pour qu'ils pénètrent plus facilement dans cette lourde glèbe argileuse constellée de gros rognons de silex, à les enfoncer à lents coups réguliers de masse qui résonnaient dans le silence de la campagne nimbée de nuages bas, à dérouler avec précaution l'épais fil de ronce, onduleux mais coriace et blessant, pour le fixer sur trois rangs. Vers onze heures, il entra dans le bois et choisit un gros hêtre pour s'asseoir à son pied, protégé par le couvert d'une lourde branche, et manger le pain et le fromage. Il parcourut des yeux le taillis piqué de quelques hauts jets, principalement des chênes et des hêtres ; les châtaigniers venaient bien dans ces sols argileux, par grosses touffées et il y aurait de quoi, à l'automne prochain, préparer dans ce bois résistant aux intempéries une nouvelle provision de poteaux et d'échalas pour la vigne. Il remarqua ensuite les grands enduits de mousses qui, par larges plaques bouclées, avaient

colonisé le sol et les souches de vieilles cépées récemment abattues et qui n'avaient pas repoussé. Leurs verts lumineux étaient particulièrement intenses et il ne se rappelait pas les avoir vu aussi éclatants, presque brillants. L'eau de ces derniers jours devait bien leur aller… Il continua à regarder autour de lui, mais cette fois vers le ciel, l'œil arrêté par d'autres taches d'un vert également luisant mais plus sombre : celles formées par le feuillage de gros pieds de lierre accrochés à leurs hôtes silencieux, de gros houx qui, malgré leurs efforts, n'atteindraient jamais les sommets réservés aux essences nobles… Il comprit alors qu'il avait toujours aimé la forêt, le bois, son odeur, son grain si particulier au toucher. Il reprit l'ouvrage. Plus le jour avançait et plus on aurait dit qu'il retardait le moment fatidique d'abandonner le chantier en cours, malgré la peine, le froid, la pluie, le vent... Vers les quatre heures, il se résigna à partir vers Tue-Chien, à contrecœur, presque comme l'on va chez le dentiste.

Vers la même heure, dans le bois des Cinglants, le premier client de Krugé-Bruyère partageait des préoccupations somme toutes assez similaires, bien qu'il ait été un peu réconforté par les paroles rassurantes de Krivaï-Vulgue.

— F'est tout de même pas un vieux couillon comme toi qui va craindre le guérisseur ! Tu préfères peut-être que tes bêtes y paffent toutes ?

— Pour sûr non ! avait répondu le Hyacinthe. Mais les rebouteux, les jeteux de sort, on sait quand ça commence

mais on sait jamais où ça s'arrête ! Regarde le Zurbaritze, pas catholique son histoire…

— Fi tu préfères aller voir l'abbé Ollan pour foigner tes moutons, rien t'empêche…

— Tu sais bien que non, mais les sorciers tout de même…

Hyacinthe Delafosse s'évertuait donc à gravir la côte de Tue-Chien, traînant au bout d'une courte corde une brebis récalcitrante qui, tout comme lui, semblait redouter les lieux maléfiques où l'on voulait l'entraîner de force.

— Vas-tu avancer, carogne !

Et le mouton répondait par des bêlements ininterrompus qui auraient pu faire concurrence au tocsin le plus alarmant.

— Vas-tu bien te taire, carogne ! C'est pas le moment de se faire remarquer…

Repérés, ils l'étaient pourtant et Krugé-Bruyère les attendait, solidement planté, bras croisés, près de la grande table de pierre couchée sur le devant de la cabane. Il était arrivé avec une petite heure d'avance pour pouvoir faire le tour du propriétaire de son futur cabinet de consultation.

— C'est une arrivée en fanfare ! On fête quelque chose ? demanda-t-il sur un ton sarcastique.

— C'est la brebis… répondit Hyacinthe Delafosse tout penaud.

— Je me doute bien que ce n'est pas vous. Elle a dû sentir de loin la Pierre des Sacrifices, dit Krugé-Bruyère en montrant de l'index la lourde dalle disposée à ses côtés.

— Vous n'allez tout de même pas…

— Pourquoi pas ? Un petit méchoui, ça ne vous dirait pas, pour nous mettre en bouche ?

Puis, reprenant son sérieux, Krugé-Bruyère se montra rassurant car il voyait bien, à son air effaré, que le père Delafosse était bien trop terre à terre pour comprendre le moindre trait d'humour.

— Allons ! Bien sûr que non, nous n'allons pas l'immoler votre brebis d'autant que si elle a le charbon, la bactérie se transmet à l'homme ! Nous avons mieux à faire. Entrons, je vais plutôt examiner la bête, j'ai une potion à préparer et quelques incantations à dire. C'est bien la brebis de tête que vous m'amenez là ?

— Oui, oui ! Bien sûr ! J'ai fait ce que Krivaï-Vulgue m'a demandé.

Ils entrèrent, toujours tirant la brebis qui ne voulait rien entendre et freinait des quatre sabots. À l'intérieur, la pièce était éclairée par les flammes d'un feu allumé quelques instant auparavant pour réchauffer et assainir tout à la fois l'endroit marqué par une forte odeur de renfermé. Krugé inspecta le mouton avec attention, ne remarqua rien d'anormal, ni fièvre, ni saignements.

— Celle-ci ne semble pas atteinte et si elle n'a pas conduit le troupeau sur des terres infectées, il y a de grandes chances pour que les autres ne le soient pas non plus.

— J'en ai trois de crevées, signala le Hyacinthe.

— On ne crève malheureusement pas que du charbon, répondit Krugé, il y a pas mal de parasitoses chez les herbivores. Par mesure de prévention, pour le charbon, je

vais faire une potion à base de feuilles de noyer, une vieille recette de famille ! Pour le reste, un solide vermifuge devrait suffire…

Krugé-Bruyère se mit à ses préparations, broyant dans un mortier herbes, racines et champignons choisis dans des flacons étiquetés et disposés bien en ordre sur les longues étagères.

— Voilà, c'est prêt ! annonça-t-il au bout de quelques instants. Faut pas traîner avec les parasites intestinaux et cette mémère-là, elle est bien infestée ! Tenez-la fort, je vais lui donner la drogue.

Dès qu'ils l'eurent immobilisée, la brebis se remis à bêler avec entêtement comme si on voulait l'égorger. Elle faillit s'étrangler dans un gargouillis de frayeur en avalant le produit administré de force.

— Ah, pas facile la mémère, mais voilà qui est fait ! s'exclama le guérisseur. Il me faut maintenant dire l'invocation et nous irons ensuite examiner le reste du troupeau avant que le jour ne tombe.

Si Krugé ne croyait guère au pouvoir des incantations, il avait remarqué qu'elles avaient, en revanche, un solide effet sur les visiteurs et forçaient d'entrée le respect de sa clientèle. Il se mit donc à psalmodier une litanie faite de vocables cabalistiques, levant les bras au ciel, jouant avec leurs ombres animées sur les murs par la lueur des flammes, brassant l'air de ses mains pour, de temps à autre, les imposer sur le front de la bête maintenue fermement dans une attitude de soumission par le Père Delafosse.

Quand le Jauni arriva à Tue-Chien, il faisait encore jour, même si la lumière était de plus en plus blafarde. Quel ne fut pas son étonnement quand il vit une faible lueur dans la cabane, celle d'un feu dont la lumière vacillante éclairait vaguement la pénombre intérieure. Il s'approcha de quelques pas et distingua, au travers des petits carreaux teintés de poussière, les ombres de deux hommes, l'un immobile et baissé, l'autre agité comme un beau diable et qui récitait un chapelet de paroles dénuées de tout sens. Il crut tout d'abord qu'il s'agissait de Zurbaritze de Logide mais ce n'était pas sa voix qu'il connaissait bien. Qui était donc cet autre sorcier et que faisait-il en Tue-Chien ? Car, à n'en pas douter, il s'agissait bien d'un sortilège, d'un rite satanique car des bêlements déchirants qui parvenaient aux oreilles du Jauni indiquaient que les deux hommes étaient en train de se livrer à un sacrifice. Pris de panique à l'idée d'être vu, par homme ou par diable, le Jauni rebroussa vivement chemin jusqu'à l'orée de la clairière. Sur le coup, il fut presque soulagé : il n'aurait pas, ce soir, à pénétrer l'enceinte païenne et la partie était bel et bien remise à un autre jour. Puis, il lui revint à l'esprit sa situation dramatique, tout comme les menaces que la Marie-Taupin mettrait à exécution s'il ne récupérait pas l'argent. Il décida d'attendre à l'abri, caché à l'entrée de la grotte dans l'espoir que les deux hommes s'en aillent.

Ce ne fut pas long car il n'était pas dans l'antre depuis plus d'un quart d'heure que la porte s'ouvrit grand pour laisser passer deux hommes accompagnés d'une brebis, laquelle, a priori, en avait réchappé. Si l'affreux petit bonhomme lui était inconnu, il reconnut le père Delafosse, l'éleveur de moutons de la Montagne des Saints, en grande conversation avec le sorcier :

— Ce n'est pas bien loin, dix bonnes minutes suffiront pour atteindre la Croix Rougeaud, c'est par là-bas derrière, disait le Hyacinthe en tirant sur la corde du mouton décidément contrariant qui ne semblait plus décidé à repartir dans l'autre sens.

— C'est tant mieux, car il va bien nous falloir une bonne heure pour faire le tour du troupeau et la nuit va tomber vite maintenant.

Une bonne heure, pensa le Jauni satisfait, c'était plus qu'il ne lui en fallait pour visiter en toute tranquillité la tanière de Zurbaritze. En voyant les trois formes s'éloigner et être peu à peu avalées par le crachin vaporeux, il se mit à penser que la porte pouvait être cadenassée. Il regretta un instant de ne pas avoir été plus attentif à la sortie du trio. Qu'importe ! Elle semblait si ancienne et fragile qu'au pire, il pourrait l'ouvrir d'un coup d'épaule. De toutes manières, il n'avait pas l'intention de laisser sa carte de visite ! La seule chose qui importait, c'était de trouver la cache du Logide et d'espérer que l'argent y soit encore ! Et, à bien y réfléchir, c'était tout à fait probable car il voyait mal des sorciers avoir des comptes en banque. Déjà qu'à part les huiles du village, Nano,

Faboulas, Narvadol, Albidal, Boutvillain de Grand Pré…, personne n'en avait à La Ferrière. Il faut dire que depuis le krach de 29 et la grande dépression, la confiance dans l'institution bancaire voire même dans le billet était déjà toute relative en ville, alors en campagne, n'en parlons pas… Donc son magot pouvait bien être là, en Tue-Chien, quelque part, dissimulé sous un meuble ou même dans un simple pot à herbes… Car Zurbaritze n'avait guère eu le temps de se retourner après son coup d'éclat de la Saint-Simon. Si lui le Jauni trouvait plus que le compte et bien, pas de manières, il ne se gênerait pas ! Est-ce qu'ils s'étaient gênés, eux, pour le dépouiller ? Et tout devins qu'ils étaient, le Logide ou l'autre, ils auraient bien du mal à le dénicher au fin fond de sa Bretagne, à des centaines de kilomètres ! Ces idées de revanche faisaient naître chez le Jauni une nouvelle confiance, voire même un sentiment d'exaltation qui, curieusement, remplaçaient ses anciennes frayeurs. Ses craintes, ses doutes étaient vaincus et maintenant, en plein dans le feu de l'action, il se sentait même ragaillardi et, d'après ce qu'il venait d'entendre, il avait plus que le temps nécessaire pour faire son inspection avant le retour du sorcier. Déterminé, il s'avança donc vers l'entrée de la cabane, tourna la clenche.

— Tiens ! Ils ont laissé la porte ouverte.

C'était son jour de chance…

Krugé-Bruyère et Hyacinthe Delafosse arrivèrent bientôt au sommet de la Montagne des Saints encore appelée la Croix Rougeaud. En 1939, la retraite de Saint Crix et Saint Pot n'était plus partagée que par deux chèvres et une cinquantaine de moutons, en l'occurrence, ceux du père Delafosse qui seuls trouvaient encore un intérêt dans ces landes à bruyères et ajoncs bas où fétuques, agrostides et canches leur fournissaient difficilement un fourrage médiocre.

— Voilà mes bêtes ! lança le Hyacinthe, alors qu'un petit berger maigrelet et son chien venaient à la rencontre des nouveaux venus.

Krugé-Bruyère fit rapidement le tour des brebis et, après l'examen de quelques-unes, trouva l'état sanitaire du troupeau fort mauvais.

— Ces animaux sont carencés, il faudrait les emmener paître sur des terres plus riches, ou leur procurer du bon foin, au moins de temps à autre. Pas étonnant qu'il y ait des pertes ! Elles sont faibles et attrapent tout ce qui passe, mais en tout cas, pas de trace visible de charbon, pas de saignements du nez, de la bouche ou des intestins, pas de sang dans les crottes. En revanche, ça pullule de vers et certaines brebis sont bien maigres, d'autres ont la diarrhée. On va s'y mettre tous les trois car faut traiter d'urgence contre les parasites. On a une petite heure devant nous et faut encore que je retourne à Tue-Chien avant le noir complet, il ne faudrait pas que je m'égare…

— Vous comptez coucher là-bas ? demanda le Hyacinthe.

— Oui, c'était prévu, ce sera ma première nuit ! Rien ne me presse demain et je rentrerai tranquillement à Trichy où j'habite encore. Pour vos bêtes, il faudra qu'on se revoie, mais ça n'est pas un problème, je compte revenir régulièrement et m'installer d'ici quelque temps. Je vous contacterai par l'intermédiaire de Krivaï-Vulgue.

22 CROCOTE À TUE-CHIEN

Samedi 18 mars 1939

Le Jauni entra et referma doucement la porte derrière lui. La pièce baignait dans la faible clarté jaunâtre entretenue par le feu brûlant dans l'âtre. Il fit quelques pas et, soudain, faillit perdre l'équilibre en apercevant Ursule qui réchauffait ses maigres os à la lueur tremblotante du foyer. L'émotion passée, il commença son inspection, mais avec plus de méfiance. Derrière le squelette, il ne distinguait guère que des alignements de bocaux et de fioles animés par les reflets des flammèches qui dansaient sur les surfaces de verre. Le reste du lieu était dans une sorte de clair-obscur et il s'avança pour allumer la lampe à huile qu'il venait de remarquer quand il aperçut, sous la table où elle était posée, deux yeux qui brillaient dans la pénombre et le regardaient fixement. L'apparition de deux crocs étincelants vint bientôt compléter ce funeste tableau, accompagné d'un long et sourd

grognement à hérisser le poil de l'homme le plus téméraire. Le Jauni tétanisé s'entendit penser :

— Un loup-garou bon dieu ! Le sorcier s'est transformé en loup-garou !

Quand Krugé Bruyère revint à la nuit tombée, le feu s'était éteint. Il saisit la petite lampe à carbure qu'il avait déposée en partant dans la niche en pierre près de la porte d'entrée et l'alluma. À la vue du spectacle hallucinant, il écarquilla les yeux : à côté de la table renversée et de deux chaises brisées, baignaient dans un mélange d'huile, de verre et de sang, les carcasses dépenaillées du Jauni et d'Ursule presqu'enlacés. Carcasses était bien le mot juste. Les différents articles du squelette, éparpillés aux quatre coins de la pièce, jonchaient le sol en un puzzle macabre ; seuls le crâne, le haut de la colonne vertébrale et la majeure partie de la cage thoracique étaient encore attachés, et le bras gauche, emboîté de force sous la clavicule, passait sous la nuque du visiteur ; l'avant-bras était replié sur le corps du Jauni et la main d'Ursule reposait sur son plexus. Le visage du journalier avait été en partie dévoré et les chairs déchirées laissaient apparaître les os d'une pommette, de la mâchoire et quelques dents ; les muscles du côté du cou avaient été arrachés et par les jugulaires sectionnées, l'homme s'était vidé de son sang. Sa main droite tuméfiée et sanguinolente serrait encore le tisonnier avec lequel il s'était défendu, dans une sorte d'instinct de survie et, apparemment, avec la force du

désespoir. À quelques mètres, non loin de la cheminée, gisait le corps inerte du malinois de Krugé-Bruyère, roulé en boule dans le coin de la pièce ; les viscères répandus en ligne sur le sol montraient que le berger s'était traîné là, après le coup d'une violence inouïe qui l'avait éventré du bassin au sternum.

Curieusement, oubliant le mort étendu sur le sol, Krugé-Bruyère, agenouillé devant l'animal dont il caressait distraitement la base du cou, se surprit un instant à penser au passé. Cinq années auparavant, il avait récupéré le jeune chien aux poils safran —excepté le masque noir-charbonneux— et aux yeux brun-jaune un peu fous, aux Pays-Bas, chez un de ses vieux amis éleveurs qui, pour son seul plaisir, se passionnait pour les croisements. Treelend Soorlaas, puisque c'était son nom, lui avait dit qu'un chien lui serait de bonne compagnie et certainement très utile, lui qui était toujours sur chemins et sur routes, par monts et par vaux. Il lui avait également précisé que, tout comme il était sorcier, l'animal lui irait bien car il n'était pas tout-à-fait ordinaire. C'était, avait-il dit en aparté et sur le ton des plus grands secrets militaires, une de ses premières tentatives de « crocote ». Il n'avait rien voulu dire de plus à Krugé qui, pour moquer sa vieille connaissance, avait baptisé le malinois Crocote. Crocote donc, jusqu'à ce jour, avait bien été le complice fidèle promis par Treelend. Il avait toujours eu bon caractère et s'il n'était jamais méchant, sa seule présence avait plus d'une fois dissuadé d'éventuels malveillants. Il était pourtant plutôt craintif, évitant d'instinct le contact des

hommes, et ce n'était que récemment que l'éleveur lui avait révélé que ce comportement était bien dans la nature des loups, puisque Crocote n'était ni plus ni moins que le fruit du croisement d'une chienne malinoise et d'un loup de Transylvanie ! Alors ce soir, le chien-loup s'était-il jeté sur l'intrus pour défendre ce nouveau territoire et la maison du maître ? Ou avait-il pris peur et, dans cet espace clos, sans repli possible, s'était-il senti contraint d'attaquer à mort ? Quoi qu'il en soit, Krugé-Bruyère avait bel et bien un cadavre sur les bras. Il se retourna, s'approcha du corps étendu sur le dos et avança la petite lampe vers la tête : le visage était tellement abîmé qu'il n'était pas reconnaissable. Les habits, la corpulence, la physionomie générale ne lui disaient rien et d'ailleurs, s'il était de La Ferrière, comment pourrait-il le reconnaître, lui qui venait juste d'arriver ? Un vagabond alors ? Un maraudeur ? Certainement pas, car Krivaï-Vulgue lui avait dit la réputation vénéneuse de Tue-Chien : aucun cul-terreux, aucun va-nu-pieds ne s'y serait risqué sans un motif d'importance… Alors, que venait-il faire là, le bougre ? Soudain, il réalisa que la visite n'était pas pour lui, mais certainement pour Zurbarizte de Logide. Il était urgent de régler cette affaire avant qu'on ne lui la colle sur le dos, car il savait d'expérience que le sorcier fait toujours un bon bouc émissaire ! Dès le matin, il irait chez Rotram le Lion pour l'informer de l'affaire et, une fois Zurbaritze prévenu, ils aviseraient ensemble. En attendant, il avait de quoi faire pour remettre de l'ordre… Il prit la brouette pour aller déposer, tour à tour, les deux corps à l'entrée de la grotte car il ne

supportait pas l'idée de passer la nuit à leurs côtés. La cabane était vraiment trop petite pour un sorcier, un squelette et deux trépassés ; au moins, là-bas, les cadavres seraient au frais ! Au retour du second voyage, après avoir remis le maigre mobilier en place, rafistolé les chaises du mieux possible, il s'attela au lessivage à grandes eaux ; par chance, les tommettes de terre étaient rouges ! Enfin, l'opération la plus fastidieuse consista à remonter Ursule, un véritable casse-tête chinois dont il s'acquitta pourtant avec les honneurs, vers deux heures du matin… Après avoir pris un maigre brouet aux herbes sauvages, il alla se coucher, fatigué d'avance par la dure journée qui l'attendait.

À l'aube, la pluie avait enfin cessé et une brume légère s'accrochait aux sapins du bois des Cinglants alors que le froid soleil de mars tentait de se dégager de la nasse des prés et des rets des haies. Après avoir pris un café amer à base de faînes de hêtre torréfiées, une recette de sa façon pour bien commencer la journée, Krugé-Bruyère, armé de son bâton de pèlerin, partit quérir Rotram le Lion. Les deux hommes remontèrent en hâte à Tue-Chien où Rotram alla directement à la grotte pour examiner la malheureuse victime.

— Ben mon vieux, il a dû passer un sacré sale quart d'heure, le collègue ! Si c'est un gars du pays, je ne saurais même pas dire qui c'est, tell'ment il est amoché… Il a le visage en charpie, une vraie boucherie ! Y'en a peut-être qui pourraient le reconnaître à ses habits, peut-être Logide, mais

moi, je ne vois pas… En tout cas, nous v'là encore embarqués dans une drôle d'histoire, nous v'là même complices en quelque sorte… Et les complices, ça partage les secrets ! Alors tu vas m'accompagner dans l'île, c'est là que se cache Zurbaritze. Faut pas traîner, car la journée n'aura certainement pas assez d'heures pour faire tout ce qui doit être fait.

Et le myrmidon suivit le géant sur le chemin de la tourbière. Peu à peu, la végétation hygrophile remplaça les herbes des bois, les bois se remplirent d'aulnes et de saules, le vert sombre des populations de joncs prit de l'ampleur, piqué, ça et là, de « touradons » de hautes mousses vert franc ; enfin, les sphaignes polychromes, détrempées et bouclées, firent leur apparition et le sol devint de plus en plus instable. Ils prirent la vieille diguette qui longeait l'ancien canal de dérivation et, avançant avec prudence, atteignirent la grosse souche où le bachot était attaché. Rotram détacha l'embarcation, ils y montèrent tour à tour avec précaution et, sans bruit, à la gaffe, ils s'enfoncèrent sur les eaux noirâtres encore nappées d'un brouillard tenace.

En arrivant près de la berge où ils s'apprêtaient à la manœuvre d'accostage, les deux gabiers de l'aube, debout en équilibre instable dans la frêle embarcation, aperçurent la forme vaporeuse d'un homme à croupetons au bord de l'eau, pliant les bras l'un après l'autre vers sa poitrine comme s'il tirait sur un fil invisible. Zurbarizte de Logide était déjà occupé à relever des lignes de fond tendues la veille au soir. Une belle carpe miroir aux reflets irisés se tordait à ses pieds,

ouvrant régulièrement une large gueule à la recherche d'oxygène.

— Ohé ! Logide, tu as de la visite… C'est moi Rotram, tu ne devineras jamais qui je t'amène !

Zurbarizte enfourna la carpe dans une vieille besace et, abandonnant son poste, vint rejoindre les nouveaux venus.

— Ohé ! Rotram, mais…, mais…, ça alors ! Ce vieux Krugé-Bruyère, si je m'attendais ! s'exclama Zurbaritze déjà tout à l'échange de solides accolades où se sentait le plaisir des retrouvailles.

— Ohé ! Zurbaritze, ajouta Krugé en souriant. À force de t'attendre, je me suis dit qu'il fallait bien que la Belgique fasse le premier pas !

— Et quel bon vent de si bonne heure ? Vous avez vu la mémère ? enchaîna Zurbaritze en ouvrant largement le rabat de son sac pour présenter sa prise à ses deux amis. On va se la faire au feu de bois pour le petit déjeuner et vous allez me raconter tout ça, venez !

Ils suivirent Zurbarizte vers la cabane où les braises qui rougeoyaient dans la cheminée semblaient n'attendre que le poisson.

— Va pour l'en-cas, on a rien eu le temps de prendre, décréta Rotram en s'installant avec Krugé à la table, mais on n'est pas venu pour la dégustation, il y a urgence, comme tu te doutes… Autrement, je ne me serais pas permis d'amener du monde, même une vieille connaissance !

Et Krugé-Bruyère raconta la visite de Krivaï-Vulgue et de Rotram, son arrivée à Tue-Chien et, à nouveau l'épisode de la

veille au soir, le coup de folie du malinois, le bain de sang, le coup de foudre d'Ursule et le mort venu de nulle part…

—Tu es à peine arrivé, et Ursule te fait déjà des infidélités ! plaisanta Zurbaritze en apportant le poisson. Quant au mort… Venu de nulle part ? Ce n'est pas si sûr… Je n'en donnerai pas ma tête à couper, mais ça serait le Jauni venu récupérer son bien en Tue-Chien que ça ne m'étonnerait guère ! Comme le Sixte, je le connais. Pas le genre à laisser filer ses économies sans broncher et si le défiguré c'est lui, moi, je vous prie de croire que je vais l'identifier. Mais faut aviser vite car la volaille pourrait bien rappliquer pour me mettre en cabane. Ils sont déjà bien échauffés avec l'affaire du Sixte et le secret de l'île commence à être un peu trop connu : Grisisgli, le Rème, l'Ariste et même toi Krugé ! Sans compter que toi, tout juste installé, y pourraient bien te faire des misères ! Quand on peut en avoir deux pour le prix d'un…

— C'est bien ce que j'ai pensé, répondit Krugé-Bruyère en avalant la première bouchée. Merde ! Elle a le goût de vase et de ferraille…

— Rien d'étonnant par ici, les eaux croupies n'attirent pas les truites ! Zurbarizte attrapa la bouteille et commença par servir Krugé-Bruyère. Bois donc un coup de blanc pour faire passer ! C'est celui que Rotram m'apporte. Il l'achète avec le bon docteur Albidal et il est loin d'être mauvais…

Les trois hommes trinquèrent tout en réfléchissant à la cérémonie qu'ils allaient pouvoir offrir au présumé Pierre Jaunet dit le Jauni.

— Bon ! reprit Rotram, réfléchissons ! Pour le moment, rien ne relie Krugé au cadavre du présumé Jauni. Une fois débarrassés du corps, on est tranquille de ce côté-là. En revanche, toi Logide, il faut que tu disparaisses au plus vite et définitivement car deux corps, ça commence à faire beaucoup pour un seul homme. S'ils t'ont disculpé pour le meurtre d'Utah, il reste l'accusation de vol, et avec le nouveau macchab, ça pourrait bien remettre de l'huile sur le feu ! Ils risquent de lancer des recherches en grand, avec tout le toutim, les gendarmes, les battues, les chiens… Tu penses ! Ils tiennent peut-être le tueur en série de La Ferrière ! Tu vois le scoop, la presse de tout l'hexagone…

— Un tueur en série… bougonna Zurbarizte de Logide dans sa barbe, tu y vas un peu fort, à peine deux cul-terreux que personne ne va réclamer et que je n'ai même pas tués, d'abord ! Je vous rappelle au cas où, que le Sixte Utah c'était un accident, un accident paranormal certes, mais un accident tout de même ! Quant à disparaître, je ne peux pas faire beaucoup mieux que maintenant !

— Je crois que si, répondit Rotram songeur, et j'ai peut-être une idée qui pourrait faire d'une pierre deux coups ! Si des recherches commencent, l'île, toute isolée qu'elle soit, n'est plus sûre. Grisisgli, le Rème, l'Ariste ne diront certainement rien mais un jour, on peut se faire surprendre, avec le bachot, nos allées-venues, ton ravitaillement et puis s'ils prennent des chiens… Non, mon vieux, vaut mieux anticiper ! Il faut que tu disparaisses vraiment, que tu ailles

rejoindre Astaroth et tes autres collègues, les princes des ténèbres. Et pour ça, on va se servir du corps de l'inconnu !

Et Rotram le Lion expliqua son plan. L'idée était simple : de ce qu'il en avait vu, l'homme de la grotte et Zurbarizte n'étaient pas très différents : même âge, même couleur de cheveux, taille et corpulence voisines. Il suffisait de passer les habits de Logide au mort et d'abandonner le corps dans l'île en attendant que la nature poursuive le travail commencé par la crocotte. Au bout d'une semaine ou deux, ils n'auraient plus qu'à envoyer une lettre anonyme à la gendarmerie pour que les pandores viennent dans l'île chercher Zurbarizte et le découvrent mort. L'identification serait impossible, vu l'état du visage, et quant aux empreintes digitales, on pouvait s'en arranger…

— L'idée est presque parfaite, commenta Krugé-Bruyère, mais Logide, outre le cimetière qui va recevoir sa dépouille, il va crécher où ?

— Oui, qu'est-ce-que je deviens moi ? questionna Zurbarizte, parce que la seule compagnie des défunts, ça pourrait me donner des idées noires.

— Si tu en es d'accord, je te propose de venir chez moi, le temps de te refaire une identité et de changer d'allure. La maison Dorotte est isolée, son ancienne réputation éloigne toujours les curieux et personne ne vient jamais dans la poterne que m'a laissée le docteur Albidal. Je demanderai au docteur l'autorisation d'héberger pour quelque temps un

cousin dans le besoin ; lui et moi, nous entendons bien, il ne pourra pas me refuser. Il y a deux pièces, nous partagerons les lieux et après, on avisera…

L'idée d'aller vivre quelque temps sous le même toit que Rotram ne déplut pas à Zurbarizte de Logide, d'autant qu'il ne voulait pas s'éloigner de La Ferrière. Et puis, avec un peu de chance, il pourrait peut-être apercevoir dans le parc la silhouette de Grisisgli, son ami, son enfant qui commençait à lui manquer. L'idée de changer d'identité et d'apparence l'amusait également beaucoup. L'isolement de ces cinq derniers mois l'avait déjà transformé : il avait beaucoup maigri, ses traits s'étaient creusés et une grosse et splendide barbe grisâtre ornait son visage, du haut des joues au bas du cou. Il pensa qu'il allait se raser complètement le crâne pour compléter l'ensemble et qu'une paire de lunettes ne lui ferait pas de mal, lui dont la vue, il s'en rendait bien compte, commençait à baisser. Il fut décidé que Rotram attendrait sur l'île, le temps que Krugé-Bruyère et Zurbarizte de Logide aillent chercher le corps en Tue-Chien. Il fallait faire vite car midi était proche et il ne restait plus que quelques heures avant que le jour ne décline.

Dans la grotte, Zurbarizte de Logide reconnut bien le Jauni à son cache-col gris foncé, sa veste de drap noir aux poignets retournés, également gris, et son pantalon de coutil bleu qu'il lui avait toujours vu porter. Le visage, en revanche, était méconnaissable. La vision du corps écorché et meurtri ne lui inspira qu'une mauvaise pensée qu'il regretta aussitôt prononcée :

— Et bien, il ne devait pas se changer souvent, l'animal ! Comme le Sixte, y'a certainement pas grand monde qui va le regretter, ni le réclamer…

— Ça arrange bien nos affaires, répondit Krugé-Bruyère presqu'à voix basse.

— Oui c'est certain, acquiesça Zurbaritze. Pendant que j'y pense, Rotram possède une plate à la Sangsurrière, dans le marais. Y'a pas loin, je vais passer la prendre avant de repartir sur l'île : elle nous servira au dernier voyage, pour revenir ici avec Rotram. Je laisserai le bachot dans l'île pour donner le change aux gendarmes. Comme ça, ils ne pourront pas imaginer le coup monté, une aide extérieure…

Ils enterrèrent Crocote dans le bois —Krugé-Bruyère y tenait—, déshabillèrent le Jauni, allumèrent un feu devant la maison et brûlèrent ses frusques une par une, près de la table des sacrifices. Zurbarizte alla dans la masure choisir quelques-unes de ses vieilles affaires personnelles et ils en habillèrent le mort, avec précaution, évitant de toucher avec les vêtements les mains, le visage et la plaie béante du cou. Puis ce fut l'épisode le plus laborieux, celui du transport du corps dans la brouette, au travers des chemins détrempés et des fondrières : les deux hommes, vite essoufflés, s'épaulèrent puis se relayèrent sur l'étroit sentou pour tirer, pousser, soulever et emporter leur lourd fardeau vers son ultime destination, le bachot qui allait une dernière fois franchir le Styx. Zurbarizte de Logide marmonna :

— Bon dieu, si on m'avait dit qu'il faudrait que j'organise ma propre mort ! Donne moi encore un coup de main pour

mettre le Jauni dans le bachot et ce sera bon… Ça m'étonnerait qu'on vienne nous le voler ici ! Je cours à la Sangsurrière et toi mon vieux, profite du jour pour rentrer à Trichy, c'est plus prudent de ne pas traîner dans le coin à ces heures. Et, à partir de maintenant, tu sais où me trouver…, pas au cimetière, bien entendu !

Après une chaleureuse accolade, Krugé-Bruyère s'en retourna prendre le chemin de La Ferrière et, sans tarder, Zurbaritze partit chercher la plate à la Sangsurrière. Le layon qu'il emprunta était à peine tracé et certainement connu de lui seul ; d'ailleurs, qui d'autre que lui aurait pu se hasarder dans cette maigre coulée trempée et instable qui tortillait dans les bois fangeux ? Il revint vingt minutes plus tard, mais avec la plate, par l'étang. En effet, il connaissait une étroite passe, boyau de végétation qu'on aurait pu croire fermé par les saules et la roselière, mais qu'il entretenait chaque année, juste le nécessaire pour permettre le passage d'une embarcation légère. Par ce goulet, l'étang de la Sangsurrière communiquait avec l'étang de Landemarais. Ayant retrouvé le bachot, il l'attacha à la plate et s'y installa à nouveau pour faire traverser son immobile et silencieux passager jusqu'à l'île. Là, il mit au point avec Rotram un dernier scénario pour que l'affaire paraisse tout-à-fait vraisemblable : ils transportèrent le défunt au naturel décidément vagabond jusqu'à la petite fontaine naturelle, l'allongèrent sur le dos, une cruche de terre cuite brisée à quelques mètres de la

main. C'était décidé, Zurbaritze-Jaunet était mort d'une attaque en allant chercher de l'eau à la seule source potable de l'île ! Rotram, plein de dégoût, avait mutilé le cadavre du Jauni avec une tenaille, arrachant tous les doigts d'une main et ne laissant à l'autre que l'auriculaire et l'annulaire. Puis il avait jeté les infâmes trophées loin dans l'eau de l'étang en justifiant son acte barbare :

— Les bestioles vont finir le travail et pour les empreintes, les pandores repasseront !

Pour se faire pardonner cette intervention macabre, ils restèrent un instant auprès du corps. Ils se seraient bien attardés plus longtemps, dans une sorte de veille païenne auquel l'infortuné disparu avait bien droit, mais il fallait se hâter car le jour allait baisser. De retour au cabanon, Zurbarizte y prit l'indispensable, débarrassa la table pour n'y laisser qu'un seul couvert et les reliefs d'un repas interrompu, eut soin en ressortant de tenir la porte entrebâillée. Enfin, les deux hommes reprirent la plate, abandonnant le bachot attaché à l'entrée du goulet. Presqu'au terme de la traversée, il leur fallut encore naviguer jusqu'à la Sangsurrière, y déposer la plate et repartir au plus vite par le dangereux sentier fangeux : il était temps car la lumière baissait de plus en plus et le retour sans encombre par le bois des Bourbes fut presqu'un exploit. Après être repassés par Tue-Chien, tout en se félicitant du bon tour que prenait la situation, Rotram le Lion et Zurbaritze de Logide, à la nuit presque tombée, s'engagèrent dans le chemin menant vers la maison Dorotte.

— Quel crime parfait ! plaisanta Rotram. Ni vu, ni connu, j't'embrouille…

— Tuer les morts, tu parles d'un crime parfait ! Y'a pas de quoi fanfaronner… En attendant, c'est reparti pour le marathon ! Bientôt, si ça continue, c'est moi qui vais mourir, d'une bonne crise cardiaque ! rajouta Zurbaritze.

— Mais non, que tu es bête, tu l'as déjà eue !

Ce furent les derniers mots des deux complices car Zurbarizte de Logique commençait à fatiguer sérieusement et, maintenant, cherchait son souffle à chaque enjambée. Le géant Rotram, qui paraissait se porter comme un charme, ralentit le pas pour le mettre au rythme de celui de son compagnon. Ils marchèrent, sans mot dire, jusqu'à ce que le toit de la grosse bâtisse se profile enfin sur le ciel éclairé par une maigre lune.

— Demain, je demanderai à Albidal l'autorisation d'héberger pour quelque temps mon vieux cousin dans le besoin, souffla Rotram à voix basse. Mais en attendant, que dirais-tu d'un petit frichti bien mérité ?

— Avec plaisir, mon cher cousin, lui répondit Zurbarizte. Dans une quinzaine, il ne faudra pas non plus oublier la lettre anonyme, le temps que la pluie efface nos traces et que le mort fasse encore plus mort ou plutôt, comme le soldat du même nom, plus inconnu…

C'était sans compter avec Grisisgli qui allait court-circuiter la fin du plan diabolique en découvrant le corps une semaine

plus tard… Quant au Jauni, comme l'avait prédit Zurbaritze, personne ne vint le réclamer ou même signaler sa disparition. Au début, on pensa à une nouvelle escapade. En effet, les absences de cet homme taciturne n'étaient pas rares. Il lui était arrivé de disparaître des jours durant et certaines de ses soûlographies étaient connues dans tout le canton, même s'il était loin d'être le seul dans ce cas… L'histoire la plus mémorable qui avait fait le tour du pays, avait duré près de deux semaines. C'était le Sixte qui avait enfin découvert le Jauni, dans le grenier au-dessus de la chambre qu'il occupait dans les dépendances de la ferme. Il était affalé, baignant dans son jus et ronflant près d'un tonnelet poussiéreux qu'il avait dû découvrir par le plus grand des hasards dans le fourbi de la mansarde. L'Utah n'avait pu récupérer qu'un fond de bouteille d'une goutte hors d'âge que le Jauni avait quasiment éclusé en une dizaine de jours…

Vers l'Annonciation, n'ayant toujours pas vu le Jauni, Tanesrauft Tête de Flamme et quelques commis vinrent le chercher à Chèrevy pour une corvée d'entretien de fossé. Malgré toutes les recherches, on ne le trouva pas. À la visite de sa chambre, on s'étonna de ne point voir son fusil, son beau costume et surtout sa sacoche à outils dont il ne serait séparé pour rien au monde. C'était sûr, il avait tout embarqué sur un coup de tête et était allé s'installer chez sa demi-sœur un peu plus tôt que prévu. Car depuis quelque temps, on voyait bien que la disparition du Sixte, la solitude, la vente de la ferme le minaient et qu'il ne parlait plus que d'une chose : retrouver sa seule et unique famille, la Marie Taupin ! Quand

on voulut avoir de ses nouvelles, justement chez cette Marie Taupin, on s'aperçut qu'on ne connaissait ni l'adresse ni le nom exacts de la taupière. Car Taupin, bien entendu, n'était qu'un surnom partagé par tous les piégeurs de talpidés ! Et plutôt que d'avoir à retrouver une Marie dans l'immensité de la Bretagne, tous pensèrent qu'il était préférable de choisir la botte de foin à l'aiguille ! Et ils y retournèrent donc, au foin, aux vaches et au labeur, oubliant peu à peu le Jauni qui, certainement, devait couler des jours meilleurs au pays du soleil couchant. Quant à la Marie Taupin, n'ayant pas de nouvelles, elle ne chercha pas non plus à en avoir, trop heureuse que ce demi-frère à demi-indigent l'ait un peu oubliée. En définitive, comme l'avait si bien résumé l'intéressé lui-même, Pierre Jaunet dit le Jauni avait vécu comme il était mort, sans qu'on s'en aperçoive le moins du monde…

23 LE GRAND RETOUR DE ZURBARITZE

Lundi 20 mars 1939

Ce matin-là ne sentait pas le printemps qui pourtant approchait : c'était un sombre mardi, écrasé par le ciel bas et opaque, dégouttant d'une pluie persistante, venteux avec des bourrasques qui faisaient danser les cimes dénudées des grands arbres du parc de la maison Dorotte et balayaient les allées dans des tourbillons de feuilles mortes.

— Heureusement qu'on n'a pas eu ce temps d'chien hier, fit remarquer Rotram songeur en regardant par la fenêtre dont il venait de tirer le rideau de toile.

— Sûr qu'on est mieux ici bien à l'abri qu'à courir dans les marais, renchérit Zurbarizte de Logide, en jetant un œil dégoûté sur la grisaille épaisse qui accompagnait ce début de matinée particulièrement maussade. Avec cette flotte, on n'aurait certainement pas pu traverser le bois des Bourbes comme on l'a fait. C'est un jour de pénitence comme j'en ai connu quelques-uns quand j'étais sur l'île, à mourir de chagrin et d'humidité. D'ailleurs, à cette heure, le Jauni doit tristement baigner dans son jus, c'est moi qui te le dis, mon camarade. À propos de jus, je t'en sers un ?

— Bien volontiers, mon cousin. Vous savez que vous ne manquez pas d'allure avec votre nouvelle tête !

En effet, dès la toilette du réveil, Logide avait attrapé tondeuse à main, rasoir, peigne, ciseaux pour transformer sa toison grisonnante en une brosse coupée très court. Sa barbe

fournie, bien taillée et peignée, n'en paraissait que plus opulente.

— Pour l'arrière, j'ai eu plus de mal, il va me falloir ton aide. Mais dans l'ensemble, je ne suis pas mécontent. Alors, à quoi je ressemble ?

— Il y a un petit air de famille avec Socrate ou Jaurès, mon camarade. Mais tu ne ressembles plus du tout à ce vieux Zurbarizte de Logide qu'on a connu… Même Grisisgli aurait du mal à te remettre !

— Et je n'ai pas encore les lunettes ! s'exclama Logide. Il va falloir que je t'emprunte ton vélo pour descendre à La ville et mettre la touche finale au tableau. Et puis, je pourrai enfin lire à nouveau le journal sans me crever les yeux.

— À propos de journaux, regarde les gros titres de la semaine dernière. Quand j'ai revu ça ce matin, en allumant le feu, je me suis dit qu'on pourrait peut-être bien tirer profit de ces nouvelles…

Rotram attrapa une liasse posée près de la cheminée et la lança sur la table près du bol fumant de Logide. Le rebouteux parcourut les gros titres de la une :

Le PETIT PARISIEN, mardi 14 mars

« L'ALLEMAGNE INTERVIENT…

Après avoir appelé à Berlin Mgr TISO, chef destitué du gouvernement slovaque, et conféré avec lui, HITLER a adressé à Prague une note exigeante : 1- l'indépendance de la Slovaquie ; 2- le renvoi de 2 ministres tchèques, dont le

Général SIROVY ; 3- des garanties pour la protection de la minorité allemande en Bohème et en Moravie.

TAMPONNEMENT près de CHATEAUROUX

Le rapide 67 Paris-Toulouse heurte un wagon déraillé des « Messageries 9124 » qui roulait vers Paris. Plusieurs voitures du rapide sortent des rails et se télescopent. Le bilan à 2 heures du matin : 13 morts – 30 blessés ».

Le PETIT JOURNAL mercredi 15 mars

« IL N'Y A PLUS DE TCHÉCO-SLOVAQUIE

La Slovaquie et la Ruthénie subcarpathique ont proclamé leur indépendance. Les troupes allemandes sont entrées hier, sans coup férir, en pays slovaque et pénétraient aujourd'hui en Bohème.

18 MORTS – 30 BLESSÉS dont 5 grièvement.

Le rapide Paris-Cerbère roulait à sa vitesse normale de 100 km/h quand il tamponna le train de marchandises déraillé quelques instants plus tôt ».

— Et bien, mon cousin ? De quoi parles-tu ? De l'annexion de la Tchécoslovaquie ou de cet accident de train ? En quoi ces faits divers nous concernent-ils ? interrogea Logide.

— Pour tout dire, quand je suis retombé par hasard sur ces articles, j'ai eu un déclic. Évidemment, c'est le drame du train qui m'a interpellé. Cette terrible collision ferroviaire, toutes ces victimes, c'est idéal pour expliquer ta soudaine retraite chez moi et aussi ton besoin de te couper du monde. Déjà cette nuit, j'avais réfléchi à la façon de présenter la chose

mais je tournais en rond. Même la maladie n'était pas un bon prétexte pour t'accueillir chez moi : combien de temps aurais-tu pu jouer la comédie devant Albidal qui est un bon toubib ? Il aurait voulu t'examiner, n'aurait pas tardé à découvrir le pot aux roses, non, ça ne tenait pas la route… Alors que là, ta femme et ton fils sont morts, gros accident, gros chagrin, grosse déprime, le rôle est facile à tenir : l'abattement, la neurasthénie, le dégoût de la vie, tu ne veux plus voir personne, c'est tout juste si tu sors pour prendre l'air, des longues promenades solitaires pour oublier le drame, l'injustice de la vie et ton épouse qui préparait si bien le confit d'oie… Et il va te bichonner, le docteur, te prescrire des vitamines, des fortifiants, des calmants, des somnifères, que sais-je encore ! Il va surtout cautionner notre histoire et Krivaï-Vulgue va la répandre comme une traînée de poudre dans tout le pays, pas besoin de justifier quoi que ce soit, tu es le pauvre mari, le pauvre père inconsolable qui vient de perdre toute sa famille partie visiter la Tour Eiffel pendant que toi, misérable bête de somme, tu étais resté pour gagner le pain quotidien…

— Mais, Rotram, où vas-tu chercher toutes ces idées ? Tu devrais être conteur, romancier, homme de théâtre ou mieux, te lancer dans la politique, y as-tu songé, à la politique ?

Rotram avala une grande goulée de café noir et se torcha les lèvres du revers de la manche avant de répondre.

— Dois-je en déduire, mon cousin, que tu acceptes ton nouveau personnage ?

— Tout à fait, tout à fait, il ne devrait pas trop me coûter de faire une longue sieste après le repas de midi, peut-être même bien une en milieu de matinée…

— Ça promet ! dit Rotram en souriant. J'espère qu'au moins tu feras la popote aussi bien que la défunte, le confit, le bourguignon, les quelques truites et les lièvres que je te rapporterai… Mais une question encore, comment faut-il l'appeler, l'épuisé ? La marmotte, le loir, le lérot ou le hérisson ?

— C'est vrai qu'il faut que je prenne nom, comme une épousée, car il s'agit bien d'un mariage avec ma vie nouvelle, que dis-je, une véritable renaissance, mieux, une résurrection… Et bien va pour le loir, à l'envers ça conviendra parfaitement, c'est court Riol, ça change de Zubarizte de Logide. Ce sera donc Florent Riol car j'ai toujours aimé les fleurs et les Florent, Florent Riol, clerc de notaire à Figeac, je connais bien Figeac car j'y ai de la famille et quelques amis.

— Je te croyais du Jura, ou Suisse ? interrogea Rotram.

— L'un n'empêche pas l'autre. On peut être du Jura, avoir fait ses études en Suisse et connaître du monde dans le Lot, non ?

— Et bien va pour Florent Riol de Figeac dans le Lot, il faudra juste s'habituer, conclut Rotram.

— À ce propos, Rotram le lion, c'est un surnom, bien entendu ? questionna Logide (ou plutôt Florent Riol).

— C'est rapport à la crinière et à la barbe, dit le bûcheron. Mon vrai nom, c'est Jean Rotram. Et toi, Zurbarizte de Logide ? C'est trop beau pour être vrai ?

— En effet, tu n'as pas tort, Rotram.

— Et c'est quoi ton nom, alors ?

— Peut-être bien Florent Riol ? Qu'en penses-tu, mon cousin ?

— J'en pense qu'il n'y a pas plus malin que le Malin, les cercleux, les toucheux, les rebouteux et leurs cohortes infernales. Tu devrais aussi te mettre à la politique, et au plus haut niveau. Nano, notre maire, n'a plus qu'à bien se tenir !

Vers 9 heures, Rotram quitta Logide pour aller jusqu'à la maison Dorotte où il devait retrouver le docteur Albidal qui avait pris sa matinée. Ce dernier voulait visiter l'étang de la Posterie car, depuis peu, il était mis en vente. Il avait demandé au Lion de l'accompagner. Rotram trouva le docteur au salon où il finissait de prendre son petit déjeuner.

— Un café, Rotram ?

— J'en ai déjà pris un mais c'est pas d'refus, Docteur, il fait un froid d'canard et un vent à décorner les bœufs, et à casser les branches ! Y'a d'l'ouvrage dans le parc, j'ai vu ça en venant, ça a soufflé dur vers 6 heures, là on dirait que ça se calme un peu. C'est pas un temps à aller à la pêche, Docteur.

— Et bien, on va y aller tout de même, Rotram, mais à la pêche à l'étang car je crois bien que je vais me faire une petite folie en me l'offrant, ce plan d'eau. De la folie, mon petit Rotram, de la pure folie… J'ai le propriétaire comme client, vésicule biliaire, et entre deux visites, il m'a dit, des brochets longs comme ça, des carpes et des tanches grasses et

ruisselantes, des brèmes à se damner…, bon d'accord c'est plein d'arêtes et ça a le goût de vase mais c'est juste pour le plaisir, Rotram, juste le plaisir de les sortir et de les remettre, les mémères. Car tu vois, mes meilleurs souvenirs restent pour celles qui m'ont cassé, pas pour celles qui ont fini dans mon assiette. C'est curieux, hein ? Allez, finis ta tasse, je prends le ciré, les bottes, on ne va tout de même pas être arrêté par cette pissée ridicule. Et comme l'autre jour, c'est toi qui prends le volant, Rotram.

— Avant d'y aller, j'aurais une faveur à vous demander, Docteur. C'est rapport au Petit Journal de mercredi dernier, vous avez lu ?

— Ah, tu t'intéresses aussi à la politique étrangère ? Décidément, tu as toutes les qualités. Brabra me le disait encore il y a pas longtemps, enfin le baron de la Codre, si tu préfères. Je crois que tu t'occupes de l'élagage des arbres du château et Brabra, enfin le baron, me disait donc : « Tu as une chance de cocu, Albidal, enfin façon de parler bien entendu, d'avoir Rotram à ton service, c'est un gars fiable, franc du collier, pas bête, fin pêcheur et chasseur et qui m'en remontre côté nature, plutôt rare en ce siècle d'indigents mentaux, ah…, où êtes-vous Lumières, Laplace, Lamarck, Buffon, Cuvier…, tu as de la chance, Albidal, une chance de c… ! ». Tu vois j'ai de la chance, on apprécie tes qualités en haut lieu ! Mais en revanche, tu as raison, notre actualité m'inquiète et d'ailleurs, je ne suis pas le seul : il y a tout juste un an, l'Anschluss et le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne ; la semaine dernière, la Tchécoslovaquie qui

éclate et les troupes allemandes qui occupent la Bohème-Moravie... Ça sent le roussi, cette histoire et, crois-moi, elle ne va pas s'arrêter là. Je commence d'ailleurs à prendre mes dispositions, à peine installé à La Ferrière, je me dis que Paris vaudrait peut être mieux, ma clinique, mes affaires… Et puis il y a aussi mes projets, cette ancienne distillerie que je viens tout juste de louer à Montrouge. Car vois-tu, mon petit Rotram, enfin façon de parler, je me lance en quelque sorte dans les liqueurs et les spiritueux, ah, ah sur les traces de Clacquesin ! Le kéfir du Docteur Albidal, « hygiénique et stimulant », tout un programme, la panacée, et ce n'est pas Hitler qui va me barrer la route ! Mais ne crains rien, au pire des cas, la maison Dorotte deviendra maison de campagne et, bien entendu, je te garde, trop peur que ce cher baron Petit-Claude de la Codre ne te mette la main dessus. Tu vois, Paris – La Ferrière, La Ferrière – Paris, savoir conduire, essentiel ! Allez, au boulot… Mais au fait, quel rapport avec la Bohème, la Moravie et que veux-tu me demander ? Tu ne veux tout de même pas partir là-bas ?

— Non, non, bien sûr que non, répondit Rotram embarrassé. C'est plutôt rapport à la catastrophe du train, à tous ces morts…

— Que veux-tu me dire ? Châteauroux, ce n'est pas la porte à côté… J'ai lu que c'était une vache divagant sur les voies qui était en cause, la voiture de voyageurs complètement broyée, tu parles, une 3ème classe en bois… Allez, accouche !

— C'est rapport à mon cousin, il a perdu sa femme et son gosse dans l'accident, ça va plus du tout, on me l'a amené hier, il a plus sa tête, il pleure, il pleure, il mange pas, il parle de mauvaises choses, et comme je suis sa seule famille, il faudrait bien que je m'en occupe, que je le garde au moins le temps qu'il se remette, alors je voulais vous demander l'autorisation…

— Mais il fallait le dire, Rotram ! Bien sûr que tu l'as, l'autorisation, on n'est pas des monstres chez les Albidal et tu es chez toi à la Poterne. Le pauvre gars, j'imagine, un sacré coup dur, dépression, dépression… L'étang attendra bien, je te suis, je vais voir ce que je peux faire, un bon tranquillisant pour commencer, je prends ma sacoche…

— Non, non, il n'y a pas d'urgence, il dormait quand je suis parti, il est tellement fatigué. Allons voir la pêche, Docteur, comme prévu.

— Tu es sûr, Rotram ?

— Oui, oui, je vous remercie, Docteur, mettez vos bottes et allons voir la pêche.

La voiture du docteur Albidal ahanait, hoquetait à travers champs et bois, sur la petite route gravillonnée menant à l'étang de la Posterie, en direction de Champs d'Entremont. Rotram, quant à lui, soufflait et suait à grosses gouttes, les yeux rivés à l'étroite chaussée et les deux mains cramponnées au volant comme à une bouée de sauvetage. Son voisin, parfaitement détendu, presqu'allongé sur le siège passager, tirait avec désinvolture de longues bouffées d'une cigarette-toute-faite et prodiguait quelques conseils :

— Moins crispé, moins crispé ! Retire ton pied du frein et pas de sous-régime, nom de Dieu, pas de sous régime !

Arrivée à destination, au droit de l'ancienne sablière mise en eau, l'automobile dérapa sur l'herbe mouillée et fit un brusque tête-à-queue couronné d'une ultime pétarade : le moteur venait bel et bien de caler.

— Nom de Dieu, quel arrêt sur les chapeaux de roue ! s'exclama le docteur plein d'enthousiasme. Si tu te prépares pour le Rallye Monte-Carlo, et bien promis, je t'y emmènerai, Rotram ! En attendant, on a bien failli rendre directement visite aux poissons, je ne t'en demandais pas tant ! Allez, faisons le tour de la pièce d'eau.

Encore sous le coup de sa manœuvre hasardeuse, Rotram n'eut pas le temps de voir son passager s'envoler vers sa nouvelle terre promise. Le docteur Albidal, d'ordinaire si posé, si intimidant, était comme un enfant à la découverte d'un nouveau jouet. Malgré les rafales de vent chargées d'une petite pluie fine et glacée, il courait d'une crique à une presqu'île, disparaissait derrière les hauts rideaux mouvants des phragmites, des glycéries et des massettes, réapparaissait devant un bouquet d'aulnes et de saules pour grimper sur les touffes de joncs, escalader avec hargne les touradons de grandes laîches et de scirpes ébouriffés, dégringoler dans les trous d'eau, ressurgir sur une berge tondue dans une envolée de poules d'eau et de foulques, parcourir à longues enjambées nerveuses une grève sableuse caressée par l'eau brune, enjamber une souche, sauter un chablis, franchir un ponton. Le docteur Albidal était heureux,

il marchait presque sur l'eau. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il avait déjà fait le tour de l'étang, rejoint Rotram près de la voiture que ce dernier quittait à peine, encore tout à la contemplation ébahie de ce farfadet excité et virevoltant.

— Et bien, que fais-tu donc ? Viens voir si le déversoir est en état. Alors, qu'en penses-tu ? Un peu chouette, non ? On va s'en payer…

Rotram suivit, du pas assuré de celui qui connaît. Vers onze heures, ils passèrent chez le propriétaire de l'étang pour lui dire que l'affaire était faite. De retour à la maison Dorotte, le docteur Albidal s'arrêta à la poterne pour visiter le cousin de Rotram. Florent Riol émergeait tout juste de sa première sieste. Le médecin le trouva bien affaibli ce qui, somme toute, n'avait rien d'étonnant : son patient sortait d'une retraite de cinq mois au fin fond des marais. À peine deux jours plus tard, la veille du printemps et juste après le grand incendie qui avait ravagé la mine, Rotram partait à la recherche de Grisisgli dans les mêmes marais…

Six mois plus tard, le docteur Albidal avait fait ses valises pour la capitale vers laquelle il emportait une mademoiselle Paulette ravie et un Grisisgli récalcitrant et grognon. Krivaï-Vulgue était retournée définitivement chez elle et seuls Rotram le Lion et Florent Riol habitaient encore la propriété de La Ferrière reléguée au statut temporaire de villa campagnarde : le docteur leur laissait la jouissance de la poterne en échange du gardiennage de la grande bâtisse et

de l'entretien du parc. Restait donc une maison Dorotte silencieuse, à demi vidée de ses plus beaux meubles, de ses tapis, de ses livres, de ses tableaux, de sa chaleur. Seule l'aile droite —cabinet médical et annexes— semblait échapper quelque peu à cette déchéance. Quelques pièces, salle, salon et cuisine, avait gardé le trop plein, ce qu'on n'avait pu emporter dans l'appartement du Ranelagh, le bric-à-brac qui permettait de meubler quelque peu un espace dont l'anonymat s'était renforcé. Tout le reste, grand salon et salle d'étude qui n'avaient pas été rénovés et la plupart des chambres du second étage, était vide et allait bientôt retourner à cet état initial où les tapisseries défraîchies cachaient à peine l'état de délabrement annoncé des murs. Pourtant, pendant un temps, chaque matin, Rotram ou Riol avaient ouvert persiennes et croisées pour tenter d'aérer la vieille demeure. Mais ils s'étaient découragés, surtout après l'hiver 39-40 où une humidité tenace s'était installée. Le Lion avait prévenu et questionné le docteur Albidal mais, les rares fois où il avait pu le joindre, celui-ci avait déclaré avoir d'autres priorités et conseillé, sur un ton de désinvolture qui ne lui ressemblait guère, de laisser-faire. Alors, peu à peu, Rotram et Riol avaient laissé faire et la maison Dorotte, profitant du départ de son maître, avait retrouvé sa liberté, sa propre pulsion, sa vie élémentaire, son gros cœur poisseux de poussière, de crasse, de mouillure et de salpêtre.

24 ROTRAM BOSSE POUR LE GAZO

Mai - Novembre 1940

Et puis…, tout avait été très vite, trop vite pour La Ferrière qui avait suivi, avec beaucoup d'incompréhension et toujours un large temps de retard, la cadence « éclair » imposée par l'Allemagne : de mai à juin 40, l'invasion foudroyante des Pays-Bas, de la Belgique, du Luxembourg et de la France ; l'exode colossal de plusieurs millions de civils, réfugiés belges, habitants du Nord de la France bientôt rejoints par la masse des Parisiens ; le départ du Gouvernement pour les environs de Tours le 10 juin ; la Capitale tombée le 14 ; l'arrivée des Allemands à La ville le 15, sans que les Ferrois aient même eu le temps de dire « ouf » ; la démission de Paul Reynaud le 16 ; la traversée de la Loire par les troupes allemandes le 18 à Nevers ; la signature de l'armistice le 22 par Philippe Pétain, élu Président du Conseil…

À partir de cet instant, la vie, à La Ferrière comme ailleurs, avait continué comme il se doit, mais à un rythme particulier, celui de l'occupation, des privations, des petits et des grands accommodements, de cette débrouillardise qu'on appelait communément le système D. En effet, en zone occupée, le quotidien était devenu pénible, notamment du fait du manque de combustible, des difficultés de déplacement et surtout de la pénurie alimentaire. Les produits de première nécessité rationnés, les tickets étaient nécessaires pour obtenir des denrées comme la farine, le pain, la margarine, la

viande… Néanmoins, à La Ferrière, les jardins potagers du bourg, les basses-cours des fermes avoisinantes, permettaient de diversifier l'alimentation ; également de troquer douzaines d'œufs ou tranches de lard contre vêtements et tissus. Tanesrauft Tête de Flammes à la Maladrerie, Hyacinthe Delafosse de la Croix Rougeaud, les Bouja de Courteille et la Lucienne Frichet de Gale-Bique pratiquaient en gros l'abattage clandestin du cochon, depuis que son élevage avait été contingenté. Le marché noir aussi avait commencé à l'été. Rotram, mobilisé et envoyé sur le front de l'Aisne, était vite revenu, heureusement indemne, après cette blitz krieg que l'on n'avait pas vu venir. Son compère Florent Riol, c'était devenu une habitude, partait de plus en plus pour de longues marches solitaires dans les collines, la besace sur le dos, le cabas dans une main, le bâton dans l'autre. Parfois, certains l'apercevaient vers la Croix Rougeaud, la colline des Gronds, Chérevy, le champ Tausraft, la cascade de l'orme noyé voire l'étang de la Posterie… Mais, à chaque fois, il s'éclipsait dans un taillis de noisetiers, s'évaporait derrière d'épais buissons de viornes ou de cornouillers, disparaissait, insaisissable, au détour d'un chemin pierreux.

Grâce aux enseignements du dernier Grand Faiseux de la Saint-Simon (réincarné en un certain Florent Riol…), le Lion connut bientôt, lui aussi, les herbes sauvages dont certaines devenaient particulièrement utiles en ces temps de disette.

Comme il se sentait proche, par nature, des plus démunis, il se prit à aider quelques familles de Polonais à améliorer l'ordinaire. Ce jour-là, il emmenait par monts et par vaux l'Adrian Kovarski et le Wojtek Techsielski, deux gamins accompagnés par leurs copains de Guette Soleil, les frères Bouteloup, Zèphe et Tintin. Et c'était un spectacle bien cocasse de voir ce géant barbu assailli de questions et ceinturé par quatre nains sautillants et excités.

— Et les truites qu'on vient de prendre dans le Pisse autour, tu leur caresses toujours le ventre avant de les sortir ? demanda le Wojtek.

— Toujours ! répondit Rotram sans sourciller, sinon je les rate.

— Moi, ça me fait un peu peur de mettre la main dans les trous où qu'on voit rien ! déclara l'Adrian pas trop rassuré. Et si y avait des serpents…

— Si tu préfères te passer de déjeuner, libre à toi ! Mais je ne connais pas beaucoup de serpents qui se logent dans les trous d'eau, entre deux pierres, ajouta Rotram en riant.

— Et la chicorée, pour remplacer le café, c'est de quelle couleur déjà ? redemanda le Wojtek.

— Mais je te l'ai déjà dit la semaine dernière, fais un peu attention ! grogna gentiment le Lion : bleu, comme un gros pissenlit bleu. Tiens, regarde. Il y en a là-bas ! Sors ton couteau, ta mère va être contente… Bon, bande de saloupiauds ! Une petite révision s'impose. Adrian, qu'est-ce que tu peux ramasser quand t'en as marre de bouffer des rutabagas et des topinambours ? Tu te souviens ?

— Oui, celle-là ! dit l'enfant en grimpant sur le talus pour attraper la tige d'une solide ombellifère à la floraison blanche constellée de petits insectes : c'est la grande berce, tout se mange et c'est facile à reconnaître ! Je connais aussi la consoude, aux feuilles qui sentent le poisson.

— Et moi, ajouta le Zèphe, le chénopode pour faire des épinards, la pimprenelle au goût de concombre, le plantain qui sent le champignon…

— Et le silène enflé ? demanda Rotram.

— Au goût de petit pois ! chantèrent les enfants en chœur.

— C'est bien ! complimenta Rotram, vous connaissez bien la leçon ! Mais c'est comme les champignons, il faut apprendre à les reconnaître sans erreur, sinon toute la famille y passe…

— Moi, si ça pouvait simplement me débarrasser de nos deux sœurs, d'un coup la Ninie et la Juju ! rigola le Tintin Bouteloup.

— Si la mère t'entendait, tu ferais pas tant le malin ! ajouta le Zèphe.

— Tiens ! s'exclama Rotram en continuant l'ascension de la colline des Gronds. La grande ombelle jaune, là, allez, on ramasse ! C'est du fenouil sauvage et ça ira très bien avec les truites.

— Moi j'aime bien à mâcher comme ça, dit le Wojtek. Ça a le goût des bonbons à l'anis.

— Et si on allait lever les collets ? proposa le géant bienveillant.

La proposition fut accueillie par un « OUAIS ! » enthousiaste de la petite troupe qui progressait lentement vers le sommet, s'arrêtant presque à chaque enjambée pour commenter la dernière trouvaille.

— Ça c'est un œdipode ! s'exclama le Zèphe en courant vers ses amis les mains tendues pour libérer un magnifique criquet qui zébra de rouge l'azur de la chaude après-midi. Quand je serai grand, je serai entomologiste comme Monsieur Fabre…

— Et moi, garagiste comme Faussadard ! ajouta avec ferveur le Tintin.

— Et là ! Et là ! Visez un peu la taille du bestiau ! s'exclama l'Adrian.

— C'est un flambé, annonca le Zèphe. Il y en a souvent par ici, ces papillons aiment la rocaille, l'herbe rase, les épines et la chaleur comme les criquets.

— Et bien moi, je vais vous montrer autre chose ! coupa Rotram en se baissant dans les herbes folles au bas d'une coulée tracée entre deux buissons de prunelliers.

— Ouah ! Un lièvre ! s'exclama le Tintin.

— Mais non ! répliqua Rotram. C'est un beau garenne que les Kovarski et les Techsielski vont se partager !

— Ça a le même goût ? demanda le Tintin.

— Un peu, mais c'est pas pareil… répondit Rotram.

— Tu sais bien, Tintin, reprit le Zèphe. Le père Cruche te l'a déjà dit.

— Qu'est ce qu'il a dit, le père Cruche ? demanda Rotram.

— Il a dit qu'il préfère le lièvre, répondit le Zèphe, mais que de toutes manières, ça vaut pas l'écureuil…

— C'est un sacré gourmet, le père Cruche ! clama Rotram. Bon, si avant de se mettre à table, on allait lever les autres pièges ? Il y a peut-être un autre garenne pour les Bouteloup, ou peut-être un geai voire un ramier…

— OUAIS !!! répondirent d'une seule voix les quatre garçons en dévalant la pente en direction de Tue-Chien.

Il faut dire que la chasse et le braconnage avaient toujours été des spécialités locales qui permettaient d'arrondir ventres et fins de mois. Comme toutes les armes avaient été ramassées par les Allemands, on se rabattait naturellement sur le matériel plus discret, ronce, fil de laiton, scions de coudrier, trébuchets…, tous pièges ingénieux assurant les prélèvements réguliers ou occasionnels (selon les compétences) dans la nature. Et l'on pouvait dire que dans ce domaine, l'école de Rotram et de Riol —par procuration— portait ses fruits… Au final, nos deux compères, et Krugé-Bruyère, et Krivaï-Vulgue n'avaient pas à se plaindre de ce retour en vogue des plantes des marais, des pâtures et des forêts.

Pour les transports, on n'avait guère senti de différence avec l'avant-guerre car, de tous temps, seuls quelques privilégiés avaient possédé des voitures automobiles à La Ferrière. Malgré la réquisition des chevaux en 39, les fermes avaient pu récupérer divers animaux de trait —on utilisait

quelques équins mais surtout des bœufs—, et tout le village s'était habitué au vélo pour les trajets plus longs que l'ordinaire. Un arrêté de juin 40 avait réduit la fréquence des liaisons entre La Ferrière et La ville par les transports Faussadard à un aller-retour par jour. Le bruit des moteurs, hormis les pétarades de ce dernier, se résumait à ceux du camion de la coopérative et des fourgons de la mine. Quand, par extraordinaire, on voyait passer un autre véhicule dans le bourg, c'était un utilitaire —bien souvent des berlines, des C4 Citroën…, découpées pour leur adjoindre une plate-forme— car seuls les utilitaires avaient l'autorisation de se réapprovisionner en carburant.

Côté chauffage et bois, alors que bien des Ferrois se contentaient d'expédients (bouses séchées, brandes, tourbe extraite du carreau et de l'étang de Landemarais), Rotram n'était pas démuni non plus, du fait de son métier de bûcheron. Dans le pays, il était même devenu une sorte de « plaque tournante » question combustible. On faisait souvent appel à lui localement et même, on venait le chercher en camion —l'essence était pourtant contingentée—, pour des coupes plutôt lointaines, jusqu'en Morvan. Ces déplacements, inhabituels pour l'époque, lui permirent de renouer avec deux vieilles connaissances et, par la même occasion, de régler un épineux problème auquel était confronté depuis peu Florent Riol.

— Bon écoute mon cousin, je crois que tes soucis sont réglés, décréta Rotram en rentrant d'une tournée d'abattage d'une dizaine de jours. Tu auras ta carte d'identité de Français dans trois semaines, et avec photo s'il-vous-plaît !

En effet, alors que les pièces d'identité étaient jusqu'ici facultatives, Vichy, par décret de l'État Français en date d'octobre 40, imposait à toute la population civile d'avoir ce nouveau document administratif, à présenter impérativement en mairie avant le 31 décembre.

— Raconte, raconte… pria Florent Riol.

— Dans le Morvan, on était dans une coupe au sud d'Avallon, du côté de Lormes. Et devine qui je vois arriver au repas du soir, en pleine forêt dans une cabane forestière ?

— Et bien ?

— Tu ne vas pas me croire… Le Rème et l'Ariste Sudzguette !

— Non, le Rème et l'Ariste ?

— Si, je te jure ! reprit Rotram le Lion. Tu sais, sur les chantiers d'abattage, j'avais entendu dire qu'un début de lutte s'organisait en Morvan et Nivernais, mais je n'y croyais pas trop… À tout hasard, j'avais emmené la photo que tu m'avais donnée en pensant qu'il existait peut-être une filière pour des faux papiers. Et bien, figure toi que notre filière, c'est justement le Rème et l'Ariste. Ils étaient là pour voir un camarade et parler, tu ne vas pas me croire, de l'organisation de maquis qui commencent à naître dans les coins isolés, montueux comme le Morvan ou le Limousin… Tu te rends compte, le Rème et l'Ariste, terroristes…

En voyant les deux gaillards passer la porte de la maison forestière, Rotram s'était exclamé :

— Ah bon sang ! Rème, Ariste… Tu parles d'une surprise ! De retour au pays, après tout ce temps ?

— Pas vraiment, pas vraiment, avait répondu l'Ariste en embrassant chaudement le géant blond. Nous sommes ici pour ainsi dire en voyage d'affaires et je te présente d'ailleurs Monsieur Nendes que nous sommes venus saluer. Monsieur Nendes…, Rotram le Lion ; Rotram…, Henri Nendes, continua l'Ariste en désignant un homme déjà assis à la tablée où quelques bûcherons lapaient à grand bruit une soupe fumante. Et s'adressant directement à l'homme :

— Nous pouvons parler sans crainte, Henri. Rotram est quelqu'un de fiable. Ses convictions sont proches des nôtres. Et quand on nous a obligés à quitter la baraque de notre père, il y a presque deux ans, c'est le seul qui nous a hébergés, avec son cousin, le temps qu'on se retourne mon frère et moi…

— Ça n'était pas un exploit, dit Rotram. Deux gamins sans parents, sans toit, lâchés dans la nature. N'importe qui d'autre leur aurait offert le gîte et le couvert…

— D'autres ne l'ont pas fait, reprit l'Ariste. Certains nous ont même chassés, comme cette ordure de Nano. Mais il ne perd rien pour attendre, l'enflure…

— Oui, il ne perd rien pour attendre. Son heure viendra et couic ! coupa le Rème en passant son pouce sur sa gorge.

— Mais où habitez-vous ? demanda Rotram.

— Lyon, pour le moment, répondit l'Ariste, mais on bouge, on bouge, on se renseigne comme aujourd'hui, on rencontre

des types, on participe aussi… des coups en douce pour le moment, mais ça commence à s'organiser…

— Du terrorisme ? demanda Rotram.

— Non, coupa Henri Nendes, de la résistance, c'est différent. On n'en est encore qu'aux actions isolées, individuelles. Ici, on tire des tracts ; là, on enlève les panneaux indicateurs installés par les Boches ou on inverse les directions ; là encore, on s'attaque aux lignes téléphoniques allemandes. Les cheminots aussi font du bon boulot, par exemple en retardant les convois. En juin, à Cosne-sur-Loire, la fille même du Président Doumer, Madame Lemaire a abattu au mousqueton un sous-officier allemand…

— Tu te rends compte, Rotram, une femme ! rugit le Rème, un sous-off, bing bing ! Il est temps que nous les hommes, on s'y mette si on veut pas passer pour des lopettes, non ?

— Oui, mais ces gestes isolés, ont-ils de la portée ? questionna Rotram.

— Ils en ont, ils en ont, continua Henri Nendes. Les Allemands commencent à tourner bourrique et puis ça s'organise et il y a déjà du monde. D'abord, il y a tous les soldats français qui n'ont pas voulu se rendre, qui se cachent dans nos bois et nous rejoignent peu à peu : j'ai l'intention d'organiser un petit groupe ici, il s'appellera le maquis Sanglier. Il y a ensuite les familles, les amis, certains habitants… Par exemple, ils ravitaillent clandestinement les prisonniers du Frontstalag 154, près de Nevers, ou facilitent

leur évasion. Ce camp de Fourchambault est situé sur la Loire : les passeurs font franchir la ligne de démarcation et, le fleuve traversé, facilitent les passages en zone libre.

— Et les nouvelles cartes d'identité… vous connaissez une filière ? demanda Rotram.

— Oui, j'en connais une, mon vieux Rotram, coupa l'Ariste. À Nevers, je suis en cheville avec un certain Louis Choufère, un syndicaliste des ateliers de réparation ferroviaire de Vauzelles et deux toubibs très actifs, le Docteur Busert et le Docteur Nachel. Sur les trois, il devrait bien en avoir un pour t'avoir ça. Et si ça ne marche pas, on ira plus loin. Dans le Limousin, j'ai un bon ami, le Jojo Gouguin, communiste et secrétaire de mairie, mon vieux, et le faux papier, ça le connaît… Tu as une photo ?

— Oui, la voilà. dit Rotram en tendant le petit carré de papier à l'Ariste.

— Mais c'est notre Logide ! Ce vieux Zurbaritze ! s'exclama l'Ariste.

— Ou plutôt Florent Riol… ajouta Rotram. Tu comprends, être planqué, en ce moment, ce n'est pas toujours facile, et quand on a appris pour les nouvelles cartes d'identité…

— Ce vieux con de Pétain ! lâcha l'Ariste. Tout ce qu'il va faire pour emmerder son peuple ! Y'en a plus d'un qui va pas être à la fête, les Gitans, les Tziganes, les réfugiés espagnols, les proscrits…, tous mes amis quoi ! Je crois qu'on va lui mettre des bâtons dans les roues, à la vioque, des bâtons de dynamite, le Rème, il aime bien quand ça pète ! Louis Fouchère m'a parlé des Groupes Francs, des sabotages, je

crois que le Rème et moi, on va faire des petits stages chez lui et après, on montera notre propre affaire. À Lyon, j'ai quelques Gitans et Espingouins sous le coude… Mais toi, le Lion, que fais-tu à 80 bornes de chez nous ? T'as acheté une automobile ?

— Non mais presque, je bosse pour le gazo ! Car figure-toi que, moi aussi, j'ai rencontré un Louis vers Nevers, à Plagny : Louis Billaut, un inventeur et un sacré mécanicien. Il m'a proposé de bosser pour le progrès, et le progrès en ce moment, c'est l'gazogène. Et on vient me chercher pour faire du bois au pied de la porte, en camion. Car Louis m'a dit qu'il avait besoin de quelqu'un de pas sot pour encadrer les chantiers et suivre la fabrication. Tu te rends compte, le Rème, quelqu'un de pas sot…, comme moi ! dit le géant en abattant sa grosse pogne sur la table où verres et assiettes dansèrent un instant.

— Quelqu'un de pas sot comme nous ! ajouta le Rème Sudzguette en riant fort et frappant à nouveau le lourd plateau de chêne.

— Pour ta carte, elle devrait être prête d'ici trois semaines, c'est à peu près le délai. Et en attendant trinquons ! ajouta l'Ariste en levant son verre.

— Aux retrouvailles des bons amis, dit Rotram.

— Au maquis Sanglier, dit l'Ariste.

— Aux Corps Francs, dit Henri Nendes.

— Au gazo, dit le Rème.

— Aux chiottes Pétain, dit un bûcheron.

25 LA FERRIÈRE, BLACHIS, NOTERRE…

Septembre 1941

Plus que le rationnement alimentaire, plus que les difficultés de déplacement et de chauffage, il était un domaine où, à La Ferrière, la privation avait été particulièrement pénible, surtout pour les hommes : le vin manquait cruellement. Pour mieux comprendre cette véritable pénitence, il fallait chercher vers une autre particularité locale qui trouvait sa meilleure expression et son négociateur consacrés en la personne de Môssieur Nano : les coteaux ensoleillés de La Ferrière était largement couverts de vignes et la cave coopérative, dont le maire était directeur, centralisait l'essentiel du matériel et une bonne part du stockage et des revenus de l'activité viticole. Si les terres rouges, sableuses et ferrugineuses du synclinal étaient le domaine de la mine, les côtes argilo-calcaires étaient celui de la caillasse et des ceps ; ces pentes bien ensoleillées dès le printemps, et tôt arides durant les étés brûlants, avaient valu à ces terroirs des surnoms de circonstance : Guette Soleil, Pouille Brebis, Gale-Bique, Broute-Chèvre, Pousse Caillou… En effet, il n'y poussait guère que bouquets de gratte-culs et touffes d'épines, qu'herbes rases ponctuées d'orchidées sauvages… et vigne. Les raisins donnaient des piquettes, mais également des vins blancs reconnus, secs ou très aromatiques dont les noms jalonnaient d'ouest en est cette marge septentrionale du vignoble bourguignon : Saint-Prix, La Ferrière, Trichy, Blachis, Noterre…

Or, malgré cette réputation et une production locale qui avait permis, avant-guerre, d'alimenter à volonté même les foies les plus solides, les heures sombres étaient arrivées : La Ferrière, comme le reste du pays, était confrontée à un véritable marasme économique et les alcooliques notoires soumis à une diète drastique. La récolte de 39 avait été très modeste, celle de 40, en pleine confusion générale, avait été particulièrement médiocre et on espérait un mieux pour celle de l'année 41. Bien que beaucoup d'agriculteurs et de vignerons soient encore prisonniers en Allemagne, cette fois, on s'était organisé un peu mieux et l'on pouvait compter sur les bras des femmes, des enfants et des réfugiés mis à contribution pour les vendanges. Outre les problèmes de main-d'œuvre, il fallait aussi faire face à la pénurie des produits, cuivre, fer, liège, verre… et à la consignation imposée des fûts et des bouteilles. Heureusement, on disposait encore du père Cruche et de l'Abel Lemort, deux anciens, vignerons de leur état et encore présents au village, capables d'encadrer les opérations délicates de pressurage, d'élevage sur lies, de bâtonnage pour la remise en suspension des dépôts, puis de filtration pour rendre le vin plus limpide.

Comme à l'habitude, les vendanges débutèrent dans la troisième semaine de septembre sur les côtes de La Ferrière. Il y avait là femmes, enfants, réfugiés, mais aussi toute la fine fleur des buveurs des environs, la plupart des Polonais et des Simoneux, venus se joindre aux piqueurs et aux porteurs pour

assurer la sauvegarde de la ressource et l'alimentation du marché local…

— On tourne pas à la limonade ! prévinrent d'emblée Tanés-le-Bouc et la P'tite Paille, le neveu de Dudule.

— Non ! On tourne pas à sec ! renchérit la Bosse (le Zonguet), écrasé sous une hotte débordante car sa conformation naturelle l'avait élevé au rang de porteur.

— Si c'est pour boire plus qu'vous ramassez, fallait rester cheu vous, bande de propres-à-rien ! répondit la Tine Mombret de Crot Bouillet en riant à la cantonade.

— Y peuvent même plus attendre que ça soit en bouteille ! ajouta l'Émilie Vignon des Collinettes en souriant. Y viennent directement à la source maintenant et bientôt y boufferont même les ceps…

— Par les racines, mes bonnes, par les racines… ajouta la mère Cruche.

— Au moins, cette guerre n'aura pas eu que des défauts, précisa madame Coralie Bouteloup dont les origines bourgeoises lui valait de conserver une sorte de particule toujours associée à son prénom. Elle va les prolonger un peu, nos gloires locales, avec le régime sec !

— Allez ! Allez ! intima la Dédée Sautelat de Broute-Chèvre. Au boulot, les artistes ! Le coup de blanc ce sera pour la pause, pas avant !

— Et nous aussi, on y aura droit au coup de blanc ? demanda le Tintin Bouteloup.

— Toi garnement, file, sinon c'est à un autre coup que tu vas avoir droit ! répondit la Dédée qui avait la réputation

d'avoir la main lourde. Et si c'est pas ta mère qui te le donne, je vais me faire un plaisir de la remplacer et tu vas voir si ça va être du blanc ou du rouge !

— Si on a même plus l'droit d's'en j'ter un, et ben moi, la Dédée, j'irai bien lui caresser les côtes derrière le bois Bouchât, reprit le Tanesrauft Berouette content de sa sortie.

— Va plutôt te les faire caresser au bistrot de ta nièce, reprit cette dernière, mais même chez l'Évangèline, je suis pas sûre que les filles veuillent bien t'en donner, des caresses, sans t'avoir retiré la crasse à la brosse à chiendent ! Ah, quand c'était encore le rade au Dudule, j'dis pas, y'avait d'la place pour les malpropres, à commencer par le patron…

— Vu la couche de saleté à la Berouette, ajouta la Gervaise Trottet de la Côte des Vrillottes, ça serait plutôt au couteau qu'il faudrait gratter ! Mais attention, si vous lui enlevez son enduit de crasse, y tiendra plus debout après les cuites…

— Il est tout de même pas si sale, la Bérouette ! s'étonnèrent quelques enfants dont le Tintin qui avait rajouté :

— Oui, des fois, Tanés le Bouc et la Berouette, y mettent même du sent-bon pour aller chez l'Évangèline.

— Et comment tu sais ça, toi ? avait questionné la Tine de Crot Bouillet.

— De toutes manières, plus c'est sale et malpoli, plus ça leur plaît ! avait ajouté la Gervaise des Vrillottes, alors que le Tintin s'était carapaté derrière son rang de vigne. Sans pères et avec des modèles comme ceux-là, nos gamins finiront comme Simoneux !

C’est dans cette ambiance bon enfant et presque collectiviste —chaque femme-producteur étant venue prêter la main à l’autre— que la vendange se poursuivit. À onze heure, heure allemande, le soleil était déjà haut et brûlant et ils arrêtèrent de remonter les rangs pour s’installer, à même la pierraille chaude sous une cépée de chêne tortillard : l’heure de se rafraîchir était enfin arrivée et l’on savait dans tout le pays que le petit blanc fruité de Madame Coralie valait le déplacement.

Car il restait bien du vin à La Ferrière et dans le pays, Trichy, Blachis, Irancy Espayre… mais on l’économisait, voire on le cachait maintenant car la confiance en Môssieur Nano était devenue toute relative. Pour mieux comprendre cette frilosité des producteurs, il faut préciser le contexte très particulier, dans le secteur de La Ferrière, du négoce des vins pendant les temps d’occupation.

D’un côté, le manque était effectif. Même les cafetiers recevaient des bons d’approvisionnement et on les voyait partir régulièrement en vélo, chez le grossiste de La ville, pour ne ramener que quelques bouteilles d’apéritif et de vin : cela prenait la journée et, alors que l’Évangéline avait un bon coup de pédale, on ne pouvait pas en dire autant de son concurrent, Robine grosse filoute pour qui ces sorties régulières étaient un véritable calvaire.

De l’autre, il existait bien un marché parallèle malgré la modicité des dernières récoltes. En effet, si les vendanges 39-

40 avaient été particulièrement médiocres, il restait de gros stocks des années précédentes : une grande partie, collectée dans les premières années du conflit auprès des propriétaires récoltants, était entreposée à la cave coopérative. Or, si le marché local était morose, il s'était développé un important réseau d'échange à destination d'une clientèle privilégiée faite de riches hommes d'affaires allemands et d'officiers supérieurs. Dès le début de l'occupation, certains hauts dignitaires nazis avaient vu le kolossal capital que pouvait représenter l'exportation de crus, comme ceux de la Côte d'Or, facilement monnayables sur le marché international. L'objectif de Nano avait été de faire remonter la filière jusqu'à « sa » coopérative, pourtant située tout au nord de la Bourgogne. Il y avait plutôt bien réussi. Mais les bénéfices de l'opération ne semblaient guère être très « coopératifs », car la réputation du personnage n'allait pas dans le sens du partage. On savait bien, à La Ferrière, que l'ascension financière et politique de Môssieur Nano ne pouvait que faire douter de sa probité : il avait fait une fortune foudroyante pendant la guerre de 14-18 en vendant des masques à gaz et autres charmants matériels à destination de l'armée ; cette réussite l'avait ensuite propulsé au rang de maire, conseiller général, directeur de la cave... Aujourd'hui, dans quels autres trafics trempait-il ? On n'en savait trop rien mais, même en ces temps d'occupation, il roulait sur l'or et nageait dans l'abondance ; une opulence qui se voyait sur lui, l'homme au teint couperosé, voire violacé, était gras, rondouillard, suffisant…

Ainsi, grâce à ce sens inné qu'ont les nantis de toujours plus s'enrichir, Môssieur Nano avait rapidement flairé que tout se passait plus au sud, vers Beaune. Il y avait rencontré le weinführer chargé de l'achat exclusif des vins de Bourgogne par les Services Économiques Centraux du Reich à Paris, un nommé A. Dürrer. Après son renvoi en Allemagne au début de 1941 pour des raisons inconnues, Nano s'était aussitôt rapproché de son successeur, cet Adolph Feknitz qui était devenu son ami. Grâce au camion de la cave coopérative et aux ausweis largement dispensés par le weinfuhrer, Nano faisait régulièrement les quelque 150 kilomètres séparant La Ferrière de l'Hôtel de la Poste de Beaune où Feknitz avait installé ses bureaux. Cette relation privilégiée entretenue avec la structure administrative d'achat exclusif conféra rapidement à Nano, comme à d'autres maisons de négoce du Blachisien, du Chalonnais et de la Côte d'Or, une large prééminence sur les cavistes et représentants des vignobles de moindre renom, et une opulence qu'on ne retrouvait pas ailleurs, en particulier chez les propriétaires-récoltants de La Ferrière. Les fruits du négoce juteux leur échappaient bel et bien et, touchés directement par le marasme économique et la mévente, ils se méfiaient de plus en plus du directeur de la cave coopérative. En revanche, lors de la réorganisation des conseils municipaux décidée par Pétain en 40-41, la magnificence de Nano lui valut d'être reconduit haut la main par les autorités dans ses fonctions de maire, entouré par des conseillers tous classés politiquement dans le « Parti du Maréchal ».

26 LE NOUVEAU DOCTEUR DE LA MAISON DOROTTE

Juin 1942

Le commandant Wolfgang Waldseemüller, Fritz Zabotache pour les intimes, descendit de la vieille Mercedes grise et frappa à la porte du cabinet. Il aurait pu convoquer son interlocuteur au château de La Ferrière, chez les Petit-Claude de la Codre où il était installé maintenant depuis trois mois, mais il se faisait une joie de cette sortie à la ville proche où il n'avait, en général, guère le temps de descendre. Il croulait littéralement sous la paperasse, l'administration, l'organisation du personnel et la réorganisation des mines, pour produire ce minerai, ce fer, cet acier toujours plus utile à « l'effort de guerre ». Tout son temps y passait et à peine pouvait-il prendre un thé avec la charmante baronne Philippine. Malgré l'heure déjà avancée, la salle d'attente était presque vide et seule une dame très âgée, assise dans le coin de la pièce, tortillait un mouchoir entre ses doigts racornis.

— Mes hommages de l'après-midi, Madame.

La vieille femme eut juste un signe discret de la tête et retourna dans sa rêverie. Aussitôt, la porte du fond s'ouvrit sur un petit barbu.

— Je vous attendais, Commandant Waldseemüller. Veuillez vous donner la peine… dit l'homme en tendant la

main au militaire, tout en s'écartant légèrement pour l'inviter à entrer dans le cabinet de consultation.

— Herr Doktor Landretiot ? Mais je crois que Madame était avant moi…, commença le commandant.

— Madame est en avance, madame est régulièrement en avance et va patienter un peu, n'est-ce-pas, Madame ?

La petite vieille, sans mot dire, opina à nouveau du chef et repris sa pose de statue recroquevillée. Seule l'animation des mains trahissait encore un reste de vie qu'on devinait capricieux.

Une fois entrés dans la pièce, le commandant et le médecin s'assirent, chacun d'un côté du large bureau Empire couvert de boîtes et de flacons de tailles et de formes diverses, de blocs, d'ordonnanciers, d'ouvrages ouverts entassés les uns sur les autres et, trônant au cœur de ce fatras, de l'incontournable Vidal. À voir les deux hommes face à face, l'imposant Waldseemüller, tout en rondeurs et en désinvolture, et le fragile Landretiot, sec et cassant, dansant sur le siège d'une fesse sur l'autre à la recherche d'un équilibre introuvable, on aurait pu croire que le second était le patient du premier, prêt à entendre le verdict d'un mal terrible, incurable. En effet, à première vue, le docteur Landretiot, Jacques Landretiot, paraissait effarouché, une sorte d'animal craintif prêt à détaler à la moindre alerte, ne sachant trop quoi faire de ses mains, les nouant et les dénouant pour se donner un semblant de contenance, ne sachant trop où ni qui regarder, et jamais très longtemps. Plus que la peur, on sentait plutôt la gêne, ou alors cette

politesse, cette discrétion de ceux qui ne s'imposent pas en public et accordent toute leur attention à leurs interlocuteurs. À y regarder de plus près, il y avait même une certaine bonhomie qui se dégageait du visage, de ses yeux doux, un peu protubérants, de son sourire qu'il arborait toujours aux coins des lèvres et que certains trouvaient peut-être un peu forcé. Le petit homme qui devait avoir la soixantaine, portait un épais collier de barbe grisonnante et deux ailes de cheveux encore assez bruns encadraient son front haut et dégarni. Malgré ses efforts de toilette et son apparence soignée, ses vêtements plutôt choisis avec goût mais dans les tons neutres, sa personne manquait cruellement de prestance et passait le plus souvent inaperçue. En un sens, n'était-ce pas ce qu'il recherchait ? D'autorité, mais plein de politesse, le commandant Waldseemüller prit la parole.

— Herr Doktor, je viens et je vous demande de m'en excuser, je viens vous embêter ein wenig. J'ai besoin d'un doktor à La Ferrière et votre confrère, vous connaissez sûrement, ce cher doktor Albidal… Ah ! Vous avez fait votre internat avec lui à Paris, bien, bien…, et bien il y est reparti, à Paris. C'est vous le médecin le plus proche qu'on m'a trouvé et, encore mille excuses, c'est bien comme ça qu'il faut dire, n'est-ce-pas ?, je suis dans l'obligation de réquisitionner vos services. L'exploitation de la mine a repris, vous savez que la production de l'acier est une priorité pour le Reich et moi, il me faut un doktor pour le dispensaire. C'est incontournable.

— Mais Commandant, j'ai mon cabinet, ma clientèle ici en ville, et pas de véhicule. Les patients viennent consulter par leur propre moyen, le plus souvent à pied ou en vélo…

— Écoutez, klein Doktor Landretiot, le gross commandant Waldseemüller est d'un naturel arrangeant, très z'arrangeant. J'ai besoin d'une permanence d'un jour et demi par semaine à La Ferrière, je ne vous en demande pas plus. Vous pourrez conserver votre clientèle ici, c'est juste une question d'organizatione, vous comprenez, d'organizatione. La mine vous fournira un véhicule, ausweis, tickets de gazogène, vous serez payé, vous aurez droit aux petits extras aussi, c'est un bon arrangement, n'est-ce-pas ? Et vous aimez quoi, en dehors de votre art ? Le bon vin ? Les petites femmes ?

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— Mais bien sûr que je le veux, cher Doktor !

— Et bien, ma véritable passion, c'est le théâtre lyrique…

— Ah, klein Doktor Landretiot, que nous allons nous entendre, Weber, Wagner, Srauss…, Lohengrin, Parsifal, Elektra, Arabella…, que nous allons nous entendre, je le sens !

Passées ces secondes d'euphorie partagée, le docteur Landretiot revint à des questions plus terre à terre

— Et pendant ces deux jours, je vais coucher où, tout de même pas au dispensaire, avec les malades ?

— Ah, ça c'est une question ! Non, pas au dispensaire, pas à la mine, fermés la nuit, Verboten, sécurité, zabotache ! Éventuellement, il y aurait bien un endroit, une grande

demeure qu'on appelle la maison Dorotte, mais c'est une bâtisse isolée, hideuse et glaciale…

— La maison Dorotte, celle de la célèbre Amélie Dorotte von Wheelinck ?

— Oui, le docteur Albidal l'a achetée quand il est venu s'installer à La Ferrière, il y a de cela près de trois ans. Depuis son départ, elle est inhabitée…, ou presque car les Ferrois prétendent qu'elle est hantée, ajouta Waldseemüller dans un demi-sourire. Vous seriez intéressé ?

— Pourquoi pas, pourquoi pas…, répondit le docteur Landretiot songeur, je ne crois pas aux revenants, j'apprécie le calme et la solitude ne me fait pas peur. Vous savez, Commandant, on me dit un peu misanthrope.

— Et bien, pour le calme et l'isolement, vous serez servi… Et petite Madame Landretiot, elle aime aussi la tranquillité ?

— Il n'y a plus de madame Landretiot, Commandant, je suis veuf et sans enfant.

— Excusez mon inconvenance, Herr Doktor…

— Il n'y a pas de mal, Commandant, il n'y a pas de mal. Pour revenir à la maison Dorotte, je suppose que mon prédécesseur y avait aménagé son cabinet de consultation ?

— À dire vrai, je n'y suis jamais allé. Mais en effet, on m'a dit au château qu'il existe une salle d'attente, un bureau et une salle de soin au rez-de-chaussée. La salle, le salon et la cuisine sont encore meublés. D'ailleurs, hormis l'étage qui a été vidé, l'indispensable est toujours là. Le doktor envisageait d'en faire sa maison campagnarde mais les événements en ont décidé autrement ; il ne vient plus à La Ferrière. Seriez-

vous prêt à louer ? Si vous le souhaitez, je peux faire l'intermédiaire. Je suis resté en contact avec le doktor qui a toujours été attentionné à mon égard.

— Prêt à louer ? Tout à fait, tout à fait. Je suis sûr que le docteur Albidal ne me refusera pas ce service, en souvenir de nos années d'études. Et puis avec un locataire, la maison sera un peu entretenue. Je pourrai même y consulter une demi-journée, en plus des horaires du dispensaire afin d'optimiser mes déplacements hebdomadaires à La Ferrière.

— Très bonne initiative, je sens que nous allons vraiment bien nous entendre. Les Ferrois verront qu'on pense à eux et que l'occupant n'est pas aussi vilain qu'on veut bien le lui faire croire ! Je vais plaider votre cause auprès de l'herr doktor et si vous faites affaire, je préviens le gardien de préparer les lieux pour votre arrivée.

— Ah, il y a un gardien…?

— Il ne vous dérangera guère, il habite la poterne d'entrée, à l'autre bout du parc. Il est souvent parti la journée, faire du bois. Il est bûcheron. Il pourra vous fournir, pour le chauffage, comme il le fait pour le château. Et un voisin, même éloigné, ça peut toujours servir dans ces coins isolés.

En juin 42, le docteur Landretiot débarqua donc à la maison Dorotte. Rotram, prévenu par Fritz Zabotache, avait, la veille, ouvert tout en grand et fait faire le ménage par la Roseline Frichet, la grande aux Frichet de la ferme de Gale-

Bique. La Roseline Frichet, c'était une grande bringue osseuse au visage de cheval, trop longue, sans fesse et sans poitrine, le cheveu filasse, l'œil glauque, des mains de boucher, des pieds de chasseur. La Roseline savait faire deux choses : le ménage et quand elle ne faisait pas le ménage, la malheureuse tortillait la ceinture de son tablier en se dandinant comme une oie, rosissante rosière. La Roseline avait donc briqué, lavé, frotté, balayé en sifflant comme un charretier. La maison en avait bien besoin car malgré les efforts et l'intervention musclée de la pauvre fille, certaines pièces gardaient encore une odeur tenace de poussière incrustée, de renfermé et de moisi. Vers deux heures comme prévu, Rotram attendait devant la maison quand une Juvaquatre à gazogène, un utilitaire deux portes marqué du sigle des mines, se gara devant lui, au bas de l'escalier de la terrasse. La portière s'ouvrit et le petit barbu grisonnant, sacoche à la main, sauta à pieds joints sur les dalles de l'allée cimentée.

— Docteur Landretiot ? questionna Rotram en tendant une large pogne ouverte.

— À votre taille, vous devez être Rotram le gardien, on m'a déjà vanté votre stature, dit le docteur en serrant la main du géant.

À les voir côte à côte, ou plutôt tête à ventre, même l'observateur le moins inspiré n'aurait pu s'empêcher de penser à l'Ogre et au Petit Poucet, ou à David et Goliath.

— Ah, ah ! fit le docteur Landretiot tout sourire et renversant la tête en arrière pour toiser Rotram, nous

pourrions jouer dans le David et Jonathas de Charpentier, ou encore le Till Eulenspiegel de mon cher Strauss… Mais ne faites pas attention, je suis un peu fou, fou d'opéra, c'est mon violon d'Ingres…

Rotram n'y comprit rien, mais cette entrée en matière ne le déconcerta pas le moins du monde car il avait déjà été habitué aux grandes envolées lyriques du docteur Albidal qui était coutumier du fait. Il fallait juste ignorer…

— Je vous fais faire le tour du propriétaire, Docteur ?

— Volontiers, volontiers, dit le docteur Landretiot en gravissant les marches de la terrasse.

— Je ne vous fais pas visiter le parc, vous l'avez traversé en arrivant, c'est assez grand mais il n'y a pas non plus de quoi se perdre. J'habite la poterne à l'entrée, avec mon cousin. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas.

— Ah, vous habitez avec votre cousin, le commandant Waldseemüller ne m'avait pas informé…

— Si c'est votre quiétude qui vous préoccupe, n'ayez crainte, mon cousin n'aime guère la compagnie, à part la mienne. Il ne s'est jamais vraiment remis de la disparition de sa femme, un accident de train. Je l'ai recueilli et je prends soin de lui… C'est que maintenant, je suis sa seule famille.

— Moi aussi, je tiens à ma tranquillité, c'est déjà une chose que nous partageons. J'apprécie le calme des grandes maisons silencieuses, entre deux airs d'opéra, bien sûr ! plaisanta le docteur.

— L'odeur de renfermé est moins plaisante, prévint Rotram, mais c'est le lot des vieilles demeures inhabitées. Je

pense que ça passera avec un peu de temps et beaucoup d'huile de coude. Si vous le souhaitez, Roseline peut revenir régulièrement. C'est elle qui a fait le ménage, elle peut également vous faire la cuisine.

— Non, non, je ne crois que cela soit utile ou alors ponctuellement, selon les besoins, je lui ferai savoir. Tout compte fait, je ne serai là que deux ou trois jours par semaine et, la plupart du temps, au dispensaire. Et puis, il me faut mon désordre de célibataire pour m'y retrouver et je ne suis pas mauvais cuisinier. Un jour, je vous inviterai, vous et votre cousin, vous verrez, vous verrez que je ne me débrouille pas si mal ! Et pour l'odeur, il faudra de l'air, aérer, toujours aérer, ce sera mon mot d'ordre et mon combat hebdomadaire…

Plus la visite avançait, plus la maison Dorotte semblait plaire au docteur, ses portes innombrables, ses couloirs et passages à n'en plus finir, ses différences de niveaux… L'exploration du rez-de-chaussée à lui seul fut déjà tout un programme et le docteur Landretiot partagea la même sensation d'exaltation qu'avait connue son prédécesseur lors de sa première découverte, trois années auparavant.

— C'est un véritable labyrinthe, on s'y perdrait.

— Vous vous habituerez, dit Rotram en ouvrant la porte du grand salon qu'une semi-obscurité envahissait.

— Je n'ai pas ouvert cette pièce-là et la salle d'étude, à côté. Elles n'ont pas été rénovées par le docteur, faute de temps. Ça baigne dans son jus d'origine, autant dire que ce n'est pas habitable, tout est défraîchi et le pavé transpire l'humidité. Attention où vous marchez, il y a même des

flaques ! Ça doit être la couverture, des tuiles déplacées, ou alors ça remonte des caves par les joints. Tout le sol serait à refaire. Même avec de l'aération, je doute…

Malgré la pénombre, on devinait que la pièce était d'imposantes dimensions, particulièrement large et surtout très haute.

— Quel volume ! s'exclama le docteur.

— Ah pour ça ! L'été, passe…, mais l'hiver, impossible à chauffer ! Elle grimpe sur les trois niveaux, jusqu'à la charpente, dit Rotram en ouvrant une des deux hautes portes-fenêtres et poussant d'une bourrade son double volet métallique vers l'extérieur.

Une violente lumière pénétra d'un coup à l'intérieur, aveuglant en partie les deux hommes, et éclaboussa tout soudain les murs et les boiseries de la pièce totalement vide.

— Mais c'est…, c'est irréel, impensable, surprenant, fantastique ! s'extasia le docteur Landretiot en clignant des yeux. Coup de théâtre, Monsieur Rotram ! Voilà ma salle de concert ! À moi Nabucco, Aïda, Faust, Carmen, Tristan et Isolde…, je vais y mettre mon phono et j'écouterai les grands airs, installé au premier rang du parterre ou à ce balcon que l'on voit en coursive…

Le docteur Landretiot, ahuri de surprise et de bonheur, suivait du regard l'incroyable couloir à balustrade et colonnades qui, à mi-hauteur de la pièce, encadrait le grand salon sur ses trois côtés privés de fenêtres.

— C'est impensable, monumental ! s'extasia encore le docteur les yeux écarquillés.

— Pour le docteur Albidal, c'était sa salle de bal, dit Rotram indifférent. Ça devait être une pièce de réception, du temps de la vicomtesse Dorotte von Wheelinck, paix à son âme.

— Et à son fantôme, rajouta le docteur Landretiot.

— Ah, on vous a mis au courant…

— Je connaissais déjà l'histoire de la vieille dame assassinée. Dans la région, qui ne la connaît ? Pour ma part, je m'accommode plus facilement des revenants que de toutes ces crapules qui terrorisent les honnêtes gens. Et, avec cette guerre, les délations, les agressions et les voyous en tous genres se multiplient. Les vols, les vols tout particulièrement, deviennent monnaie courante. Les gens n'ont plus rien alors piller, dévaliser devient presque légal. On vole au marché noir, les Allemands nous grugent, nous dépouillent, les fripouilles nous détroussent, nous cambriolent, les coupe-jarrets et les bandits de grand chemin sont de retour ! Nous vivons des heures sombres, Monsieur Rotram, et l'insécurité est devenue notre lot. On tue, on assassine et, ce n'est pas nouveau, le plus souvent dans la plus parfaite impunité. D'ailleurs, a-t-on jamais arrêté les assassins de la vicomtesse ?

— Non, seul le corps de la vieille dame a été retrouvé au fond des caves.

— Vous voyez ! s'exclama le docteur, c'est le désordre, la pagaille, la confusion, l'anarchie ! Mais vous dites les caves, parce qu'il y en a plusieurs ?

— Oh là là oui ! Toute une enfilade de galeries, un véritable dédale, de plus en plus profond. Si vous êtes de la ville, vous savez que c'est le pays du vin blanc ici. D'ailleurs les tonneaux n'ont pas été réquisitionnés, sans doute un oubli des Allemands... En revanche, il ne reste guère de bouteilles pleines, la plupart ont été embarquées par le Docteur Albidal en 40. Mais si ça vous intéresse, je vais vous passer les clefs, il me les avait laissées pour jeter un coup d'œil de temps à autre en son absence.

— Bien sûr que cela m'intéresse, répondit le docteur avec empressement. Vous savez, je suis également un amateur et un passionné de vin. Bien entendu, je connais la réputation du Saint-Prix, de l'Irancy, du Blachis, du Noterre… Je possède moi-même quelques vignes vers La ville, petites mais bien situées. Je suis adhérent d'une coopérative de producteurs et j'ai d'ailleurs déjà entendu parler du directeur de celle de La Ferrière, votre maire, monsieur Nano. Certes, la vigne n'est pas au mieux et les années sont noires, mais on se débrouille, on se débrouille et ces caves vont m'être d'une grande utilité… Ah là là, comme j'ai de la chance ! Cette maison est un rêve, un véritable rêve, Monsieur Rotram !

Et alors que Rotram était retourné à ses occupations, sur des échanges de politesses et de remerciements, des offres de services futurs et des propositions d'invitation à souper, la maison Dorotte, elle aussi, semblait pleinement satisfaite de son nouveau locataire : à son habitude en pareille circonstance, elle ronronnait comme un gros chat et craquait

au feu des rayons d'un soleil qui pénétraient à nouveau par les fenêtres ouvertes.

À La Ferrière, l'installation du nouveau docteur ne fit pas l'unanimité, loin s'en faut. Tout d'abord et à juste titre, on comprenait mal l'intérêt d'un cabinet médical ouvert… uniquement une demi-journée par semaine ! De plus, les impératifs de la mine accaparant le praticien et quelques visites en urgence faisant le reste, le docteur Landretiot eut bientôt la réputation d'un médecin « fantôme », toujours par monts et par vaux et donc injoignable. Enfin, il faut bien avouer que dans le pays, le rebouteux restait la valeur « sûre » pour venir à bout des tracas quotidiens comme des cas exceptionnels qui, selon l'avis général, dépassaient de toute façon le cadre de la science traditionnelle. On s'en remettait donc à l'homme-médecine, Krugé-Bruyère qui, malgré son physique ingrat et ses pratiques inquiétantes, avait prouvé ses compétences dans bon nombre de cas. Pour en revenir au docteur Landretiot, avec la bonhomie certaine qu'il affichait, il n'avait pas spécialement mauvaise presse ; il était simplement ignoré de l'essentiel des habitants du coin. Pour les indigènes, il fallait qu'il soit un peu fou, tout comme son prédécesseur, pour occuper une maison Dorotte qu'à La Ferrière on s'efforçait de gommer des paysages locaux. Aller consulter à la baraque hantée tenait du chemin de croix et, de ce fait, les visites étaient rares et la salle d'attente souvent vide. Un calme lourd régnait le plus souvent dans la bâtisse,

interrompu parfois, en soirée, par la voix lointaine d'Emma Calvé, soprano que le docteur appréciait particulièrement dans son interprétation de la Carmen de Bizet.

On ne pouvait pas dire non plus que le praticien n'avait pas de clients. Parfois, on voyait quelques patients venus consulter des villes voisines. Apparemment nantis, ils arrivaient le plus souvent en calèches à cheval, rarement en automobiles ; parfois, c'est le docteur lui-même qui les amenait dans la Juvaquatre des mines. Néanmoins, ces visites restaient inhabituelles et l'on s'étonnait dans le village de voir ces « zurbains qui n'y connaissaient rien et avaient bien de l'argent à perdre ». Dans la clientèle de Landretiot, il y avait également quelques rares notables locaux. C'est ainsi que lors d'une de ses premières visites au château, pour débattre d'art lyrique avec le commandant Wolfgang Waldseemuller, le docteur avait rencontré la charmante Philippine Petit-Claude de la Codre qui l'avait prié de soigner son mari, le vindicatif et colérique baron Charles Abraham dit Brabra. Il traitait également les migraines de l'épouse de maître Dancinas, rencontrée lors d'un thé chez les mêmes de la Codre. Wolfgang qui, décidément était parfait en matière d'opéra et d'opéra-bouffe, lui avait demandé de surveiller son foie et ses humeurs passagères, et l'avait présenté à d'autres gradés du glorieux troisième Reich pour services de même ordre. Voilà, en somme, l'essentiel des malades que le praticien visitait lors de tournées qui l'éloignaient de l'imposante demeure. Du fait de cette activité plutôt réduite, la maison Dorotte baignait donc dans une grande solitude.

Seuls quelques mots échangés avec de rares clients et les « grands airs » du petit docteur troublaient parfois l'interminable silence qui régnait dans les noirs couloirs et les pièces au trois quarts vides. Mais n'était-ce pas encore trop de bruit pour le dernier refuge de celle qui avait connu en ces murs la frayeur, la douleur et la lente agonie ?

Durant cet été 42, Jacques Landretiot fit plus ample connaissance avec Rotram le Lion et Florent Riol. Le docteur, satisfait de constater que sa tranquillité était ménagée, ne dédaigna pas, à l'occasion, d'aller discuter avec l'un ou l'autre de ses deux discrets « colocataires » rencontrés au hasard d'une promenade dans le parc de la maison Dorotte. Parfois, c'était Riol qu'il trouvait entrain d'herboriser. Ils parlaient alors de simples, de plantes utiles et de bonnes herbes ; Landretiot trouvait intéressantes les conversations de cet homme réputé taciturne, et bien surprenantes les connaissances de cet ancien clerc de notaire. Parfois, c'était Rotram qu'il apercevait en train de couper du bois ou, comme ce jour-là, grimpé dans un arbre qu'il élaguait.

— Ah ! Je vous admire, Monsieur Rotram, vous n'avez pas le vertige ! Moi, même si je voyais une souris, je serais incapable de monter sur un tabouret… plaisanta le petit docteur.

— Vous savez, ce n'est guère difficile, je fais ça depuis l'enfance. Tout petit déjà, j'aimais me cacher dans les arbres,

dit Rotram en descendant de son perchoir pour saluer le docteur.

— Ah ! Quel été merveilleux ! reprit Jacques Landretiot. Je travaille trop, je ne profite pas assez du soleil, de la nature… Heureusement, il y a ce parc ! Je devrais faire comme votre cousin, chercher dans les prés et les bois les plantes…, celles qui soignent comme le faisaient jadis les premiers médecins, Dioscoride, Pline l'Ancien et plus récemment, François-Joseph Cazin… Ah ! La belle époque ! Au lieu de ça, je suis coincé entre mon cabinet et la route et, par les temps qui courent, rouler est toute une affaire !

— Vous avez pourtant la Juvaquatre et, comme médecin, droit aux tickets d'approvisionnement ? questionna Rotram.

— Oh, pour les tickets, ce n'est pas un problème ! Ce cher Wolfgang me procure ce dont j'ai besoin. Mais dans nos campagnes, trouver le combustible n'est pas toujours évident, et puis il y a le transport, le stockage, l'entretien du gazogène…

— C'est une chose qui peut peut-être s'arranger, docteur et, entre voisins, on doit se rendre service, non ? ajouta le Lion sur un ton entendu. Voilà, il faut que je vous dise… En 39, le docteur Albidal a commencé à m'apprendre à conduire, il voulait que je devienne son chauffeur. Par force, je me suis un peu intéressé à la mécanique, il fallait faire la vidange, l'entretien du véhicule… Et puis, dans mon métier, parmi les scieurs et les bûcherons croisés dans les massifs morvandiaux où j'allais faire des coupes, j'ai entendu parler des carburants forestiers, d'un Conseil supérieur. Je suis d'un naturel plutôt

curieux, je me suis pris au jeu… On m'a conseillé de me rapprocher d'un certain Louis Billaut, un nivernais ayant déposé des brevets sur le gazogène. Nevers n'est pas si loin, à peine trois heures, alors j'ai été voir ce Billaut et on a sympathisé. Il m'a expliqué son travail, montré ses prototypes permettant de produire du gaz à partir de matières solides : les filières bois ou charbon de bois, la combustion du gaz pauvre, le charbon plus pratique mais plus salissant, le bois moins coûteux mais demandant un entretien plus délicat des épurateurs…

— Mais quelle manutention, Monsieur Rotram ! coupa le docteur Landretiot. J'en sais quelque chose, si mes calculs sont bons, je dois consommer près de 50 kilos de bois aux 100 km !

— J'en conviens, c'est encombrant, reprit Rotram. Mais quelle économie : trois fois moins cher que l'essence ! Je vous le dis comme je le pense, Docteur, le gazo, c'est l'avenir. De toutes manières, vous n'avez pas le choix, l'essence est introuvable, entièrement réquisitionnée par les Allemands. Et puis, comme me l'a montré monsieur Billaut, le gazo a fait des progrès : le chargement de la trémie est rapide et l'allumage instantané. Quant à l'entretien, il est raisonnable et le progrès vaut bien quelques efforts !

— C'est vrai, c'est vrai, on en veut toujours plus, consentit le docteur Landretiot.

— En tout cas, moi, renchérit Rotram, j'ai choisi mon camp et, depuis deux ans, je travaille pour le gazo, monsieur Billaut et la filière bois. Et je peux vous dire que, nous autres

forestiers, nous sommes largement sollicités pour fournir charbonniers et revendeurs de bois-gazo. Si vous êtes dans le besoin, je peux vous donner quelques bons contacts et, avec ma recommandation, vous ne devriez plus être en peine pour trouver du combustible…

— Vous êtes mon sauveur, Monsieur Rotram, et c'est avec plaisir que j'accepte votre proposition. Bien entendu, c'est à charge de revanche et si un jour vous avez besoin d'un service, n'hésitez pas, je suis votre obligé…

— Je n'y manquerai pas, Docteur, je n'y manquerai pas.

— Mais le bois, d'où provient-il ? questionna Landretiot. Les forêts des environs ne suffisent déjà pas à produire le bois de chauffage bien rare et trop recherché…

— Tout à fait juste, Docteur. Lorsque des coupes sont programmées, on vient nous prendre en camion et l'on part vers les grands massifs, vers le sud d'Avallon dans le Morvan ou, plus loin, vers la Nièvre. Ça me change du simple travail d'abattage : là-bas, il y a du triage, du sciage, du fendage, du déchiquetage. On fait de la charbonnette, en bouts de 60-70 cm. Pour le bois-gazo, les plus gros morceaux ne doivent pas dépasser 7 à 8 cm, les constructeurs de gazogènes sont très exigeants sur les dimensions du bois-carburant. Savez-vous qu'une propriété bien gérée, avec une rotation des coupes sur 25 ans, peut produire annuellement l'équivalent de plus de 200 litres d'essence par are ? Mais je vous ennuie avec mes histoires d'homme des bois ?

— Pas du tout, pas du tout, rassura le docteur Landretiot. Tout cela est au contraire très instructif et je crois que

dorénavant, en prenant la Juvaquatre, je rechignerai moins à recharger la trémie et à vider la cendre…

— Et si vous veniez en vider un à la poterne, Docteur, justement mon cousin vient de préparer un petit cordial à la reine des prés dont vous me direz des nouvelles ?

— Ah, ah ! Filipendula ulmaria, un parfum bien particulier et une excellente médicinale ! commenta Landretiot. Mais je ne veux pas vous arrêter dans votre ouvrage, Monsieur Rotram.

— Allez, l'arbre ne va pas s'envoler et l'ouvrage attendra donc un peu…

Deux mois plus tard, les vendanges battaient leur plein et la vie continuait, mais, comme il a déjà été dit, à ce rythme particulier de l'occupation, des privations, des petits et des grands accommodements, de cette débrouillardise qu'on appelle communément le système D. Pourtant, les Ferrois étaient peut-être mieux lotis que d'autres. En effet, Fritz Zabotache qui se sentait investi d'une mission administrative mais aussi sociale, faisait plus acte de représentation que d'invasion. D'un naturel plutôt accommodant voire paternel, il fermait souvent les yeux sur les insignes trafics qui, sans pour cela changer le sens de l'histoire, permettaient à tous d'améliorer le quotidien de chacun. Néanmoins, le commandant était intraitable sur un point : le vol. C'était devenu sa hantise, sa bête noire, il dépensait une énergie folle à tenter de l'endiguer, il en piquait des colères terribles.

Au début, il avait pris les cambriolages un peu comme le reste, par-dessus la jambe : il y avait des officiers civils et lui n'était pas là pour ça. Mais rapidement, il avait compris qu'en cette époque de ventres vides, ce mal grandissait trop vite : il ne tarderait pas à être dépassé s'il ne pratiquait pas le croche-pied systématique, autant à la mine qu'au village. Donc, s'il faisait montre d'une relative indulgence pour la maraude et les vols à la sauvette, souvent perpétrés par les enfants, parfois les femmes, bref les indigènes les plus efficaces et les plus nombreux, il était particulièrement dur à l'encontre du pillage, plutôt organisé par des bandes venues de La ville ou même de cités plus lointaines. C'est dans cette seconde catégorie que s'était opéré le grand retour de l'Armand Pradez, un jeune prometteur jadis formé par le Maximilien Sudzguette à la gestion de la décharge et au suivi des populations de raveux… Néanmoins, son séjour à La Ferrière avait été de courte durée. Tout juste sorti de camp disciplinaire, il y était retourné directement par wagon retour, accompagné des trois lascars qui s'étaient fait prendre à ses côtés sur le toit de la coopérative viticole par une belle nuit du mois d'août. 15 jours plus tard, avec l'instauration du tout nouveau Service du Travail Obligatoire, ils inauguraient les premiers séjours linguistiques à destination de l'Allemagne touristique. Ils n'envoyèrent pas de cartes postales et on n'entendit plus jamais parler d'eux. Le commandant Wolfgang Waldseemuller, Fritz Zabotache si l'on préfère, arrivait donc, à l'aide de quelques exemples bien choisis, à maintenir son monde. Mais sa popularité en

souffrait ce qui le chagrinait. Les vols ne s'arrêtaient pourtant pas pour autant car les temps étaient durs. Le feu de la tentation couvait toujours pour, une fois la leçon oubliée et l'alerte passée, ressurgir avec une régularité déconcertante. Fille des conflits, des crises et des désordres, la rapine était un mal chronique, un mal incurable. Les uns organisaient les offensives de délestage, les autres se barricadaient et défendaient leurs biens bec et ongles. C'était une guerre d'observation, une guerre d'usure et l'on entendait Fritz Zabotache se lamenter ou s'égosiller, selon le moment et l'humeur du jour :

— Zabotache ! Non contents de nous avoir, ils s'égorgent entre eux, ces zimbéciles ! Mais ils connaissent mal Fritz Zabotache ! Organizatione ! Strukturatione ! Nicht subverzione ! Je n'ai pas l'intention de finir sur le front de l'Est, moi !

Dans ce contexte de confusion, le fantôme d'Amélie Dorotte von Wheelinck qui, jusqu'ici, avait si bien protégé la maison Dorotte des curieux et des intrus, perdait peu à peu de sa crédibilité. Il semblait bien que le spectre n'intimidait plus guère car l'on voyait grandir le nombre des intrépides prêts à se risquer dans l'enceinte de la propriété. Certes, la magistrale stature de Rotram en effrayait plus d'un mais, depuis quelques temps, les visiteurs contournaient l'imposant problème en passant par l'arrière du Parc. Ils pénétraient par une étroite brèche qu'ils avaient ouverte dans le mur d'enceinte, à l'endroit même où un imposant pied de lierre avait commencé son œuvre de sape. Car

l’affaire était tentante : on savait que la grande maison n’était occupée qu’une partie de la semaine, par un homme seul et, qui plus est, docteur ce qui le rangeait en bonne place parmi les privilégiés de la commune. N’était-il pas l’unique Ferrois, Faussadard le charron mécanicien et Nano le directeur de la cave coopérative exceptés, a encore posséder une voiture automobile et surtout à disposer des indispensables tickets d’essence ou de gazogène ? L’objectif des voleurs était souvent le même : trouver quelque nourriture à chaparder, parfois, quelques bidons à subtiliser, éventuellement quelques bibelots qui pourraient être refourgués à la mère Crouille, plus connue sous le nom de Josie l’étouffe : ostensiblement installée à La ville, entre boucher et boulanger honnêtes, la vieille y tenait un commerce florissant de brocante-recel.

27 LES FRÈRES BOUTELOUP SONT EN VIRÉE

Mardi 6 octobre 1942

Pourtant ce jour-là, des motivations bien différentes avaient amené les deux frères Bouteloup à franchir la ligne interdite, quitte à affronter de face, soit Rotram le lion, soit le spectre de la vieille Amélie.

— Je te dis, moi, que c'est le mardi après-midi qu'il consulte à la maison Dorotte, le toubib ! avait assuré le plus corpulent des deux.

— Oui mais, tout de même, Zèphe, si on croise le fantôme… avait répondu le plus maigre, tout penaud.

— Tu m'en as l'air d'une cruche, Tintin, je t'ai déjà dit que les revenants c'est des histoires de gonzesses et de péquenots. L'Amélie Dorotte, elle est au cimetière, comme tout le monde. Tu crois que le Galibole il aurait habité là, si y avait eu des esprits dans la cambuse ?

— Oui, mais le Grisisgli, il était tout de même un peu louche, l'affaire du Sixte Utah, la mort du Zurbaritze, sa crise de haut mal à la Croix Rougeaud, sa longue maladie, ça m'étonnerait pas qu'il ait des plans avec l'au-delà, le dernier Galibole… Y z'étaient peut-être cul et chemise, avec l'Amélie ? Hou ! Hou ! Dans les couloirs, bras dessus, bras dessous, en robes de nuit... C'est vrai quoi, il avait pas trop d'amis, le Grisisgli… Et son vieux, un peu particulier, tout de même ? Toujours avec son air de se foutre du monde, et ses

yeux étranges, son regard glacé… Ça me fout un peu la pétoche, tout ça !

— T'es qu'un trouillard, Tintin, pas mieux qu'un cul-terreux ! Tu veux en voir des bonnes femmes, oui ou merde ?

Cette expédition, Zèphe et Tintin Bouteloup l'avaient préparée avec soin. L'objectif n'était pas pécuniaire, bien qu'il leur arrivât d'aller chaparder dans les champs et les fermes d'alentour. Non, cette fois, l'intention était essentiellement éducative : ils allaient voir des bonnes femmes à poil chez le docteur Landretiot car son cabinet leur paraissait être l'endroit idéal pour ce genre de spectacle.

— Tu vois, la voiture est là, murmura le Zèphe à l'oreille du Tintin, alors qu'ils contournaient l'édifice, en silence et à demi courbés. Par la petite fenêtre du bas, on voit tout à l'intérieur !

Il s'agissait d'un étroit vasistas, ouvert dans le vantail d'une baie presqu'à hauteur de sol, sorte de chatière vitrée dont le rôle n'était pas clair. Les deux compères s'allongèrent à même l'herbe de la pelouse qui commençait à être haute et collèrent leur nez au carreau plutôt sale. C'est le Zèphe qui avait repéré l'endroit quelques jours plus tôt, lors d'une première inspection. De ce remarquable poste d'observation, on visualisait une bonne moitié du cabinet médical avec, au second plan mais bien en vue, la table d'examen dont on ne perdait pas une miette.

Zèphe et Tintin Bouteloup étaient les deux fils de Mathurin Bouteloup, propriétaire-récoltant au domaine de Guette Soleil, une côte calcaire couverte de pierrailles et de vigne située à La Ferrière sur la route d'Irancy, au sud du bois Bouchât et de la Maladrerie, la ferme de Tanesrauft Tête de Flamme. Comme dans une bonne part du pays, il tirait de ses terres arides un vin blanc apprécié et, bon an mal an, cette production assurait un revenu correct à sa famille composée de sa femme Coralie et de leurs quatre enfants, Joseph, Quentin, Virginie leur cadette et la petite dernière, Julie. Néanmoins, en cette période de guerre où le rapport des vignes avait beaucoup baissé et le Mathurin était prisonnier en Allemagne, le reste de la tribu Bouteloup subsistait difficilement, à grand renfort d'expédients, à force d'abnégation et de courage de la mère ; également grâce aux subsides accordées avec parcimonie par ses parents pourtant fâchés par son union avec un hobereau.

Du Zèphe ou du Tintin, il était difficile de dire lequel était l'aîné : environ du même âge, les dix-douze ans, ils étaient pourtant bien différents, de physionomie comme de tempérament. Le Zèphe était solide mais courtaud, ramassé, et ses larges pognes sans poignets accrochées directement aux bras massifs laissaient déjà présager des terribles battoirs qu'elles deviendraient avec l'âge. Sa bouille était également ronde, le cheveu brun épars, l'œil petit, malin, noir, pétillant, le nez camus et aux lèvres, toujours un sourire engageant. En effet, le Zèphe était d'un naturel plaisant, jovial et le gaillard était toujours en quête de compagnie. Il aimait les

discussions, les bons mots et les plaisanteries, même de mauvais goût dont il riait fort, plié en deux et se tapant des mains sur le plat de ses cuisses épaisses : il était bon public. Le second était beaucoup plus sournois, d'un naturel compliqué, toujours la critique au bec et jamais content. Ce caractère difficile lui valait bien des surnoms qui variaient selon le contexte et la personne qui l'en affublait : pour son vigneron de père, c'était Tintin « le bourru », référence faite à ces vins non clarifiés en fin de fermentation ; sa mère, qui avait des lettres et son brevet supérieur, l'appelait parfois « l'acariâtre », terme qui pouvait prendre dans ses contrées reculées des significations presque démoniaques :

— Mame Coralie, faites bien attention à ne point traiter vot' fils de démon, le diable pourrait bien venir vous l'prendre… assurait parfois la mère Cruche, une voisine du métayage de Pouille Brebis qui venait de temps à autre prêter la main sur le domaine de Guette Soleil.

À l'écoute de ces mots, la fine et légère Coralie Bouteloup, née Vaupassy-Grignon —une branche voisine des Iquancy Espayre et donc de l'adorable Philippine Petit-Claude de la Codre dite Gnangnan—, montrait un large sourire et, valsant vers de nouvelles occupations, chantait l'air bien connu du Méphistophélès de Berlioz :

— Voici des roses, de cette nuit écloses…

Pour le Zèphe et la Ninie, il répondait à l'agréable sobriquet de « Tintin la Rogue » et pour le reste du pays, il était tout simplement le « Mauvais Tintin ». Il n'était pas fondamentalement méchant, non, juste arrogant, un peu

hautain. Coralie, qui connaissait bien son diable de fils, disait que c'était là certainement un « reste de noblesse » et qu'en fait, il avait le fond si bon que, pour se protéger des autres, il affichait d'entrée son air mauvais et ses soupirs de fatigue. Car si, à la moindre requête, à la moindre sollicitation, il rechignait sur le coup, ensuite, il ne savait pas dire non et s'acquittait des tâches demandées. Combien de fois avait-il entendu sa mère lui rappeler :

— Mais Tintin, pourquoi souffles-tu encore ? Fais un effort, tu sais très bien qu'au bout du compte, tu vas t'y mettre. Alors, serait-ce trop pour toi d'être gentil dès le début ?

Lui-même se demandait si ses brusques et continuels revirements étaient le fruit de sa bonté ou de sa peur. En effet, Tintin la Rogue était aussi un être craintif, mal à l'aise, inquiété par le monde, les événements et les autres. Parfois, il se demandait si cette suffisance affichée, cette fierté anormale ne lui servait pas justement à conjurer ses frayeurs, à dépasser ses angoisses. Ainsi, cette attitude contradictoire l'amenait, toujours sur des coups de tête, à s'exposer plus qu'il n'aurait voulu ou dû : pourtant peureux de nature, il se retrouvait souvent embarqué dans des mauvais coups ou des entreprises hasardeuses, comme celle qui l'amenait en ce jour à la maison Dorotte avec son frère. Il trouvait d'ailleurs chez ce frère si assuré la confiance qui lui manquait. Il ne le quittait jamais et lui, le mauvais Tintin, il était l'éternel second de la bande, bravache en groupe, timoré lorsqu'il se retrouvait seul. Cette union disparate rappelait celle d'Oliver

Hardy et Stan Laurel car Quentin était aussi fluet que Joseph était trapu. Grande asperge filiforme et tendineuse, l'enfant arborait des membres arachnéens qui s'échappaient d'un short crasseux et d'un polo trop court. En émergeait une tête toute en longueur également, couronnée d'une énorme toison aussi drue et épaisse que le poil était rare sur le crâne du Zèphe. Sous ce casque châtain apparaissait surtout le nez, imposant et bourbonien, surmonté de lunettes à monture ronde, toujours sales et masquant son regard fuyant. Les lèvres fines, aux commissures tombantes, étaient tristes et sévères. Il en sortit ces propos laconiques :

— Merde, y'a personne !

— Je te jure que c'est pourtant cette après-midi, les consultations, je comprends pas, répondit le Zèphe dépité.

— Y'a rien à comprendre, on s'est bien fait baiser, c'est tout. Y'a pas plus de client que de cliente. C'est bien c'que disait la mère Cruche, y'a pas derche de monde qui vient consulter icite. Tu parles, faut juste tomber malade le mardi après-midi, c'est d'un pratique… Alors, pour le strip-tease, tu repasseras, Zèphe. On aurait mieux fait de retourner dans l'arrière-cour à l'Évangeline, comme avant-hier où on a maté les poulettes en petite tenue en train de boire avec les deux Schleus. Elles étaient pas à poil mais, au moins, ça paie le déplacement !

— Ben tant qu'on est là, on peut quand même continuer la visite, qu'on soit pas venu pour rien non plus, proposa le Zèphe.

— Ah non ! Moi j'rentre pas ! Il est là, le Landretiot, et je tiens pas à m'faire piquer. Y parait qu'y fraie avec Fritz Zabotache, alors j'ai pas envie de finir entre deux Boches comme l'Armand Pradez… On reviendra un jour oùsqu'y aura personne.

— Mais non, rassura le Zèphe, on fait juste le tour, histoire de voir s'il traîne pas deux trois trucs à barboter et pis on rentre.

— Va pour le tour, mais vite fait tout de même ! consentit le Tintin.

— Vite fait et pis si on tombe sur lui, on dira qu'on cherchait la salle d'attente…

Les deux enfants longèrent l'aile droite du bâtiment, passèrent l'escalier de la terrasse pour pénétrer par la grille dans la cour séparant les greniers et les anciennes écuries de la maison d'habitation.

— Heureusement que les clébards à Albidal y sont plus là parce qu'on serait mal, fit remarquer le Zèphe à voix basse.

— Malin, on les aurait entendus et on serait pas entrés ! répondit la Rogue, donneur de leçons.

Ils longèrent l'assise de la terrasse, arrivèrent au niveau de la porte des caves, entrebâillée.

— Moi, je descends pas là-dedans, prévint le Tintin. Y'a des raveux et c'est là qu'y z'ont retrouvé l'Amélie !

— Hou ! Hou ! fit le Zèphe moqueur, levant les bras comme un fantôme pour poursuivre son frère qui détalait.

— Au lieu de faire l'idiot, vise plutôt, y'a d'la lumière qui vient de la cave, dit le Tintin en stoppant net devant un soupirail qui laissait échapper une vague lueur jaunâtre.

Une fois encore, ils s'allongèrent côte à côte, mais cette fois sur les graviers blancs de la cour et, sans bruit et souffle coupé, approchèrent leurs têtes des étroits carreaux vite embués pour découvrir un spectacle qui, somme toute, leur était plutôt familier. Un homme, qu'ils supposèrent être le docteur Landretiot, mettait du vin en bouteille. D'où ils étaient situés, les enfants ne pouvaient voir qu'une partie de la scène, car divers objets pendus au plafond de cette première cave, vieux sacs, outils divers, hottes de vendangeurs, bidons à sulfate de cuivre…, masquaient toute la moitié supérieure de la pièce. Cependant, le peu qu'ils voyaient et ce qu'ils entendaient, notamment par moment le petit bruit sec de la bouchonneuse, ne laissaient aucun doute sur la finalité de l'opération. Si le buste de l'homme n'était pas entièrement visible, ils apercevaient très bien ses deux mains qui tenaient une bouteille à demi emplie, surmontée d'un entonnoir pour collecter le liquide qui s'y écoulait en un mince filet. À ses pieds, une bonne dizaine de bouteilles vides et pleines étaient posées sur le sol.

— Tu vois qu'on a bien fait de rester, Tintin, du pinard, c'est du pinard ! C'est l'aubaine, mon camarade, on peut refourguer ça à n'importe qui et n'importe où ! On va vite revenir se servir, raveux ou pas, c'est moi qui te le dis… Et qui

fera la différence avec celui de la maison ? On peut pas nous soupçonner, c'est bonne pioche, ça mon pépère !

— Je te signalerai tout de même que c'est du rouge, Zèphe ! Ouvre les yeux. C'est d'ailleurs curieux, tout le monde fait surtout du blanc par icite, de Trichy jusqu'à Blachis.

— Il a peut-être des vignes vers La ville ou vers Iquancy ? Y font aussi du rouge, là-bas, répondit le Zèphe.

— Oui, peut-être… Mais, en tous cas, il a pas fini le pépère, au rythme où il va ! constata encore le Tintin qui connaissait bien la vitesse habituelle des opérations pour les pratiquer plus qu'il ne l'aurait voulu à la propriété familiale. C'est du véritable goutte à goutte, c't'affaire, il en a pour des années…

Sur ces mots, le garçon, fatigué par la position inconfortable, tenta un rétablissement pour soulager son coude droit meurtri par les gravillons. Déséquilibrée vers l'avant, sa tête heurta le carreau dans un bruit mat.

— T'es pas un peu con, tu vas nous faire repérer, la Rogue !

— Comme si j'avais fait…

Le Tintin n'eut pas le temps de finir sa phrase. À l'intérieur de la cave, un sac violemment écarté laissa apparaître par la fente du soupirail le visage furibond et cramoisi du petit barbu. Le tête-à-tête ne dura pas plus d'une seconde car déjà les deux gamins s'étaient relevés pour décamper au grand galop vers le fond du parc. Une fois le danger passé et leur souffle récupéré, sur le chemin du retour, les frères Bouteloup reprirent la conversation où ils l'avaient laissée.

— Ben mon vieux, c'était moins une ! lança le Zèphe. De toutes manières, y peut rien faire, on lui a rien piqué. Mais c'est même plus la peine de penser aux bouteilles, mon cochon, il nous a bien repérés. À la première visite, on l'aura sur le dos, et le Fritz Zabotache avec. Mieux vaut se faire oublier quelques temps.

— Oui, pour finir, on a tout de même eu d'la veine dans c't'affaire, acquiesça le Tintin. Mais, cette histoire de vin rouge, et puis le goutte à goutte…, y'a quéqu' chose qui cloche, tout de même. On va en parler au père Cruche, y fait partie de la coopérative, y devrait bien avoir une idée…

— T'as raison, on va z'y en dire deux mots au père Cruche, y parlera au Nano, il est toujours au courant de tout, c't'enflure...

Le soir même, en montant dans la Juvaquatre pour retourner à la ville, le docteur Landretiot aperçut Rotram en train d'écaler du bois au coin de l'allée. Il redescendit de la voiture, claqua la portière et se dirigea d'un pas décidé vers le bûcheron.

— Ah ! Monsieur Rotram, vous tombez bien, j'allai m'arrêter chez vous. J'ai un petit souci…

— Qu'est-ce donc qui vous chagrine, Docteur, dit Rotram en posant le manche de sa masse contre le pied d'un grand frêne pour serrer la main que lui tendait le petit barbu.

— Ça n'arrête plus, Monsieur Rotram ! Ça n'arrête plus ! C'est une véritable salle des pas perdus ici, je croise du

monde presqu'à chaque fois que je viens. Tout à l'heure encore, c'étaient deux garnements qui m'observaient par une fenêtre. Je n'ai même pas pu leur frotter les oreilles, le temps de sortir, ils avaient disparu ! Vous me direz, je n'ai rien à cacher, je mettais du vin en bouteille mais quand même, si on ne peut plus être chez soi ! La semaine dernière, on m'a même volé des boîtes de conserve dans la cuisine, vous vous rendez compte, à l'intérieur de la maison ! Jusqu'où vont-ils aller ? Dans mon lit peut-être, dans mon lit ? J'ai ma tranquillité, Monsieur Rotram, il me faut ma tranquillité… Encore heureux qu'ils ne m'aient pas pris de disques, ou pire encore, mon phonographe, introuvable, ce genre d'engin à l'heure actuelle. Non, non, je crois que je vais prévenir Wolfgang pour qu'il y mette bon ordre, ça ne peut pas continuer comme ça…

— Ce n'est peut être pas la peine d'alerter Fritz…, euh le commandant Waldseemüller, répondit Rotram en pensant à la tranquillité de Logide. Les maraudeurs entrent par le fond du parc. J'ai vu une brèche dans le mur, il suffirait de la reboucher, personne n'ose entrer par la poterne.

— Pourquoi pas, pourquoi pas, mais n'en feront-ils pas une autre ailleurs ? C'est à réfléchir, c'est à réfléchir… Écoutez, je n'ai pas le temps de m'occuper de cela maintenant, des rendez-vous, des patients qui m'attendent en ville. Nous en reparlerons la semaine prochaine. Tenez, si vous voulez, venez donc souper lundi soir avec votre cousin, nous pourrons aviser.

— Et bien d'accord, Docteur, un repas ne se refuse pas par les temps qui courent. Nous amènerons une terrine de lapin aux cèpes pour l'entrée.

— Une terrine aux cèpes, Rotram et bien, vous ne vous ennuyez pas. On m'avait bien dit au village que vous étiez plein de ressources, mais une terrine aux cèpes !

— C'est que, comme vous savez, on connaît un peu les bois, la campagne, enfin la nature, avec mon cousin et on aime bien faire la cuisine...

— Et bien, moi aussi et je vous préparerai un bourguignon, certes fait avec du cochon et du gras offerts par une cliente, mais ce n'est déjà pas si mal. Et je vous ferai goûter une bouteille de ma réserve personnelle, vous me direz ce que vous en pensez. On peut bien se faire une petite folie, de temps à autre, même en temps de guerre… Et je vous ferai écouter la Walkyrie interprétée par Lotte Lehmann et Lauritz Melchior… Wagner, vous connaissez ? On a beau dire mais ces Allemands tout de même !

Environ à la même heure, le Zèphe et le Tintin Bouteloup dissertaient également, mais œnologie avec le père Cruche, un spécialiste en la matière.

— J'vous en sers un les p'tits gars, un d'ma cuvée personnelle qu'les schleus y sont pas prêts d'goûter ?

— Mais Tienne, y z'ont même pas douze ans ! avait coupé la mère Cruche. Une frênette plutôt, les gamins, ça va vous rafraîchir ?

— Une frênette ! avait repris le père Cruche en levant les bras au ciel. Une frênette ! Faut qu'y trinquent à la santé du Bouteloup qu'est en Allemagne, pour qu'y r'vienne dare-dare et en entier, et on trinque pas avec d'la frênette, ma pauv' mère. Un coup de blanc d'icite n'a jamais fait de mal à personne, plutôt le contraire…

— On a l'habitude…, avait ajouté le Tintin avec une petite voix et en détournant les yeux vers son frère qui acquiesçait de la tête.

— Tu vois, ils ont l'habitude, dit le père Cruche en emplissant largement les trois verres. En tout cas, j'ai bien entendu les p'tits gars : du rouge à La Ferrière et direct en bouteille, sans passer par le tonneau à peine les vendanges terminées, à la pissette que tu me dis Quentin, c'est quoi c'te manigance ? C'est pas un docteur de la ville qui va venir faire la cuisine au pays ! Faut voir au plus vite avec m'sieur l'maire.

— Mais qu'est-ce que vous alliez faire tous les deux à la maison Dorotte ? demanda la mère Cruche. C'est pas un lieu pour les enfants, avec toutes ces histoires qui courent…

— Et bien, répondit le Tintin en jetant un œil en douce au Zèphe, on s'était dit qu'on pourrait proposer nos services au docteur, lui tondre sa pelouse, soigner ses fleurs, faire le ménage ou autre chose, ça aurait rendu service à maman parce que c'est pas facile en ce moment…

— Regarde moi ça ! s'exclama le père Cruche en ébouriffant les cheveux du Tintin d'une large main ouverte. Si c'est-y pas gentil à c't'âge-là. C'est pas ton grand dadais de

Dédé qu'irait faire le ménage à ta place, ma pauv' mère. Allez, les gars, vous en reprendrez bien un petit fond pour la route ?

Heureusement, il n'y avait pas loin de Pouille Brebis à Guette Soleil, car le Zèphe et le Tintin rentrèrent passablement éméchés à la propriété où les attendait de pied ferme Coralie Bouteloup, leur mère, qui leur parla également d'œnologie mais sur un autre ton. Quant au père Cruche, il « vit vite » avec monsieur le maire-directeur de la cave coopérative. Ce dernier jugea également que l'affaire était d'importance : date fut prise pour le lendemain même où une réunion d'urgence fut programmée pour les 6 heures du soir précises à la mairie.

28 UNE RÉUNION AU SOMMET

Mercredi 7 octobre 1942

En cette belle soirée de début d'octobre, un brouhaha inhabituel sortait par les fenêtres ouvertes de la salle du conseil. La réunion battait son plein depuis une bonne demi-heure et avait glissé peu à peu du thème du jour aux conversations personnelles. Aux côtés des personnalités habituelles de La Ferrière sur lesquelles nous reviendrons, les producteurs viticoles étaient essentiellement des productrices car, retenus par les taches guerrières, les chefs d'exploitations étaient prisonniers dans l'Allemagne

lointaine, soignés dans des hôpitaux également lointains ou tout bonnement disparus dans des contrées toujours aussi distantes. Il y avait là Coralie Bouteloup, Émilie Vignon des Collinnettes, la Marie Pouquelin et la Bérangère Miette des vignes du château des Petit-Claude de la Codre, madame et monsieur Cruche, la Gervaise Trottet de la Côte des Vrillottes, la Dédée Sautelat de Broute-Chèvre et la Tine (Ernestine Mombret) de Crot Bouillet réputée pour son franc parler.

— Mesdames, Messieurs ! Un peu de silence, s'il-vous-plaît, qu'on en finisse ! reprit Nano, le maire directeur de la cave coopérative en tapant du poing sur la table.

— Oui, qu'on en finisse de ces discussions de bonhommes, lança la Gervaise des Vrillottes, une petite femme rondelette. On est en pleines vendanges, nous, et le travail ne manque pas.

— Exactement, reprit sa voisine, la Tine de Crot Bouillet. Qu'il fasse du rouge ou du blanc, en quoi ça nous concerne ? Chacun est libre et est-ce que ça changera le prix du litre de Saint Prix ? La coopérative, et donc vous Môssieur Nano, nous a repris tout notre stock d'avant-guerre et maintenant, les récoltes de 40 et 41, pourtant maigres, il faudrait presque les brader.

— Madame, Madame Mombret, reprit le maire, nous ne sommes pas là pour faire de la politique. Vous savez très bien que le marché est organisé par et pour l'Allemagne et qu'on n'a plus qu'à suivre. La coopérative fait ce qu'elle peut pour défendre vos intérêts et estimez-vous heureuses qu'elle ait pu reprendre vos stocks à un prix correct.

— Un prix correct, ça dépend pour qui ? lança la Dédée Sautelat de Broute-Chèvre.

— Que voulez-vous insinuer, Madame Sautelat, je ne vous permets pas, venez vérifier les comptes, vous y avez droit, s'insurgea le maire.

— Les comptes ne sont pas les mêmes pour tout le monde, Môssieur Nano, et on dit que vous êtes plus souvent à l'hôtel de la Poste à Beaune, avec le successeur de Dürrer, cet Adolph Feknitz, que dans vos bureaux de La Ferrière…

— Mais Madame Sautelat, c'est ce Feknitz comme vous dites qui fait aujourd'hui la pluie et le beau temps en Bourgogne. Alors, plaignez-vous si vous voulez mais si je vais à Beaune plus souvent qu'il ne me plairait, c'est bien pour défendre les intérêts du Blachis, du Saint-Prix, du Trichy, du Noterre, de la coopérative et par là même, les vôtres ! Et aujourd'hui encore, je vous ai rassemblés car il me semble que les viticulteurs ici présents, et peut-être même toute La Ferrière et son avenir, sont concernés par la production du docteur Landretiot. Vin rouge ? Le problème n'est pas là et je n'y crois guère. Non, je pencherais plutôt pour ces cordiaux, apéritifs, élixirs très en vogue avant-guerre et dont certains ont fait la réputation de pays entiers.

— Sans aller très loin, prenez l'exemple du docteur Albidal, renchérit l'abbé Ollan. Son kéfir, paraît-il, fait un malheur à l'heure actuelle.

— Et lui, veu-veu-veuillez m'excuser Mes-mes-mes-dames et Monsieur le curé, des cou-couilles en or ! ajouta Dudule enthousiaste qui, bien qu'ayant cédé son bistrot à

l'Évangeline Tanesrauft, gardait des liens serrés avec la profession et les produits de consommation courante.

— En effet, reprit le maire, le « kéfir du docteur Albidal » a échappé à notre clairvoyance et à notre coopérative. Pour notre malheur, le cher homme a installé sa distillerie et son usine à Paris. Il ne faudrait pas que l'affaire se reproduise avec le docteur Landretiot. C'est également un homme de l'art, il doit connaître les bonnes herbes et, si un nouveau breuvage se prépare, ce qui semble le cas, il faut que La Ferrière puisse tirer renommée et profit de cette nouvelle Chartreuse, de cette moderne Bénédictine.

— Occupez-vous plutôt de la renommée du Blachis, entendit-on dire en chœur la Dédée Sautelat et la Tine Mombret, puis :

— L'un n'empêche pas l'autre, on peut toujours voir… déclara Tanés le Bouc sans vraiment y croire.

— Cela fait bien des suppositions, déclara Coralie Bouteloup plutôt réaliste. Pourquoi ne pas aller tout simplement voir le docteur et lui demander. Ce n'est tout de même pas un mystère.

— Détrompez-vous, ma chère, reprit Môssieur Nano. Les recettes sont toujours gardées dans le plus grand des secrets, mais vous avez raison, pour en avoir le cœur net, il faut envoyer une délégation à la maison Dorotte.

— À la maison Dorotte ? Et le fantôme de l'Amélie ! s'exclamèrent d'une même voix Peïpauss, le fils Pougnace, Tanés le Bouc et Berouette, Zonguet le Bossu.

— L'Amélie n'a qu'à bien se tenir ! répondit le maire excédé. Et puis, on n'a plus beaucoup entendu parler d'elle depuis que le docteur Albidal a acheté la maison. Donc, je propose d'aller, dès demain, voir de quoi il retourne. Les intéressés me retrouveront là-bas, devant la poterne, à 9 heures. En attendant, je vous souhaite le bon appétit et la bonne nuit, la réunion est levée.

L'assemblée se sépara toute à l'évocation de la charmante vieille dame dont le souvenir alimenta quelques moments les conversations sur le seuil de la mairie. Il était vrai que, depuis trois années, les affres de la guerre avaient quelque peu éclipsé le souvenir même de la célébrité locale, bref de la revenante de la maison Dorotte hantée. Les uns n'y croyaient pas et n'y trouvaient pas plus d'intérêt qu'à cette stupide réunion qui, une fois encore, montrait le peu de crédit que l'on pouvait accorder au directeur de la cave coopérative ; mécontents, ils repartirent chez eux sans discourir plus avant. Pour quelques autres, l'affaire Landretiot était l'occasion de redécouvrir le fantôme oublié ; perplexes, ils cherchaient qui, du cordial ou du spectre, méritait le plus leur attention. Les derniers enfin, encore plus nombreux, croyaient ferme aux apparitions et, sur la proposition de Krivaï-Vulgue, décidèrent de se retrouver chez elle : en effet, elle attendait Krugé-Bruyère qui devait apporter des potions ; ils pourraient questionner le mage sur le nouvel élixir et sur les risques éventuels d'une visite à la maison Dorotte.

Quand Krugé-Bruyère frappa et poussa la porte de Krivaï-Vulgue, à sa grande surprise, il se retrouva face à un parterre d'irréductibles convaincus de magies blanches et noires ; le mage retrouvait là l'essentiel d'une clientèle constituée depuis son arrivée à Tue-Chien : Zonguet le Bossu, les Tanesrauft Sonneur, Pinaguet et Bérouette, les Delafosse Hyacinthe et Ernestine de la Croix Rougeaud, Dudule, la P'tite paille son neveu, Robine grosse filoute l'autre bistrot, les frères Pétréos, les Pinons, les Boujas de Courteille, les Frichet de Gale-Bique, Pénaquel le rempailleur, le fils Pougnace dans son fauteuil roulant, Peïpauss le bedeau, maitre Dancinas, le Jules Lauve, le bazar Sorineau et leurs épouses, Môssieur Nano qui voulait être informé et, bien sûr, Krivaï-Vulgue la maîtresse de cérémonie, bref toute la fine fleur idolâtre de La Ferrière. Par l'entremise de Peïpauss qui en avait les clefs, on était allé à l'église chercher des chaises pour pouvoir asseoir tout ce joli monde autour de la grande table de ferme. On avait du mal à bouger un orteil tant la cuisine était bondée.

— Oh là ! Le démon serait-il de passage à La Ferrière pour vous trouver tous ici réunis comme sorciers et sorcières au sabbat, lança Krugé-Bruyère dans un sourire, tendant son sac d'herbes et de préparations à Krivaï-Vulgue.

— Ne plaisantez pas avec le diable, il pourrait vous entendre, marmonna à voix basse un des Pinons de Courteille.

— N'est-ce-pas ce que vous souhaitez ? demanda Krugé en reprenant son sérieux. Car j'ai l'impression, à bien vous

regarder, que vous avez des questions à poser auxquelles les hommes ne peuvent répondre.

— En effet, Maître, reprit Kivaï-Vulgue, fafant votre venue, je les ai conviés car il femble que le nouveau docteur prépare un vin particulier, une forte de pofion, un philtre, une panafée, peut-être même ferfe-t-il la Pierre philosophale ? Pouvez-vous nous en dire pluf ? Et qu'en penfe la vicomteffe ?

— Et la commune, la COMMUNE ? Pouvez-vous nous dire ce qu'en retirera la commune ? ajouta le maire avec empressement.

— Nous sommes bien nombreux pour la lecture des oracles… confia le mage l'air pensif.

— Votre peine n'en sera que mieux récompensée, ajouta Môssieur Nano en priant les membres de l'assemblée de verser leur obole dans la besace de Krugé qui tournait dans l'assistance.

Quand elle fut à nouveau devant lui, le rebouteux constata avec satisfaction que, malgré cette guerre qui privait chacun de tout, la pouche était bien ventrue : la magie ne connaissait pas d'heures noires, bien au contraire et les ressources de nos campagnes semblaient insoupçonnées. Le vilain petit bonhomme, au teint rendu encore plus jaune par la lueur vacillante de deux lampes à carbure allumées pour l'occasion, posa le sac à ses pieds et, approchant son siège de la table, déclara :

— Soit pour la divination mais vu la troupe, il va falloir être discipliné : je ne veux pas un mot, pas un bruit, pas un

commentaire sinon les esprits ne parleront pas. C'est bien entendu ? Muets comme des carpes !

— Comme des carpes… répondit l'assemblée d'une seule voix.

— Pour invoquer les esprits, et en particulier celui d'Amélie Dorotte von Wheelinck, nous allons faire la chaîne d'énergies, proclama Krugé-Bruyère d'un ton solennel.

— Oui, la faîne d'énergie, f'est claffique, précisa Krivaï-Vulgue à ses voisines de droite et de gauche, la Lucienne Frichet de Gale-Bique et l'Ernestine Delafosse de la Croix Rougeaud.

— Madame Vulgue, s'il-vous-plaît ! souffla Krugé-Bruyère.

— Efcusez-moi. J'efpliquais juste…

— Pour faire la chaîne, reprit Krugé, je demande à chacun de poser sa main droite sur le cœur de son voisin de droite et sa main gauche sur la tête de son voisin de gauche. Ce lien est très puissant car il scelle les forces de l'esprit et celles de l'amour et de la haine.

— Ben moi, il est pas question que le Tanesrauft Pinaguet y pose ses grosses pognes sur ma poitrine, pis quoi encore ! cria la Fernande Sorineau.

— Vous n'avez qu'à changer de place, ce n'est tout de même pas sorcier ! rugit Krugé-Bruyère.

Il s'ensuivit une vaste, longue et bruyante opération de rotation-déplacement-échange de chaises, entre celles qui ne souhaitaient point qu'on palpe leurs attributs et ceux qui ne savaient pas reconnaître leur droite de leur gauche. Enfin,

au cœur du brouhaha, on entendit Krugé-Bruyère excédé qui s'égosillait :

— Ça y'est ! C'est fini ! On peut commencer ?

Le silence revint, difficilement. Mais la chaîne humaine était en place et l'on sentait une puissance inhabituelle se dégager de chacun, s'agréger dans l'espace et emplir la pièce. Les flammes des lampes, posées sur la table, en vacillaient. Portée par la force collective, la voix de Krugé-Bruyère, méconnaissable, était devenue rauque :

— Par Astaroth, Adramelech, Lilith et Asmodée, qu'on me réponde. Est-ce que l'esprit de la vicomtesse Amélie Dorotte von Wheelinck est avec nous dans cette pièce ?

Pendant un long instant, il n'y eut pas un bruit et, à la fin de cette attente qui parut interminable, la voix de Krugé s'éleva à nouveau :

— Si la vicomtesse n'est pas prête à communiquer, la maison Dorotte le peut-elle à sa place ? Peut-elle nous révéler le secret du breuvage qui coule en ses murs ?

Après quelques instants d'un nouveau silence, une voix caverneuse, gutturale sortit de la gorge du mage dont le visage était déformé par l'effort de la transe :

— Non, c'est chose impossible…

— Eh bien, nous voilà bien avanfés ! interrompit la vieille Vulgue en rompant la chaîne pour lever les bras au ciel. Fette prophéfie, fa caffe pas deux pattes à un canard !

— …mais sachez que La Ferrière en tirera sa renommée ! poursuivit le mage épuisé par l'effort de concentration.

— Ah ! Voilà enfin une bonne nouvelle qui montre qu'on a bien fait de prendre l'affaire au sérieux, commenta Nano d'un air réjoui.

— C'est certain, Monsieur le Directeur ! acquiescèrent le père Cruche, le Jules Lauve et maître Dancinas qui ne manquaient pas une occasion de se faire bien voir.

— Moi, les maisons qui causent, j'trouve pas fa très catholique, glissa Krivaï-Vulgue à ses voisines.

— Moi les gens qui parlent tout le temps et qui rompent la chaîne, je trouve ça fatigant, déclara Krugé-Bruyère en jetant un regard noir à Krivaï-Vulgue.

La vieille, piquée par l'insinuation, fit mine d'ajuster son tablier et reposa ses mains sur la Lucienne Frichet et l'Ernestine Delafosse.

— Bon, c'est éprouvant mais je fais une dernière tentative, annonça Krugé-Bruyère. Cette fois, on ne me dérange pas et tout le monde se concentre. Erotharpal ! Bélicanseth ! Vavaroth et Méphistophélès ! M'entendez-vous ?

La lourde table de ferme émit un craquement sinistre qui fut perçu par l'assemblée comme la réponse des ombres invoquées.

— Une fois encore, je vous le demande, Seigneurs du tout et du néant. L'esprit de la vicomtesse Amélie Dorotte von Wheelinck est-il prêt à nous répondre ? Amélie Dorotte, faites-vous connaître…

Après quelques minutes et malgré tous les efforts du mage, il fallut bien se rendre à l'évidence : ce soir-là, la Vicomtesse Amélie Dorotte von Wheelinck se faisait désirer.

Krugé-Bruyère était sur le point de reprendre l'invocation quand une voix chevrotante se fit entendre pour lui couper la psalmodie sous le pied.

— Peut-être qu'en fe donnant la main, fa irait mieux ? F'est plus claffique, f'est fûr, mais fa a fait fes preuves !

F'en était trop ! Krugé-Bruyère, cramoisi de colère, se leva, ramassa sa besace et, sans mot dire, prit la porte qu'il claqua.

— Nous voilà bien avancés, Madame Vulgue, dit le maire sur un ton grondeur. Par votre faute, nous n'en saurons pas plus ce soir !

— F'est qu'il est fuffeptible ! Moi, fe que j'en disais, f'était jufte pour aider. D'ailleurs, fi vous voulez, je connais un autre mage, à La ville, très très fort dans l'art de la divination, Fir William Rabindranath qu'il f'appelle…

— Je crois que cela suffira, Madame Vulgue, je crois que cela suffira ! reprit le maire-directeur de la cave coopérative. Nous savons déjà que ce cordial ou cet élixir va donner la célébrité à La Ferrière, c'est l'essentiel. Demain, nous irons nous entretenir avec ce Landretiot et je suis sûr que, face à notre délégation, il saura se montrer conciliant. Car la coopérative peut avancer aujourd'hui de sérieux arguments de négoce et de distribution ! Le tout puissant Adolph Feknitz n'est-il pas à notre entière écoute ?

— Et l'Amélie ? interrogea Zonguet le Bossu.

— Quoi l'Amélie ? demanda Môssieur Nano.

— Eh ben, on connaît toujours pas son avis, ajouta la Bosse.

— Son avis, mon cher Zonguet, on va s'en passer ! rétorqua le maire. Ce n'est tout de même pas une revenante qui va mettre des bâtons dans les roues d'une commune en chemin pour la gloire et la fortune ! L'Amélie, elle nous a déjà fait assez de publicité comme ça par le passé, alors cette fois, c'est dit, on va se passer de ses services, mon cher Zonguet.

Le lendemain matin, une délégation d'une vingtaine de personnes attendait à la maison Dorotte, devant les grilles de la poterne. Rotram le Lion sortit et les informa que le docteur était à La ville et qu'ils ne pourraient le voir qu'en début de semaine prochaine, le mardi après-midi. Dépitée, la petite troupe se sépara donc à contrecœur. Faute de téléphone, Nano demanda au gardien de prévenir qu'ils reviendraient donc le jour des consultations, plutôt dans la soirée après le travail de chacun.

Deux jours plus tard, Krugé-Bruyère était passé à la maison Dorotte pour prévenir ses amis que leur tranquillité risquait d'être dérangée. Pour sa part, il avait fait de son mieux dans ce qu'on appelait déjà « l'affaire de l'élixir » mais la cupidité et la curiosité malsaine avaient, semble-t-il, pris le pas sur les frayeurs ancestrales : il fallait s'attendre à des visites imminentes. Rotram avait remercié et rassuré Krugé : ils avaient déjà vu la délégation et comptaient rester le plus discrets possible ; de toutes manières, la question concernait essentiellement le docteur Landretiot et, justement, ils soupaient avec lui le lundi suivant.

29 LA VICOMTESSE REVIENT

Lundi 12 octobre 1942

Ce lundi donc, le docteur Landretiot reçut ses hôtes avec une exaltation à peine contenue, comme celle d'un enfant tout excité le soir de noël.

— Ah mes amis ! Si vous saviez comme je me réjouis de vous recevoir. Ce repas me fait presqu'oublier que nous sommes en guerre ! Je me délecte tout autant lorsque je vais au château discuter musique avec la baronne et ce bon Waldseemuller, un Allemand je sais, je sais, mais les connaisseurs sont tellement rares… Néanmoins, il me faut vous avouer que, là-bas, je boude parfois mon plaisir. Car je soigne le baron et il n'est pas souvent d'humeur facile ; sa santé est capricieuse, tout comme lui et je dois dire que ses coups de gueule m'intimident un peu… Un vrai tempérament de cochon ! Au fait, à propos de goret, je ne sais pas si vous sentez, mais comme promis, mon « porc » bourguignon mitonne déjà depuis quelques heures…

— Nous sentons bien, Docteur, répondit Rotram, un véritable fumet à réveiller les morts !

— Et mon pâté, fera-t-il lever les revenants de la maison Dorotte ? demanda Florent Riol en tendant, dans un demi-sourire, une terrine au docteur qui en renifla l'odeur avec grand contentement.

— Ah, Monsieur Riol ! Allons la goûter avant que les esprits ne s'en emparent ! Suivez-moi à la salle à manger.

Le repas se déroula sous les meilleurs auspices, justement arrosé par un Hospices de Beaune que le docteur Landretiot avait sorti dont ne savait où.

— Ce vin me vient du weinfuhrer Adolf Feknitz. Par l'intermédiaire de ce bon Waldseemuller, je m'occupe de sa santé et cela me vaut quelques petits privilèges… Mais rassurez-vous, mes liens avec l'occupant sont exclusivement professionnels.

— N'aurons-nous pas à goûter à votre production personnelle ? En digestif, peut-être ? s'enquit Riol. On dit au village qu'il pourrait s'agir d'un cordial, ou d'une liqueur, ou d'un élixir digne de celui du docteur Albidal et qui pourrait même rendre la commune célèbre…

— Mon pauvre ami, on dit vraiment n'importe quoi ! Ma production se résume à un petit vin de pays tout simple, une vigne que m'a léguée ma mère près de La ville et, croyez-moi, vous n'avez pas à regretter celui que je vous sers ce soir, et de loin !

— Pourtant, il faut que je vous dise… Une délégation conduite par monsieur Nano, le directeur de la cave coopérative, souhaite s'entretenir avec vous de votre production. Ils comptent venir demain dans la soirée, à la fin de vos consultations, informa Rotram.

— Ah, je vois… Ce sont ces deux vauriens de la semaine dernière… Mais qu'ont-ils été raconter, qu'ont-ils été raconter ??

— Je les connais, précisa Florent Riol, ce ne sont pas de mauvais bougres, juste des gamins un peu trop livrés à eux-mêmes.

— Peut-être bien, mais croyez-moi sur parole, ce vin rouge est quelconque et je n'ai pas les talents d'un Albidal ! D'ailleurs, je n'ai à me justifier de ce que je fais auprès de personne. C'est un comble, vous ne croyez pas ? Bientôt, il me faudra peut-être des tickets pour boire mon propre vin, et aussi pour écouter les grands airs ? Mais que fait-on de ma vie privée ? Vous savez, j'ai longuement réfléchi cette semaine : les visites se multiplient, on me vole, on m'espionne, bref, ça devient intolérable. Moi, j'ai choisi la maison Dorotte, j'ai décidé de m'enterrer dans ce trou justement parce que je recherche la campagne, le calme, la tranquillité et parce que je souhaite écouter ma musique quand bon me semble et en toute quiétude. Je crois d'ailleurs que vous également, Monsieur Riol, vous n'aimez guère la compagnie ? Je vous ai vu plusieurs fois rebrousser chemin à la rencontre d'un quidam…

— Hum ! Hum ! Mon cousin se remet péniblement de sa dépression… On a dû vous dire, il a perdu….

— Je sais, je sais, et ce ne sont pas mes affaires… Pour ma part, je souhaite simplement mettre un terme à ces vols, à ces intrusions qui se multiplient. Je veux être chez moi, vous comprenez, chez moi !

— On va réparer le mur, en m'y mettant avec Florent, c'est tout juste l'affaire de deux jours, proposa Rotram, le docteur Albidal paiera le temps passé…

— Soit, dit Landretiot, il est vrai que mon confrère peut bien assurer la sécurité de ses locataires. Mais le mur ne suffit pas, il nous faut quelque chose de plus radical. Comme je vous l'ai dit, j'ai bien réfléchi et je vous propose une solution qui devrait écarter les importuns pendant un bon moment, une solution qui devrait même nous divertir un peu… Pourquoi nous en priver, l'époque est tellement sinistre ? D'ailleurs, pour conclure cette excellente soirée, je vous propose d'aller au grand salon écouter dans le cadre qu'elle mérite la Walkyrie de ce cher Wagner. Après ce moment de pur bonheur, je vous expliquerai mon plan…

Mardi 13 octobre 1942

Le lendemain dans la soirée, une délégation partie de la mairie sous la conduite de Nano prit le chemin de la maison Dorotte, décidée à prendre la mesure de la « découverte » qui pouvait changer l'avenir de la commune. Bien entendu, sans recours possible au téléphone, la petite équipe s'avançait vers la grande bâtisse à nouveau à l'aventure : pourraient-ils, cette fois, rencontrer le docteur Landretiot ? Assurément, la chose semblait envisageable puisque c'était l'après-midi des consultations, comme Rotram l'avait signalé. Tous espéraient cette confrontation et, à la traversée du bourg, les discours allaient bon train en cette fin d'après-midi où la révélation des frères Bouteloup était analysée sous toutes les coutures. Le temps était venu d'une réponse à la

question capitale qui alimentait les conversations depuis près d'une semaine. Nano dirigeait les débats et, chemin faisant, revoyait sa copie pour préparer la rencontre décisive. Fallait-il voir dans « l'affaire Landretiot » une future corne d'abondance ou, au contraire, les prémices d'une concurrence qui, les temps meilleurs revenus, nuirait à une économie locale déjà déstabilisée par la fermeture imminente des mines ? L'inventeur serait-il intraitable ou au contraire, signe du temps, prêt à collaborer et partager sa découverte ? Il faudrait s'enquérir de la méthode de vinification, de cette si curieuse technique du goutte à goutte, définir la zone de production, les secteurs d'achalandage, en somme préciser le buziness-plan comme on dirait plus tard. Pour Nano, la commercialisation pouvait s'envisager sans délai car, même en cette période d'occupation, un docteur en médecine avait facilement accès à tous les produits des industries chimique et pharmaceutique. Certains demandèrent si Krugé-Bruyère, dont la prestation n'avait pas fait l'unanimité la semaine précédente, ne trempait pas dans la combine du docteur car lui aussi s'y connaissait en élixir de jouvence. Sur la lancée, Tanesrauft Pinaguet, vite rabroué par Nano, demanda même si le fantôme d'Amélie n'était pas également dans le coup. En conclusion de ce séminaire de crise, Môssieur Nano avait affirmé que la coopérative ne pouvait pas se permettre de rater une seconde fois une telle occasion : on connaissait des apéritifs, des digestifs, des panacées qui avaient fait la

renommée de contrées entières et la richesse de leurs négociants. Il fallait en avoir le cœur net.

Le petit groupe, toujours en plein conciliabule, arriva à la poterne où il constata que la place était déserte. Parvenus au perron de la maison Dorotte, les visiteurs durent également se rendre à l'évidence : la voiture du docteur n'était pas là, ni dans la cour, ni dans le garage dont on s'était permis d'entrebâiller la porte. Certainement le médecin avait-il été appelé en urgence. La compagnie s'apprêtait à rebrousser chemin quand Môssieur Nano prit à nouveau la parole et les choses en main. En effet, la délégation avait fondu comme neige au soleil depuis la dernière visite et le maire sentait qu'une nouvelle tentative infructueuse serait fatale à la conduite du projet. Certes, il avait toujours à ses côtés quelques propriétaires ou producteurs, le Tienne Cruche, l'Émilie Vignon, la Marie Pouquelin et maître Dancinas. Mais pour le reste de la troupe, Zonguet, les Tanesrauft Pinaguet et Bérouette, Dudule, le Bazar Sorineau et les Boujas de Courteille, il savait bien qu'il s'agissait d'un ramassis de bons-à-rien et de croit-à-tout dont la préoccupation essentielle était de savoir si le docteur Landretiot avait vu le fantôme.

— L'affaire est assez grave pour ne pas la reporter encore une fois, dit Nano. Je vous propose d'entrer et de patienter dans la salle d'attente. Le docteur Landretiot ne devrait pas tarder et puis cela nous donnera un peu de temps pour affiner notre stratégie. Venez, ce doit être par cette porte avec le panneau « Frappez et entrez ».

La proposition parut raisonnable, ils frappèrent et entrèrent à la queue-leu-leu. Le couloir, interminable, était à peine éclairé par une lueur naturelle mais blafarde venue d'on ne savait où. Ils se déplaçaient à tâtons, le second mettant ses pas dans ceux de celui qui précédait. Première déconvenue : on constata que la porte juste à droite, celle de la salle d'attente comme le mentionnait un petit écriteau difficilement lisible dans la pénombre, était fermée à clef.

— Mince, et comment qu'on fait ? demanda le Bazar Sorineau qui, plus intrépide ou plus stupide que les autres, conduisait le groupe dans ce palais lugubre où Dédale lui-même n'aurait pas fanfaronné.

— Et bien, essayez les autres ! Il s'en trouvera bien une d'ouverte, répondit Nano irrité.

Les trois suivantes, celles du bureau, de la pharmacie, de la salle de pansement, ne donnèrent pas plus de résultat. Le docteur Landretiot avait tout barricadé et le gros de la troupe était déjà arrivé au fond du couloir et s'agglutinait dans ce cul-de-sac sans lumière.

— Il faut faire demi-tour, il n'y a plus rien par là ! lança le Bazar Sorineau à ceux qui affluaient encore vers l'accul.

— Drôle d'idée de tout fermer à double tour ! constata la Marie Pouquelin.

— D'un autre côté, c'est un peu normal si on vient le visiter régulièrement... répondit le Père Cruche.

Le groupe, au terme d'un délicat mouvement de rotation auréolé d'ondulations qui poussaient les corps les uns contre les autres dans un épouvantable désordre, réussit à partir en

sens inverse. Au niveau du grand escalier, la fine équipe prit la seconde branche du couloir, perpendiculaire à celle qu'ils venaient d'emprunter. Toutes les portes à main droite étaient à nouveau closes. Soudain, Tanesrauft Bérouette, qui s'était retrouvé en tête de cortège, s'écria en poussant une lourde huisserie de chêne :

— Celle-ci est ouverte, on peut entrer !

Le groupe s'engouffra dans la pièce dont la pénombre valait celle du couloir. Cependant, deux hautes et fines raies de clarté filtraient par l'entrebâillement de lourds rideaux de velours tirés sur deux fenêtres immenses. Malgré les volets presque fermés à l'extérieur, les bandes de lumière laissaient deviner, dans la demi-obscurité accentuée par le contre-jour, les dimensions magistrales du lieu particulièrement haut de plafond.

— Visez un peu la cathédrale ! murmura Zonguet le Bossu visiblement impressionné.

— Sûr, aussi froid et aussi humide qu'une église, acquiesça un des Boujas de Courteille dont les pieds marinaient dans une petite flaque.

En effet, le dallage de la pièce qui semblait vide de meubles suintait l'humidité par les joints.

— Si c'est pas malheureux de voir ça dans une maison, et chez un docteur en plus, soupira l'Émilie Vignon qui, bonne ménagère, évaluait déjà la somme de travail à fournir pour remettre les lieux en état.

— Et les papiers, vous avez vu les papiers peints, ajouta maître Dancinas en tirant sur un lai qui, détrempé, presque entièrement décollé, s'effondra sur le sol en s'enroulant sur lui-même.

— C'était certainement une salle de réception que le docteur Albidal n'a pas jugé bon de rénover, précisa Môssieur Nano sur ce ton plein de suffisance dont il était coutumier. Il est vrai que la maison semble vaste et cette pièce n'a pas du être occupée depuis la vicomtesse Dorotte von Wheelinck.

Ces constatations pleines de bon sens auraient pu encore durer longtemps si, soudain, une forte voix, presque immatérielle car venue des hauteurs, n'y avait mis fin, comme si l'évocation de la vieille dame avait réveillé l'esprit de la maison Dorotte.

— QUI TROUBLE LA MAISON ?

À ces mots résonnant dans le désert froid du grand salon, la petite compagnie se figea, tétanisée, stoppée net dans son inspection. Seules les têtes se levèrent dans un même élan de surprise et de frayeur et les regards scrutèrent, effarés, la pénombre pour tenter d'y découvrir l'auteur du message laconique.

— QUI TROUBLE LA MAISON ? EST-CE VOUS, TUEURS ? reprit la voix de plus belle.

C’en était déjà trop pour Tanesrauft Pinaguet qui, peu téméraire de nature et les idées obscurcies par les gnôles prises depuis le petit matin, avait refranchi le seuil de l’enfer, pris le labyrinthe à contresens et couru, hagard et hurlant, vers la sortie. Il trébucha sur la dernière marche, roula sur les graviers de la cour, se releva et, titubant, s’éloigna tant bien que mal par l’allée du parc, fou de terreur et répétant à qui voulait l’entendre :

— Ils sont là ! Ils sont là ! Elle est revenue…

Dans le grand salon, le spectacle continuait : son et lumière ! La voix avait repris la psalmodie prophétique et les visiteurs pouvaient maintenant repérer une curieuse silhouette fantomatique, grâce au halo jaunâtre et tremblotant qui l’entourait : c’était celle d’un vieillard barbu, ou plutôt d’un demi-vieillard car le maigre corps de l’homme, sans jambes, était comme coupé au niveau du bassin et tremblait dans un mouvement lent, incertain, d’avant en arrière, de droite et de gauche. Le visage cave, aux traits presque décharnés, était rongé par une barbe fournie et taillée en pointe. Les cheveux longs et blanc lumineux attachés vers l’arrière, renforçaient l’image de mage celtique. Les mains, longues et osseuses, tendues vers l’avant dans un geste d’offrande, tenaient en coupe une sorte de boule diaphane.

— Veuillez saluer le vicomte Johann Dorotte von Wheelinck, lança l’esprit d’une voix gutturale. Sachez qu’il veille sur sa compagne disparue et la maison délaissée. Il tient vos vies entre ses mains, tueurs…

Soudain, l'apparition disparut et l'assistance scruta, dans un clignement des yeux, les hauteurs de la pièce, cou cassé en arrière, tête à la renverse presqu'à en perdre l'équilibre. Mais déjà la voix avait repris à l'opposé et le petit groupe, médusé, se tourna d'un bond. Au cours de la manœuvre, le Bazar Sorineau et le Père Cruche perdirent l'équilibre. Après une envolée orbitale, ils se retrouvèrent assis par terre, culs plantés sur les dalles qui transpiraient l'eau glacée, bras tendus derrière le dos pour soutenir leurs bustes penchés en arrière, têtes rivées vers la nouvelle apparition. En fait, elle n'était pas si nouvelle, car c'était toujours Johann qui parlait, comme s'il s'adressait à la sphère qu'il tenait à bout de bras :

— Amélie, quel sort réservez-vous aux tueurs et aux monstres ?

En moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, le revenant s'était à nouveau évaporé pour réapparaître encore ailleurs, flottant dans les limbes.

— Mais nous n'avons tué personne ! bafouilla Nano qui, hésitant entre son solide sens pratique et l'affolement général, commençait à douter lui aussi et à accorder une certaine légitimité au fantôme, au point de lui répondre.

— Êtes-vous sûrs de n'avoir tué personne, Môssieur Nano ? questionna le demi-vieillard chenu qui continuait de plus belle la valse de ses apparitions clignotantes aux quatre coins des hauteurs du grand salon. Revenu à sa place initiale en un clin d'œil, il continua :

— Moi, je connais tous vos secrets, tous vos mensonges et je sais que vous êtes tous des sournois, des menteurs, des

arracheurs de dents, même des assassins, des tueurs de tout-petits, des tueurs de vieilles dames, des tueurs de mineurs… Vous en souvient-il des nouveau-nés laissés dans la grotte de Tue-Chien ? De Sixte Utah, de Zurbaritze de Logide, de Phalanstère ?…

— Sixte Utah, Zurbaritze… répétèrent Tanesrauft Berouette, Zonguet le Bossu et Dudule en chœur.

— Phalanstère, Phalanstère…. mais, mais…, répéta le maire hébété.

Avec un large effet de manche, les trois bras du vicomte Johann Dorotte von Wheelinck —car maintenant trois fantômes tremblotaient dans les limbes ou plutôt le vicomte était triple— se levèrent et, dans un geste vengeur, jetèrent les sphères. Les boules décrivirent de larges boucles et s'illuminèrent un instant en traversant les raies de lumières qui s'échappaient des rideaux mal tirés. L'une d'entre elles percuta le sol à quelques pas de Nano et Dancinas qui, par réflexe, encadrèrent leur visage de leurs bras pour se protéger. Une autre tomba entre le Bazar Sorineau et le père Cruche qui, d'assis, passèrent à la posture allongée et se roulèrent frénétiquement par terre. La troisième n'épargna pas le petit groupe des femmes, l'Émilie Vignon, la Marie Pouquelin et l'Ernestine Boujas qui coururent en tous sens, battant des bras et caquetant d'affolement. Une curieuse musique s'élevait maintenant dans le grand salon, rythmait et accompagnait la débandade : cette puissante voix de baryton-basse, n'était-ce pas celle du magicien Klingsor, dans l'acte II du Parsifal de Wagner ? Roulement de timbales,

fracas de cymbales, les boules explosaient… Des gerbes de flammes blanches et lumineuses jaillissaient, zébraient le dallage et progressaient vivement entre les visiteurs pris au piège et de plus en plus lamentables : l'épouvante se lisait sur les visages. De nouvelles sphères rejoignirent les premières, quatre, cinq, six, sept… sept le chiffre des sept bêtes de l'Apocalypse ! La lueur blanche qui se propageait au sol, enfla, s'intensifia pour bientôt devenir aveuglante, fit disparaître, par sa clarté, l'image du triple demi-spectre déchaîné dans les brouillards éthérés. Car une âcre fumée tamisait la lumière, brûlait les yeux qui pleuraient, emplissait les bouches et les poumons, collait aux visages, aux mains, aux vêtements. Dans la panique, on trébuchait, on s'accrochait, on se renversait, on heurtait des corps qui barraient le passage, on cherchait la porte dans une mêlée anarchique. La petite troupe franchit l'horrible couloir et, dans une course effrénée, rythmée par le claquement des portes ouvertes et fermées, les chocs sourds contre les cloisons, le bruit des pas, elle se précipita vers la sortie et le parc où elle disparut sans demander son reste…

— Mes amis, mes amis ! Je crois bien que notre spectacle a été des plus réussis ! proclama le docteur Landretiot, tirant sur sa fausse barbe et encore tout excité par la représentation qu'ils venaient de donner à guichets fermés.

— Et ce monde, et ce monde ! reprit-il. Inespéré, non ? Si je m'attendais à une telle affluence !

— Moi, il y a longtemps que je n'avais pas ri de la sorte ! enchaîna Rotram avec un large sourire. Il fallait voir les têtes

des Tanesrauft, du Zonguet et du Dudule ! Avez-vous vu celles du Bazar Sorineau et du père Cruche, culs dans les flaques ? Et celle du Nano quand j'ai parlé des mineurs…? Blanc comme un linge, notre pauvre maire, il ne doit pas avoir la conscience bien tranquille…

— Et ce feu d'artifice à l'envers, quel succès ! lança à son tour Florent Riol. Mais, docteur Landretiot, quel est donc ce prodige et qu'y avait-il dans les sphères ?

— Ah, ah ! C'est un petit secret, Monsieur Riol, mais à vous, je vais le confier. J'ai expérimenté la chose jadis à la Faculté, pendant mes cours de physique-chimie, et ma qualité de médecin me permet de m'en procurer sans trop de difficulté. Il s'agit de magnésium et il n'y a pas de magie, c'est simplement une réaction : ce métal s'enflamme au contact de l'air et de l'eau et pour ce qui est de l'eau, le dallage du grand salon est une véritable éponge détrempée ! Il va d'ailleurs falloir que je m'occupe de ce problème.

La conversation allait bon train et un invité de dernière minute aurait trouvé la scène particulièrement cocasse : les trois hommes, éclairés par de petites lampes à huile et accoudés à la balustrade de la coursive encadrant le grand salon, regardaient du haut de leur perchoir le théâtre encore fumant de ce qui, quelques instants auparavant, était encore un champ de bataille ; plus insolite encore étaient leur allure et leurs déguisements de magiciens d'opérette.

— Dans cet accoutrement, nous avons parfaitement donné le change, plaisanta Florent Riol en lissant d'une main sa longue barbe blanche. Quelle idée magistrale que cette

triple apparition du feu mari de la vicomtesse. Mais où vous êtes-vous procuré ces costumes ?

— Cela n'est pas tout jeune et sent un peu la naphtaline, répondit le docteur Landretiot. Vous connaissez maintenant ma passion pour la musique et le théâtre. Et bien, dans mon jeune temps, nous avions monté une petite troupe avec l'idée un peu folle de présenter un opéra-bouffe presque oublié : le Chilpéric de Hervé. Après quelques représentations sans suite, je n'ai pas résisté à l'envie de conserver quelques barbes, perruques et longues tenues blanches, souvenir de ce chœur de druides dont je faisais partie. Quand l'idée m'est venue de faire revivre l'esprit de la maison Dorotte pour éloigner les importuns, je me suis rappelé ces oripeaux. Nous ne pouvions tout de même pas jouer les Amélies, nos voix nous auraient trahis : j'ai donc pensé à ce cher Johann Dorotte von Wheelinck. La présence de cette coursive à plus de trois mètres du sol était inespérée pour donner à nos personnages fantomatiques ce côté aérien qu'ils méritaient, encore accentué par cette rambarde masquant nos jambes. Et pour couronner le tout, je me suis dit qu'il nous fallait une belle envolée lyrique et, au plus fort de la tragédie, j'ai mis sur le phono un extrait de ce cher Wagner. On se serait presque cru à Bayreuth, non ?

— Tout à fait, Docteur ! acquiesça Florent Riol. Tout y était ! Un véritable succès ! Avec ces fantômes en pleine forme et la publicité que vont leur faire nos amis dans tout le pays, je pense que nous ne sommes pas prêts de revoir un chat tourner autour de la maison Dorotte. C'est ce que vous

vouliez, Docteur. Mais les clients risquent également de se faire rares… Vos affaires ne vont-elles pas en pâtir ?

— Oh là là ! J'ai déjà bien assez à faire avec mes patients de La ville et le dispensaire de ce cher Wolfgang. C'est au calme que j'aspire, Messieurs, au calme, à la tranquillité ! J'espère en effet qu'à leur tour mes revenants vont bien jouer leur rôle de chiens de garde, s'exclama Landretiot, tirant à nouveau sur sa longue barbe blanche pour découvrir la sienne propre. Allez, descendons à la cuisine prendre un verre bien mérité, celui de notre victoire sur l'envahisseur indélicat, le curieux impénitent et les larrons de tous poils !

Grâce à la mise en scène du docteur Landretiot, la maison Dorotte retrouva sa réputation perdue quelques années auparavant avec l'emménagement du docteur Albidal : ses caves profondes et interminables, son grand salon rongé par la lèpre et l'humidité, ses enfilades de couloirs lugubres où déambulaient le vicomte et la vicomtesse inspiraient à nouveau horreur et crainte. Mieux encore, on aurait dit que la maison elle-même avait retrouvé son souffle ancien où s'inscrivaient l'abomination, le crime et les destinées de ces âmes contraintes à errer dans la peine. Une bonne part des pièces avait entamé sa savante mutation et, dans ces espaces désolés, les bruits, les craquements, les crissements des insectes dans le bois des parquets et des poutres, le tassement des murs, le grincement des briques contre les briques, le gémissement des huisseries, la lente

désorganisation des papiers attaqués par les moisissures, tout ce long travail de décomposition prenait une ampleur lugubre, une résonnance sans fin qui emplissait la maison toute entière d'une vie, surtout nocturne, presqu'intolérable. Pourtant le docteur Landretiot semblait se complaire dans cet environnement hostile et lourd de signification.

30 PAPA SIMON EST CONFISQUÉ

Mercredi 14 octobre 1942

La Maison Dorotte assurément hantée ! La nouvelle avait rapidement fait le tour du pays. Pourtant la délégation, défaite et honteuse, était rentrée à La Ferrière dans la plus grande discrétion. Ce n'est que le lendemain soir, le coup de l'émotion passé, que certaines langues s'étaient déliées au bistrot de l'Évangeline où Zonguet le Bossu, Tanesrauft Bérouette et Pinaguet, Dudule et les Bouja de Courteille, bien éméchés comme à l'habitude, avaient fini par lâcher le morceau. On s'était rassemblé pour parler de la future Saint-Simon d'Automne, laquelle, après trois années d'interruption pour cause d'invasion, devait avoir lieu quinze jours plus tard, à la fin du mois : le maire l'avait promis !

— Cette année, la Confrérie a désigné Pénaquel la rempaille comme grand maître des Simoneux, annonça Peïpauss le bedeau.

— Et pourquoi toujours un bonhomme ? demanda l'Évangeline évasive, campée derrière son bar.

— C'est-cest-cest… la tra-tra… dition ! répliqua Dudule sans détours (ou presque).

L'ancien cafetier bègue, le béret vissé sur l'œil et la lippe mauvaise, traîna avec effort sa jambe de bois en direction de la rousse Évangeline, à la main un verre vide tendu vers la propriétaire. Il reprit :

— Ya-ya-ya… pas d'histoires ! Dé-dé-dé… jà qu'on accepte les fe-fe-fe… melles comme patronnes de bi-bis… trot !

— T'étais bien content, malpropre, de la trouver la femelle pour t'acheter ton fonds ! rétorqua l'Évangeline en servant au Dudule un canon de mauvais rouge coupé d'eau. Méfie-toi que la femelle elle te ferme pas le robinet, ingrat, t'as vu ton ardoise ?

— Zurbaritze de Logide n'étant plus, coupa Peïpauss, la charge de grand faiseux revient de droit à Krugé-Bruyère que Môssieur le maire a déjà contacté. Il sera assisté, comme à l'accoutumée, par la grande ravaudeuse Krivaï-Vulgue.

— F'est la dernière année, lança cette dernière. Je ne fens plus mes doigts et je n'y vois goutte. Va falloir que la Confrérie des Fimoneux vouaille à en trouver une nouvelle, un peu plus jeunette.

— Allez, allez ! Vous allez tous nous enterrer, Krivaï, et certainement encore bien des Papas Simon ! plaisanta Rotram le Lion.

— F'est fela ! F'est fela ! Moque-toi, grand nigaud de chercheux ! ronchonna la vieille.

— Pour les chercheux, nous avons de la chance, reprit Peipaüss chef de cette charge quasi héréditaire, ils sont encore tous présents à La Ferrière : moi-même, Tanés-le-Bouc, Zonguet et Rotram.

— On ne peut pas en dire autant des porteux, continua Rotram. Sixte Utah, le Jauni, Faussadier la pompe, la P'tite Paille, le Suze et Phalanstère manquent à l'appel : six sur huit, ça fait beaucoup ! Il va peut-être falloir voir du côté des femmes, même si les traditions…

— Ça-sa-sa… jamais ! hurla Dudule furibond.

— Ça jamais ! renchérirent en chœur Tanés-le-Bouc, Tanesrauft Berouette, Zonguet le Bossu et le Gégé Bouja (de Courteille).

— Pourtant, Krivaï-Vulgue, c'est bien une femme… réfléchit à haute voix Tanesrauft le sonneur-tambour-de-ville, dernier grand maître des Simoneux en titre.

— Non, Krivaï-Vulgue c'est pas une femme, rétorqua Tanés-le-Bouc avec sa logique habituelle, c'est la grande ravaudeuse ! Et tant qu'y aura encore des hommes dignes de ce nom à La Ferrière, les Porteux, ça s'ra des gars, c'est la tradition, un point c'est tout !

— Si vous voulez que ça soit des gars, ça sera des gars, conclut Rotram. C'est pas le moment d'entrer dans des débats œcuméniques !

— Cul de tes niques toi-même ! s'exclama Tanés-le-Bouc. Foi de Simoneux et moi vivant, c'est pas demain la révolution de la Saint-Simon et pas de femelles chez les porteux !

— Ça ferait pourtant pas de mal, ajouta Évangeline rêveuse en essuyant un verre. Parce qu'avec tout le ramassis de bois-sans-soif, de bons à rien, de trousseurs de filles et de bracos que vous êtes, un peu de douceur et beaucoup d'idées ne feraient pas de mal…

— Toi, coupa le Gégé Bouja, occupe-toi de ton bistrot et viens plutôt nous servir à boire ! Ah, si y voyait ça ton père, le Tête de Flammes, que des gamines la ramènent…

Peïpauss le bedeau reprit la parole :

— Cette année, chers Simoneux, la tâche des chercheux sera difficile. Car, en ces temps d'occupation, le moindre bout de ficelle, la moindre brindille ont de la valeur et rassembler les matériaux utiles à la fabrication de Papa Simon ne va pas être simple.

— Pour les perches de noisetier et le bois, il n'y a pas de problème, je m'en occupe, déclara Rotram à la satisfaction générale.

— Pour la paille, j'en fais mon affaire ! clama le Gégé Bouja. On en a suffisamment de reste à la ferme…

— Mais pour la farine et le sel, il ne faut pas y compter, reprit Peïpauss. La Confrérie ne nous en voudra pas, disette oblige, de les remplacer par du plâtre —il m'en reste un sac au presbytère— et du sable. Pour les taies, les torchons et les mouchoirs nécessaires à la confection du suaire, ce sera dur mais pas impossible et je vous demande de soutenir les chercheux dans leur quête, en informant tout un chacun que c'est la tradition même qui est en jeu.

Et là, soudain, comme dans un cri du cœur et sans qu'on s'attende à pareille révélation, Pinaguet dit Tanés-le-Bouc était parti dans les confidences :

— Va pour la quête, va pour sonner de la corne d'os, mais en tout cas, pas question de passer chez le docteur à la maison Dorotte !

— Ah ça non, pas question ! appuya Zonguet le Bossu, soutenu par les signes de têtes approbatifs du Tanesrauft Bérouette, du Dudule et des Bouja de Courteille.

— Et pourquoi donc, s'il-vous-plaît ? s'enquit Peïpauss, le chef des chercheux.

— Eh ben, cause au fantôme… Il est revenu ! lâcha le Bouc, presque soulagé que l'affaire soit enfin étalée au grand jour.

La nouvelle produit l'effet escompté et l'assemblée, d'abord médusée, voulut bientôt tout savoir : on questionna avec empressement Pinaguet et ses proches voisins. Flattés de l'intérêt qu'ils suscitaient, les héros de la « fête » ne se privèrent pas de livrer tous les détails de leur épopée de la veille. Au plus fort de l'excitation et du brouhaha, Krivaï-Vulgue, encore septique, interpella Tanès-le-Bouc et Zonguet le Bossu :

— Le Bouc et la Bosse, f'est pas encore une nouvelle invention de vos foulographies ?

— Si on a pas vu l'Amélie qui devait être derrière, se défendit Tanés-le-Bouc, on a bien vu son mari, je le jure, vu de nos yeux vu ! Il s'est même présenté, vicomte Johann Dorotte von Wheelinck qu'il a dit, il… ils étaient même partout, ça allait, ça venait, ça disparaissait, partout que je

vous dis ! Si vous voulez pas nous croire, allez donc demander à Môssieur Nano, not' maire, il était là, il a tout vu lui aussi et il a même failli faire une crise cardiaque en revenant chez lui, c'est Krugé-Bruyère qui nous l'a dit.

L'argument était de poids : si le maire lui-même avait été témoin de l'apparition, il ne faisait plus aucun doute que la maison Dorotte était hantée. Comme venait de le dire Tanesrauft Pinaguet, Môssieur Nano était bien rentré chez lui, la veille au soir, à bout de souffle et la main vissée sur le cœur.

— Va chercher un docteur, vite, un docteur ! avait-il demandé à sa femme en s'affalant, blême, sur le canapé de la salle.

— Le docteur Landretiot, à la maison Dorotte ?

— Surtout pas, malheureuse, surtout pas… Un autre…

— Mais tu sais bien qu'il n'y en a pas d'autre, à La ville c'est aussi le docteur Landretiot. Après, il faut aller bien plus loin, ça va mettre des heures…

— Il sera trop tard… Alors, va chercher Krugé-Bruyère, va vite chercher le rebouteux…

Et la mère Nano, Albertine de son petit nom, était montée au pas de course à Tue-Chien. Par chance, le rebouteux s'y trouvait et ils étaient repartis en toute hâte vers La Ferrière. Krugé trouva le maire allongé, le teint passablement cireux. Bien que ne l'ayant vu qu'une fois, il reconnut facilement le petit homme courtaud et replet qui l'avait convoqué à la

mairie quatre mois auparavant, en mai 42, pour le charger de construire le prochain Papa Simon. Pourtant, ses minuscules yeux bleus enfoncés dans les chairs molles étaient presque éteints ; mais son crâne en boule de billard subitement tronqué par un front bas coiffant un groin proéminent ne pouvait s'oublier.

— Vous n'avez vraiment pas bonne mine, Monsieur le Maire, que s'est-il passé ? On dirait que vous avez vu le diable (c'était une des expressions favorites de Krugé) !

— Ah, ne m'en parlez pas, ne m'en parlez pas ! lâcha Nano repris de tremblements. Ça n'en était pas loin, j'ai vu, j'ai vu… J'ai eu… la frousse de ma vie…

— Calmez-vous, calmez-vous ! Je ne sais pas ce que vous avez vu mais, en effet, vous avez du avoir une sacrée peur. Si vous n'avez pas fait une attaque, vous n'en êtes pas passé loin ! Vous avez de la chance… Prenez cette potion et avalez d'un coup, dit Krugé en tendant une fiole au maire. C'est un peu amer mais ça devrait faire effet et vous rendre vos couleurs. Vous êtes gris comme un âne, si je puis me permettre. Il faudrait peut-être consulter le docteur…

— Certainement pas, certainement pas… D'ailleurs je vais déjà beaucoup mieux, ce doit être vos herbes, je vous remercie Monsieur Krugé…, dit le maire en se soulevant pour s'asseoir sur le canapé. Je vais aller me reposer, Albertine, raccompagne Monsieur Krugé… Je vais aller me coucher et après une bonne nuit de repos, demain, je serai sur pied.

Le lendemain, Nano était sur pied, encore un peu secoué, mais sur pieds. Il n'était pas question qu'il consulte le docteur

Landretiot, vu l'état dans lequel ils avaient laissé son salon, ravagé par les feux courants et puant de fumées âcres. Il n'était plus question non plus de résoudre l'énigme de l'élixir, de la panacée, du cordial, du vin rouge ou de je ne sais quoi encore. Le directeur de la cave coopérative avait décidé de mettre définitivement une croix sur cette maudite affaire, même si l'avenir de La Ferrière devait en pâtir. En définitive, il n'était plus question de remettre les pieds à la maison Dorotte, une fois avait suffit, et quelle fois ! Quand on le questionna plus tard sur l'épisode douloureux, il déclara haut et fort qu'il ne voulait plus jamais entendre parler de tout ça, jamais, qu'il ne s'était rien passé, qu'on oubliait tout, les insinuations, les accusations, Utah, Zurbaritze, Phalanstère, les nouveau-nés de la grotte de Tue-Chien et, surtout, qu'on n'allait plus jamais traîner autour de cette damnée bicoque. Si les Ferrois avaient besoin du médecin, ils le feraient venir à domicile, un point c'était tout.

Chez l'Évangeline où la soirée touchait à sa fin, on en arriva aux mêmes conclusions. En un, le docteur pouvait bien faire ce qu'il voulait de sa récolte, c'était son droit et ça n'intéressait personne. En deux, pour les fantômes, on s'était bien débrouillé de l'Amélie, on ferait pareil avec le Johann ; il suffisait d'éviter la bâtisse et d'interdire aux enfants d'y aller traîner. En trois, pour la Saint-Simon, on se passerait du mouchoir du docteur Landretiot. Et en quatre, de toutes

manières, on n'avait pas besoin du-dit docteur, puisqu'on avait Krugé-Bruyère…

— Bien, maintenant il nous faut clore cette réunion de la Confrérie des Simoneux, claironna Peïpauss pour couvrir le brouhaha qui emplissait la salle du bistrot. Quelqu'un a-t-il quelque-chose à ajouter ?

— Oui moi ! lança le Gégé Bouja. A-t-on idée de qui sera Galibou cette année ?

— Comme à l'habitude, c'est l'affaire du grand maître et du grand faiseux… répondit Peïpauss.

— Après avoir pris l'avis des confrères, nous avons notre petite idée, reprit Krugé-Bruyère. Nous la communiquerons à la communauté lorsque la confection de Papa Simon sera achevée.

— En tant que nouveau grand maître, j'irai moi-même informer notre Galibole pour qu'il puisse choisir son Vergeux et son Carillonneux parmi les chienlits, déclara Pénaquel la rempaille. Vous savez en effet que Tanesrauft le sonneur, ici présent, a été relevé de ses fonctions de garde-champêtre par la mairie et ne peut plus faire les annonces publiques.

— Aucune reconnaissance ! C'est qu'une bande d'encul…, marmonna l'intéressé.

— À cet égard, ajouta Rotram le Lion, je proposerai bien, chers confrères, qu'une motion soit soumise au vote. En effet, la décision qui frappe le sonneur-tambour-de-ville me paraît, à moi tout comme à d'autres, pour le moins arbitraire. Je demande que Tanesrauft, ici présent et ancien grand maître, soit élevé au rang de Simoneux d'honneur et, à ce

titre, soit chargé des annonces publiques le jour de la Saint-Simon. Déjà, à lui, ça lui fera du bien, ensuite, à la mairie, ça leur fera un peu les pieds… Que lèvent la main les Simoneux qui sont pour !

À l'unanimité des voix, il fut décidé que, comme il l'avait fait par le passé, Tanesrauft le sonneur-tambour-de-ville battrait tambour le 28 octobre 1942.

— Allez, je paie un canon pour fêter la nouvelle ! lança l'intéressé.

Avec l'intermède du grand salon, Amélie et Johann Dorotte avaient donc repris du galon dans les conversations locales. Dorénavant, les fantômes, tout comme le petit docteur, allaient pouvoir couler des jours tranquilles à la maison Dorotte. La rumeur parvint aux oreilles des autorités d'occupation et, lors de l'un de leurs thés musicologiques, Fritz Zabotache interrogea à ce sujet son ami Landretiot :

— Ah mon cher Jacques, permettez-moi de vous appeler Jacques, quelle est cette nouvelle histoire de fantôme que l'on raconte à propos de la maison Dorotte ?

— Commandant, s'il fallait prêter attention à tous ces on-dit, ces racontars… Croyez-moi sur parole. Je n'ai pas encore eu l'occasion de croiser le fantôme du vicomte Johann Dorotte von Wheelinck qu'on prétend avoir vu arpenter couloirs et salons. Pas plus que le docteur Albidal n'avait dû rencontrer celui de la charmante vieille dame, son épouse Amélie ! En tout cas, si c'est le cas, il ne m'en a pas parlé,

peut-être par peur de perdre son nouveau locataire, ah ah ! s'esclaffa le docteur Landretiot. Non, ce sont des affabulations, des histoires de bonnes femmes, des inventions de gamins, j'en vois d'ailleurs qui traînent parfois dans le parc…

— Souhaitez-vous que j'y mette bon ordre, mon cher Jacques ? demanda le commandant Wolfgang Waldseemuller tout attentionné.

— Non, non, c'est réglé, il n'y a pas de mal et je m'en débrouille avec monsieur Rotram, le gardien. Ils veulent juste s'amuser, rien de plus.

— Que les enfants s'amusent, c'est concevable. Mais que des adultes croient encore aux fantômes, quelle misère. Ce n'est pas très rationnel ! D'ailleurs, tout cela m'inquiète un peu… Et ce « rebouteux » comme ils disent, ce jeteur de sorts, ce Krugé-Bruyère, ne fait-il pas du tort à votre médecine, avec ses pratiques archaïques, ses herbes et ses grimoires ?

— Oh, pas du tout, Commandant. Vous savez que j'ai déjà bien assez de clients avec mon cabinet en ville, la mine et les patients que vous me présentez !

— Qu'importe, qu'importe, reprit Fritz Zabotache. Tout ça est dérangeant, ces Français arriérés, leurs rituels, leurs traditions païennes, il ne faudrait pas que cela trouble la bonne marche des choses. Je vais d'ailleurs me renseigner auprès de mes supérieurs pour savoir si je dois véritablement autoriser la prochaine Saint-Simon : ces rassemblements ne sont pas bons, on y parle, des messes basses, on y fomente la

révolte, zabotache, zabotache ! À mon arrivée, il y a plus de six mois, quand je disais « zabotache », c'était pour plaisanter. Aujourd'hui, les vols, les incidents se multiplient à la mine, rien de grave pour le moment, mais le travail est ralenti et ça n'est pas bon. Je sens le feu qui couve, je ne sais quoi mais je crains l'attentat, le vrai sabotage et je dois être encore plus vigilant. Mais je t'ennuie, mon cher Jacques, revenons plutôt à notre cher Wagner et cette magnifique ouverture de Lohengrin…

Cette fête de la Saint-Simon d'Automne aurait dû être exceptionnelle : d'une part, parce que les réjouissances en temps d'occupation étaient inespérées ; d'autre part, parce que Dieu et Diable savaient, eux, que c'était la dernière. En fin de compte, tout le monde tomba de haut, Dieu et Diable inclus, car l'anniversaire du Saint fut purement et simplement interdit. Pourtant, de rares témoins furent troublés par des événements insolites qui survinrent le jour habituel de l'enterrement de Simon le Magicien qui, visiblement, n'avait pas dit son dernier mot…

Déjà, tout avait mal commencé quelque temps plus tôt, avec la quête des Chercheux qui, pourtant réduite à une seule journée, avait été encore plus difficile que ce qu'avait prévu Peïpauss. Malgré tous leurs efforts, le bedeau et la Bosse revinrent à jeun et dépités. Pas un Ferrois ne leur avait payé le coup à boire et même la mairie, Nano, n'avait offert qu'une

sorte de frênette tout juste fermentée et à peine pétillante. Le maire-directeur de la cave coopérative avait néanmoins donné, comme à l'accoutumée, un drap de fil. Mais en fin de journée, la carette à cerises n'était guère plus dure à tirer qu'à l'aller. Elle n'avait jamais été aussi légère : deux sacs à patates, le drap de Môssieur Nano, quelques rares taies et torchons, à peine de quoi constituer un suaire honorable. Dans le lot, il n'y avait même pas la pochette de soie douce aile de colombe, frappée de l'écu à trois fleurs de lys à la tour crénelée de la baronne : Peïpauss et Zonguet le Bossu n'avaient pas osé aller jusqu'au château des Petit-Claude de la Codre, de crainte d'être questionnés par les arpettes du Fritz Zabotache. Bien entendu, ils n'étaient pas passés non plus à la maison Dorotte… Ils avaient retrouvé Pinaguet et Rotram avec le baniot municipal devant le presbytère. Les perches de noisetier dépassaient largement de la charrette, un petit tas de sable (pour remplacer le sel) était accoté à la ridelle du fond et une botte de paille trônait sur du foin déposé en vrac.

— Mais y'a pas assez de paille ! s'étonna le chef des chercheux.

— Je sais, je sais, convint Rotram. C'est cet abruti de Gégé Bouja, il s'est engagé à la légère, la gueule plus grande que le ciboulot, comme d'habitude ! La paille de Courteille, elle est moitié pourrie et le reste, ils en ont besoin.

— On s'est même fait incendier par l'grand-père, le Nono Bouja, qui voulait aller chercher l'fusil…, ajouta Tanesrauft Pinaguet.

— Mais heureusement, reprit Rotram, il en a plus, de fusil… un peu comme de tête, d'ailleurs. Non, pour la paille, le frère à Pinaguet, le Tête de Flamme qu'on a croisé, nous a promis deux bottes. On ira les quérir à la Maladrerie demain matin. Le foin, c'est pour le cas où Krugé-Bruyère serait trop juste…

— Pour la ficelle, reprit Pinaguet, j'en porterai demain. J'la fabrique, et solide, avec les fibres d'orties. En ce moment, j'n'ai rien d'autre pour la rempaille des chaises et les petites réparations.

— Et vous ? demanda Rotram à Peïpauss et la Bosse.

— Maigre pêche, maigre pêche… répondit le bedeau. Juste de quoi faire, pas un mouchoir de trop ! Cette année, Papa Simon est au régime maigre…

— Comme nous, reprit Zonguet le Bossu. Pas un canon, régime sec, les enflures !

— Les traditions s'perdent, s'indigna Pinaguet.

— Et les coups de pieds au cul aussi, ajouta le bedeau. Des gens qu'on connaît depuis l'enfance…

— Allez les gars, une année fait pas l'autre ! s'exclama Rotram. Vous vous souvenez, en 38, le poids qu'il faisait le Simon ! Même Phalanstère, pourtant costaud, avait demandé à Zurbaritze de Logide, paix à leurs âmes, ce qu'il avait pu mettre dedans. Et bien, il l'avait gavé, gavé au Sixte Utah !

— Y faut pas dire des choses pareilles… dit Peïpauss le bedeau en se signant.

— En tout cas, cette année, nos huit porteux ne souffriront pas le martyr, reprit Rotram. On pourrait presque choisir des femmes…

— Ça va pas remettre ça… bougonna la Bosse.

— Bon, on prend le plâtre au presbytère et direction le dépôt municipal, conclut Peïpauss pour couper court à toute nouvelle polémique.

Et malgré la piètre récolte, pour donner le change et garder fière mine, les quatre chercheux avaient traversé le bourg en direction du hangar communal, en chantant et sonnant de la corne d'os :

« Hola ! Hola ! C'est les chercheux qui passent
Donnez ! Donnez ! Simon s'en va mouri
Tertous donnez aux chercheux qui ramassent
L'automne est là, Simon s'en va pourri... »

Ils y déposèrent le maigre fruit de la quête pour que Krugé-Bruyère, le grand faiseux et Krivaï-Vulgue, la grande ravaudeuse, puissent constituer, selon la tradition des Simoneux, le grand bonhomme de paille et de bois qu'on porterait bientôt en terre, dans ce sable ferrugineux où rien ne pousse que les bouquets de gratte-culs rabougris qui ne donnent jamais d'églantine.

Et puis, très vite, tout avait tourné court. Deux jours plus tard, Krivaï-Vulgue avait fini de coudre le long suaire de Papa

Simon tout en sirotant de petits verres de liqueur de chicorée (occupation oblige…) et Krugé-Bruyère s'était enfermé une journée et une nuit dans le hangar communal pour confectionner le corps de Simon le magicien, l'habiller et le doter de ses attributs nourriciers, les deux sacs pendant sur la poitrine, l'un de plâtre (pour remplacer la farine de boulange), l'autre de sable (pour remplacer le sel). Les dieux païens qui président à la cérémonie y virent-ils offense ? Quoi qu'il en soit, le 27 aux aurores, quatre Allemands montés dans un camion de la mine vinrent confisquer Papa Simon sur ordre de Fritz Zabotache. Une heure plus tard, le maire débarquait au château pour voir le commandant.

— Mais Commandant Waldseemuller, vous ne pouvez pas me faire ça, vous m'aviez promis et j'avais promis, ma réputation, que vont penser les Ferrois… ? s'indigna Nano en tournant en rond dans le bureau comme un lion en cage.

— Je sais, je sais, Monsieur le Maire, mais c'est un ordre qui me vient de haut, répondit le commandant embarrassé. Vos administrés penseront tout simplement que c'est la guerre et vous n'avez qu'à mettre tout sur le dos de ce damné Fritz Zabotache ! Je ne peux autoriser cette manifestation, c'est trop risqué. Depuis septembre, avec l'instauration du Service du Travail Obligatoire, l'état d'esprit des Français a beaucoup changé. Vous le savez puisque vous êtes chargé de l'instruction des dossiers : les réfractaires au STO sont de plus en plus nombreux, les attentats se multiplient…

— Nous avons tout de même des moyens, les cartes de ravitaillement, les pressions sur les familles, les délations, les amendes… rétorqua Nano un peu calmé.

— Peut-être, peut-être…, Monsieur Nano, mais les réfractaires sont de plus en plus nombreux à courir les bois, les maquis s'organisent et je crains les sabotages, la mine pourrait devenir un terrain de jeu tout à fait acceptable. J'ai déjà enrayé deux tentatives, la troisième sera la bonne… et je ne tiens pas à finir sur le front de Russie ! Alors, pas de Papa Simon cette année, Monsieur le Maire, peut-être l'année prochaine si les choses vont mieux.

— Même pas une petite ascension aux lampions ? s'enquit le maire.

— Encore moins, répondit le commandant Waldseemuller sur un ton catégorique. Si vous voulez tout savoir, on pense en haut lieu que cette fête pourrait servir de diversion, couvrir d'autres attentats, et ces lumières, ces feux devenir des signaux pour les avions, les parachutages, non, non, c'est bien trop risqué. Si encore c'était une procession chrétienne, j'aurai peut-être pu m'arranger, mais une fête païenne, avec Galibole, Carillonneux, Vergeux, rebouteux, jeteux de sorts, ce Krugé-Bruyère, non, non, ce n'est pas possible…

Le 28 octobre 1942, il n'y eut donc pas d'enterrement. Pénaquel la rempaille ne fut pas grand maître des Simoneux. S'il y avait eu un grand faiseux, une grande ravaudeuse et quatre chercheux, il n'y eut pas de Galibole, de carillonneux, de vergeux et de porteux. L'effigie même de Papa Simon était passée à l'ennemi.

31 SOUFFLEURS DE FEU

Mercredi 28 octobre 1942

Pourtant, le même soir, le véritable esprit de la Saint-Simon, sorte de pont tendu entre la vie et l'au-delà, plana sur La Ferrière, à l'insu de tous, ou presque… Seuls Krugé-Bruyère, Florent Riol et Rotram le lion furent les témoins et acteurs d'un prodige quelque peu déconcertant, même pour des esprits forgés aux mystères des sciences occultes. Krugé était venu à la poterne fêter avec ses amis —et un peu plus dignement— cette Saint-Simon qui, de bout en bout, n'avait été qu'un fiasco lamentable.

— Ah ! Tu parles du grand faiseux que je fais ! se lamenta Krugé Bruyère. Dire que je me suis envoyé toute la fabrication de Papa Simon pour qu'il finisse dans un hangar des Schleux !

— Et moi, tu crois que je me suis amusé, avec les autres chercheux, à rassembler le bois, la paille, le linge et tout ça pour rien ! fit remarquer Rotram.

— Ce Fritz Zabotache, je le hais ! reprit Krugé en tendant son verre pour que Florent Riol le remplisse. Je le hais et qu'il crève de la fièvre blanche, ce gras double, que la sueur âcre écume sa face de poupon rougeaud…

— Serais-tu entrain de lui jeter un sort, mon Krugé ! plaisanta Florent Riol en versant un fond de vin de pierre sorti d'on ne savait où. Mais il t'a confisqué ta grosse poupée et il te manque les aiguilles…

— Oh toi, Logide ! Rien ne te touche depuis l'accident de ta femme ! répliqua Krugé dans un sourire. Et ton vin de

pierre, tu l'as conservé en souvenir du Sixte, ou c'est peut-être avec les sous du Jauni…

— Ah non ! Le Jauni, c'est chez toi qu'il a calanché ! J'avais déjà déménagé, tu te souviens, Robinson dans son île, et j'attendais que tu viennes me sauver avec mon bon Rotram.

— En tout cas, je le hais ce commandant teuton, et je hais tous ces Boches, rationalistes, rigoristes, bêtes et disciplinés, pas une once d'originalité…

— C'est un mélomane, il écoute des opéras avec le docteur Landretiot, coupa Rotram.

— Et bien moi, c'est une autre musique que je vais bientôt leur jouer, poursuivit Krugé-Bruyère. Ça va danser, sautiller et sauter chez les Fridolins, boum badaboum, souin-souin !

— Méfie-toi, Krugé ! Ils sont de plus en plus sur leurs gardes et ils ne font pas de cadeau aux terroristes…

— Eh ! C'est bien toi, Rotram, qui m'a parlé en premier des maquis, de tes amis qui s'organisent dans le Morvan ! Et puis, ça bouge, ça se resserre… Les États-Unis sont entrés en guerre. À Radio Londres, le mois dernier, j'ai entendu que les Anglais étaient vainqueurs en Afrique du Nord…

— Ah ! Parce que tu as la radio à Tue-Chien et tu écoutes la BBC ? demanda Florent Riol.

— On se débrouille, on se débrouille, avoua Krugé-Bruyère en trinquant une nouvelle fois avec ses amis. Mais ne gâchons pas cette Saint-Simon avec des discussions qui, comme bien des discussions, n'aboutiront à rien. À chacun selon ses convictions et ses moyens… À ce propos, savez-vous qu'au siècle du grand Jésus, Simon le Magicien était aussi adoré

comme le premier Dieu ayant pris forme humaine et qu'il avait été cherché sa femme, Hélène, dans un bordel de Tyr ? À moi, il me plaît bien ce Simon, union d'un Dieu et d'une prostituée, ni noir ni blanc, un peu gris, comme nous ce soir ! On dit aussi que Simon aurait séduit la foule en s'envolant dans les cieux, comme un esprit. On dit aussi que, touché par la foi chrétienne et baptisé, il aurait voulu, comme un homme, rétribuer Pierre pour connaître le pouvoir de faire des miracles en imposant les mains ; l'Apôtre aurait répondu que le don de Dieu ne peut s'acheter. Il ne me ressemble guère, ce Pierre si parfait ! Il me plaît bien ce Simon, mi-homme, mi-ange ou démon, mi-vivant, mi-immortel, mi-bête, mi-sage…

— Vous savez que la Saint-Simon, reprit Florent Riol, se fête aujourd'hui, à la rupture des saisons, trois jours à peine avant la Toussaint, la fête des morts. Mais savez-vous qu'une fête bien plus ancienne, celte et druidique, se déroulait jadis pendant une semaine autour de cette même date ? On l'appelait Samain en France, Samhain en Irlande, Samhuinn en Écosse et certains prétendent que Samain et Simon auraient la même origine… Certains disent que la tradition est toujours présente en Bretagne, que des communautés la font même revivre chaque année. Un jour, il faudra bien que j'aille voir… Un jumelage avec la Confrérie des Simoneux, ça serait un peu chouette, non ?

— Et ils ont le chouchen, là-bas…, ajouta Rotram très sentencieux. Logide, dans un sourire, acquiessa d'un mouvement de la tête et continua :

— Comme notre Saint-Simon, Samain représente le passage d'une année à l'autre, le passage du temps des moissons à celui de la neige, le passage de la saison claire à la saison sombre, le passage vers l'Autre Monde… C'est une transition, une parenthèse dans l'année, un intervalle intemporel, une réunion entre le monde des vivants et celui des morts et des dieux, un court instant où les âmes des disparus peuvent revenir sur terre pour partager la pitance des mortels. Chez nos amis anglo-saxons, Samain ou Samhuinn s'est transformé en Halloween, et les citrouilles des Jack-O'-Lanterns ont remplacé nos rutabagas.

— Alors, une fois encore, à Simon le Magicien ! dit Krugé-Bruyère en levant son verre. En espérant que les fêtes prochaines soient plus réussies ! Et laissons un fond de vin de pierre aux esprits qui pourraient nous visiter ce soir, peut-être nos chers Johann et Amélie Dorotte von Wheelinck ?

— À la maison Dorotte, hantée comme il le faut ! Et à cette poterne qui en est la porte vers l'au-delà ! lança Florent Riol en trinquant avec Krugé et Rotram.

À cet instant même —il était presque onze heures et la nuit était déjà fort sombre—, le choc du lourd marteau sur l'une des deux grosses portes d'entrée aux ferronneries tarabiscotées, fers de lance et têtes de tritons, résonna dans la pièce.

— Qu'est-ce que c'est que ce raffut à une heure pareille ! grogna Rotram en se levant d'un coup de sa chaise pour descendre ouvrir.

Le moteur d'un camion, lanternes éteintes, ronronnait devant la poterne et les trois hommes, descendus de la cabine, semblaient s'impatienter, tapant des pieds le sol détrempé, comme s'ils tentaient de se réchauffer. L'un d'eux allait frapper à nouveau quand Rotram arriva. Un instant, le Lion pensa que Krugé-Bruyère s'était mis en défaut et qu'on venait l'arrêter. Puis, il reconnut le Rème dans cette grande marionnette excitée qui remuait les bras comme les ailes d'un moulin à vent, en tous sens.

— Rème, ça alors ! Qu'est-ce… s'exclama Rotram.

— Vite, vite ! Pas le temps d'expliquer, c'est l'Ariste… coupa le Rème visiblement dans tous ses états.

Dans l'intervalle, Krugé-Bruyère et Florent Riol avaient rejoint le petit groupe sur le pas de la poterne.

— Vite, reprit le Rème en ouvrant l'arrière du véhicule. Il nous a fait jurer de vous l'amener, y veut voir Zurbaritze, que Zurbaritze, pas un autre ! Choufère lui a proposé le docteur Busert qui est des nôtres, il a pas voulu en démordre, Zurbaritze qui disait, Zurbaritze… On a fait au plus vite, Louis nous a laissé le camion et les amis nous ont emmenés, de Clamecy, un sale coup…, pendant le sabotage d'une voie, il est bien amoché… Aidez-moi à le monter, Rotram, prends-le avec moi sous les bras, Logide, Krugé, les pieds, vite, vite !

— Si vous n'avez plus besoin de nous, on se rentre vite fait, dit l'un des deux hommes en bleu de chauffe, grimpant dans

la cabine de l'utilitaire des ateliers de Vauzelles pour reprendre le volant. Le camion ne fait pas trop discret en pleine cambrousse, on va pas tarder à nous repérer ! Espérons que les faux Ausweis fonctionneront en cas de pépin !

— Allez-y les gars, allez-y ! Soyez prudents et remerciez encore Louis pour tout ce qu'il a fait, clama le Rème en emportant avec ses amis le grand corps inanimé de son frère dans l'escalier de la poterne.

Quand l'Ariste fut enfin allongé sur un lit, Florent Riol l'examina rapidement et déclara d'une voix grave où pointait l'émotion :

— Mes amis, s'il n'est pas mort, il n'en est vraiment pas loin… Aidez-moi à retirer ses loques, on va faire ça avec précaution pour ne pas le faire trop souffrir. Puis on va le tourner doucement, il ne semble touché que sur un côté. Mais qu'est ce qui l'a brûlé comme ça ? Et c'est arrivé depuis longtemps ?

L'Ariste Sudzguette reposait sur son flanc droit a priori indemne. Seuls les courts tressaillements de quelques muscles, se contractant de façon désordonnée et sans raison apparente, montraient qu'il était encore en vie. Le côté gauche, de la cuisse à la face, semblait cuit, grillé. Les chairs rougies, à vif, suintaient une lymphe purulente qui, par endroit, brillait dans la lueur des lampes qu'on avait approchées du gisant. Les quartiers de peau saine succédaient aux plages de squames soulevées et roussies, les cloques aux croûtes déjà séchées. L'épiderme, ou ce qu'il en

restait, était bardé de taches et de traînées sombres dont on ne savait si elles étaient crasse ou sang séché. Le visage, méconnaissable, était couvert d'un poussier brun et gras sillonné par les coulées de sueur et de larmes. Le crâne noirci ne portait plus qu'une moitié de chevelure.

— C'était dans le coin de Clamecy, raconta le Rème. On terminait le sabotage d'une voie et il y a eu un accrochage avec les Fritz. Dans la cavalcade, l'Ariste s'est fait coincer entre deux wagons et griller au lance-flamme. J'ai réussi à le récupérer en tirant sur le Boche. Le temps de venir icite, c'était y'a une petite heure…

— Moins d'une heure ? s'interrogea Rotram. On peut peut-être encore tenter l'impossible… Krugé, tu vas m'aider ! On ne sera pas trop de deux pour barrer ce feu-là…

Les barreux de feu, ou souffleux de feu, existent depuis les temps immémoriaux, comme les rebouteux, les toucheux. Mais, à la différence de ces derniers dont les pratiques peuvent se comprendre « rationnellement », celles des barreux relèvent de l'instinctif, de l'inexplicable, de la présence d'un fluide, d'un magnétisme ou d'une énergie totalement impalpables. Pire encore, leurs pouvoirs semblent se transmettre de proche en proche ou par le biais d'un ancêtre, ce qui rend leur office encore plus controversé. Pourtant, il est reconnu que si le barreux ne guérit pas les brûlures, il en stoppe sinon l'effet du moins la progression et en apaise presque instantanément la douleur que l'on sait particulièrement atroce, les grands brûlés vous le diront. Zurbaritze avait pour la première fois été confronté à ce

miracle lorsque des voisins avaient apporté jusqu'à la maison de sa mère un garçonnet de quatre à cinq ans qui s'était renversé sur les cuisses (il était en short) une bassine de confitures brûlantes qui glougloutaient sur un coin du fourneau. Une fois à l'intérieur, l'enfant qui cherchait le frais, se roulait dans d'horribles souffrances sur le carrelage de la cuisine et hurlait à qui mieux-mieux. Il se calma rapidement après qu'Antoinette Riol, qui s'était accroupie, lui eut soufflé en forme de signe de croix sur les brûlures, tout en récitant à voix basse quelques incantations. Florent Riol sut plus tard qu'il s'agissait d'une prière adressée à Saint Laurent :

« …Sur un brasier ardent
Tournant et retournant…
…Faites-moi la grâce
Que cette ardeur se passe… »

L'effet fut tel que les parents purent nettoyer les blessures à l'eau tiède et retirer le sucre qui s'était incrusté dans les crevasses de la peau…

Florent Riol avait donc certainement reçu le don de sa mère. Krugé-Bruyère, pour sa part, le possédait également, mais ne savait plus si quelqu'un parmi les siens l'avait eu avant lui. À La Ferrière, Krivaï-Vulgue et la Margot Touvier soufflaient également le feu.

Florent Riol et Krugé-Bruyère s'assirent au chevet de l'Ariste toujours inanimé, le premier placé au niveau du plexus solaire, le second au niveau du bas ventre, et ils

étendirent les mains, toutes proches du corps mais sans contact direct. Il n'y eut pas d'effets de manches, pas de prières non plus, simplement le silence et la lente danse de ces deux paires de mains évoluant sur les feux de cette chair blessée. En les regardant officier, Rotram ne put s'empêcher de repenser au jour tragique où les trois hommes avaient emporté dans la barque le cadavre dévoré du pauvre Jauni vers sa dernière destination : l'île. Au bout d'un long quart d'heure, Florent Riol déclara :

— Arrêtons là ! On ne peut faire guère mieux et espérons que cela suffise…

Sa prière fut-elle entendue par Simon, en son jour anniversaire ? Le mage, depuis le temps, avait-il réussi à acheter à Pierre le secret de l'apposition des mains ? Les pouvoirs réunis des deux toucheux avaient-ils fait le reste ? L'Ariste était-il un patient particulièrement réceptif ? Toujours était-il que le brûlé, moitié vivant, moitié mort, à moitié protégé par une peau devenue trop petite, à moitié écorché vif, passa ce soir-là, cette nuit de Samain, un cap difficile, celui qui sépare le monde des vivants d'un autre, bien moins connu.

— Demain, on ira chercher Landretiot à la maison Dorotte, ajouta Florent Riol. Il y est, j'ai vu sa voiture dans la soirée. C'est risqué, mais on ne peut pas le laisser comme ça. Le docteur nous dira ses chances…

— Et s'il nous dénonce ? questionna le Rème.

— C'est risqué. Mais on n'a pas le choix, si on veut qu'il survive… répondit Florent Riol.

— En attendant, allons nous coucher, conclut Rotram. On ne peut plus faire grand-chose d'autre ce soir.

Le lendemain, aux aurores, le petit docteur Landretiot fit son apparition dans la chambre, accompagné de Rotram. L'Ariste était toujours inerte mais déjà plus présentable. Son frère, avec une grande attention, l'avait nettoyé à l'eau tiède et, une fois enlevée une bonne part de poussière, de charbon et de terre séchée, le spectacle était déjà bien moins effrayant que la veille. Le visage, reconnaissable, semblait même apaisé.

— Eh bien dites donc, il a morflé votre client ! s'exclama le docteur Landretiot en s'approchant du corps pour l'examiner. Il était moins une à ce que je vois…

— Quelles sont ses chances, Docteur ? s'enquit Rotram.

— Il est encore trop tôt pour se prononcer. Les brûlures sont étendues mais, curieusement, on dirait qu'elles sont assez superficielles, peut-être intermédiaires, entre le deuxième et le troisième degré. On dirait que le feu était éloigné, ou qu'il y a résisté. Avait-il un équipement spécial ? En tout cas, il faut être prudent, les premières heures sont capitales, il faut éviter le choc hypovolémique…

— Le choc hypo… ?

— Oui, le choc hypovolémique, c'est de la cuisine de toubib… Le réseau vasculaire, entendez les vaisseaux sanguins, peut être coagulé, il s'ensuit une diminution de la masse sanguine circulante, une baisse du débit cardiaque,

une hypotension artérielle et paf, le collapsus cardio-vasculaire…

— Le collap… ?

— Oui, si vous préférez le choc hypovolémique qui peut entraîner la mort, il vaut mieux éviter…

— Oui, il vaut mieux éviter en effet, reprit Florent Riol. Et que pouvez-vous faire, Docteur ?

— Oh, la cuisine habituelle… Vous voyez, les premières heures sont cruciales et il a tenu depuis hier soir. Solide, le gaillard ! Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais il a presque l'air en forme. Je vais tout de même, par précaution, le mettre sous perfusion, vous savez pour le choc, perfusion de sérum physiologique et deux trois autres saloperies, liquide de Ringer… et ça devrait aller. Je vais aussi lui administrer des morphiniques et un anti-ulcéreux pour la forme. Je vais également vous laisser un topique à étaler sur les érythèmes et aussi de la pommade anti-inflammatoire au sulfate d'argent à appliquer sur les phlyctènes…

— Les phlyc… ?

— Ah oui, les ampoules, les cloques si vous préférez. Dès qu'il se réveille, et ça ne devrait pas tarder, vous me prévenez et je lui fais le test du « pic-touche » pour évaluer l'ampleur de l'hypoesthésie…

— L'hypoes… ?

— C'est un test qui nous informera sur la profondeur des brûlures. En gros, on pique ou on touche le patient avec une aiguille à injection, sans lui dire bien évidemment ce qu'on fait et, selon la nature des réponses et donc de la sensibilité,

on sait à quoi s'en tenir. Pour moi, à vue d'œil, le vôtre n'est pas si mal loti… Mais ôtez-moi d'un doute : rôtissoire, lèchefrites ou barbecue ?

— Lance-flamme, docteur, lance-flamme ! avoua Rotram. Autant vous le dire tout de suite, je sais que vous n'êtes pas idiot…

— Je me disais bien aussi… marmonna Landretiot un doigt posé sur les lèvres et se tournant vers les trois hommes : je me doute qu'avant de venir me chercher, vous vous êtes posé des questions sur la confiance que vous pouviez m'accorder… Eh bien, sachez que vous n'avez rien à craindre, je ne vous trahirai pas. Je vous avoue même, si cela peut vous rassurer qu'en quelque sorte je suis également de votre bord. J'organise moi-même, à mon petit niveau et sous le nom de major Jacquot, le passage de quelques clients ennuyés en zone libre. C'est pour cela que je tiens à cette grande maison isolée et à ma tranquillité…

— Et vos visites régulières au commandant Waldseemuller ? demanda Rotram.

— Savez-vous qu'on ne se cache jamais aussi bien que chez son propre ennemi, mon cher Pierre ? Et puis, j'ai droit à quelques confidences de ce cher Wolfgang qui me sont de la plus grande utilité dans mon petit trafic…, sans parler de la Juvaquatre… Dois-je ajouter qu'il y a également mon petit péché mignon et, qu'à part la baronne et ce cher Wolfgang, les mélomanes sont plutôt rares à La Ferrière…

— Je crois que nous nous entendons de mieux en mieux, mon cher Jacques.

— Je le crois, je le crois. Je repasse avec les médicaments, dit le docteur Landretiot en passant la porte.

— Complètement barge le toubib ! lança le Rème une fois le docteur sorti. En tout cas, je n'ai jamais entendu parler du major Jacquot.

— On ne peut pas connaître tout le monde, Rème, conclut Florent Riol. Si ce soir les Fritz ne sont pas encore passés nous ramasser, c'est qu'il existe bien un major Jacquot…

Le soir, les Allemands n'étaient toujours pas venus mais, en revanche, le docteur Landretiot était repassé en début d'après-midi car l'Ariste s'était réveillé. Le test du « pic-touche » avait été assez favorable et indiquait des lésions pas aussi profondes que l'on aurait pu croire.

— Alors Doc, votre verdict ? demanda l'Ariste à qui l'on avait expliqué la situation.

— Eh bien, jeune homme, je pense que vous vous en tirez à bon compte ! répondit Landretiot avec sa bonhomie habituelle. Dorénavant, il faudra simplement éviter de jouer les saucisses les dimanches de fête ! Je n'en reviens pas mais je crois que vous devez une fière chandelle, si je puis dire, à vos amis qui ont, ni plus ni moins, réduit les dommages du feu. C'est incroyable ! Néanmoins, il va falloir suivre mes indications à la lettre, risques de septicémie et tout le tintouin, et avoir un peu de patience, un bon mois avant d'aller courir comme un lapin…

— Un mois, vous plaisantez Doc !

— Ai-je l'air de plaisanter ? Non, non, un bon mois, peut-être plus, peut-être moins, tout dépendra de la qualité de la cicatrisation. Les brûlures ne sont pas si profondes mais elles sont étendues… Et comment vous sentez-vous ? Souffrez-vous beaucoup ? s'enquit le petit docteur.

— Je me sens comme un tigre qui a raté son numéro de cirque, comme un diable qui sort de sa boîte de feu, plaisanta l'Ariste. Je suis crevé, j'ai trop chaud mais, à part ça, je ne sens pas grand-chose, c'est comme insensible…

— Incroyable, même avec le morphinique, vous devriez sauter au plafond, avec ces phlyctènes un peu partout… Je vous le dit, c'est un miracle, il n'y a pas d'autre mot ! Remerciez le bon Dieu, jeune homme, remerciez le bon Dieu…

— Plutôt Saint-Simon, Docteur, dit Florent Riol songeur.

— En attendant, reprit Rotram, je te garde ici, Ariste, le temps que tu te rétablisses, un mois, ça n'est pas si long. Il va falloir être discrets, même s'il ne passe pas grand monde, une fois suffit ! Et puis, quand ça ira un peu mieux, à l'occasion, il y a le parc… C'est une vraie maison de convalescence, ici, n'est-ce-pas Florent ? Et toi, Rème, si tu le souhaites, tu peux rester aussi…

— Merci, c'est aimable mais vous êtes déjà bien à l'étroit ! répondit le Rème prenant la main de son frère. J'ai besoin d'air, le grand air du Morvan m'ira très bien et ça n'est pas si loin ! Je repasserai à l'occasion, frérot, prendre de tes nouvelles, les soirs sans lune…

— Et toi, Jacques, nous te remercions pour tout ce que tu fais, lança Rotram à l'intention du docteur.

— Il n'y a pas de quoi, c'est tout de même mon métier de soigner les gens ! Vous pouvez compter sur ma discrétion et, si besoin est, n'oubliez pas que je dispose également d'un véhicule…

Lorsque le docteur fut sorti, les quatre hommes restèrent encore un instant à discuter. Bien entendu, comme c'est souvent le cas lorsque des amis de vieille date se retrouvent, la conversation ne tarda pas à glisser sur le long fleuve des souvenirs partagés.

— Et le docteur Albidal, qu'est-ce qu'il devient ? demanda l'Ariste.

— On n'en sait foutre rien ! s'exclama Rotram. On communique surtout par l'intermédiaire du notaire, plus rarement par courrier. Les seules visites : une en 40, en coup de vent et la dernière il y a cinq mois, quand le docteur Landretiot a voulu louer la maison Dorotte pour s'installer à La Ferrière.

— Et Grisisgli, ce vieux Grisisgli ? demanda le Rème.

— Aucune nouvelle depuis qu'il est à Paris, reprit Rotram. C'est vrai que c'est pas facile mais ça m'étonne un peu, j'espère qu'il est rien arrivé…

— Comme on dit, pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! lança l'Ariste. Vous verrez qu'un jour il va se pointer au

château, chez le baron, et qu'il viendra vous saluer comme s'il vous avait quitté hier ! Nous les jeunes, on est comme ça…

— Peut-être, peut-être, mais en attendant, on se fait un peu de mauvais sang, Logide et moi. Grisisgli, c'est en quelque sorte notre fils adoptif, un peu comme vous, et on n'aimerait pas qu'il lui arrive quelque chose…

— Ne t'en fais pas, Rotram, pourquoi veux-tu qu'il lui arrive quelque-chose ? Y s'est toujours débrouillé, le Grisisgli ! Et si jamais on le trouve, le Rème et moi, et si il est dans le besoin, on s'en occupera, c'est tout de même not' Galibole, le Grisisgli, presque notre frère adoptif !

— Ah, c'est bon d'avoir des enfants si dévoués et sur qui on peut se reposer, hein Rotram ! déclara Florent Riol dans un sourire. Mais, en tout cas, Ariste, si vous le revoyez, pas un mot sur moi. Il croit que Zurbaritze de Logide est mort, il vaut mieux qu'il continue de le croire. Dans ma situation, je dois être très prudent et, de toutes manières, Zurbaritze de Logide est bien mort et enterré dans le petit cimetière de La Ferrière…

— Et votre père, les Sudzguettes, le Maximilien, qu'est ce qu'il devient ? demanda Rotram.

— D'abord, ce n'est pas not' père et qu'il crève aussi ce fumier de merde. Vous ne savez pas ? Il a fait ses valises, finie la cambrousse… À Dijon, cette ordure est cul et chemise avec la Feldkommandantur et on dit même qu'il trempine avec la Gestapo ! répondit le Rème.

32 LA REVANCHE DES FRÈRES BOUTELOUP

Mercredi 28 octobre 1942

Au soir de la Saint-Simon, il n'y avait pas que Krugé-Bruyère qui en voulait au commandant Wolfgang Waldseemuller.

— Ah, l'enflure de Fritz Zabotache ! Il va nous le payer le petit gros ! s'exclama le Zèphe Bouteloup, blanc de rage, en frappant du pied un petit tas de cailloux qui s'éparpillèrent loin devant dans un roncier.

— Ça c'est sûr, on va leur z'y montrer, on va pas se laisser faire comme ça ! rajouta Tintin la Rogue qui, poings vissés dans les poches, suivait son frère sur le chemin de la mine. Et tu m'aurais pris comme vergeux ou comme carillonneux ?

— Comme vergeux, la Rogue, tu sais bien comme t'es toujours mauvais ! Y'aurait jamais eu de vergeux aussi mauvais, dans toutes les annales de la Saint-Simon, répondit le Zèphe.

— Oh ça va, ça va ! reprit le Tintin. C'est pas parc' que le père Pénaquel t'avait choisi comme Galibou qu'y faut prendre tes airs supérieurs… Y'a pas plus de Galibole que y'a de Saint-Simon, d'abord ! Mais mince, pour une fois qu'on aurait pu s'marrer… Et t'aurais choisi qui comme carillonneux ?

— Ben, t'es con ou quoi ? dit le Zèphe. L'Adrian bien sûr, qui veux-tu choisir d'autre ? D'ailleurs, y nous attend un peu après la kasbah. J'espère qu'il a trouvé ce qu'il nous faut… Tiens, le voilà justement !

Entre la cité minière et les quais de chargement, Adrian Kovarski attendait assis sur un tas de déblais, accompagné du Wojtek qui ne le quittait que rarement.

— Alors ? s'enquit le Zèphe.

— On en a, répondit Adrian, en ouvrant un petit sac de papier pour montrer le contenu aux deux nouveaux venus. Vous avez de la veine, on en a trouvé mais avec du mal. Ça pousse pas partout, ces merdes-là ! Il a fallu qu'on aille à l'ancienne mine, avec Wojtek, et là, vers la tourbière et la petite lande, il y en avait des pieds…

— Vous êtes sûrs que c'est ça ? questionna à nouveau le Zèphe.

— Oui, oui, reprit Adrian. Comme nous l'avait dit Rotram, l'arbuste est bien reconnaissable, le bois couvert de plein de petites taches blanches. C'est bien de la bourdaine, de quoi filer la colique à un régiment, laxatif et purgatif qu'il avait dit Rotram. On a fait un peu sécher l'écorce et on l'a broyée, comme tu nous as demandé.

— Ben merci les gars ! dit le Tintin en enfouissant le sac dans une de ses poches. On va y aller tout seul, c'est plus discret à deux, un qui fait le boulot, l'autre qui fait le pet, et on va leur z'y montrer à ces enflures si on se moque impunément du Galibou. Faut pas chier dans la soupe, merde !

— Non ! rajouta le Zèphe. Faut juste y mettre de la bourdaine… Cette année, pas de masque de cochon, pas de queue de vache au pantalon, juste de la bourdaine !

Et les quatre enfants, avant de se séparer, entonnèrent en cœur le refrain bien connu :

« Galibole ! Galibole !
Tape-lui dans les guiboles
Galibou ! Galibou !
Tap' son cul ! Tords son cou ! »

— Allez les gars ! Grêbe Galibou ! jura le Tintin. On vous laisse car l'ouvrage n'attend pas !

— Grêbe Galibou ! reprit l'Adrian. On vous dira demain si votre chienlit était digne d'une Saint-Simon !

Le Galibole et le Vergeux reprirent en silence le chemin de l'usine de triage et des chevalements, jusqu'à ce qu'ils arrivent, à proximité, au cantonnement de la garnison de Feldgrau. Les Vert-de-gris étaient de sortie, sans doute partis pour une de ces rondes d'inspection que leur imposait depuis peu un commandant Waldseemuller de plus en plus suspicieux. L'édifice plutôt vétuste, grande baraque d'aspect militaire, affichait deux rangées d'ouvertures identiques encadrées d'un enduit hors d'âge. Il s'agissait certainement d'un ancien bâtiment industriel, entrepôt ou magasin récemment reconverti pour accueillir la troupe : au rez-de-chaussée, les équipements collectifs, buanderie, sanitaires, cuisines, réfectoire ; à l'étage, les dortoirs. Un seul planton était de faction devant l'entrée principale, loin de ce que l'on

devinait être la cantine par la forte odeur de soupe au lard, aux choux et aux pommes de terre qui s'échappait d'une fenêtre largement ouverte. Régulièrement, peut-être toutes les cinq ou dix minutes, la sentinelle faisait le tour de la bâtisse et revenait se camper à son poste, solidement ancrée sur ses deux jambes fermement serrées. Cette ronde laissa assez de temps pour que Tintin la Rogne s'introduise dans la cuisine par chance déserte, verse le fin contenu du sachet dans la colossale marmite glougloutant sur une cuisinière briquée de près et ressorte par la même croisée qui l'avait vu entrer. Le Zéphe, qui devait veiller au grain derrière un appentis voisin, eut à peine le temps de s'installer qu'ils étaient déjà repartis, ventre à terre, vers La Ferrière. Une fois hors de danger, ils s'arrêtèrent, tout essoufflés, et Tintin dit à son frère, entre deux longues respirations ;

— Foi de Vergeux, ça c'est de la razzia ! Attila, à côté, c'est de la gnognotte !

— C'est Simon le Magicien qui devait être avec nous, Tintin, et on a eu une saprée veine ! renchérit le Zèphe. L'honneur de Galibou est sauf et même sans les masques, ça va être une vraie chienlit, une vraie chienlit…

— Et je te dis pas la nuit qu'ils vont passer les Fridolins, et peut-être bien le Landretiot, et le Fritz Zabotache…, appelés pour déboucher les chiottes ! se marra le Tintin déchaîné. À la chienlit, Zèphe, à la chienlit ! Et pour l'instant, une victoire, ça se fête… Il est encore tôt, la mère ne nous attend pas encore. Si on allait faire un tour chez l'Évangeline, histoire de se rincer un peu l'œil, on l'a bien mérité, non ?

— T’es infatigable, soupira le Zèphe, infatigable…

Et bras dessus, bras dessous, ils partirent en direction du bourg et de l’ex-mastroquet au Dudule où, sous la houlette d’une nouvelle patronne guère édifiante, s’exhibaient quelques filles court vêtues. Arrivés dans l’arrière-cour du bistrot et après avoir lorgné quelques longs instants installés à leur place habituelle, une discrète embrasure haut perchée qui donnait dans la salle du café, les deux frères Bouteloup se regardèrent et le Tintin avoua au Zèphe sur un ton consterné :

— Ça me gâche le spectacle, Zèphe ! Encore la bande à Zabotache, et des gradés en plus ! Il n’y en a plus que pour eux, tout et partout, c’est d’une tristesse…

À l’intérieur, deux Gefreite, précédés par trois filles débraillées, montaient l’escalier menant aux chambres. Un Feldwebel qui s’apprêtait à les rejoindre, finissait son verre au bar en parlant avec l’Évangeline qui astiquait son zinc presque mécaniquement, accompagnée dans le geste par le balancement de son opulente chevelure dénouée.

— Les miches qu’elle a, l’Évangeline ! Y’a du monde sous la chemise, c’est moi qui t’le dis ! s’exclama le Tintin en sautant d’un coup du haut de l’édifice branlant sur lequel il était grimpé, deux caisses empilées et adossées au mur de la cour. C’est de la confiture donnée à des cochons, des gros cochons d’Allemands…

— Et si on leur remettait le couvert, aux Fridolins ? demanda le Zèphe en descendant aussi de son perchoir instable. Ça a bien marché une fois, pourquoi pas deux ? Simon le Mage nous doit bien encore un petit coup de main, non ? C'est son jour, quand même !

— Et comment tu vas t'y prendre, gros malin ? questionna le Tintin. Toute la bourdaine y est passée, dans la cantine…

— Peut-être bien avec ça, mon Tintin ! répondit le Zèphe en présentant fièrement à son frère un maigre bouquet de fruits tiré de sa poche. Passe-moi ton couteau, on va en sortir le poil…

Sans avoir pris de cours de botanique, tous les chienlits du village savaient ce qu'on pouvait faire avec les fruits des églantiers, ces petites boules oblongues et rouge orangé que Florent Riol appelait savamment « cynorhodons ». Comme ils savaient depuis longtemps qu'on peut fumer les rameaux de clématite vigne-blanche, comme ils savaient que l'on peut mâchouiller les racines de polypode au doux parfum de réglisse, ils savaient que les fruits des rosiers des chiens contiennent, sous leur mince enveloppe charnue, le « poil à gratter ».

— Des gratte-culs ! s'exclama Tintin la Rogue. Je vois bien où tu veux en venir, mais c'est quoi ton plan pour pas se faire piquer ? C'est pas comme tout à l'heure, y'a du monde, cette fois… J'nous vois mal entrer dans chaque chambre et, pendant qu'ils font leur affaire, « continuez, continuez, ne vous gênez pas pour nous », aller au pied du lit, saupoudrer

leurs fringues et, « excusez-nous du dérangement », repartir !

— T'en fais exprès ou quoi ? demanda le Zèphe. On entre par la petite porte de derrière, celle là-bas, par où l'Évangeline sort les cartons et les caisses vides dans la cour, on traverse l'arrière-salle en faisant gaffe et là, direct au couloir qui sert de vestiaire… T'as bien vu tout à l'heure, les Schleu y remisent leurs manteaux. On leur z'y colle du gratte-cul dans les casquettes, les cols de capotes, de vareuses et, ni vus, ni connus, on ressort. C'est comme à la mine, y'en a pour deux minutes, montre en main ! Après, on file à Guette Soleil avant de se faire enguirlander par la mère parce qu'on n'est pas à l'heure à table !

Dans l'ensemble, le plan du Zèphe se déroula bien comme prévu et Saint-Simon semblait bien, une fois encore, avoir accordé ses faveurs à ses deux jeunes disciples. De retour dans l'arrière-salle, les frères Bouteloup s'apprêtaient à ressortir par la petite porte de derrière, quand une main s'abattit sur l'épaule droite du Tintin, stoppé net dans son élan.

— Alors les garçons, on se promène ? demanda l'Évangeline avec un large sourire. Ça fait un moment que je l'ai repéré, votre manège de petits voyeurs ! Et maintenant, on s'enhardit, on entre se mettre au chaud, on voudrait mieux voir peut-être, toucher un peu ?…

— Oh non, Madame Évangeline ! s'exclama le Tintin. On voulait juste…

— Il est mignon, celui-là… dit l'Évangeline en ébouriffant les cheveux du Tintin devenu rouge brique. Les garçons, il faudra revenir me voir, mais dans quelques années, vous êtes encore un peu jeunes… Et qu'est-ce qu'elle dirait Madame Bouteloup, cette chère Coralie Vaupassy-Grignon que j'ai bien connue sur les bancs de l'école, si elle savait que ses deux charmants petits gars en pincent pour les filles ?

— Oh non, Madame Évangeline ! s'écria le Zèphe tout penaud. Faut rien dire à notre mère, elle a déjà bien du souci…

— Mais non, imbécile ! Je dirai rien à ta mère, c'est pas le genre de la maison… Et s'il fallait dénoncer tous les hommes qui passent par ici, ça tuerait le petit commerce ! Allez, il est l'heure de manger, rentrez vite chez vous et n'oubliez pas, revenez me voir dans quatre ou cinq ans…

Ce 28 octobre 1942, Papa-Simon fit donc très fort. S'il n'y eut pas de véritable chienlit, pas de masques, pas de déguisements, il y eut tout de même un Galibole, un Vergeux et une belle pagaille du côté des cantonnements allemands : une grande partie de la garnison passa la nuit à faire la queue, le plus souvent en pure perte, devant les deux uniques WC du bâtiment ; l'autre, au quartier des ingénieurs et des officiers, à se gratter bec et ongles, et jusqu'au sang. Le même soir, le commandant Wolfgang Waldseemuller dit Fritz Zabotache prit de nouvelles dispositions en matière de vigilance renforcée. Ce même soir, le Tintin et le Zèphe Bouteloup tombèrent amoureux pour la première fois. Le lendemain, quand le Feldwebel vint trouver l'Évangeline pour

lui parler de démangeaisons incompréhensibles, elle fit celle qui ne comprenait pas. En fait, elle comprit très bien et, avec un large sourire, repensa à la visite des deux gamins, la veille.

33 LA FERRIÈRE ENTRE EN RÉSISTANCE

Mercredi 11 novembre 1942

Deux semaines plus tard, Rotram et le docteur Landretiot étaient attablés à la poterne pour partager un véritable banquet préparé par Florent Riol qui, installé face à la cuisinière trapue, mettait une dernière main au repas tout en suivant la conversation. Un lit avait été approché de la table et Ariste Sudzguette, à demi allongé, participait également à l'agape vespérale. Il s'agissait de commémorer l'armistice de 18 ce qui, en ce 11 novembre 42, était déjà en soi un acte d'insoumission… Et justement, l'Ariste parlait résistance :

— Les camarades s'organisent, les maquis naissent et moi je suis cloué au lit…

— Cloué au lit…, n'exagérons rien, dit le docteur Landretiot, vous arrivez maintenant à tenir assis quelques heures, c'est inespéré ! Dans une semaine, vous serez quasiment rétabli et vous vous plaignez !

— Oui, je me plains de pas courir les bois avec mon Rème et les autres, ils me manquent, l'action aussi me manque, ajouta l'Ariste sur un ton résigné.

— Pour finir encore comme un poulet rôti ? plaisanta Rotram. Profite donc de tes derniers jours de tranquillité, mon pauvre Ariste.

— Rester tranquille alors que le monde est à feu et à sang ! Tu en as de bonnes, Rotram… Rester tranquille alors que le Reich nous tient la tête sous terre, que l'Adolph impose son joug intolérable à l'Europe, qu'il nous écrase, nous séquestre, qu'il nous fait crever de faim…, je ne sais pas comment vous faites pour rester tranquilles ! C'est maintenant qu'il faut bouger si vous ne voulez pas qu'on en crève ! Il faut entrer dans la clandestinité et créer des groupes armés, comme ceux que le camarade Gouguin a baptisé « Francs Tireurs » dans le Limousin.

— Les grands mots, les grands mots ! rétorqua Florent Riol. Les morts, les prisonniers, l'intolérance, le mépris, ça marche avec les guerres, qu'est-ce que tu crois ! On le sait bien que tout ça n'est pas propre, mais c'était pas plus propre en 14 et en 70, bon Dieu ! Et en plus, tu parles comme le Capital…

— On est communiste ou on l'est pas, moi je ne le suis pas, reprit Rotram. On ne t'a pas dit qu'on ne voulait rien faire, on ne t'a pas dit qu'on ne voulait pas aider, mais il y a manière et manière… Les groupes isolés, les Francs Tireurs comme tu dis, y sont pas commencés que certains font déjà salement causer d'eux, ils pillent, ils volent…, pour la bonne cause, comme ils disent. Je suis chrétien moi, et je ne vais pas avec les sans dieu, ni foi ni loi ! Moi, je veux bien m'engager, me battre, mais dans une armée, une vraie, pas avec un ramassis

de déserteurs, de réfractaires, de ganghestères en tout genre. Je ne veux pas me mêler à la racaille…

— Là, tu charries ! coupa l'Ariste. Les groupes armés ne sont pas faits de délinquants, et s'il y en a…

Coupant court à la discussion, Krugé-Bruyère et le Rème arrivèrent de Tue-Chien, aussi essoufflés qu'excités.

— On est en retard, on a pourtant couru… haleta Krugé-Bruyère. Fallait qu'on attende la fin de la retransmission, sur le poste émetteur-récepteur que le Rème a récupéré. On a des sacrées nouvelles, des bonnes et une mauvaise. Les Alliés ont débarqué le 8 en Afrique ; nom de code : opération Torch ! Alger a été prise par la résistance française. L'Amiral Darlan vient d'engager l'armée d'Afrique française du Nord à reprendre le combat à nos côtés. Pétain vient de le désavouer. C'est pas épatant ça !

— Et la mauvaise ? demanda Florent Riol.

— La mauvaise, reprit Krugé, c'est qu'Hitler considère que l'Armistice de juin 40 est rompu. En représailles, il fait occuper la Zone Libre. La Wehrmacht vient d'y entrer aujourd'hui même !

— Ça va compliquer mes affaires… dit le docteur Landretiot. Déjà que les passages de clandestins en zone « nono » n'étaient pas simples…

— C'est bien pour ça qu'il faut s'organiser ! renchérit l'Ariste. Ça n'est pas simple, c'est risqué, mais ça fonctionne déjà… Il faut renforcer nos réseaux vers Marseille, Perpignan ; à partir de plages isolées et par transfert

maritime, des camarades ont pu rejoindre Gibraltar, puis l'Angleterre. Maintenant, on pourra rejoindre l'Afrique du Nord et Alger… Et puis, il y a le Jura et la filière suisse, Bourg-en-Bresse n'est qu'à 250 bornes et direct Genève, du gâteau…

— Du gâteau, du gâteau…, vous y allez un peu vite, jeune homme, reprit Landretiot. Cela fait tout de même 250 bornes avec des « colis piégés » qui peuvent vous péter à la gueule au moindre contrôle.

— Moi les colis piégés, ça ne me déplaît pas, ajouta Krugé-Bruyère. Grâce au Rème, je commence à avoir ma petite réserve d'explosifs, bien planquée dans la grotte à Tue-Chien, prête à servir… Et si on vient me chercher, j'ai une bonne planque, n'est-ce-pas Florent ? Une bonne planque, comme Robinson…

— Vous êtes tous inconscients, complètement inconscients ! lança Florent Riol en écartant largement les bras en signe d'impuissance. Les explosifs, l'émetteur-radio, les clandestins… Tout ça risque de mal finir, à force de jouer avec le feu, l'Ariste, tu en sais quelque chose…

— Jouer avec le feu, c'est mon truc les gars, répondit l'Ariste en souriant. Déjà tout petits, avec le Rème, on piquait les allumettes de mon père…

— Eh bien moi, ça n'est pas le mien et ça ne me fait pas rire ! conclut Rotram. Va pour donner un coup de main en cas d'urgence, cacher des pauv' gens si besoin, rejoindre une armée constituée…, mais sortir mon fusil et, de ma propre décision, en mon âme et conscience, tirer sur des inconnus et

faire peut-être sauter des innocents dans des attentats à l'aveugle, ça n'est pas pour moi !

— Pas pour moi non plus… ajouta Florent Riol.

Samedi 27 février 1943

Quelques ouvriers étaient réunis dans une des maisonnettes serrées les unes contre les autres, à l'entrée de la triste cité des mineurs, la Kasbah. Là, dans cette pièce aux murs défraîchis, froide et sans chauffage, on sentait passer comme un vent de sédition qui empourprait les visages, allumait les regards et enflammait les discours. On était fin février 43 et la seconde loi sur le STO, bien plus intransigeante que la première, était tombée deux semaines semaines auparavant.

— Ils nous tiennent pas encore par les couilles, Laval et les Vichystes, et on va leur montrer aux Fridolins ce qu'on sait faire, annonça à voix presque basse un grand mineur polonais.

— En tout cas, y'a du lapin dans les bois…, répondit un autre. Si l'afflux des réfractaires continue, ça va être bon pour nous et la constitution des maquis.

— Ce qui l'est moins, c'est la création de cette Milice qui remplace l'Armée d'armistice, reprit le premier. On sait déjà que ces nouveaux miliciens travaillent avec la Gestapo, traquent les réfractaires, les Tziganes, les indésirables quoi, on a des cheveux à se faire…

— En attendant, qu'est-ce qu'on décide ? demanda Cocuski, qu'on appelait aussi le fils du pendu depuis que son père, avant-guerre, avait mis fin à la fois à l'enfer de sa vie de hercheur et à son calvaire de mari trompé. Faire sauter l'ancienne turne à Faboulas où crèche l'ingénieur allemand ou s'occuper de la Decauville comme dit Krugé, faut se décider ?

— Moi, dit Krugé, je pense que le quartier des ingénieurs, c'est trop risqué, les maisons sont surveillées en permanence par deux Feldgraü.

— Il a raison, reprit Tchakewsky, et aux fosses deux et quatre, il y a le reste de la garnison. C'est plus simple et plus discret de s'occuper de la voie ferrée…

— Alors, va pour la voie, conclut l'un des mineurs. On se retrouve cette nuit, à trois heures à l'endroit convenu.

Pour ce premier sabotage « stratégique », entrepris pour signifier à l'occupant que, même à La Ferrière, la guerre pouvait prendre un nouveau tour, les conspirateurs de la kasbah avaient choisi une nuit éclairée par une lune qui allait vers son plein. Trois d'entre eux quittèrent la Kasbah sous ce blême éclairage, prirent au passage Tchakewsky qui les attendait à la sortie du village, caché dans le fossé de la route départementale qui mène à La ville, et grimpèrent par l'étroit raidillon du bois des Cinglants pour rejoindre Krugé-Bruyère. Il était assis au faîte de la colline, la même colline jumelle de Tue-Chien d'où l'enfant Grisisgli avait jadis vu le grand incendie. Là-bas, en contrebas on distinguait d'abord le double alignement des maisons basses de la Kasbah ; puis

s'étalaient la mine, les trois chevalements, l'usine de triage, les quais de chargement, le tout baignant dans la lueur des lampes à arc. Un peu après, en regardant vers La ville, par la Croix Rougeaud, la lune prenait le relais et nimbait l'horizon d'une lueur blafarde et, au milieu du vaste paysage fantasmagorique, on devinait presque le liseré argenté du fleuve où s'alignaient les grosses péniches. Entre les deux, cheminait l'unique voie ferrée qu'empruntait la petite locomotive Decauville chargée de minerai, pour rejoindre la grande vallée et les hauts fourneaux des premiers faubourgs urbains, près du port par lequel l'acier était ensuite convoyé.

— Tu as les clefs et les barres à mine ? demanda Cocuski en s'approchant de Krugé qui se leva à l'approche du petit groupe.

— Oui, j'ai tout ! répondit Krugé-Bruyère.

— Alors, on fonce au Goulot Fourchet ! reprit Cocuski. Binet, le cheminot m'a dit hier qu'il irait nous préparer le coup, graisser et débloquer les tire-fond si besoin. C'est un bon ami, on peut compter sur lui.

Le petit groupe, sans un mot, se mit en marche. Seul par moment le petit cliquetis métallique des barres au fond du sac de Krugé venait rompre le silence de la nuit claire. Après avoir parcouru deux bons kilomètres en pleine campagne, passé les pisse-vin, la vallée de Montembraise et la côte de Mouillepin, ils atteignirent le Goulot Fourchet où ils entrèrent en marchant sur les traverses du tortillard. Emprunté par la voie ferrée, ce vallon sec, plutôt encaissé, isolé et terminé en langue de vipère, était l'endroit idéal pour réussir un coup

discret. Krugé-Bruyère savait qu'il fallait être méfiant car Fritz Zabotache avait fait resserrer la surveillance autour des installations minières. En effet, depuis quelques mois, les délits s'étaient multipliés. Il y avait d'abord eu l'épisode de la fête de la Saint-Simon et le commandant Waldseemuller restait persuadé que son interdiction avait évité le pire, signaux pour un parachutage ou pour un bombardement… L'empoisonnement de la garnison avait-il été une simple manœuvre de diversion ? Fritz Zabotache se posait toujours la question mais l'intoxication n'était certainement pas le fruit du hasard, même si l'on n'en avait jamais retrouvé les instigateurs. Ensuite et pour le reste, les petits forfaits pour lui compliquer la vie s'étaient vite multipliés : endommagement de la ligne téléphonique par deux fois, subtilisation systématique du papier WC, changement des étiquettes sur les wagons, vol des courroies de dynamo sur la Decauville pour la priver d'éclairage, jusqu'à la disparition de la grande pelle à charbon permettant d'alimenter la chaudière de la locomotive… Fritz Zabotache était donc sur ses gardes. Mais ce soir-là, ce que Krugé ignorait, c'est que le commandant avait lourdement fait renforcer les inspections de la voie et que la dernière patrouille avait pris Binet la main sur la clef plate… Le cheminot prétexta d'abord un entretien de routine mais, devant l'évidence, il finit par avouer la préparation de l'attentat. Une embuscade fut tendue par Fritz Zabotache car le Goulot Fourchet, coincé entre la Chaume Blanche et la Côte de Mouillepain, pouvait facilement devenir un véritable piège à rat. Après les

sommations d'usage et quelques échanges de coups de feu, les quatre mineurs parvinrent à s'enfuir. Mais Krugé-Bruyère, alourdi dans sa fuite par le poids du matériel, s'empêtra les jambes dans le sac porté en bandoulière, tomba et fut arrêté par trois Feldgrau. Le lendemain, une petite escouade allemande partit vider Tue-Chien, trouva les armes, les explosifs et le poste émetteur-récepteur.

Dimanche 28 février 1943

— Les amis, les amis ! Il faut que vous partiez, immédiatement !

Le docteur Landretiot gravit quatre à quatre l'escalier de la Poterne et entra sans frapper, ce qui n'était pas son habitude. Il n'avait même pas pris le temps de garer la Juvaquatre qui, en travers, bouchait l'entrée au parc.

— Je viens du château, de chez Wolfgang… dit-il essoufflé. J'allais pour un de nos rendez-vous musicaux et, tout énervé, il m'a dit qu'il ne pouvait pas me recevoir. Avant de me renvoyer, il m'a tout de même fait servir un café. C'était le branle-bas de combat dans le bureau, il y avait des Feldgrau qui allaient en tous sens ! Il m'a demandé de l'excuser car il fallait qu'il téléphone. Et j'ai entendu, c'était en allemand mais j'ai compris le plus gros. Krugé-Bruyère a été arrêté cette nuit pour sabotage du train et vous, on vous a dénoncés…

— Dénoncés ? Mais par qui ? Mais pourquoi ? demanda Rotram. On a rien fait, on y est pour rien dans ce sabotage… Et Krugé ?

— Je ne sais pas…, je n'ai rien appris d'autre sur lui, reprit Landretiot. En revanche, ils cherchent les quatre gars qui étaient dans le coup avec lui, ils ne semblent pas les connaître et quelqu'un vous a dénoncés… Peut-être qu'on a vu le Rème et l'Ariste ici, peut-être Krugé aussi… Je ne sais pas, mais ils vous prennent pour des terroristes. Il faut partir, vite, la Gestapo va venir. C'est avec eux que Waldseemuller téléphonait.

— Et toi, Jacques, tu n'es pas inquiété ? demanda Florent Riol.

— Non, non, pas du tout, je pense que le commandant ne m'aurait pas offert un café si…

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? interrogea Rotram. On ne va pas partir à pied dans les bois, ils vont nous prendre en moins de temps qu'il ne faut pour le dire… Si on tient un jour ou deux, une semaine peut-être…

— Non, moi je vais vous aider ! proposa le docteur Landretiot. Je le fais pour d'autres et je vous dois bien ça. On va suivre les conseils d'Ariste, la filière suisse… Je vous emmène avec la Juva jusqu'à Bourg-en-Bresse, ou Lons-le-Saunier selon ce qui se présente sur la route. Ensuite, vous n'aurez plus qu'à rejoindre Oyonnax, Ariste m'a donné des noms pour le passage. Prenez-vos cartes d'identité, votre argent, il faut partir sur le champ… Avec le Passierschein fournit par Wolfgang, on devrait s'en sortir, d'autant que je

soigne deux de ses amis officiers à Chalon et Mâcon. Moi, au total, j'en ai pour à peu près six heures, c'est jouable. Ils ne peuvent pas savoir si je suis en ville ou en consultation à l'extérieur et ce soir, avant la nuit, je serai là.

— Soit, s'il faut partir, et bien partons ! lança Florent Riol. Après quatre années de retraite dans cette tour, les grands espaces et l'air de la montagne ne peuvent que me faire du bien. Et puis, je vais retrouver ma Suisse presque natale !

— Moi, j'aimerai bien retrouver l'ordure qui nous a dénoncés ! maugréa Rotram.

Le soir-même vers 6 heures, le docteur Landretiot était de retour à la maison Dorotte où plusieurs véhicules vert-de-gris et deux tractions avant étaient stationnées.

— Ah ! Mon cher Jacques ! s'exclama le commandant Waldseemuller en ouvrant de larges bras. J'ai tenu à accompagner moi-même ces messieurs de la Milice et de la Gestapo pour cette petite visite de routine. Mais où étiez-vous donc passé ?

— Cher Wolfgang, vous savez combien la vie de médecin de campagne n'est pas de tout repos ! J'étais d'abord à La ville, à mon cabinet, puis les consultations de routine par monts et par vaux et j'ai dû m'arrêter aussi au dispensaire de la mine dont je viens… Mais que cherchez-vous chez moi, si ce n'est pas indiscret ?

— C'est tout une histoire, mon cher Jacques, reprit le commandant. Figurez-vous que la voie minière a failli être sabotée et que nous avons arrêté le rebouteux, vous savez le

fameux Krugé-Bruyère, votre « concurrent » local ! Figurez-vous aussi que nous avons fouillé la poterne de votre gardien, suspecté d'avoir participé à l'attentat. Mais l'oiseau et son cousin semblent s'être envolés… Nous les retrouverons, mon cher Jacques, nous retrouvons toujours, mon cher Jacques… L'Hauptscharfürher Helmut Hasslichberg de la Gestapo a pensé qu'ils pouvaient aussi se cacher dans votre grande demeure et nous venons de finir le tour du propriétaire. Vous ne m'en voulez pas, mon cher Jacques ?

— Mais pas du tout, vous avez bien fait et je n'ai rien à cacher, répondit Landretiot. De toutes manières, je n'ai jamais vu ce Rotram et ce Riol que de très loin.

— Et bien, Herr Doktor, déclara l'Hauptscharfürher, vous avez eu raison car nous n'aimons pas les terroristes…

— Comme à la poterne, reprit Wolfgang, nous n'avons rien trouvé ici. Je leur avais bien dit que vous étiez au-dessus de tout soupçon ! En revanche, cette bâtisse est bien inquiétante. Je n'y étais jamais entré mais sa réputation n'est pas usurpée. Comment supportez-vous, vous un homme aussi raffiné, de vivre dans une maison aussi lugubre ?

— Vous savez que je n'y suis que deux ou trois jours par semaine, répondit Jacques Landretiot et, en compensation, ma résidence de La ville est très douillette. Et puis j'avoue aimer cet espace, ces hauteurs de plafond, ce caractère théâtral, cet air magistral et supérieur, cette personnalité si particulière. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à lui trouver du charme, votre ami le docteur Albidal…

— C'est vrai, c'est une maison de maître, une maison de médecin, pleine de hauteur et de suffisance comme tous ces hommes de l'art qui ont le privilège de jouer avec nos vies et nos morts… Et bien, Docteur, il se fait tard, nous allons vous laisser à votre compagne, la maison Dorotte…

Une fois les Allemands partis, le docteur Landretiot, goûta enfin une solitude sans mélange, puisque même ses amis Rotram et Riol étaient loin maintenant. Il alla s'asseoir au grand salon pour écouter Emma Calvé qu'il aimait tant dans la habanera de la Carmen de Bizet.

34 ROTRAM ET PAULETTE

Dimanche 22 Février 1948

— Tu vois fils, c'est une bien longue histoire, dit Rotram le Lion en se levant avec peine pour aller tisonner le feu et mettre une nouvelle bûche dans l'âtre. C'est comme une légende, une féerie qu'on dit à la veillée mais pourtant tout ce que je t'ai raconté est vrai, incroyablement vrai.

Grisisgli, ahuri, était encore sous le choc des révélations de Rotram. Il ne savait pas trop, de ces dernières ou des petits verres de mirabelle suçotés au fil des heures, ce qui embrumait le plus son esprit et le laissait bouche bée. Le Jauni mort presqu'après le Sixte…, Logide bien vivant…, le fantôme du vicomte Johan Dorotte von Wheelinck…, la

veulerie de Nano…, le dernier Papa Simon confisqué par les Allemands…, la convalescence de l'Ariste et son amitié avec Logide et Rotram…, l'exécution de Krugé-Bruyère…, autant d'histoires qu'il n'avait pas vécues, qu'on lui avait cachées ou plutôt qu'il s'était caché à lui-même en oubliant ses vieux amis. La tête lui tournait, les images défilaient, défilaient mais s'arrêtaient toujours sur le visage de Zurbaritze de Logide qui lui revenait constamment à l'esprit. Au bout d'un long silence, il s'entendit bredouiller, puis dire :

— Logi…, Logide vivant, c'est…, c'est inouï, c'est…, c'est miraculeux ! Et moi qui allais fleurir la tombe d'un autre, de ce Jauni…

— Tu sais, Grisisgli, tes visites ne lui ont pas fait de mal, au pauvre bougre de Jaunet ! dit Rotram en gardant la jambe raide pour se rasseoir dans son fauteuil où il s'écroula d'un coup.

— Et dire que Logide était tout près de moi, à la poterne avec toi, et je n'ai rien vu, rien senti…

— Tu vois, je te l'ai dit, la mort n'est pas toujours où on l'attend… Tu étais bien souffrant, bien faible, presque mort quand je t'ai retrouvé à la Landemarais. On n'a pas osé te dire au début, de peur que tu ne comprennes pas, que ça te fasses un nouveau choc... Tes nuits étaient bien agitées, tu parlais pendant ton sommeil, tu aurais pu lâcher le morceau… Après, comment expliquer tout ça au docteur Albidal ? Aurait-il compris, lui aussi, en plus avec la comédie du déraillement et de Florent Riol qu'on lui avait servi ? Ensuite, tu es revenu vers nous, vers la vie, puis la tienne a bien changé… La

sécurité de Logide était en jeu, on a préféré garder le silence, même si ça nous démangeait de te dire… Mais on a fait promettre à l'Ariste de s'occuper de toi, si ça tournait mal, surtout avec les histoires de ton père…

— Comme je me sens bête, vide… Mais pourquoi ne suis-je pas revenu te voir, pourquoi n'ai-je pas pris de nouvelles plus tôt ? Je m'en veux, Rotram, si tu savais comme je m'en veux !

— Tu ne dois pas, il ne faut pas…, coupa mademoiselle Paulette en posant affectueusement une main sur l'épaule de Grisisgli. Les jeunes gens ne peuvent pas rester éternellement dans les jupons, même si ce sont ceux de leur père ! Et puis, avec cette guerre, il fallait bien parer au plus pressé, c'est ce que tout le monde a fait, pour continuer à avancer, tout bonnement pour survivre… Ta vie à toi non plus n'a pas du être simple pendant ces années, ces enterrements, le baronet la baronne, ou plutôt ton « Brabra », ta « Gnangnan », et le départ précipité de ton père, alors celui-là je le retiens…, mon Dieu, et ton Isabelle… J'espère simplement que maintenant que tu sais, tu n'en voudras pas trop à Rotram et Zurbaritze.

— C'est à moi que j'en veux surtout, à eux, je leur en veux un peu de ne pas m'avoir mis dans la confidence, mais je comprends, je comprends…, dit Grisisgli en regardant Rotram avec un demi-sourire. Mais où est Logide ?

— Pour tout te dire, fils, il est resté en Suisse dans un bien de famille, une vieille maison de campagne où nous avons atterri tant bien que mal fin février 43. Lui qui ne jurait que par La Ferrière, Tue-Chien, la tourbière et l'île, le bois des Cinglants, la Croix Rougeaud, la Montagne des Saints et la Colline des Gronds…, et bien il s'est fait rattraper par les montagnes de sa jeunesse, les vaux souriants, les sombres pessières, les combes enneigées, les rocailles et les pelouses d'altitude ! Quant à moi, les grimpettes à n'en plus finir, les cimes étincelantes à edelweiss, les bonbons à la résine de pin et les montres à mouvements automatiques ne m'ont intéressé qu'un temps. Au bout d'une année à crapahuter, à herboriser, à suer sang et eau sur des pentes interminables, je n'avais plus qu'une idée en tête : traverser la frontière à nouveau et m'engager pour participer à la lutte. C'est ce que j'ai enfin pu faire à la mi-44 et, à l'automne, j'ai rejoint la 1ère Armée de Lattre assignée à la libération du territoire. L'aventure s'est terminée pour moi fin janvier 45 avec la poche de Colmar et une patte truffée d'éclats d'obus… J'aurais pourtant bien voulu traverser le Rhin et la ligne Siegfried avec les autres, j'ai dû me contenter du Pisse autour et de la ligne de la Decauville, ce qui n'est déjà pas si mal ! Et beaucoup mieux, à mon retour j'ai rencontré ma chère Paulette qui avait acheté cette maison et m'a proposé de m'y installer le temps de la retaper. L'affection puis l'amour ont fait le reste… De toutes manières, je ne voulais pas retourner à la poterne, de quel droit d'abord, et ensuite avec les histoires au sujet de ton père, mieux valait ne pas tenter le

diable, les gens ont tous la main qui les démange dès qu'on parle de collabos… Enfin, Logide lui est resté en Suisse, on s'écrit régulièrement. Je te donnerai son adresse si tu veux lui mettre un mot…

— Bien sûr Rotram, son adresse, il me faut son adresse, encore une fois, quel bonheur de le savoir vivant ! Mais toi Paulette, tu ne m'as pas dit ce que tu as fait lorsque mon père a quitté la France et comment vous vous êtes retrouvés, toi et Rotram ? demanda Grisisgli.

— Tu vois, Grisisgli, huit mois après le départ de ton père en Espagne, une fois sa clinique parisienne fermée, un de ses collègues m'a proposé un poste de secrétaire médicale pour son cabinet de consultation dans le sud. J'y suis restée trois ans maisle pays me manquait. Quand j'ai enfin décidé de m'installer à La Ferrière, Pierre m'a gentiment proposé un coup de main pour rénover la maison que je venais d'acheter dans le quartier des ingénieurs. On s'appréciait déjà beaucoup à l'époque de la maison Dorotte, le temps à fait le reste…

— Mais à propos de maison Dorotte, questionne Grisisgli, tu ne m'as pas dit Rotram… Qu'est-ce que c'est encore que cette « affaire » ?

— Et bien, tiens-toi bien fils, on vient de trouver une vieille dame morte dans une des caves et ton locataire, le docteur Landretiot que d'ailleurs j'ai bien connu, y est peut-être bien pour quelque-chose ! Les gendarmes l'interrogent en ce moment même…

— Ah non ! Ce n'est pas possible, je suis maudit, maudit ! Cette satanée barraque ne va pas s'y mettre aussi !

35 L'AFFAIRE DU DOCTEUR LANDRETIOT

Lundi 9 février 1948

Décidément, l'après-guerre était bien le temps des révélations, comme si tous les secrets sordides qui avaient poussé et mûri, fleurs noires et vénéneuses à l'abri du conflit, étaient soudain dévoilés au grand jour. Après les exécutions de Môssieur Nano pour collaboration, du Maximilien Sudzguette comme chef de la Milice, s'ouvrit le procès du docteur Landretiot, affaire dont le retentissement fut cette fois national. Grisisgli, anéanti, en découvrit les principaux faits et rebondissements par les grands journaux. La presse en fit des choux gras et les gros titres mobilisèrent les unes pendant près de trois mois, jusqu'à ce mois de septembre 1948 où Jacques Landretiot fut guillotiné dans la cour de la prison de la Santé. Comme l'avait présagé Krugé-Bruyère quelques années auparavant, la Ferrière « en tira sa renommée », mais pour des raisons fort éloignées de celles que Môssieur Nano avait envisagées : le docteur Landretiot fut jugé pour le meurtre d'au moins 38 personnes (74 selon ses dires) toutes assassinées à la maison Dorotte.

C'était la Roseline Frichet, la grande aux Frichet de Gale-Bique, la fille de la Lucienne qui, un beau matin, bêtement, avait découvert le pot aux roses. Ce ne pouvait être que bêtement car la Roseline Frichet ne brillait ni par l'esprit, ni d'ailleurs par le corps. C'était une grande bringue osseuse au visage de cheval, trop longue, sans fesses et sans poitrine, le cheveu filasse, l'œil glauque, des mains de boucher et des pieds de chasseur. Côté tête, ça ne valait guère mieux : elle tenait de l'âne bâté ou plutôt de ces gallinacés qui foncent droit devant lorsqu'une envie soudaine, une idée fixe leur vient enfin à l'esprit. Quoi qu'il en soit, elle n'était payée ni pour sa plastique, ni pour ses pensées mais pour faire le ménage, exercice pour lequel, en revanche, elle n'avait pas sa pareille : elle pouvait rester des heures à briquer l'argenterie, le parquet ou les toilettes sans trouver l'ouvrage fastidieux ; dans ces moments-là, on voyait même, chose rare, son regard s'allumer de l'étincelle du contentement, voire d'une béatitude sans partage. Pour s'occuper de la maison Dorotte, Jacques Landretiot n'avait d'ailleurs pas eu d'autre alternative : Roseline Frichet était la seule de La Ferrière à bien vouloir s'accommoder de la présence d'Amélie et Johann Dorotte von Wheelinck ; en fait, le docteur se demandait s'il le concept même de fantôme ne la dépassait pas. À partir de 43, elle vint officier le jeudi matin, lorsque Landretiot était reparti pour La ville, et revenait chaque soir jusqu'au dimanche pour soigner Nabucco dont elle n'avait pas plus peur que des revenants. C'était un

énorme dogue que Landretiot avait acquis —peut-être par l'intermédiaire de son cher Wolfgang ?— juste après le départ en Suisse de Rotram le Lion et de Florent Riol. Le molosse, qui ne connaissait que le petit barbu et la Grande bique (comme on la surnommait dans le pays), tournait et retournait dans le parc, jour et nuit et par tous les temps. Ce jeudi-là donc, la Roseline Frichet officiait sur « son » territoire : elle regrettait de ne pas s'occuper de l'étage retourné à un tel état de décrépitude que « si c'était pas malheureux de voir ça ! », mais son patron lui laissait libre accès à tout le rez-de-chaussée dont elle disposait des différentes clefs, même celle du grand salon où le docteur avait « sa musique » : cette preuve de confiance faisait toute la fierté de la grande bique qui, à force d'endurance, avait réussi à « ravoir » le pavé suintant de la salle de concert. Ce jour-là, vers la fin de sa tournée, elle en était au petit salon.

— Quiens ! se dit-elle à voix haute, il a laissé des tasses. D'vait êt' à la presse, p'têt' ben une urgence...

Sur le guéridon bas, trônaient la théière en Limoges et deux tasses aux trois quarts pleines. Elle allait les finir pour ne pas renverser quand elle se dit, dans une de ses fulgurances habituelles, qu'en fait, elle n'aimait guère le thé et qu'en plus il était froid. Elle saisit le petit plateau rond posé sur la cheminée et débarrassa avec précaution. Passant devant la porte-fenêtre qu'elle avait ouverte pour aérer, elle sortit sur la terrasse pour rejoindre la cuisine et vida, au passage, le contenu des deux tasses en bas, dans la cour. Elle

poursuivit son ménage en chantonnant un air de Tino, son artiste préféré :

« Amor, amor, amor Doux chant d'espoir
Qui dans le soir Vers toi s'élève
Amor, amor, amor C'est mon amour
Qui jusqu'au jour Berce ton rêve… »

Elle termina par la cuisine où un reste de poulet trouvé dans le garde-manger ne lui déplut pas. Après un morceau de fromage et la vaisselle, elle s'attaqua au carrelage qu'elle lessiva à grandes eaux. L'ouvrage terminé, vers la fin de l'après-midi, elle ferma et sortit par la terrasse. En descendant l'escalier pour reprendre son vélo dans la cour, elle trouva Nabucco gisant inerte, les babines et la langue trempant encore dans ce qui avait été une petite flaque de thé.

— Mais il est crevé, raide comme la justice que j'te dis ! De ma faute ou pas, faut qu'j'enjoigne le docteur. Mon Dieu, y m'pardonnera jamais, jamais…, une tant bonne place, une tant bonne place ! pleurnichait la Roseline Frichet rentrée à toutes pédales à la ferme familiale.

— Mais ma pauv' Bique, que t'es nouille, mère de Dieu ! avait tranché la Lucienne. C'est les gendarmes qu'il faut prévenir ! Le chien, il a pas calanché en buvant du thé, c'est pas possible ! C'est louche, c'est bien louche, tout comme ton docteur, je t'ai toujours dit de te méfier, un veuf, dans une bicoque hantée… Faut déjà avoir l'esprit tordu pour loger à la

maison Dorotte, tout seul, avec les esprits… Et si le clébard est mort, moi j'te dis qu'y avait quelque chose dans les tasses et que si d'aucun en a bu…

— Moi, j'ai bien failli… avait avoué la Roseline.

— Mais ma pauv' Bique, ce que t'es nouille ! s'était à nouveau exclamée sa mère. Y'en a qu'une dans le canton pour se mettre dans des histoires pareilles ! Mais tu te rends compte, ma pauv' nouille, si t'étais morte, hein ? Si t'étais morte ? Faut prévenir les gendarmes, je te dis, faut les prévenir et sans traîner…

La police fut prévenue, perquisitionna à la maison Dorotte, trouva du cyanure au cours de l'autopsie de la théière (que Roseline Frichet avait omis de nettoyer) et de Nabucco, puis le corps d'une vieille dame gisant sans vie dans la première cave. Le docteur Landretiot fut arrêté le dimanche à son cabinet de La ville. C'était au mois de février 48. À l'inverse de la Roseline, il n'entendrait jamais Tino chanter *« Est-ce l'amour ? »*, une nouveauté de l'année suivante.

Mardi 21 septembre 1948

Dès les premières heures du procès, la ligne de défense suivie par le docteur Landretiot fut d'alléguer qu'il avait fait partie, sous le pseudonyme de major Jacquot, des tous premiers membres de la Résistance. Il raconta qu'il faisait

passer, en zone libre puis à l'étranger, des personnes inquiétées par la Gestapo et le régime de Vichy. Ainsi pouvaient s'expliquer les disparitions qu'on lui reprochait. Par la suite, lorsque les accusations devinrent plus embarrassantes, il reconnut avoir tué, mais toujours « pour la Patrie », des Allemands, des miliciens et des collaborateurs. Au cours du premier mois d'Assises, il se tint sans démordre à cette version des faits. Puis la découverte de « la » malle fit changer le cours de l'affaire. La police la trouva en inspectant une penderie de costumes et d'accessoires aménagée par le docteur au niveau de la coursive du grand salon ; une des cloisons, amovible, cachait la pièce à conviction. Elle contenait une dizaine de robes de petite taille —dont trois furent reconnues par des proches des victimes— quelques perruques grisonnantes et un coffret empli d'alliances et d'autres bijoux dont la taille, le style et l'ancienneté montraient qu'il s'agissait de parures de vieilles dames.

— Mais allez-vous enfin nous expliquer, Docteur, la présence de ces bijoux à votre domicile ? demanda le procureur Durafour sur un ton excédé.

— De simples accessoires, Monsieur le Procureur, de simples accessoires et quelques effets de plus pour mon théâtre, je vous ai déjà précisé, l'opéra est ma marotte, j'aime jouer et chanter les grands rôles…

— Les grands rôles féminins ? Et qui plus est, uniquement de femmes âgées ? Vous vous moquez de nous, Landretiot ! Ces bijoux, il y en a pour une fortune !

— Une fortune, Monsieur le Procureur, une fortune de famille…, ma vieille mère, mes vieilles sœurs, mes vieilles tantes, mon épouse regrettée, quelques conquêtes de jeunesse…

— Tout d'abord, Docteur, nous savons vous et moi, par votre état civil, que vous n'avez pas de sœurs, Messieurs les Jurés apprécieront… Ensuite, des témoins ici présents reconnaissent certains effets de votre malle, vous pouvez-nous expliquer, encore une fois ?

— J'ai certainement fait passer leur sœur, leur tante, leur mère en zone libre, Monsieur le Procureur…

— En petites culottes, Docteur, en petites culottes ? Vous vous moquez de nous. Ce que l'accusation constate, Docteur, c'est qu'il est facile, en temps de guerre, de s'attaquer à des femmes âgées, sans défense, seules, crédules, qui plus est, certainement de riches patientes ; que pris dans l'engrenage de votre folie, vous n'avez pas pu vous arrêter après-guerre ; que la maison Dorotte est tellement isolée que c'est le théâtre parfait, non pour chanter de l'opéra mais pour perpétrer vos crimes et que c'est certainement pour cette raison que vous avez choisi d'habiter cette bâtisse à la réputation sulfureuse ; et que votre mobile, Docteur, c'est tout simplement le plus vieux du monde, la cupidité ! Quant à votre engagement dans la Résistance, vous ne vous êtes inscrit dans les FFI qu'en 44 et personne n'a jamais entendu parler de ce fameux major Jacquot dont vous nous rabattez les oreilles…

— Croyez-vous, Monsieur le Procureur, que pendant l'occupation on criait sur les toits qu'on était terroriste ?

— Non, Docteur, mais la Résistance, c'est avant tout une organisation en réseaux et aucun réseau ne connaît de major Jacquot. On peut même se poser sérieusement la question de votre appartenance à un bord ou à l'autre… Je crois savoir que vous fréquentiez assidûment le commandant Wolfgang Waldseemuller ?

— Bien sûr, Monsieur le Procureur, je ne le nie pas. Mais c'était pour notre passion commune, la musique, et puis j'en tirais des informations très utiles à mon activité clandestine. C'est ainsi qu'entre autres, après l'exécution par les Allemands du rebouteux Krugé-Bruyère en 43, j'ai pu sauver à temps le gardien de la maison Dorotte et son cousin en les faisant passer en Suisse. Demandez-le aux intéressés ou au Colonel A, un manitou des FTP que j'ai même soigné un temps pour brûlures…

— Aristide Lautaras, le Colonel A également connu sous le nom d'Ariste Sudzguette, est assez mitigé à votre égard. Certes, il déclare avoir profité de vos soins en 42. Mais il pense également, à la lumière des faits qui vous sont reprochés, que vous avez pu tout à la fois dénoncer vos voisins Rotram et Riol par lettre anonyme et, avec votre esprit tordu, les aider à s'enfuir afin d'être tranquille pour accomplir vos meurtres. Nous n'avons pas retrouvé Florent Riol, a priori toujours en Suisse, mais Monsieur Jean Rotram

n'a pas formellement démenti l'avis du Colonel A ; il ne connaît toujours pas l'origine de la dénonciation.

— Mais ce n'est pas moi, Monsieur le Procureur, Pierre et Florent étaient devenus mes amis ! Et je vous l'ai déjà dit, je n'ai supprimé que des collaborateurs…

— C'est vrai, Monsieur le Président et Messieurs les Jurés, reprit le Procureur sur un ton sarcastique. Le docteur a raison et toutes les vielles dames sont certainement des collabos, des miliciennes ou des Allemandes, c'est de notoriété publique ! Et à propos de vieilles dames, Monsieur Landretiot, que vous évoque la pièce n° 36 trouvée dans le coffret ? Greffier, présentez la pièce 36 au prévenu, s'il-vous-plait. Alors, docteur Landretiot ?…

— Et bien, Monsieur le Procureur, c'est un camée apparemment en onyx, une très jolie pièce ancienne…

— C'est tout, docteur Landretiot ? Moi, je vais vous aider. C'est en effet un médaillon en agate, certainement un bijou de valeur, mais c'est surtout une parure de famille, ayant appartenu à la vicomtesse Amélie Dorotte von Wheelinck, votre grand-tante !!!

Un OHHHH de surprise s'éleva et traversa la salle d'audience. Le petit barbu, interloqué par le coup de théâtre, s'était levé du banc des accusés, blême et tremblotant. Le procureur reprit :

— Vous ne dites plus rien, Docteur, et bien, moi je vais vous dire… Vous êtes né à La ville, juste à une dizaine de kilomètres de La Ferrière. Les recherches de la police nous

ont appris qu'Amélie von Wheelinck, la sœur de votre grand-mère paternelle, venait régulièrement à la demeure familiale des Landretiot, comme ces derniers se rendaient d'ailleurs souvent à la maison Dorotte. C'est cette grand-tante, une femme à la forte personnalité qui, dans votre enfance, vous a fait découvrir l'opéra : elle vous emmenait au Palais Garnier, au théâtre du Châtelet, à la Salle Savart… Mais c'est aussi elle qui a décidé vos parents à ne pas vous laisser poursuivre la carrière artistique dont vous rêviez et pour laquelle vous avez interrompu vos études. Vous vous êtes entêté, vous avez fait l'histrion un certain temps, mais après quelques années de vivres coupés, vous êtes retourné à l'université sur le tard, Docteur, pour obtenir votre diplôme de médecine… Cette contrariété, bientôt devenue traumatisme, a certainement entraîné chez vous de véritables désordres psychiatriques. Bien entendu, le « terrain » était là et a favorisé votre aliénation mentale. Bien qu'intelligent et précoce, vous étiez déjà un enfant solitaire, perturbé, cruel : on dit que des jeunes filles se sont plaintes des obscénités que vous leur auriez dites, que vous avez volé à l'étalage et fracturé des boîtes aux lettres, que vous avez même écrasé les pattes d'un chat à l'aide d'un marteau, saigné un second à blanc… Adulte, vous vous êtes peu à peu persuadé que votre grand-tante était la cause de votre dépression paranoïaque, de vos phobies. Car c'était bien Amélie Dorotte qui vous avait révélé vos penchants artistiques mais, également, c'était elle qui vous en avait privé. Vous ne pouviez l'affronter de face, elle si autoritaire

et vous si réservé. Comme le disent vos psychiatres, vous avez alors certainement développé à son encontre une obsession de persécution, reproduite par la suite auprès de l'ensemble des femmes âgées. En parallèle, vos troubles de l'humeur ont grandi, avec des alternances de périodes d'euphorie débordante et des phases de psychoses mélancoliques, de neurasthénie mais aussi d'irritabilité excessive. Pour atténuer votre mal-être croissant, ces souffrances de plus en plus intolérables, vous vous êtes convaincu qu'il fallait faire disparaître votre grand-tante. Vous n'étiez pas encore capable de tuer vous-même, vous n'en n'étiez encore qu'aux chats écrasés… C'est alors que le hasard a servi vos tristes desseins. Frais émoulu de la faculté de médecine, vous avez été mandaté dans un jury d'experts pour une affaire criminelle : il s'agissait du désormais célèbre Hanz Rück, un tueur de vieilles dames dont l'histoire, certainement, a marqué votre esprit fragile et influençable. Il s'agissait de sa première inculpation pour meurtre et, vous et votre collègue psychiatre, avez déclaré le prévenu inapte à être jugé. Je ne sais quel rôle vous avez eu dans ce verdict mais, curieuse coïncidence, la date de la sortie de maison de santé de Hanz Rück, trois ans plus tard, correspond presque jour pour jour à l'odieux meurtre de la vicomtesse Amélie Dorotte von Wheelinck. À trente ans passés, vous voilà débarrassé de votre grand-tante, Docteur Landretiot, mais peut-être pas de vos démons ? Nos experts psychiatriques vous disent dépourvu de sens moral, dépressif, certainement

paranoïaque avec délires, hallucinations et phobies… Qu'en pensez-vous Docteur, vous qui êtes de la partie ?

Landretiot qui s'était rassis pendant ces réquisitions, était effondré, tête basse, bras ballants. En pleurs, il marmonna dans sa barbe :

— Tante Mélie m'a tout donné, m'a tout repris… Elle devait payer…

— Pouvez-vous répéter plus fort, Docteur Landretiot, que Monsieur le Président et le Jury puissent apprécier ? demanda le Procureur réjoui de cette révélation.

— Oui, j'ai connu Hanz Rück, le célèbre tueur. Je l'ai payé pour qu'il aille à la maison Dorotte, avoua le docteur Landretiot.

— Et les autres disparues ? questionna le Président.

— Après la mort de Tante Mélie, je me suis longtemps tenu tranquille, répondit Landretiot. Au début, j'ai cru à la guérison définitive. Puis, les troubles maniaco-dépressifs sont revenus petit à petit, il y avait à nouveau des hauts et des bas. Quand ça allait mal, j'écoutais un grand air ou j'allais découper un cadavre à l'Institut médico-légal, histoire de me remonter le moral. C'est en 42 que tout a basculé : le commandant Waldseemuller m'a proposé de prendre en charge le dispensaire de la mine de La Ferrière et, coup du destin, m'a parlé de la maison Dorotte qui pouvait être louée. Le passé a ressurgi d'un coup et lorsqu'une cliente âgée se présentait au cabinet, évidemment, je revoyais ma grand-tante… La Juvaquatre de fonction et les ausweis m'ont facilité le travail : pour une raison ou une autre, maladie ou passage

de la ligne, je transférais les patientes de mon cabinet urbain à la maison Dorotte ; là, un bon thé et du cyanure de potassium faisaient le reste…

Pendant cette période d'occupation, les demoiselles passées d'âge et les riches veuves avaient donc constitué l'essentiel de la curieuse « clientèle » du docteur Landretiot. Pourquoi plus les anciennes que les anciens ? Sans doute parce que la gent féminine était plus encline à chercher auprès du praticien un remède à l'ennui, une compagnie comme celle qu'elles trouvaient également auprès du curé ; peut-être parce que plus que les vieux messieurs, les vieilles dames préfèrent le thé ; enfin, car Jacques Landretiot avait un sérieux compte à régler avec toutes les grand-tantes… En définitive, si la guerre avait fait une coupe sombre dans les rangs de la jeunesse et des hommes mûrs du pays, Jacques Landretiot s'était, quant à lui, attaqué aux classes d'âge des « vétéranes ». On ne sut trop ce que le praticien, avec ses airs bonhommes, leur avait véritablement proposé : soins adaptés, passages clandestins, placement de biens menacés, marché noir ? La question resta posée. Hormis le contenu de la boîte à bijoux, la fortune accumulée par le petit docteur et jamais retrouvée fut estimée à plus d'une centaine de millions de francs. Car la certitude, c'était que les ancêtres étaient arrivées à la maison Dorotte les mains pleines et avaient fini le nez dans une tasse vide, préalablement solidement épicée de sels de cyanure au délicat goût d'amande… Cette clientèle passée d'âge et proche des agonisants alimenta longtemps les conversations françaises

où Amélie, son fantôme et la maison Dorotte occupèrent une place d'importance.

Si l'affaire choqua déjà par le nombre des victimes, les procédés mis en œuvre par Jacques Landretiot pour éliminer les cadavres firent frémir la salle d'audience. L'essentiel des manipulations s'opérait dans le labyrinthe interminable des caves de la maison Dorotte et s'inspirait largement des méthodes de la thanatopraxie. Le praticien avait dû les étudier pendant son internat aux Hôpitaux de Paris, là où d'ailleurs il avait connu le docteur Albidal. Lors de la dernière semaine du procès et à la demande de la partie civile, le petit docteur détailla avec un plaisir non dissimulé son protocole d'intervention.

Une fois le décès constaté dans le cabinet ou le petit salon du rez-de-chaussée, il descendait le cadavre dans la première cave de la maison Dorotte. Accrochée par les pieds à un croc de boucher, tête ballante vers le bas, la victime était tout d'abord vidée de son sang par incision de la veine jugulaire pour permettre un drainage gravitaire d'une grande part des humeurs. La collecte de ce sang apparut au jury comme le rituel majeur du docteur Landretiot, marquant ses crimes de la véritable « signature » de ce père de nos tueurs en série : il récupérait le liquide d'un beau rouge vermillon dans des bouteilles d'une contenance d'un litre, cinq flacons en moyenne par victime… C'est à l'une de ces premières sordides opérations d'embouteillage qu'avaient assisté sans

le savoir le Zèphe et le Tintin Bouteloup en septembre 1942. C'est ce cérémonial maladif qui avait fait espérer aux Ferrois et à Nano la panacée, l'élixir de jouvence, la liqueur de longue vie, la fortune vermeille ; en fait, bien au contraire, il s'agissait d'un cordial de la mort. C'est cette manie qui avait sans doute permis de ranger sur les casiers du second caveau quelque 372 flacons qui étayaient plutôt les déclarations du petit barbu débonnaire. En effet, le médecin légiste, questionné sur ce nombre de bouteilles, avait répondu qu'un corps de femme contenant en moyenne 5 litres de sang, on arrivait bien, par division, à un total de 74,4 victimes, les quatre derniers dixièmes restant, pour lui, inexpliqués. Néanmoins, jusqu'à ce jour, le docteur Landretiot ne pouvait être accusé que de 38 meurtres car c'était le nombre des disparitions qui avait été signalées à la police dans un périmètre d'une cinquantaine de kilomètres autour de La ville et de la maison Dorotte… Les vieilles dames (et peut-être quelques messieurs ?) étaient ensuite délestées de leurs viscères. Le médecin pratiquait une laparotomie verticale, entre l'extrémité libre, distale de la dernière côte gauche et le relief de l'épine iliaque antéro-supérieure de l'os iliaque, comme il l'avait si bien expliqué à la partie civile. Selon les cas et l'humeur, l'éviscération était menée à mains nues ou en utilisant les forceps. Pour l'extraction du cerveau, dans le respect des vieilles traditions de la thanatopraxie, un scalpel introduit dans une des narines permettait de casser l'os éthmoïde et d'accéder à l'intérieur de la boîte crânienne. Grâce à une spatule introduite par cette ouverture, il

fractionnait la cervelle en petits morceaux pour ensuite les extraire à la petite cuillère toujours par le même orifice naso-éthmoïdal. Le cas échéant, un bâton pour touiller et un jet d'eau introduits par le même orifice permettaient de fignoler le travail, liquéfier les restes éventuels qui pouvaient alors s'écouler par les narines, une fois la tête tournée sur le côté. Les viscères et les brisures d'encéphale étaient alors jetés aux raveux qui infestaient les parties les plus profondes et les plus lointaines des caves. Le docteur constata d'ailleurs que leur nombre alla grandissant de 1943 à 1947. L'opération suivante consistait à transférer l'essentiel de l'humidité du corps sur un composé hydrophile. Cette dessiccation n'était jamais bien longue car la plupart des vieilles dames étaient déjà très sèches. Jacques Landretiot fourrait leurs corps de gel de silice, un produit épatant bien connu pendant la Grande Guerre pour être utilisé dans les cartouches filtrantes des masques à gaz. Quand il avait manqué de ce déshydratant — c'était arrivé une petite dizaine de fois—, il avait réussi à se procurer du natron, une sorte de carbonate de sodium aux propriétés plus ou moins similaires et que les Égyptiens utilisaient déjà dans l'Antiquité. Quand la victime était bien desséchée, venait la phase ultime, l'aboutissement du protocole, épreuve la plus exténuante mais pourtant attendue avec impatience par le docteur Landretiot : il y trouvait son véritable défoulement, son exultation pleine et entière. Dans le cinquième caveau, bien plus profond et dont les bruits ne parvenaient pas à la surface, il concassait avec un acharnement et une méticulosité exemplaires les maigres

corps secs et osseux, d'abord à la masse puis au marteau. Enfin, il allait épandre les poudres obtenues, méconnaissables, dans les galeries les plus lointaines où elles servaient principalement de litières au raveux ; parfois, ils les avaient vu, dans la pâle lumière de la lampe à huile, en manger… Le petit docteur, avec sa courtoisie habituelle, avoua néanmoins à la partie civile qu'à quelques occasions il avait dû, faute de temps mais toujours à regret, brûler quelques momies racornies dans la cheminée du petit salon —sans la moindre fumée indésirable et nauséabonde— ou abandonner quelques morceaux à Nabucco qui en raffolait.

— Docteur, encore une question que nous nous posons tous, demanda le Président à la veille du verdict qui devait conduire Jacques Landretiot à la guillotine. Mais pourquoi donc ce cérémonial si particulier, pourquoi mettre le sang de vos victimes en bouteille ? Nous ferez-vous l'honneur de cette dernière confidence ?

— Monsieur le Président, ce n'est pas un secret et autant vous en faire profiter. Je m'étonne d'ailleurs que vous me posiez la question, la réponse est si évidente, si élémentaire comme dirait ce cher Sherlock… Il ne s'agit pas d'un cérémonial de tueur mais simplement de logique, de pure logique et la science nous apprend cette logique. Quel est le principal souci d'un criminel ? C'est bien entendu de faire disparaître le corps : sans corps, pas d'inculpation possible... Et d'après vous, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les jurés, qu'est-ce qui se remarque le moins du monde dans une cave ? Et bien, naturellement, une bouteille

et surtout si elle ressemble à une bouteille de vin, et surtout si la scène de crime se déroule dans une grande région de vignoble ! Sans mes révélations, une seule bouteille de la cave aurait-elle été ouverte ? Ajoutons qu'un cadavre vidé de son sang, c'est plus pratique. Pensez donc ! Cinq à six litres de liquide en moins, le séchage est bien plus rapide, l'odeur au brûlage quasiment nulle, le concassage facilité… Et sans ma confession, qui aurait été ramasser mon sable et mes graviers ? Et quel assassin peut se targuer de pouvoir admirer, chaque jour et sans risque, ses victimes ? Vous vous rendez compte, les reflets de ce vermillon dans l'éclairage de la lampe ! De tous ces jours passés à la maison Dorotte, mon seul regret aura certainement été de ne pas pouvoir contempler le merveilleux rouge de ma défunte grand-tante…

À cette dernière révélation, le jury comprit, effaré, que sans le geste idiot de la grande Bique de Roseline Frichet, la femme de ménage demeurée qui avait jeté le reste de cyanure par la fenêtre, sans la gourmandise d'un dogue allemand qui devait avoir des origines anglaises et ne crachait pas sur le goût d'amande, le plus grand tueur en série de tous les temps serait encore en liberté…

Ne plus penser, Dieu, ne plus penser à tout cela…, absurde… …les nuages, les nuages, les nuages, par troupeaux compacts, comme des bêtes affolées par leur propre rumeur, bousculées et se chevauchant filent vers la vallée, orage

d'automne. Le ciel vêtu de noir montre des dessous bleus par les déchirures de sa robe. Deuil. Au détour du chemin, au ras de la côte, entre deux collines pelées : une croix. À droite, un bois d'arbres maigres. À gauche, quelques vignes rampantes. Puis, une rafale de vent, ployant les arbres, couchant l'herbe, une volée de pluie, une nouvelle débandade de nuages paniqués. Le ciel, le paysage, la terre striée comme une mauvaise photographie trop grise. La croix grimpe vers les nuages, tangue de gauche vers les arbres, de droite vers les vignes, en avant, en arrière, une bénédiction absurdement rythmée. Travelling avant. Un gamin. D'abord une tête noyée de pluie, cheveux dans les yeux, plaqués sur le front, oreilles décollées, une tête de noyé sur une dalle de quai. Le gosse augmente, épaules étroites, poitrine étriquée. Il paraît sur le haut de la côte. Plan américain. Enfant de dessous en surplis blanc et robe noire. La croix est lourde, rafistolée en son milieu. Elle se balance, balance, balance. Plan d'ensemble. Deux autres enfants de chœur. Un grand et un petit. Ceux-là sont vêtus de capuchons que le vent arrache et que les mioches retiennent d'une main, l'autre portant l'encensoir et le bénitier. Un bout de curé maigre, hurlant dans la pluie, dans le vent. Un petit prêtre maigrichon perdu dans une cape trop vague qui vole et lui fait une seule aile. Il braille. Je n'entends rien. Mais je vois qu'il s'époumone. Son menton bat sur son cou, sa bouche se tord, la lèvre supérieure remonte vers le nez comme pour l'avaler. De temps en temps, il enfonce sa barrette d'un coup sec. C'est un jeune curé qu'on imagine poitrinaire, jaune et sans souffle, vivant

de soupe et de patates dans un presbytère calamiteux. Je baisse les yeux. Les héros à la Bernanos me font horreur physiquement. Deux gros chantres, contents d'être là, qui braillent eux aussi, tiennent d'une main un bouquin, de l'autre un parapluie gonflé par le ventre, presque obscène. Un cheval couronné de plumes, habillé de tentures que la boue a constellé. Le cheval se traine, bête lasse, flairant la route. Un bonhomme haut perché comme un cocher de fiacre. Il serre son bicorne entre ses genoux, à cause du vent, il s'est coiffé d'un béret basque enfoncé jusqu'aux oreilles. Ça lui fait un drôle de visage d'homme sans crâne, comme on voit dans les boutiques de monstres aux fêtes foraines. Un corbillard qui cahote, des couronnes qui s'effeuillent dans la bourrasque. Des pétales de roses rouges volent à ma rencontre. Deuil.

Tout devant, un homme jeune, en pardessus noir, très strict, ganté de blanc, ouvre la marche. Je regarde ses deux mains incongrues qui tripotent une paire de lunettes. Ganté de blanc ? Gros plan. Cinéma… Gants blancs, signe de ralliement, ce doit être lui qui m'a contacté. Derrière lui, des centaines de personnes sous un toit de parapluies. J'arrête le moteur de la voiture, ma première voiture, une splendide Austin A40 Devon. Enfants de chœur, curé, chantres, corbillard, cortège détrempé défilent devant moi. Tout cela me semble si misérable, si piteux que j'ai mal et me laisse aller contre le volant. Mon coude heurte l'avertisseur. Le klaxon, claironnant comme un appel de coq de bruyère fuse, frappe l'enterrement de plein fouet, comme s'il avait un

visage collectif. Toutes les têtes se lèvent. Le jeune-homme me regarde et me fait un signe de la main qui tient les lunettes. Ganté de blanc ? Je sors de la voiture. La pluie me prend, m'enlève, m'entoure, me palpe. Le chemin sent le foin humide. Derrière les deux croque-morts, j'entre dans l'église. Une église en moellons jaunâtres à l'aspect d'éponge ; écrasée sur le sol, plus large que haute, basse de voûte, avec un clocher trapu comme une tour de guet, une église campagnarde qui a du mal à s'envoler vers le ciel et tient à la terre comme ces granges que les paysans construisent eux-mêmes. Au premier rang, alors que les nécrophores déposent le cercueil sur le catafalque, le jeune-homme se retourne et du doigt —impératif— me désigne une chaise à côté de lui. Cent visages se retournent automatiquement, cent visages hostiles, humides, curieux. Mes chaussures chantent sur le pavé. Je n'entends qu'elles. Je m'arrête, le miaulement continue. C'est le soufflet de l'harmonium.

— Vous avez reçu mon télégramme, murmure le jeune-homme, c'est gentil d'être venu !

Gentil d'être venu…, gentil d'être venu… Tout cela semble incongu, j'ai presque envie de rire.

— Gentil d'être venu, répète le jeune-homme.

Et à son voisin :

— C'est le propriétaire de la maison Dorotte, il a été bien arrangeant, vous savez, pour les cendres…

La cérémonie funéraire dure deux bonnes heures. Une jolie fille blonde se débat avec l'harmonium cachectique. J'ai mal aux reins d'être debout. Je n'ose m'asseoir. Le vent

s'engouffre sous la porte aux deux battants mal joints. Les cierges s'éteignent un à un. Les visages aussi. Mon voisin remue le nez, plisse les joues, renifle, éternue.

Le corbillard s'en va au petit trot. Le cocher, descendu de son siège surélevé a pris place auprès des croque-morts au bord du trou. Les cordes glissent par saccades et le cercueil descend lentement en terre. J'entends un des fossoyeurs murmurer à son collègue de droite :

— C'est pas tous les jours qu'on en enterre 38 d'un coup !

— Peut-être bien 74…et dans la même boîte, lui répond l'autre.

Non, ils ont bien raison, ce n'est pas tous les jours qu'on enfouit d'un coup autant de vieilles dames et peut-être bien, dans leurs restes concassés, ceux de centaines de raveux des caves de la maison Dorotte. Les familles vont pouvoir faire leur deuil. Moi je reste avec mes Sixte Utah, Pierre Jaunet, Phalanstère, Brabra, Gnangnan, Peïpauss, Krugé-Bruyère, Maximilien Sudzguette, Nano… ?

À la porte du cimetière, le jeune-homme sert quelques mains. Comme je suis à ses côtés, les gens passent devant moi en bredouillant des condoléances, ils n'articulent pas, bouillie pour les chats. Ils ne savent quoi dire. Je serre les mains qu'on me tend. Je suis un peu de la famille. Je suis toujours un peu de la famille. Déjà, à la Ferrière, j'accompagnais les corps de Brabra, de Philippine ma bonne Gnangnan… Un grand bougre, barbu, presque rigolard, s'arrête un moment.

— Jolie cérémonie, dit-il, ça s'est bien passé…

— Merci pour tout ! répond le jeune-homme.

Le gaillard lève le nez, plisse les lèvres, il murmure en passant devant moi, sans me tendre la main.

— Bon petit orage d'automne… Hon ! Hon ! La truite va mordre…

Je le regarde, il rigole franchement. Dans le genre, il me rappelle mon père, le bon docteur Albidal.

34 LES CIELS DE GANAGOBIE

Lundi 26 Mai 1975

— Ah ! Ah ! fait Sol et, d'un coup de reins, elle se tourne sur le dos. Grisisgli, mon chéri, raconte-moi le soleil de mai qui coule de Valensole à Ganagobie…

— Le soleil de mai, dit Grisisgli, naît dans les Dourbes, les pierres noires de la lune où ne poussent que des bleuets électriques à la tige transparente et fragile comme les fils de verre de Murano, où ne vivent que des criquets gris aux ailes bleu des mers du Sud. Je t'emmènerai un jour dans les robines, ces pentes ravinées taillées dans les marnes noires, la montagne hydre, et tu connaîtras l'oasis. Ce n'est d'abord qu'un bout de soleil froid, à peine une miche de neige, car derrière les Dourbettes, sur la haute barrière des Alpes de Provence, la neige est éternelle. Voilà pourquoi, ma Sol, les nuits sont si fraiches ici et si douces à la fois, car on ne connaît

point le mistral qui se brise sur la montagne et enfile la vallée du Rhône, mais un vent coulis de lune et de neige. Voilà pourquoi nos nuits sont si paisibles et si légères, parfumées de thym sauvage et de l'odeur berceuse des amandiers en fleurs et de la lavande à peine éclose. Au petit matin sur Digne, le soleil se baigne dans la Bléone encore froide et nage vers la Durance et lorsqu'il nous arrive, il s'arrête là, au point idéal, entre Forcalquier, Volonne, Manosque, Gréoux, entre la fraîcheur du Verdon qui baigne Castellane et la montagne de Lure et ce soleil-là, chérie, ils ne l'ont même plus à Aix-en-Provence et encore moins à Nice, c'est le soleil poète de Valensole qui te fait la peau douce comme l'huile sortant du moulin et fraîche comme les amandes cueillies à la rosée. Sol, à cette seconde je peux mourir car je suis heureux d'avoir choisi cet endroit qui est le plus beau du monde. Je suis trop content pour que ce bonheur dure. Alors, Sol, si tu le veux bien, avant de mourir, je vais me couper une large tranche de pain de ménage, la moitié d'un fromage de bique, il en reste non ? Et tirer une demi-bouteille de vin gris, un peu de fougasse aux anchois et un café turc. Tu en veux, Sol ?

Et voilà qu'allongé sur cette chaise longue, face au plateau de Valensole dans la brume violette du petit matin, alors que la rosée de la nuit bue par le soleil déjà haut sent encore l'odeur de la nuit, celle précieuse de la lavande, du thym, des amandiers, venant loin du bas de la Durance, écartelée entre les bancs de cailloutis grisâtres, et de plus loin encore des forêts de chênes verts en Ganagobie et de la chaîne des

Dourbes au-dessus de Digne, tous ces parfums inimitables d'herbes grillées et de caillasses chauffées à blancs, tous les brassages de senteurs tournoyant sur les neiges éternelles du Cheval gris, les eaux glacées du Verdon, prenant là sa fraîcheur, là sa chaleur, son entêtement dans le ciel absolument bleu, sans un petit nuage même vers Gréoux-les-Bains, bleu sans faille, bleu améthyste aux confins, qui ne dissipe pas mais crée l'ivresse, voilà qu'une nouvelle fois il pense à Sol.

Sol, ma merveilleuse Sol, te voilà enfin, non Sol, non, je ne prendrai pas tes médicaments. Assieds-toi, Sol, donne-moi tes yeux, laisse-moi prendre ta main fraîche. Ne comprends-tu pas, Sol, que pour moi, le temps est venu, enfin. Tu ne me garderas pas, malade, foutu, perdu, suant et grelottant dans des lits qui puent, dans des chambres envahies par les mauvaises odeurs de la médecine. Quand je n'en pourrai plus, lorsque je souffrirai trop, Sol, je partirai dans la montagne vers les robines noires, au seuil des Dourbes, dans la pierre de lune, je me coucherai au soleil, j'avalerai le dernier tube de barbiturique et le dernier litre d'eau de vie pour mourir, là, seul, dans un coin caché et s'il y a quelque part un putain de Dieu qui s'occupe tant soit peu de cette putain de terre, il me sera miséricordieux car je l'aurai beaucoup haï et, qu'étant Dieu et parfaitement bon, il ne peut rendre la haine pour la haine, ne pleure pas Sol, je vais tout à fait bien maintenant que ce vieux schnock de toubib

de Manosque a tourné les talons. J'ai dévoré, et bu…, et je n'ai plus de fièvre…

La lune, énorme, la lune ronde, la lune jaune est montée d'un seul coup dans le ciel de Valensole. Je fume une dernière pipe. Le rat est au repos. Je n'entends pas Sol qui, pieds nus, glisse sur le carrelage frais de la terrasse. Je la devine à son ombre. Elle se penche vers moi et soudain crie :

— Mais tu es fou, Grisisgli, tu veux attraper la mort ! Rentre te coucher.

Je suis déjà mort. Le vieux docteur de Manosque est tellement con. Tous les deux, ma Sol et le médecin, me croyaient endormi dans la chambre et j'étais là, derrière la porte de la cuisine à les écouter dehors discuter radiographies, analyses, prélèvements…

— Mélancolie et cirrhose du foie, dit le docteur de Manosque. Le pauvre diable ne supporterait même pas une intervention chirurgicale, le cœur en marmelade… Quant aux rayons, à ce stade d'évolution…

— Lui rendre la fin supportable, avait dit Sol en s'éloignant sur le chemin pour raccompagner le docteur à sa voiture.

Le docteur de Manosque avait haussé les épaules. La mort n'est jamais supportable.

Le soleil se lève sur Valensole. Grisisgli fait quelques pas en titubant. Dans le soleil matinal, doux comme une lèvre et vivant, palpable, fait de chair proche de la terre, de ce soleil

homme et femme, peau et ventre, sueur et sourire, fleur, odeur, olivier et Durance, dans ce soleil que l'on ne peut saisir, parfois, par moment, il faut être imbibé de cette terre-là, de cette terre eau, de cette terre soleil, fabriquée dans la rocaille presque rouge, le chêne vert et un bouquet de romarin perdu ou, bien plus, le fumet du plat bête et quotidien de fenouil à la sauce de veau —moi, je l'aime moins avec du mouton— pour comprendre qu'on est là dans LE lieu privilégié. Grisisgli se souvient qu'au cours de la nuit, Sol est venue derrière lui sur la terrasse et l'a pressé de rentrer dans la maison pour ne point attraper la mort. Grisisgli se penche, embrasse l'épaule nue. Le mouvement qu'il fait réveille complètement le rat qui d'un coup de gueule affamé lui déchire les entrailles. La sueur âcre lui coule du front et de la nuque et les larmes jaillissent hors de ses yeux.

— Putain ! murmure-t-il, putain que j'ai mal !

Il s'éloigne et, d'une main légère, ouvre le frigidaire et se sert un grand verre de vin blanc glacé. Il retourne sur la terrasse où l'aube se pelotonne déjà aux branches hautes des amandiers. D'un seul coup, il avale le verre empli à ras bord…, ne pas dépasser la dose prescrite… Il attend dans le soleil naissant sur les Alpes de Provence que Sol se réveille. Au matin, dans l'or illuminant les champs de lavande, Grisisgli s'endort. Vers midi, le facteur qui dessert la commune de Valensole le trouve attablé avec Sol pour un copieux petit déjeuner…

— Ah ! Facteur, venez casser une graine avec nous, fougasse, tapenade… On a même ouvert une bouteille de Saint Prix, un petit vin de chez moi, de mon enfance…

— Dites donc, ça à l'air d'aller mieux, vous !

— On ne va tout de même pas se faire emmerder par les raveux, non ?

— Par les ra… ?

— Vous ne pouvez pas comprendre…

— Ah bon… Et votre voyage ?

— Ça se prépare, ça se prépare. Vous savez, nous allons bientôt en Suisse retrouver un très vieil ami, mon vieux Logide qui fête ses 97 ans…

Lundi 29 septembre 1975

La deuchouau peinait, la route en lacets grignotait la montagne à brèche-dents, et les cardans torturés gémissaient.

— Quand je pense, dit Sol en souriant à Grisisgli, qu'on pourrait sans beaucoup de mal s'offrir une Déesse ou une Cadillac et qu'on roule dans ce pot de yaourt déglingué !

— Ne dis pas de conneries, Sol ! La deuchouau, c'est le rêve, non ? La limace de la contemplation, la vraie véritable ouature qui se traîne, pas ces veaux qui dévorent de l'autoroute, nous, on serpente, on absorbe, on goûte, on a le temps de se repaître d'odeurs, de paysages, de magnificence, de la lenteur et de la somnolence, depuis l'invention de la

roue, Sol, mis à part les rois fainéants traînés par des bœufs, on a rien bâti de plus chouettard que la bipatte ! Zieute ce paysage, ma mignonne, et allons voir si les coteaux, les gorges, les ravins, les abîmes suivants sont plus beaux que les précédents ! Et puis songe à la satisfaction intense de faire chier le peuple, la foule des bovidés pressés qui nous klaxonnent au cul parce qu'on rampe…

— Le paysage, Sol, le paysage, pas les gens !

— Mais le paysage, c'est fabriqué par les gens…, répond Sol.

— C'est vrai, c'est vrai, tu as raison Sol. Mais alors, l'œuvre est bien plus belle que l'artiste ! Je pense qu'il n'y a rien de plus beau que le paysage et que ce paysage est capable, lui aussi, de modeler les vies. Je me souviens de ceux de mon enfance et je me rappelle de ce que m'en avait dit Logide, une fois arrivés au sommet pelé de la Croix Rougeaud, ce jour-même où Sixte Utah avait été enfoudré :

« — Tu vois Grisisgli, un jour, criant « À la taupe ! À la taupe ! », je suis parvenu au sommet de la Croix Rougeaud et mon premier regard de spectateur émerveillé s'est posé, sans regret, de sud en est.

J'ai compris, tout de suite, plus instinctivement qu'avec raison que, là, et pas autre part, s'arrêtait son errance. Tout de suite, je me suis souvenu d'une poésie anglo-saxonne, lue un soir de rêverie : les « douces collines de la terre », ou les « vertes collines d'Afrique »..., (douces ou vertes, de la terre ou d'Afrique ?), étaient là, telles que je ne les avais jamais

encore vues au cours de ma vie aventureuse, en aucun pays du monde. Elles étaient là aimables et rondes, usées, polies, sensuelles, oui, douces, douces, douces les collines de la terre… potelées comme les seins de la terre. J'ai eu envie de rire et de chanter, et de manger une pomme et de me rouler dans l'herbe, et de mâcher une feuille de menthe sauvage, et de tremper mon vieux visage salé dans une source d'eau fraîche et de crier : « Terre ! Terre ! », comme les compagnons de Christophe Colomb, et de gambader, et de faire l'amour et de gueuler et de prier… mince... de prier. J'ai ouvert la bouche pour rire et aspirer des goulées d'air, me suis dépoitraillé pour sentir le vent sur ma poitrine, j'ai tendu les mains pour saisir le paysage, le palper, le prendre en moi. Douces... Douces... les collines de la terre ».

Sur la route de Briançon, après Barcelonnette, alors que la petite voiture ahanait vers le sommet toujours plus lointain, la douleur féroce, soudaine, transperça Grisisgli qui gémit. La pipe lui échappa des dents, éparpillant la cendre sur sa chemise et sur ses cuisses. Il freina brutalement, immobilisant le véhicule qui se balança d'avant en arrière. Sol heurta du front le pare-brise et cria :

— Mais tu es fou !

— Bon Dieu que j'ai eu mal, dit Grisisgli, non pas le cœur, peut-être le foie, je n'en sais rien Sol… Regarde, je suis couvert de sueur ! Serait-ce le début de la fin, mon cœur ? L'éparpillement du corps, la gangrène définitive, déjà Sol, à cinquante berges ?

— Quarante-huit ans, mon chéri.

— C'est pareil, tout est à moitié pourri là dedans, tout fout le camp, s'effiloche, se détériore, la cervelle en eau, la rate, le gésier en capilotade, la baraque s'écroule, Sol. Peut-être que je suis un peu comme la maison Dorotte, je m'effrite, je me décompose, je pars par petits bouts… J'ai une petite musique de requiem dans le crâne. Je me souviens de l'image de la mort entrevue dans la baraque de Sir William Rabindranath, cette mort perpétuelle qui m'a entouré depuis cinquante ans, depuis l'enfance, sans me frapper, l'Ève Serpent aux cheveux de lin. La voilà donc enfin, cette mort vêtue de blanc, sérieuse et candide comme une nymphe de Boticelli dont les lèvres mauves découvrent les dents pointues de dévoreuse de pommes, dont les mains d'infirmière veinées de bleu calment et endorment, essuyant les fronts perlés d'agonie, rafraîchissant les lèvres enfiévrées et, d'un doigt délicat, mettant un terme au tic-tac de la vie. La voilà si près, cette déesse double, hermaphrodite d'Isis et d'Anubis. Sol, il va falloir mourir, je le sens bien. Et mon dernier geste sera de monter, monter vers le plus haut de la montagne, Briançon, Chambéry, Annecy et hop ! La Suisse et mon vieux Logide...

— Avant de mourir, nous avons encore le temps ! Tu dérailles, c'est le pastis et la chaleur, dit Sol, laisse moi prendre le volant.

— Non, non… Laisse-moi nous envoler ! répondit Grisisgli de nouveau plein d'allant.

Et les oreilles encore bourdonnantes, comme au passage d'un essaim, il embraya vers la montagne, plus haut.

DES GENS

Adolph Feknitz. Négociateur de grand vin pour les Allemands. Demeure à l'Hôtel de la Poste à Beaune

Adrian Kowarski. Fils de mineur polonais. 11 ans en 42, ami des frères Bouteloup

Alcide Olbic, dit Phalanstère. Un grand mineur syndicaliste. Membre de la Confrérie de la Saint-Simon, en tant que porteux

Amélie Dorotte von Wheelinck. Vicomtesse et fantôme, première occupante de la maison Dorotte

Angélique Van der Widemshaven. Fille de Gnangnan et Brabra

Antoine-Philippe Nano, dit Môsieur Nano. Maire de La Ferrière, directeur de la Cave coopérative

Ariste (l'), voir Aristide Sudzguette

Aristide Sudzguette (Aristide Lautaras), dit l'Ariste. Fils du Suze et frère du Rème. 12-13 ans en 1938, carillonneux de Grisisgli à la dernière Saint-Simon. Devient le colonel A en 1944

Boivinas (monsieur), le directeur de l'école de La Ferrière

Bouja de Courteille (les), agriculteurs dont le Gégé Bouja et le grand-père, le Nono. Des bons à rien

Brabra, voir Charles Abraham Petit-Claude de la Codre

Charles Abraham Petit-Claude de la Codre (le baron), dit Brabra. Ingénieur des Arts et Manufactures de l'État, réside au château de La Ferrière

Coralie Bouteloup (née Vaupassy-Grignon). Femme de

Mathurin Bouteloup et mère du Zèphe, du Tintin et de la Ninie. Propriétaire récoltante au domaine de Guette Soleil, au sud de Chèrevy et de la Maladrerie

Chercheux (les) : membres de la Confrérie de la Saint-Simon. En 1938 : Peipaüss, Rotram le lion, Tanesrauft Pinaguet, Zonguet le Bossu

Crocote. Le chien-loup de Krugé-Bruyère

Cruche (la mère et le père). Vignerons à Pouille Brebis, voisins des Bouteloup.

Docteur Albidal (Henri-Charles Albidal Aunays de Saint Prix). Père de Grisisgli, ancien interne des Hôpitaux de Paris. Sinstalle à la maison Dorotte en 1938

Docteur Durac (le). Prédécesseur du docteur Albidal

Docteur Jacques Landretiot (le). S'installe à la maison Dorotte en 42. Serait également appelé Major Jacquot

Docteur Villers (le). Ami du docteur Albidal, ancien interne des hôpitaux psychiatriques de Paris

Dudule. Patron du bistrot de La Ferrière. Bègue et traînant sa jambe de bois

Évangéline Tanesrauft. Fille de Tanesrauft Tête de Flammes. 17 ans en 38. Rachète le bistrot de Dudule pendant la guerre

Faboulas (m'sieur), dit Fabou. Ingénieur des Mines de La Ferrière

Faiseux (les). Membres de la Confrérie de la Saint-Simon. En 38 : Zurbaritze de Logide et Krivaï Vulque

Faussadard. Charron mécanicien de La Ferrière

Florent Riol. Nom pris en 1939 par Zurbaritze de Logide

lorsqu'il est recherché

Fritz Zapotache, voir Wolfgang Waldseemüller

Galibole (le). Pendant la Saint-Simon, enfant choisi comme croquemitaine parmi les « chienlits ». Toujours accompagné par son Carillonneux qui agite une cloche et son Vergeux qui cingle les mollets

Gaspard Abel Van der Widemshaven, dit Bébèle. Industriel belge, mari d'Angélique

Gnangnan, voir Philippine Petit-Claude de la Codre

Grisisgli, voir Jacques Albidal

Hans Rück. Célèbre tueur, assassin présumé d'Amélie Dorotte

Hyacinthe Delafosse. Éleveur à la Croix Rougeaud. Premier client du guérisseur Krugé-Bruyère

Isabelle Van der Widemshaven, dite Mémé. 13 ans en 1938. Petite-fille de Gnangnan et de Brabra. Petite amie de Grisisgli

Jacques Albidal (Albidal Aunays de Saint Prix), dit Grisisgli. Fils du docteur Albidal, Jeune protégé de Zurbaritze de Logide. A 11 onze ans en octobre 1938 et participe comme galibole à la dernière Saint-Simon

Jauni (le). Pierre Jaunet de son nom de baptême, valet du Sixte Utah

Jean Rotram, dit Rotram le Lion. Grand ami de Zurbaritze de Logide. À 45 ans, participe comme chercheux à la dernière Saint-Simon. Mari de Paulette

Joseph Bouteloup, dit le Zèphe. Fils aîné de Coralie et Mathurin Bouteloup. 11 ans en 1942

Krivaï-Vulgue. Grande Ravaudeuse de la Saint-Simon. Vieille nourrice de Grisisgli, a un cheveu sur la langue et le pied gauche tordu

Krugé-Bruyère. Rebouteux-guérisseur, successeur de Zurbaritze de Logide en Tue-Chien. Fusillé en 1943

Logide, voir Zurbaritze de Logide

Maître Dancinas. Notaire de La Ferrière

Margot Touvier (la). Amie de Krivaï Vulgue, toucheuse de feu

Marie-Taupin (la). Demi-sœur bretonne du Jauni

Marie-Zonguette (la). Sœur sourde-muette du Zonguet. Serveuse au bistrot de Dudule

Maximilien Sudzguette, dit le Suze, dit le beau Max. 30-35 ans en 38, père adoptif du Rème et de l'Ariste

Môsieur Nano, voir Antoine-Philippe Nano

Ninine Vermeulen. Femme du garde-chasse. Dirige l'office du château de La Ferrière

Ollan (l'abbé). Curé de La Ferrière en1938

Otto Abetz. Ambassadeur allemand, ami du docteur Albidal

Papa Simon. Grande effigie de bois et de paille représentant Simon le Magicien (Simon de Samarie). Enterré à la Saint-Simon d'automne

Paulette (mademoiselle). Gouvernante du docteur Albidal à la maison Dorotte. Future femme de Rotram le Lion

Peïpauss. Bedeau, membre de la Confrérie de la Saint-Simon. Chef des Chercheux

Pépé Van der Widemshaven (Jean-Philippe). Petit-fils de Gnangnan et de Brabra

Pénaquel, dit Pénaquel la rampaille. Rempailleur de chaises

Pétréos (les frères). Habitants de La Ferrière. Le plus jeune, un bon à rien

Phalanstère, voir Alcide Olbic

Philippine Petit-Claude de la Codre, marquise d'Iquancy Espayre (née Boutvilain de Grandpré), dite Gnangnan. Épouse de Brabra, cousine du docteur Albidal

Pinon de Courteille (les). Habitants de La Ferrière

Pougnace (le fils). Braconnier de profession

Poupouille Van der Widemshaven (Robert-François). Petit-fils de Gnangnan et de Brabra

P'tite Paille (la). Neveu de Dudule, alcoolique notoire

Quentin Bouteloup, dit le Tintin. Fils de Coralie et Mathurin Bouteloup. 9 ans en 1942

Raymond Sudzguette (Raymond Lautaras), dit le Rème. Fils adoptif du Suze, frère de l'Ariste. Vergeux de Grisisgli à la Saint-Simon de 1938

Rème (le), voir Raymond Sudzguette

Résistance (la) : avec Louis Choufère, des ateliers de Vauzelles ; le Docteur Busert ; le Docteur Nachel ; Henri Nendes ; Jojo Gouguin, chef du maquis du Limousin

Robine gross filoute. Pendant la guerre, patron du second bistrot près des corons

Ronron (le père). Jardinier du château de La Ferrière, beau-père de Vermeulen

Roseline Frichet (la). Femme de ménage de Landretiot, fille de la Lucienne Frichet

Rotram le Lion, voir Jean Rotram

Simoneux (Les). Membres de la Confrérie de la Saint-Simon

composés de Chercheux, Faiseux et Porteux. Chaque année, un Grand Maître (de cérémonie) est désigné, ainsi qu'un galibole

Sir William Rabindranath Schleswein. Devin, habite à La Ville, à l'enseigne du "Héron valseur"

Sixte Utah. Fermier à Chèrevie, marguillier. Tombé fou amoureux d'Évangéline Tanesrauft

Sol Dolphus, dite Sol. Psychanalyste et maitresse de Grisisgli en 1975

Suze (le), voir Maximilien Sudzguette

Tanesrauft Berouette. Un des Tanesrauft

Tanesrauft le sonneur-tambour-de-ville. Garde champêtre de La Ferrière. Grand Maître des Simoneux en 1938

Tanesrauft Pinaguet, dit Tanés le Bouc. Rempailleur. Membre de la Confrérie de la Saint-Simon en tant que chercheux

Tanesrauft Tête de Flammes, dit le Boche ou le Hollandais. Fermier à la Maladrerie, père de l'Évangeline

Tata Gnèce. Première nourrice de Grisisgli à Houdan

Tonton. L'oncle de Grisisgli qui entretient le manoir familial de Plantecaille dans le Morvan

Tintin (le). Voir Quentin Bouteloup

Urbain Vlam. Rebouteux, ancien Grand Faiseux de la Saint-Simon. Prédécesseur de Zurbaritze à Tue-Chien

Vermeulen. Garde-chasse et chauffeur flamand de Brabra. Toujours accompagné de son chien Narcisse

Vin (récoltants de) : Coralie Bouteloup, Madame et Monsieur Cruche, la Dédée Sautelat de Broute-Chèvre, Émilie Vignon des Collinettes, la Gervaise Trottet de la Côte des

Vrillottes, la Marie Pouquelin et la Bérangère Miette du château de La Ferrière et la Tine (Ernestine Mombret) de Crot Bouillet

Vovo, voir Wojtek Techsielski

Wolfgang Waldseemuller, dit Fritz Zapotache. Commandant allemand, chef de la petite garnison de feldgraus implantés à La Ferrière pour l'exploitation des Mines

Wojtek Techsielski, dit Vovo. Fils de mineur polonais. 12 ans en 1942. Ami des frères Bouteloup

Zonguet le Bossu, dit la Bosse, la Zongue. Ramasse les ordures dans le tombereau municipal. Membre de la Confrérie de la Saint-Simon en tant que Chercheux

Zurbaritze de Logide, dit Logide. Guérisseur, rebouteux de La Ferrière. Habite à Tue-Chien. Protecteur de Grisisgli, Grand Faiseux de la Saint-Simon en 1938 où il va sur ses soixante ans. S'installe en Suisse en 1943

DES LIEUX

Arbrousseaux (les). Lieu où est installé Krugé-Bruyère sur la route de St-Gyr

Armancienne (l'). Une rivière

Bois Bouchât (le). Sur la route de St-Gyr, près de la Maladrerie et de Chèrevy, au sud-est de La Ferrière

Bois des Bourbes (le). Permet, par voie de terre, de passer de Landemarais à la Sangsurrière

Bois Buseaux (les). Situés vers Tue-Chien

Bois des Cinglants (les). Détour pour rejoindre Tue-Chien sans passer par la maison Dorotte.

Bougeille (le quartier). Vers les corons des Pollacks

Champs d'Entremont. Commune située à 11 km de la Ferrière, à l'ouest

Chérevy, ferme de Sixte Utah située au sud-est de La Ferrière

Colline des Gronds (la). Située face à Tue-Chien, au sortir du bois des Cinglants

Croix Rougeaud (la), dite la Montagne des Saints. Située au nord-ouest de La Ferrière

Étang de la Posterie (l'). Étang de pèche loué par Albidal

Étang noir (l'). Pièce d'eau que l'on traverse pour aller à l'île

Ferrière (La). Petit bourg bourguignon, viticole et minier. Situé au sud-ouest de Blachis et Noterre. Certainement le dernier lieu de célébration de la Saint-Simon

Gale-Bique. Ferme des Frichet.

Guette Soleil (domaine de). Côte calcaire situé au sud-est de La Ferrière, vers Iquancy. Propriété viticole des Bouteloup.

Iquancy. Commune viticole au sud de la Ferrière

Landemarais (l'étang de). Abrite l'île et débute par la tourbière

Maison Dorotte (la). Construite entre 1820 et 1830 par le grand-père d'Amélie Dorotte von Wheelinck qui y fut assassinée. Maison habitée par le docteur Albidal et Grisisgli en 1938, puis par le docteur Landretiot à partir de 1942

Maladrerie (la). Ferme de Tanesrauft Tête de Flammes, proche de Chèrevie

Mine ancienne (la). Avec ses deux usines désaffectées

Mine nouvelle (la). Plus proche du village, avec ses 3 chevalements, son usine de triage, ses quais de chargement et la Kasbah des pollaks

Montaigus (les). Situés face aux Arbrousseaux, près de St-Gyr

Pisse autour (le). Ruisseau affluent de la Vérette

Plantecaille (le manoir de). Maison familiale dans le Morvan entretenue par le frère du docteur Albidal

Pot Fleuri (le). Auberge campagnarde et maison close

Saint-Gyr-les-Rolons. Commune située à l'est de La Ferrière

Sangsurrière (l'étang de la). Lieu-dit du marais où Rotram a sa plate

Trichy. Commune située au nord-est de La Ferrière

Tue-Chien. Refuge de Zurbaritze de Logide, situé au nord de La Ferrière

Vérette (la). Cours d'eau

Vignoble bourguignon : Saint-Prix, La Ferrière, Trichy, Blachis, Noterre, Iquancy Espayre…

Ville (La). Cité située à l'ouest de La Ferrière

© Éditions le l'Inconnu 2024 –
CE & CJ Labadille Tous droits réservés /
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal juillet 2016 ISBN 978-2-9548518-2-2

Zurbaritze est de passage est un livre sombre, inscrit dans la mouvance de certains ouvrages fantastiques : Dieu et diables s'y tiennent souvent par la main…

Zurbaritze est de passage c'est l'histoire d'un Grisisgli enfant dont le seul ami est le rebouteux, ce Zurbaritze de Logide accusé d'avoir enfoudré Sixte Utah quelques jours avant la Saint-Simon d'automne de 1938…

Zurbaritze est de passage c'est également le livre des cris joyeux et des éclats de rire, ceux de gamins facétieux aux jeux endiablés, ceux des frères Bouteloup que n'aurait certainement pas renié Louis Pergault.

Zurbaritze est de passage ce sont enfin ésotérisme et diableries, conte amer, chroniques villageoises, et même roman policier conduit par un certain docteur Landretiot qui ne boude pas le nombre de ses victimes…